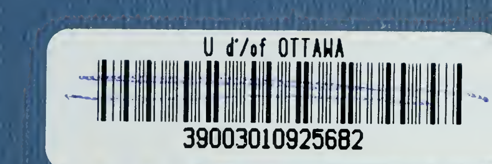
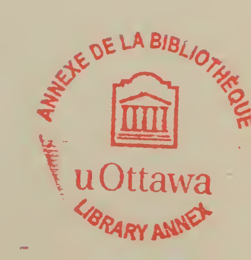

U d'/of OTTAWA
39003010925682



JÉSUS-HOSTIE

OU L'AUTEL, LE TABERNACLE, LA TABLE SAINTE

EXPOSITION, ADORATION, BÉNÉDICTION

DU

SAINT-SACREMENT



Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY

L'ABBÉ J. PAILLER

JÉSUS-HOSTIE

OU

L'AUTEL, LE TABERNACLE, LA TABLE SAINTE

Recueil de Méditations et de Prières

D'APRÈS LES PÈRES, LES DOCTEURS ET LES SAINTS

POUR

l'Exposition, l'Adoration et la Bénédiction

DU

SAINT-SACREMENT

Quantum potes, tantum aude
Quia major omni laude
Nec laudare sufficis

(OFF. DU S. SACR.)

ONZIÈME ÉDITION



SAINT-AMAND (CHER)
CHEZ L'AUTEUR, 67, RUE DU PONT-DU-CHER, 67

APPROBATIONS EPISCOPALES[1]

Evêché d'Aire. L'évêque d'Aire et de Dax, prie M. l'abbé Pailler, d'agréer ses remerciements et ses félicitations.

Evêché d'Ajaccio. Sa Grandeur Monseigneur l'évêque a reçu avec plaisir les opuscules sur la sainte Eucharistie que vous avez bien voulu lui adresser et Elle me charge de vous exprimer sa plus vive reconnaissance et de vous transmettre ses bénédictions les plus précieuses et pour votre œuvre et pour votre personne. Le sujet que vous traitez vous attirera du ciel les lumières et les grâces nécessaires pour parler le plus convenablement possible du Dieu des autels et pour édifier les âmes qui vous liront.

Archevêché d'Albi. Je vous remercie de l'hommage que vous avez bien voulu me faire de votre bel ouvrage sur l'Eucharistie et des opuscules qui l'accompagnent : Je ne puis que louer votre pensée et je la loue sans réserve.

Dans ce temps où tant d'écrivains s'aventurent à parler de nos grands mystères sans la préparation, la science et la piété nécessaires, et ne redoutent pas de remplacer les enseignements de nos Saints Livres et de la tradition par les rêves de leur imagination, vous avez imposé

1 *L'Éditeur ayant humblement déposé aux pieds de plusieurs Prélats l'hommage de ses opuscules parus, a reçu de N. N. Seigneurs les Évêques des félicitations et des encouragements qu'il se fait un honneur et un devoir de faire connaître ici, par quelques extraits.*

silence à toutes vos facultés naturelles, et à votre parole vous avez substitué la parole des saints. Vous leur avez prêté votre temps, vos labeurs de tous les jours, et peut-être de vos nuits ; vous avez mis à leur disposition la ressource des publications à bon marché, et vous leur permettez ainsi d'aller, sous forme de petit opuscule, dans des milieux modestes où leurs in-folios et les publications coûteuses n'avaient pu encore pénétrer.

C'est là une grande entreprise. Poursuivez-la avec courage, Monsieur le Curé. Je vous accompagne de mes vœux, de mes encouragements et de ma reconnaissance.

Evêché d'Angoulême. La pensée de publier en des volumes suivis ce que nos docteurs et nos saints ont écrit de plus beau sur l'Eucharistie, est excellente, et je ne puis qu'y applaudir. Ce recueil sera précieux pour les prêtres, les communautés et les fidèles pieux. Selon votre désir et pour la gloire de Notre Seigneur, je bénis avec effusion et l'ouvrage et l'auteur.

Evêché d'Arras. L'évêque d'Arras joint bien volontiers ses félicitations à celles que lui a déjà adressées Monseigneur l'archevêque de Bourges.

Evêché de Blois. Je me fais un devoir de vous exprimer toute ma reconnaissance pour votre gracieux envoi. J'y joins mes vœux les meilleurs pour le succès de votre pieuse entreprise. Puissiez-vous répandre beaucoup de vos opuscules sur l'Eucharistie, et par cette diffusion auprès des prêtres et des fidèles, raviver la foi et l'amour envers l'adorable mystère de nos autels.

Archevêché de Bourges. D'après le rapport du théologien chargé de l'examen de votre livre : *Jésus-Hostie,* je puis vous accorder et je vous accorde *l'imprimatur* que vous m'avez demandé.

Je vous félicite de vous être appliqué à un travail qui vous a été et vous sera sûrement utile à vous-même, et qui pourra contribuer à l'édification de vos lecteurs.

Evêché de Cagliari (Sardaigne). J'accepte avec reconnaissance les opuscules très utiles que vous m'avez

adressés, et je supplie Jésus-Christ notre amour et notre bonheur de vous remplir de sa grâce sanctifiante. Continuons à travailler pour lui, car nous savons qu'Il est très exact et très généreux dans ses paiements.

Evêché de Cahors. L'évêque de Cahors remercie M. l'abbé Pailler et bénit son œuvre.

Archevêché de Cambrai. L'approbation et les encouragements de Monseigneur l'archevêque de Bourges sont pour vos publications un gage de succès et un motif d'espérer qu'elles produiront des fruits d'édification dans les âmes de vos lecteurs.

Il y a de nos jours un mouvement providentiel qui porte les âmes avec plus d'amour et de zèle vers la sainte Eucharistie. Il importe de rendre cette piété plus éclairée, en même temps que plus ardente. C'est le but que vous poursuivez en reproduisant les chefs-d'œuvre des grands maîtres sur l'Eucharistie. Vos opuscules, et les livres que de leur côté les prêtres du Saint-Sacrement font paraître, contribueront heureusement à développer la foi et la piété des fidèles.

Evêché de Coire (Suisse). Le but que vous vous proposez est excellent et je n'ai qu'à louer votre bon goût et votre diligence.

Evêché de Coutances. L'évêque de Coutances et d'Avranches remercie très-sincèrement M. l'abbé Pailler et le félicite de tout cœur. L'idée est heureuse et promet d'être féconde. En la bénissant, elle et son auteur, l'évêque de Coutances lui souhaite le plus prompt succès. Il fera, pour sa part, tout ce qui dépendra de lui pour contribuer à ce succès.

Evêché de Digne. Je vous encourage à continuer, ainsi que vous en avez l'intention, et je désire que vos opuscules soient répandus partout. Je les ferai connaître volontiers à ceux qui m'entourent et à mon diocèse, à l'occasion, persuadé qu'ils sont appelés à faire beaucoup de bien. J'en bénis l'auteur avec effusion.

Evêché de Gand (Belgique). Ce que j'ai vu de votre ouvrage est bien propre à exciter la piété.

Evêché de Gap. L'évêque de Gap ne veut pas retarder d'un instant la joie et l'honneur de remercier et de féliciter M. l'abbé Pailler de ses intéressants volumes.

Evêché de Grenoble. C'est une bonne pensée que vous avez eue, car rien ne vaut l'instruction pour les fidèles.

Je bénis donc le travail et l'ouvrier, me promettant de profiter moi-même des trésors que vous avez amassés et offerts à tous si généreusement.

Evêché de Langres. L'évêque de Langres remercie M. l'abbé Pailler de l'envoi qu'il lui a fait de son ouvrage sur l'Eucharistie. Il l'a parcouru avec le plus vif intérêt, il félicite et bénit l'auteur.

Evêché de Liège (Belgique). Je ne puis que vous féliciter de votre pieuse entreprise ; je fais les vœux les plus ardents pour son plein succès.

Evêché de Limoges. C'est avec bonheur que j'ai parcouru vos opuscules sur la sainte Eucharistie ; j'y reviendrai pour m'édifier. Les fidèles y trouveront un aliment utile à leur âme ; je le demande à Dieu en vous bénissant de tout cœur.

Archevêché de Lyon. Je suis très reconnaissant de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de vos travaux sur la sainte Eucharistie. J'espère que Dieu les bénira, et comblera ainsi les vœux qui sont si chers à votre cœur de prêtre.

Evêché de Moulins. L'évêque de Moulins adresse ses compliments et ses encouragements à la continuation de publications, qu'il saisira volontiers les occasions de recommander au clergé et aux fidèles.

Evêché de Nevers. Vous avez eu l'excellente inspiration de recueillir ce qui a été écrit de plus solide et de plus touchant sur l'adorable mystère de nos autels et de nos tabernacles ; je vous en félicite, et je me plais à penser que ce pieux travail atteindra le but que vous vous êtes proposé et contribuera à ranimer et à développer la foi et l'amour des fidèles envers la divine Eucharistie.

Evêché de Pamiers. Je bénis vos efforts et votre zèle.

Evêché de Rodez. Je vous remercie de l'envoi de vos opuscules qui me font prévoir une véritable bibliothèque Eucharistique, et je vous félicite d'avoir entrepris de faire aimer Jésus-Hostie en le faisant connaître.

Pour parler comme vous le faites de ce divin Sacrement, pour interpréter aussi bien les pensées et les affections des saints, il a fallu vous agenouiller à leur côté aux pieds du tabernacle, et c'est là, je n'en doute pas, que vous avez puisé cette entente profonde des grands mystères de l'autel, du tabernacle et de la table sainte.

Puissiez-vous, Monsieur le Curé, dans l'intérêt de Dieu et pour le bien des âmes, mener à bonne fin la série si intéressante de ces ouvrages. Puissent vos pieux efforts amener devant l'autel et à cette table sainte tant d'égarés et de prodigues, comme aussi y retenir, dans de longues adorations et d'intimes épanchements, ceux qui ont déjà goûté combien le Seigneur est doux dans le Sacrement de son amour

Archevêché de Rouen. Le but que vous vous proposez est excellent et Monseigneur le bénit de tout cœur.

Evêché de Saint-Claude. J''ai voulu lire en entier votre excellent livre sur l'Eucharistie avant de vous adresser mes remerciements et mes félicitations. L'impression que cette lecture a produite sur moi me fait vivement désirer le succès de propagande de vos recueils et opuscules. J'aime à attirer l'attention des âmes chrétiennes sur ces beaux fruits des siècles passés sur nos saints Mystères. Si le prix le permet, les acheteurs ne manqueront pas, je l'espère et je le désire pour votre consolation et la gloire de l'Eucharistie.

Evêché de Saint-Dié. Je ne puis que vous féliciter du zèle et de la piété qui vous ont porté à recueillir et à publier ce que les docteurs et les saints ont écrit de plus solide et de plus touchant sur l'adorable mystère de l'Eucharistie. Veuillez donc agréer mes meilleures félicitations.

Evêché de Saint-Flour. L'évêque de Saint-Flour est

très-reconnaissant à M. l'abbé Pailler de l'envoi de ses excellents livres — œuvre précieuse bien digne d'encouragements et qui méritera à l'auteur les bénédictions de Jésus-Hostie.

Evêché de Saint-Jean-de-Maurienne. Monseigneur l'évêque bénit de tout son cœur le prêtre qui met ses connaissances au service de Jésus-Christ, de nos saints mystères.

Il bénit votre ouvrage et fait les vœux les plus ardents pour que la grâce de Dieu opère, par lui, beaucoup de bien.

Evêché de Séez. L'évêque de Séez envoie ses encouragements et ses bénédictions à M. le Curé de Saint-Roch.

Archevêché de Venise (Italie). Votre projet inspiré par la plus ardente charité chrétienne et qui arrive très à propos dans ces malheureux jours de tiédeur, et pis encore, d'incrédulité, mérite les plus grands éloges. Dieu ne manquera pas de vous aider dans cette sainte entreprise que je bénis de tout mon cœur.

Etc., etc. [1].

Loué et adoré soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

[1] *En même temps que ces bienveillantes approbations et depuis la première édition de l'ouvrage (1886), l'éditeur a reçu plus de* **TROIS MILLE LETTRES** *de félicitations émanant de prêtres distingués et d'âmes pieuses.*

PRÉFACE

I. — Sous l'impulsion d'apôtres suscités de Dieu, la France du dix-neuvième siècle s'est rappelée qu'elle était faite « de l'eau du baptême et du froment de l'Eucharistie[1]. »

Jésus-Hostie reprend dans les âmes la place d'honneur qui lui appartient et que semblait jusque-là lui refuser une doctrine amoindrie, sœur inconsciente du Jansénisme.

La foi en nos mystères sacrés s'est éveillée et agit. *Le sacrifice de la Messe est moins délaissé, les communions sont plus fréquentes, on visite le divin Prisonnier.*

Pour diriger et accentuer ce mouvement des esprits et des cœurs vers le grand Sacrement, avec les encouragements et les bénédictions du Pontife suprême, Evêques et Pasteurs fondent des Œuvres eucharistiques. Adorations de jour et de nuit, confréries, congrès, art lui-même, tout ce que le zèle inspire est mis en œuvre afin de faire connaître davantage le Christ-Roi.

Faire connaître Jésus-Hostie, n'est-ce pas le faire aimer ? Et l'Eucharistie n'est-elle pas, suivant un mot célèbre, le dogme générateur de la piété catholique[2] ?

II. — A cet édifice qu'on construit à la gloire de notre béni Sauveur, nous, modeste ouvrier, nous avons voulu apporter notre pierre, et, sous le regard bien-aimé du Jésus de l'autel, du tabernacle et de la table sainte, nous publions ce Recueil de Méditations et de Prières.

L'abeille butine de fleurs en fleurs le suc avec lequel elle forme son rayon de miel ; comme elle, nous avons butiné dans le Jardin fleuri des Pères, des Docteurs et des Saints le suc avec lequel nous avons composé notre ouvrage.

III. — C'est donc ce qu'on est convenu d'appeler un livre de piété *que nous présentons aux âmes pieuses, mais, hâtons-nous de le dire, un livre de piété unique en son genre.*

La parole y est laissée aux maîtres : *partant, point de*

1 *Louis Veuillot.* — 2 *Mgr Gerbet.*

pages inutiles, de chapitres creux, d'exclamations fantaisistes, *mais une doctrine solide, onctueuse et puisée à bonne source, pour l'intelligence ; pour le cœur, les prières des saints eux-mêmes.*

S'instruire avec les docteurs, prier avec les saints : *voilà tout notre livre. Puisse-t-on dire de lui : il éclaire et il nourrit :* erat lucerna ardens et lucens.

IV. — Ce livre, nous l'offrons tout d'abord, et avec une grande confiance, à la jeunesse chrétienne ; à la jeunesse de nos Séminaires, à la jeunesse de nos Pensionnats, à la jeunesse de nos Patronages, de nos Cercles et de nos Ouvroirs. Pour familiariser cette jeunesse avec les maîtres en l'art de bien dire, on lui met sous les yeux les chefs-d'œuvre des siècles passés, puissent nos pages la familiariser *avec le Dieu de l'Eucharistie !*

Nous l'offrons ensuite à ces humbles Religieuses qui instruisent les enfants de nos écoles ou soignent les malades dans nos hopitaux, et à ces élues du cloître qui veillent dans le sanctuaire pour désarmer la colère divine et réparer *pour les péchés des hommes.*

Nous l'offrons encore à ces milliers d'âmes qui, dans le monde, vont demander au seul Jésus-Hostie, lumière, force et assistance.

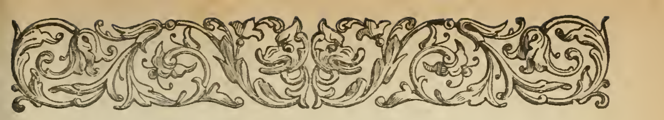
Nous l'offrons enfin à nos frères dans le sacerdoce, et en particulier aux prêtres adorateurs et aux membres de la grande Union apostolique.

V. — Tous, jeunes et vieux, prêtres et vierges, amis du Seigneur, louons, chantons notre Roi et notre Pasteur au Très-Saint Sacrement. Faisons tout l'effort possible. Jésus-Hostie dépasse toute louange, nous ne le chanterons jamais assez.

Quantum potes, tantum aude
Quia major omni laude,
Nec laudare sufficis.

J. PAILLER.

Pour les Jours d'Adoration et la Propagande, nous avons édité en gracieux Opuscules, à 0 fr. 50 c. chaque partie du présent volume. Nous supplions les âmes généreuses de nous aider à les répandre.



EXPOSITION, ADORATION, BÉNÉDICTION

DU SAINT-SACREMENT

PREMIÈRE PARTIE

LA CÈNE (*Bossuet*)

SOMMAIRE. — Salut à Jésus-Hostie *(Ave verum)*. — I. PRÉPARATIFS DE LA CÈNE : Le Cénacle préparé. — La Pâque, la vie du chrétien n'est qu'un passage. — Hymne à Jésus-Hostie (*Pange lingua*). — II. LE LAVEMENT DES PIEDS : Jésus-Christ en vient au lavement des pieds. — Pierre refuse de se laisser laver les pieds, puis il obéit. — — Se laver des moindres taches. — Judas lavé comme les autres. — Le lavement des pieds commandé, bonté et humilité. — Hymne à Jésus-Hostie (*Sacris solemniis*). — III. JÉSUS ET JUDAS : Paroles de Jésus pour toucher Judas de componction. — Pacte et trahison de Judas. — Hymne à Jésus-Hostie. (*Verbum supernum*). — IV. LA CÈNE EUCHARISTIQUE : Institution de l'Eucharistie. — Fruit de l'Eucharistie, vivre de la vie de Jésus-Christ. — Par la communion, le fidèle consommé en un avec Jésus-Christ. — L'Eucharistie est le gage de la rémission des péchés. — Jésus-Christ notre victime et notre nourriture. — Hymne à Jésus-Hostie (*Lauda Sion*). — V. L'ACTION DE GRACES : Sommaire de la doctrine de l'Eucharistie. — L'Action de Grâces. — Hymne à Jésus-Hostie (*Adoro te*). — Litanies de l'Eucharistie *(Horstius)*.

SALUT A JÉSUS-HOSTIE

Je vous salue, corps sacré ! C'est bien vous qui êtes né de la Vierge Marie, vous qui avez souffert, vous qui

Ave verum corpus natum de Mariâ Virgine, vere passum, immolatum in cruce pro homine ; cu-

jus latus perforatum fluxit aquâ et sanguine. Esto nobis prægustatum mortis in examine. O Jesu dulcis, O Jesu pie, O Jesu, fili Mariæ, tu nobis miserere.

avez été immolé sur la croix pour le salut de l'homme, vous dont le côté entr'ouvert laissa couler l'eau et le sang. Oh ! que nous puissions vous recevoir à l'heure de la mort ! O Jésus si bon ! O Jésus si tendre ! O Jésus, fils de Marie, ayez pitié de nous !

I

Préparatifs de la Cène

LE CÉNACLE PRÉPARÉ

Au premier jour des azymes, à la fin duquel il fallait immoler l'agneau pascal, *les disciples vinrent à Jésus ;* et comme ils savaient combien il était exact à toutes les observances de la loi, *ils lui demandèrent où il voulait qu'on lui préparât la Pâque*[1]. Ce sont les disciples qui lui en parlent. Les maîtres, à l'exemple de Jésus-Christ, doivent accoutumer tous ceux qui sont à leur charge à songer d'eux-mêmes à ce que requiert la loi de Dieu et son service, et à demander sur cela l'ordre du maître. *Et Jésus leur dit : Allez à la ville à un certain homme*[2]. Les

Jacques Bénigne BOSSUET — 1627-1704 — naquit à Dijon, à quelques pas du village de Fontaine, où était né saint Bernard, dont il semble avoir renouvelé, au XVII[e] siècle, la vie religieuse, politique et littéraire, et mourut évêque de Meaux. A la fois orateur, controversiste, historien, Bossuet s'illustra dans tous les genres. *Les Méditations sur l'Évangile* sont un de ses chefs-d'œuvre ; elles s'adressent surtout aux âmes pieuses qui ne sauraient assez les étudier ; nous en donnons les plus beaux passages ; en les lisant en présence du Très Saint-Sacrement ou en comprendra mieux la beauté et l'utilité pratique.

1 Matth. XXVI, 17. — Marc., XIV, 12. — 2 Matth., XXVI, 18.

Évangélistes ne le nomment pas ; et Jésus même, sans le nommer à ses disciples, leur donne seulement des marques certaines pour le trouver. *Allez*[1], dit-il, *à la ville. En y entrant, vous y rencontrerez un homme qui portera une cruche d'eau, vous le suivrez ; et entrant dans la maison où il ira, vous direz au maître : Où est le lieu où je dois manger la Pâque avec mes disciples? Et il vous montrera une grande salle tapissée ; préparez-nous-y tout ce qu'il faudra.*

Saint Marc nous apprend qu'il donna cet ordre à deux de ses disciples, et saint Luc nomme saint Pierre et saint Jean.

Voici quelque chose de grand qui se prépare, et quelque chose de plus grand que la Pâque ordinaire, puisqu'il envoie les deux plus considérables de ses apôtres : Saint Pierre qu'il avait mis à leur tête, et saint Jean qu'il honorait de son amitié particulière. Les Évangélistes ne marquent point que ce fût son ordinaire d'en user ainsi aux autres Pâques, ni aussi qu'il eût accoutumé de choisir un lieu où il y eût une grande salle tapissée. Aussi les saints Pères ont-ils remarqué que cet appareil regardait l'institution de l'Eucharistie. Jésus-Christ voulait nous faire voir avec quel soin il fallait que fussent décorés les lieux consacrés à la célébration de ce mystère. Il n'y a que dans cette circonstance où il semble n'avoir pas voulu paraître pauvre. Les chrétiens ont appris par cet exemple tout l'appareil qu'on voit paraître dès les premiers temps, pour célébrer avec honneur l'Eu-

1 Luc., XXII, 8, 10 et seq.

charistie selon les facultés des Églises. Mais ce qu'ils doivent apprendre principalement, c'est à se préparer eux-mêmes à la bien recevoir, c'est-à-dire à lui préparer, comme une grande salle, un cœur dilaté par l'amour de Dieu, et capable des plus grandes choses, avec tous les ornements de la grâce et des vertus, qui sont représentés par la tapisserie dont la salle était parée. Préparons tout à Jésus qui vient à nous : Que tout soit digne de le recevoir.

Le signe que donne Jésus de ce porteur d'eau, devait faire entendre à ses disciples que les actions les plus vulgaires sont dirigées spécialement par la divine Providence. Qu'y avait-il de plus ordinaire et qui parût davantage se faire au hasard, que la rencontre d'un homme qui venait de quérir de l'eau à quelque fontaine hors de la ville, et qu'y avait-il qui parût dépendre davantage de la pure volonté, pour ne pas dire du pur caprice de cet homme, que de porter sa cruche d'eau dans cette maison, au moment précis que les deux disciples devaient entrer dans la ville ? Et néanmoins cela était dirigé secrètement par la sagesse de Dieu, et les autres actions semblables le sont aussi à leur manière, et pour d'autres fins que Dieu conduit ; de sorte que s'il arrive si souvent des événements si remarquables par ces rencontres qu'on appelle fortuites, il faut croire que c'est Dieu qui ordonne tout, jusqu'à nos moindres mouvements, sans pourtant intéresser notre liberté, mais en dirigeant tous les mouvements à ses fins cachées.

Cet exemple nous fait voir que Jésus avait des

disciples cachés, que ses apôtres ne connaissaient pas, si ce n'est quand de certaines raisons l'obligeaient à les leur déclarer. Ainsi quand il voulut faire son entrée dans Jérusalem, il envoya encore deux de ses disciples à un village qu'il leur désigna, et leur ordonna d'en amener une ânesse qu'ils y trouveraient avec son ânon, les assurant *qu'aussitôt qu'ils diraient que le Seigneur en avait affaire, on les laisserait aller*[1]. Il avait donc plusieurs disciples de cette sorte et à la ville et à la campagne, dont il connaissait la fidélité et l'obéissance ; et cependant il ne les découvrait à ses disciples que dans le besoin, leur apprenant par ce moyen la discrétion avec laquelle ils devaient ménager ceux qui se fieraient à eux, quand ce ne serait que pour ne leur point faire de peine inutile, et ne leur point attirer de haine sans nécessité. Cette discrétion des disciples leur fait taire encore dans leurs Evangiles, et si longtemps après la mort du Sauveur, le nom de celui dont il avait ainsi choisi la maison, aussi bien que de celui où il envoya quérir l'ânon et l'ânesse. Ils ne taisaient pas de même d'autres noms ; et par exemple non-seulement on a remarqué que celui qui aida à porter sa croix, était un nommé Simon Cyrénéen, mais on circonstancie encore *qu'il était père d'Alexandre et de Rufus*[2], connus parmi les fidèles. Tout se doit faire avec raison, il y a des personnes qu'il faut nommer pour mieux circonstancier les choses, il y en a d'autres qu'une certaine discrétion oblige de taire.

1 Matth., XXI, 2, 3; Marc., XI, 2, 3; Luc., XIX, 30, 31. — 2 Marc., XV, 21.

Saint Pierre et saint Jean trouvèrent les choses comme Notre-Seigneur les leur avait dites. Le porteur d'eau ne manqua pas de se trouver à l'endroit de la ville par où ils entraient, et d'aller à la maison que Notre-Seigneur avait choisie, comme l'ânon s'était trouvé à point nommé à l'entrée de ce village, lié à une porte entre deux chemins. *Il se trouva aussi là*, avec beaucoup d'autres personnes inconnues, *un homme qui demanda aux deux disciples ce qu'ils voulaient faire de cet ânon*[1], et il semblait que le hasard l'eût fait parler, mais non; car c'était précisément celui qui devait laisser aller cet animal au premier mot des disciples, selon la parole de leur maître. Enfin il se trouva que cet ânon n'avait jamais été monté. Car il le fallait ainsi pour accomplir le mystère, et pour montrer que le Sauveur devait un jour monter et conduire un peuple indocile, c'est-à-dire, le peuple gentil, qui, jusqu'à lui n'avait point de loi, ni personne, qui l'eût pu dompter. Tout est conduit, les petites choses comme les plus grandes, et tout cadre avec les grands desseins de Dieu.

Voilà donc tout disposé. Le grand cénacle tapissé est prêt, on y attend le Sauveur. Voyons maintenant les grands spectacles qu'il y va donner à ses fidèles. Contemplons, croyons, profitons, ouvrons le cœur plutôt que les yeux.

LA PAQUE. — LA VIE DU CHRÉTIEN N'EST QU'UN PASSAGE

Lisons les paroles de saint Jean[2]: *Devant le jour de Pâque, Jésus sachant que son heure était*

1 Marc., xv, 4, 6. — 2 Joann., xiii, 1.

venue de passer de ce monde à son père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

On sait que le mot de *Pâque* signifie *passage*. Une des raisons de ce nom, qui est aussi celle que saint Jean regarde en ce lieu, c'est que la fête de Pâque fut instituée lorsque l'ancien peuple devait sortir de l'Egypte pour passer à la terre promise à leurs pères ; ce qui était la figure du *passage* que devait faire le peuple nouveau, de la terre à la céleste patrie. Toute la vie chrétienne consiste à bien faire ce passage ; et c'est à quoi Notre-Seigneur va diriger plus que jamais toute sa conduite, ainsi que saint Jean semble ici nous en avertir.

La première chose que nous devons remarquer, c'est que nous devons faire cette Pâque ou ce passage avec Jésus-Christ. Et c'est pourquoi cet évangéliste commence le récit de cette Pâque de Notre-Seigneur par ces mots : *Devant le jour de Pâque, Jésus sachant qu'il devait passer de ce monde à son Père.*

O Jésus, je me présente à vous pour faire ma Pâque en votre compagnie ; je veux passer avec vous du monde à votre Père, que vous avez voulu qui fût le mien. *Le monde passe*[1], dit vo tre apôtre, *la figure de ce monde passe*[2], mais je ne veux point passer avec le monde, je veux passer à votre Père. C'est le voyage que j'ai à faire, je le veux faire avec vous. Dans l'ancienne pâque, les Juifs, qui devaient sortir d'Egypte pour passer à la terre promise, devaient paraître en habit de

1 Joann., II, 17. — 2 Cor., VII, 32.

voyageur, *le bâton à la main, une ceinture sur les reins*, afin de relever leurs habits ; *leurs souliers mis à leurs pieds,* toujours prêts à aller et à partir, et il devaient se *dépêcher de manger la Pâque*[1], afin que rien ne les retint, et qu'ils se tinssent prêts à marcher à chaque moment. C'est la figure de l'état où se doit mettre le chrétien pour faire sa pâque avec Jésus-Christ, pour passer à son Père avec lui. O mon Sauveur ! recevez votre voyageur ; me voilà prêt ; je ne tiens à rien : Je passe avec vous de ce monde à votre Père.

D'où me vient ce regret de passer? Quoi ! Je suis encore attaché à cette vie ? Quelle erreur me retient dans ce lieu d'exil ? Vous allez passer, mon Sauveur ; et résolu que j'étais de passer avec vous, quand on me dit que c'est tout de bon qu'il faut passer, je me trouble, je ne puis supporter ni entendre cette parole. Lâche voyageur, que crains-tu ? Le passage que tu vas faire est celui que le Sauveur va faire aussi dans notre Evangile : craindras-tu de passer avec lui ? Mais écoute : *Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde*[2]. Qu'y a-t-il de si aimable dans ce monde que tu ne veuilles point le quitter avec le Sauveur ? Jésus le quitterait-il, s'il était bon d'y demeurer. Mais écoute, encore un coup, chrétien : *Jésus passe de ce monde pour aller à son Père.* S'il fallait seulement sortir du monde, sans aller à quelque chose de mieux, quoique ce monde soit peu de chose et qu'on ne perdît pas beaucoup en le perdant, on pourrait

1 Exod., XII, 11. — 2 Joann., XIII, 1.

y avoir regret, parce qu'enfin on n'aurait rien de meilleur. Mais, chrétien, ce n'est pas ainsi que tu dois passer ; Jésus passe de ce monde, mais pour aller à son Père ; chrétien, qui dois passer avec lui, tu passes à un Père ; le lieu d'où tu sors est un exil, tu retournes à la maison paternelle.

Passons donc de ce monde avec joie, mais n'attendons pas le dernier moment pour commencer notre passage. Lorsque les Israélites sortirent de l'Egypte, ils ne devaient pas arriver d'abord à la terre promise, ils avaient quarante ans à voyager dans le désert, ils célébraient néanmoins leur pâque, parce qu'ils sortaient de l'Egypte, et qu'ils allaient commencer leur voyage. Apprenons à célébrer notre pâque dès le premier pas ; que notre passage soit perpétuel ; ne nous arrêtons jamais ; ne demeurons point, mais campons partout à l'exemple des Israélites ; que tout nous soit un désert, ainsi qu'à eux ; soyons comme eux toujours sous des tentes ; notre maison est ailleurs ; marchons, marchons, marchons ; passons avec Jésus-Christ ; mourons au monde ; mourons-y tous les jours ; disons avec l'apôtre : *Je meurs tous les jours*[1] *;* je ne suis pas du monde, je passe, je ne tiens à rien.

HYMNE A JÉSUS-HOSTIE

Ma langue, chantez le mystère du corps glorieux et du sang précieux que Jésus-Christ, le fruit du chaste sein de Marie, le Roi des na-	Pange, lingua, gloriosi Corporis mysterium, Sanguinisque pretiosi Quem in mundi pretium, Fructus ventris generosi.

1 I Cor., xv, 31.

Rex effudit gentium.

tions, a répandu pour racheter le monde.

Nobis datus, nobis natus,
Ex intactâ Virgine,
Et in mundo conversatus,
Sparso verbi semine,
Sui moras incolatus
Miro clausit ordine.

Jésus-Christ qui nous avait été donné et qui était né d'une Vierge très-pure, après avoir vécu dans le monde et répandu la semence de sa parole, a achevé le temps de sa demeure parmi nous, en instituant un mystère merveilleux.

In supremæ nocte cœnæ,
Recumbens cum fratribus,
Observatâ lege plenè
Cibis in legalibus,
Cibum turbæ duodenæ
Se dat suis manibus.

Etant à table avec ses apôtres, la nuit de la dernière cène, après avoir entièrement accompli la loi en mangeant ce qu'elle prescrivait, il a voulu leur servir de nourriture, et il se donna lui-même à eux de ses propres mains.

Verbum caro, panem verum
Verbo carnem efficit
Fitque sanguis Christi merum ;
Et si sensus deficit,
Ad firmandum cor sincerum
Sola fides sufficit.

Le verbe fait chair change par sa parole un pain véritable en sa propre chair, et le vin devient le sang de Jésus-Christ. Si les sens y contredisent, la foi suffit pour affermir un cœur sincère.

Tantum ergo Sacramentum
Veneremur cernui,
Et antiquum documentum
Novo cedat ritui ;
Præstet fides supplementum
Sensuum defectui.

Prosternons-nous et adorons un si auguste sacrement ; que les rites anciens fassent place à ce mystère nouveau. Que la foi supplée au défaut des sens.

Genitori Genitoque,
Laus et jubilatio,

Gloire, louange, salut, honneur, puissance et bénédic-

tion au Père et au Fils, qu'une même gloire soit rendue au Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils.
Ainsi soit-il.

Salus, honor, virtus quoque,
Sit et benedictio ;
Procedenti ab utroque
Compar sit laudatio.
Amen.

(SAINT THOMAS, XIII[e] SIÈCLE, *Office du Saint-Sacrement*).

II

Le lavement des pieds.

JÉSUS-CHRIST EN VIENT AU LAVEMENT DES PIEDS

Comme Jésus avait toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin[1]. En ce moment de son passage, lorsqu'il allait les quitter, il les aima plus que jamais, et leur donna des marques plus sensibles de son amour. C'était la consolation qu'il leur voulait laisser en les quittant. En effet, tout ce qu'il leur dit est plus tendre, tout ce qu'il fait plus rempli d'amour : témoin l'Eucharistie qu'il leur va donner. Mais voici par où il commence : *Après le souper, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, le dessein de le livrer : Jésus sachant que son Père lui avait tout mis entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il y retournait, se leva de table, quitta ses habits, et mit un linge devant lui ; puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et les essuya avec le linge qu'il avait attaché autour de lui*[2].

Après le souper ; saint Jean va nous parler

1 Joann., XIII, 1. — 2 Joann., XIII, 2-5.

d'un autre souper, *où il était couché sur le sein de Jésus; où Jésus donna à Judas le morceau trempé.* Voilà donc un autre souper. Il y en eut deux, dont le dernier se fit après le lavement des pieds et ce fut celui où il institua l'Eucharistie ; souper de cérémonie qui, peut-être, fut précédé du souper de l'agneau pascal. Je n'entre pas dans ces questions, je ne cherche qu'à m'édifier ; et il me suffit d'entendre que le festin où l'Eucharistie fut instituée, fut un festin particulier qui fut tout plein de mystère, comme nous le verrons bientôt. Que le premier donc soit celui où l'on satisfit au besoin. Voilà Jésus qui se lève, et qui sort de table, et pour préparer ses disciples au mystérieux festin qu'il leur préparait, il leur lave les pieds.....

Il se lève de table, et il pose ses habits, les habits d'honneur que portaient les personnes libres, et ne se laissant que cette sorte d'habits que ceux qui servaient avaient accoutumé de garder. *Et ayant pris un linge il se l'attacha devant lui*, de mot à mot, *il s'en ceignit*. Se ceindre, en général, était la posture de celui qui allait servir, selon ce qui est écrit : *Que vos reins soient ceints ;* et un peu après : *Le maître se ceindra lui-même, il fera asseoir à table ses fidèles serviteurs; il viendra lui-même les servir*[1]. Voilà en général ce que c'est que se ceindre, mais se ceindre d'un linge est l'habit d'un service encore plus vil, qui est celui de laver les pieds. Et remarquez que Jésus fait tout lui-même, il pose ses habits, il se met lui-même ce

1 Luc., XII, 35-37.

linge, il verse lui-même l'eau dans le bassin ; de ces mêmes mains qui sont les dispensatrices de toutes les grâces ; de ces mains qui sont les mains d'un Dieu. qui a tout fait par sa puissance ; de ces mains dont la seule imposition, le seul attouchement guérissait les malades et ressuscitait les morts ; de ces mêmes mains, il versa de l'eau dans un bassin ; il lava et essuya les pieds de ses disciples. Ce n'est pas ici une cérémonie, c'est un service effectif qu'il leur rend à tous, et le service le plus vil, puisqu'il faut qu'il se mette à leurs pieds pour le leur rendre, il laut laver les ordures et la poussière qui s'amassaient autour des pieds en marchant nu-pieds, comme on faisait en ces pays-là. Voilà ce que fait Jésus, sachant tout ce qu'il était dès l'éternité et dans le temps, et ce qu'il allait devenir par sa résurrection et son ascension triomphante. Pénétrez-moi, ô Jésus, de vos grandeurs naturelles et de vos bassesses volontaires, afin que du moins dans ma petitesse naturelle, je n'aie pas de difficulté à me tenir bas, et à servir mes frères.

PIERRE REFUSE DE SE LAISSER LAVER LES PIEDS, PUIS IL OBÉIT

Que saint Pierre était pénétré de ces grandeurs et de ces bassesses de son Maître, lorsqu'il s'écrie tout transporté : *Quoi! Seigneur, vous me laveriez les pieds*[1] *!* Vous ? à qui ? à moi ! *Tu, mihi.* Vous, le Fils de Dieu ! à moi, un pécheur ! Il lui disait autrefois : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur*[2] *;*

1 Joann., XIII, 6, 7. — 2 Luc., V, 8.

un homme, un mortel, un néant : mais ce qui est encore pis, un pécheur. Hà ! retirez-vous de moi, je ne puis souffrir votre approche. A plus forte raison maintenant, que vous veniez me laver les pieds et me rendre un service si indigne de vous, un maître à son disciple ! un Seigneur et un tel Seigneur, à son esclave! Hà Seigneur ! quoique vous disiez, je ne le souffrirai jamais, *jamais vous ne me laverez les pieds*[1].

Le caractère de saint Pierre était la ferveur. Elle n'était pas encore bien réglée, mais elle était extrême, et quoique Jésus lui dit : *Vous ne savez pas encore ce que je veux faire, mais vous le saurez bientôt, et en son temps*, comme s'il eût dit : Laissez-moi faire, je sais pourquoi je le fais ; Pierre s'obstine pour ainsi dire, et contraint Jésus de lui dire : *Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi.* Et en même temps, avec la même ferveur qui lui faisait dire : *Jamais vous ne me laverez les pieds*, il s'écrie : *Hà! Seigneur! non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête*[2]. Il ne savait pas encore ce que c'était que d'être lavé par Jésus, et dans quel baptême il fallait être plongé à son exemple. Il n'avait pas encore pénétré cette parole de son maître : *J'ai à être baptisé d'un baptême*[3] ; il faut que je sois baptisé de mon propre sang, et je réserve ce baptême de souffrance à mes serviteurs, je leur laverai les pieds, je leur laverai les mains, je leur laverai la tête par ce baptême. Pierre ne savait pas encore tout ce mystère ; il ne savait pas encore parfaitement combien

1 Joann., XIII, 6. — 2 Joann., XIII, 7-9. — 3 Luc., XII, 50.

nos pensées, combien nos actions étaient impures, ni combien nous avions besoin que notre tête et nos mains fussent lavées. Et néanmoins possédé du désir d'être avec son maître et d'avoir part avec lui, à l'abandon il s'écrie : Je vous livre tout, les pieds, les mains, la tête même, lavez-moi comme vous voudrez, je veux être avec vous, quoi qu'il en coûte ; à quelque prix que ce soit, je veux vous avoir ; faites ce que vous voudrez, non-seulement de mes pieds, mais encore de mes mains et de ma tête. Vous serez écouté, Pierre, vos pieds et vos mains seront lavés, vous serez crucifié comme votre maître, votre tête aura son partage dans votre crucifiement, et vous serez crucifié la tête en bas. C'est ainsi que votre maître vous lavera : voilà le bain qu'il vous prépare : *Vous ne le savez pas encore*, mais on vous le fera savoir en son temps. *O Seigneur ! non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.* Imitons saint Pierre ; abandonnons-nous à notre Sauveur. Nous ne savons pas encore ce qu'il veut faire de nous ; notre faiblesse ne le pourrait pas souffrir : Mais quoi que ce soit, *mon cœur est prêt ; mon cœur est prêt, ô Dieu* [1] *!* encore un coup, je vous livre tout, pieds et mains, tout ce que je suis, la tête même et l'âme dont elle est le siége.

SE LAVER DES MOINDRES TACHES

En Orient, dans les pays chauds, l'usage du bain était fort fréquent ; et après qu'on s'était lavé le matin et pendant le jour, il ne restait plus

1 Psal., LVI, 8.

sur le soir que de se laver les pieds pour se nettoyer des ordures qu'on amassait allant et venant. C'est le sens de cette parole de l'Épouse : *J'ai lavé mes pieds ; pourquoi voulez-vous que je me lève pour les salir*[1]*?* Jésus-Christ se sert de cette similitude, pour faire entendre à ses fidèles qu'après s'être lavé des grands péchés, il reste encore le soin de se purger de ceux que l'on contracte dans l'usage de la vie humaine ; lesquels, bien que plus petits à comparaison des autres, ne laissent pas en eux-mêmes d'être toujours grands, parce qu'une âme qui aime Dieu ne trouve rien de léger dans ce qui l'offense ; et si elle négligeait de se purifier de ces fautes, elles la mettraient dans un état funeste, affaiblissant insensiblement les forces de l'âme ; en sorte qu'il ne lui resterait que très-peu de résistance contre les grandes tentations ; ce qui la ferait succomber trop aisément, parce que ces tentations violentes ne peuvent être vaincues que par une très-ardente charité. C'est ce que Jésus-Christ nous apprend par ces paroles : *Celui qui a été lavé n'a plus besoin que de laver ses pieds, et il est pur dans tout le reste ; et vous, vous êtes purs, mais non pas tous*[2]. Jésus-Christ nous apprend donc par cette parole qu'il ne nous est pas permis de négliger ses moindres péchés, et c'est ce qu'il a voulu signifier par le lavement des pieds. Et afin de pénétrer tout le mystère, le soin qu'il prend de laver les pieds à ses apôtres au moment où il allait instituer l'Eucharistie et les y faire participer, nous apprend que le temps où

1 Cant., v, 3. — 2 Joann., XIII, 10.

nous devons nous appliquer à purger ces fautes vénielles, c'est celui où nous nous préparons à la communion, où il s'agit de s'unir parfaitement avec Jésus-Christ ; à quoi ces péchés apportent un si grand obstacle, que si on mourait avant que de les avoir expiés, la vision bienheureuse en serait retardée et peut-être durant plusieurs siècles. On doit donc se sentir d'autant plus obligé à purifier ces péchés avant la communion, que c'est par elle principalement qu'on s'en doit relever, les autres étant lavés par un autre sacrement et la négligence de purger ces fautes pouvant aller à un excès qui rendrait l'attache à ces péchés non seulement dangereuse comme elle l'est toujours, mais encore mortelle. Car celui qui ne se soucie des péchés qu'à cause qu'ils damnent, montre que c'est la peine qu'il craint, mais qu'il n'aime pas véritablement la justice, c'est-à dire qu'il n'aime pas Dieu comme il y est obligé ; et il doit craindre de perdre bientôt, par son extrême langueur, tout ce qui lui reste de ce feu divin. Lavons donc soigneusement, non-seulement nos mains et notre tête, mais encore nos pieds, avant que d'approcher de l'Eucharistie : autrement l'époux viendra à nous avec une espèce de dédain. Et encore que ces péchés journaliers n'empêchent pas qu'il ne nous dise ainsi qu'aux apôtres : *Vous êtes purs*, il nous avertit néanmoins de nous en purger, quand nous voulons nous approcher de son corps et de son sang avec toute la pureté requise. Et il fait bien voir combien est grande cette obligation, lorsqu'en lavant les pieds à ses apôtres, pour leur inspirer le soin de se purifier de ces péchés, il

leur dit : *Si je ne vous lave,* c'est-à-dire, si je ne lave ces taches des pieds, *vous n'aurez point de part avec moi*[1]*;* non-seulement à cause qu'elles retardent, comme on vient de voir, la vision bienheureuse et la parfaite union avec Dieu ; mais encore à cause que la négligence de les nettoyer peut causer de dangereuses froideurs entre l'âme et Jésus-Christ, et même dans un certain degré devenir mortelle. Lavez-vous donc, chrétiens : lavez-vous de tous vos péchés, jusqu'aux plus petits, lorsque vous devez approcher de la sainte table : lavez vos pieds avec soin ; renouvelez-vous tout à fait, de peur qu'il ne vous arrive de manger indignement le corps du Sauveur, puisque vous voyez si clairement que ce péché, qui peut-être ne serait que véniel par sa nature, deviendrait mortel par l'attache que vous y auriez. Et quand même nous ne serions pas tout à fait indignes de cette indignité qui nous rend coupables du corps et du sang du Sauveur, nous pourrions nous rendre indignes des grandes grâces sans lesquelles nous ne pouvons vaincre les grandes faiblesses, ni les grandes tentations dont la vie est pleine. Nous pourrions nous rendre indignes de cette parfaite communication avec l'Époux, et causer entre lui et nous, sinon la rupture, du moins ces froideurs qui sont des dispositions à la rupture même.

Seigneur, lavez-moi les pieds, afin que je dise avec l'Epouse : *Je me suis lavé les pieds! puis-je les salir de nouveau?* La pureté est un attrait pour conserver la pureté ; plus un habit est

1 Joann., XIII 8

blanc, plus les taches qui sont dessus se font remarquer ; plus on est net, plus on doit éviter de se souiller ; dans le désir de se ranger avec ceux dont il est écrit, *qu'ils sont sans tache devant le trône de Dieu*[1]. C'est à quoi il faut aspirer et se souvenir de cette belle doctrine de saint Augustin ; qu'encore qu'on ne puisse vivre ici sans péché, parce que comme les péchés y abondent, les remèdes pour les guérir n'y manquent pas.

JUDAS LAVÉ COMME LES AUTRES

Vous êtes purs, mais non pas tous. Car il savait qui était celui qui devait le trahir ; et c'est pour cela qu'il dit : Vous êtes purs, mais non pas tous[2]. Et cependant, quoiqu'il le connût et *que le diable fût déjà entré dans son cœur*[3], pour lui inspirer le dessein de livrer son Maître, il lui lave les pieds comme aux autres, et il l'avertit qu'il voit son crime pour le porter à se corriger. Arrêtons-nous à considérer avec saint Paul *la bonté de Dieu* qui nous attend, disons plus, *qui nous invite à la pénitence*, pendant *qu'avec notre dureté et notre cœur impénitent nous nous amassons à nous-mêmes des trésors de haine*[4]. Telle était la disposition de Judas.

Que de Judas parmi les chrétiens? Que de malheureux, que mille démonstrations des bontés de Dieu ne peuvent détourner de la résolution de mal faire ! Ne soyons pas de ce nombre. Si nous en avons été, n'en soyons plus : songeons du moins qu'il nous voit, qu'il voit celui

1 Apoc., XIV, 5. — 2 Joann., XIII, 10-11. — 3 Ibid., 2. — 4 Rom., II, 4, 5.

qui doit le trahir. Et cependant il lui lave les pieds ; une eau sainte lui est présentée dans la pénitence : Jésus est prêt à le recevoir à son amour et à ses grâces, pourvu qu'il se lave et se repente.

LAVEMENT DES PIEDS COMMANDÉ, BONTÉ ET HUMILITÉ

Il fallait joindre l'instruction de la parole à celle de l'exemple. Jésus *reprit ses habits et s'étant remis à table*, avant que de reprendre le souper qu'il avait interrompu, avant que d'en venir au repas céleste, il y parla en cette sorte : *Vous voyez ce que je viens de faire ; vous m'appelez votre Maître et votre Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple afin que ce que j'ai fait à votre égard, vous le fassiez aussi à l'égard de vos frères. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé*[1].

Le Seigneur nous enseigne ici à rendre à nos frères le service que nous pouvons, même corporel, même sans y être tenus. Celui de laver les pieds était alors en grand usage, comme il paraît par ces paroles de saint Paul, où il compte parmi les conditions de la veuve, qu'on devait choisir pour servir les pauvres, *qu'elle ait été hospitalière, qu'elle ait lavé les pieds des saints*[2]. Choisissons à cet exemple quelque service de cette

1 Joann., XIII, 12-16. – 2 Timoth., V,9-10.

nature, qui revienne à celui-là selon nos mœurs. Par exemple, allons servir les malades dans un hôpital, ou plutôt encore quelque malade qui soit sans secours et qui ait besoin d'un tel service ; et toutes les fois que nous le rendrons à quelqu'un, rendons-le comme Jésus-Christ, le plus sérieux, le plus effectif, et par conséquent le plus humble qu'il se pourra ; et que cuex qui rendent quelquefois aux pauvres de tels services par cérémonie, comme les princes, les prélats, les supérieurs des communautés, entrent dans l'esprit de cette cérémonie ; qu'ils entrent dans une profonde et sincère humilité ; qu'ils considèrent que dans le fond notre nature est servile ; que nous sommes nés serfs par le péché et que la différence des conditions ne peut pas effacer ce titre.

Ne servons pas seulement nos frères avec humilité, comme a fait le Sauveur ; mais servons-les avec amour, en nous souvenant de cette parole : *Jésus ayant toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin*[1]. Ce ne fut donc pas seulement pour pratiquer l'humilité et nous en donner l'exemple, qu'il lava les pieds à ses disciples ; mais ce fut par un tendre amour, par le plaisir qu'il avait à leur montrer combien il les estimait, pour relever la dignité humaine tombée dans la servitude. Servons donc nos frères dans le même esprit, par estime, par tendresse et pour honorer Jésus-Christ en eux.

Dans un sens moral, mais très-véritable et très-solide, nous nous lavons les pieds les uns

1 Joann., XIII, 1.

aux autres, lorsque nous prenons soin de nous avertir mutuellement de nos fautes; toujours prêts à les excuser, ne souffrant pas qu'on déshonore notre prochain dans les moindres choses, et le purgeant par ce moyen jusque des plus petits défauts ; et cela, non-seulement par humilité, de peur qu'en jugeant les autres nous attirions nous-mêmes un sévère jugement pour nos défauts; mais par une sincère et véritable tendresse pour tous les chrétiens qui sont nos frères, et pour tous les hommes qui sont notre chair.

Jésus-Christ après avoir dit : *Faites comme je vous ai fait*[1], et avoir montré aux hommes le service qu'ils doivent rendre à leurs semblables, afin de leur faire entendre à combien plus forte raison ils doivent servir ses ministres, il ajoute : *Celui qui reçoit ceux que j'envoie, me reçoit moi-même;* et : *celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.* Le bel enchaînement de remonter des ministres de Jésus-Christ à lui-même, et de lui-même jusqu'à Dieu son Père ! Accoutumons-nous à regarder Jésus-Christ dans nos pasteurs, et dans Jésus-Christ toute la majesté de son Père.

HYMNE A JÉSUS-HOSTIE

Sacris solemniis
Juncta sint gaudia,
Et ex præcordiis
Sonent præconia,
Recedant vetera,
Nova sint omnia,
Corda, voces et opera.

A ces saintes solennités unissons nos chants, que les hymnes de louanges s'élèvent du fond de nos cœurs. Que le vieil homme disparaisse ! Tout doit être nouveau, cœurs, voix et œuvres.

Noctis recolitur

On célèbre la mémoire du

1 Joann., XIII, 15-20.

dernier festin que Jésus-Christ fit la nuit, lorsqu'il mangea avec ses disciples l'Agneau et le pain azyme, selon que la loi ancienne l'ordonnait à nos pères.

L'agneau était mangé ; la cène finie ; le corps du Seigneur fut alors donné aux apôtres, donné tout entier à tous, tout entier à chacun d'eux : voilà ce que nous confessons.

A nos faiblesses il a donné l'aliment de son corps, à nos tristesses il a donné le calice de son sang : Prenez, dit-il, cette coupe que je vous présente, buvez-en tous !

Ainsi fut institué ce sacrifice. Le pouvoir de l'offrir fut attribué aux prêtres seulement : aux prêtres seuls il convient de recevoir et de distribuer cette chair sacrée.

Le pain des Anges se fait le pain des hommes, le pain du ciel met fin aux anciennes figures. Admirable chose ! Il mange son Seigneur, le pauvre, l'esclave, le néant !

O Dieu unique en trois personnes, nous vous en supplions, visitez-nous, nous qui vous honorons. Par vos sentiers, menez-nous au

Cæna novissima,
Quà Christus creditur
Agnum et azyma
Dedisse fratribus
Juxta legitima
Priscis indulta patribus.

Post agnum typicum,
Expletis epulis,
Corpus Dominicum
Datum discipulis,
Sic totum omnibus
Quod totum singulis
Ejus fatemur manibus.

Dedit fragilibus
Corporis ferculum,
Dedit et tristibus
Sanguinis poculum.
Dicens : Accipite
Quod trado vasculum,
Omnes ex eo bibite.

Sic sacrificium
Istud instituit,
Cujus officium
Committi voluit
Solis presbyteris
Quibus sic congruit
Ut sumant et dent cæteris

Panis angelicus
Fit panis hominum,
Dat panis cœlicus
Figuris terminum.
O res mirabilis !
Manducat Dominum
Pauper, servus et humilis !

Te, trina Deitas
Unaque poscimus,
Sic nos tu visita
Sicut te colimus ;
Per tuas semitas

Duc nos quo tendimus Ad lucem quam inhabitas. Amen.	terme de nos désirs, à la lumière que vous habitez. Ainsi-soit-il.

(SAINT-THOMAS, *Office du Saint-Sacrement*).

III

Jésus et Judas.

PAROLES DE JÉSUS POUR TOUCHER JUDAS DE COMPONCTION

Rappelons à notre mémoire toutes les paroles de Jésus-Christ sur le sujet de Judas dans cette nuit, dès le lavement des pieds. *Vous êtes purs*, disait-il, *mais non pas tous. Car il savait qui était celui qui le devait trahir ;* et un peu après : *Je ne parle pas de vous tous : Je connais ceux que j'ai choisis ; mais il faut que l'Ecriture soit accomplie, où il est dit : Celui qui mange à ma table lèvera le pied contre moi ; et je vous le dis avant que la chose arrive, afin que vous connaissiez qui je suis, lorsqu'elle sera arrivée* [1].

Ce n'était pas seulement pour l'instruction de ses fidèles disciples que Jésus-Christ parlait ainsi : c'était pour la conversion de ce disciple. Car, qu'y a-t-il de plus puissant, pour convertir un pécheur, que de lui dire : Tu es vu? comme Nathan disait à David : *C'est vous qui êtes cet homme* [2]; vous êtes cet homicide ; vous l'avez fait en secret, et moi je le découvrirai à toute la terre. Et David, averti de cette sorte, confessa son péché et commença sa pénitence. C'est ainsi que le Sauveur lui-même dit à Judas [3] : C'est toi,

1 Joann., XIII, 10-11-18-19. — 2 II. Reg., XII, 7-13. — 3 Matth. XXVI, 25.

c'est toi, malheureux : Tu caches en vain tes noirs desseins; tu vas en vain chercher les Juifs dans le secret et parmi les ténèbres de la nuit ; tu es vu, on lit dans ton cœur; perfide, tu veux trahir ton Sauveur. Pourquoi nous cachons-nous, malheureux, si nous ne pouvons éviter les yeux de Jésus-Christ? N'est-ce pas assez que Dieu nous voie? Le comptons-nous pour rien, et ses yeux nous sont-ils indifférents ?

Il poursuit ; et de peur de n'être pas assez entendu : *Un de vous*, dit-il, *me trahira. Ils se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il voulait parler ; et comme ils lui demandaient chacun en particulier : Est-ce moi, Seigneur? il leur répondit : Celui qui met la main au plat avec moi me trahira*[1]. Mais comme plusieurs pouvaient l'y mettre ensemble, et que ce signal n'était pas précis, *Pierre fit signe à Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, qui reposait dans le repas sur sa poitrine, qu'il lui demandât qui c'était : Et c'est celui, dit Jésus, à qui je donnerai un morceau trempé ; et l'ayant trempé, il le donna à Judas, fils de Simon Iscariote*[2]. Le voilà bien connu et bien désigné par son nom, par sa famille, par son caractère. Il s'appelait Judas, son père était Simon, et le titre de sa famille était *Iscariote : l'homme de meurtres*, et parce qu'il devait tuer le Sauveur, et parce qu'il devait enfin se tuer lui-même. Où fuiras-tu, malheureux ! Tu es vu : ta destinée est marquée. Et nous, sommes-nous moins vus, quand nous trahissons notre Maître ; quand nous allons sou-

1 Joann., XIII, 21-22 ; Matth., XVI, 22-23. — 2 Joann., XIII, 23-24-26.

vent de l'église, souvent de la table même du Sauveur, où? à quel complot? à quelle entreprise? Dieu le sait; quand nous nous cachons pour vendre notre Maître; à quel prix? Qui n'en rougirait, et oserons-nous le penser?

Ils furent extrêmement affligés à ces paroles du Sauveur, de savoir qu'un de leur compagnie devait trahir leur Maître: quel scandale pour les Juifs; c'est un méchant: ses propres disciples le livrent et ne le peuvent plus souffrir; quelle douleur à ceux qui aimaient leur Maître de lui voir faire un tel affront! Quand quelqu'un offense le Sauveur, ce devrait être une affliction pour tous ses disciples, c'est-à-dire, pour tous les chrétiens. *Tous furent affligés et lui demandaient: N'est-ce pas moi*[1], qui suis ce traître et ce malheureux? Et Judas, qui devait se confondre et se convertir en voyant l'horreur et l'affliction que ce discours causait à tous ses frères, loin d'en être touché, prend avec les autres un air de confiance et dit comme eux: *Seigneur, est-ce moi?* Et Jésus lui répondit: *Vous l'avez dit, c'est vous-même*[2]. Cependant il n'est point ému, et content de faire bonne mine, il persiste dans son dessein. Vous en êtes étonné? Mais quoi! quand vous machinez quelque crime et que vous faites cependant bonne contenance, Jésus ne vous voit-il pas? Ignorez-vous qu'il ne vous dise: *C'est vous-même?* N'est-ce pas pour vous qu'il dit: *Le fils de l'homme s'en va, ainsi qu'il a été écrit de lui?* Il n'y a pour lui rien de surprenant, ni de nouveau dans cette entreprise;

1 Matt., XXVI, 22. — 2 Ibid. 25.

mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré! Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il n'eût jamais été[1]. Il ne dit pas : Il vaudrait mieux absolument; car par rapport au conseil de Dieu et au bien qui revient au monde de la trahison de Judas, il faut bien qu'il vaille mieux qu'il ait été : mais la puissance de Dieu n'empêche ni n'excuse la malice de l'homme. Le bien qu'il tire de notre crime ne nous justifie pas : Malheur, malheur à cet homme, par qui Jésus est offensé ! Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il n'eût jamais été, puisqu'il est né pour son supplice, et que son être ne lui sert de rien que pour rendre sa misère éternelle.

Disons donc non plus sur Judas, mais sur tous les pécheurs endurcis et sur nous-mêmes : Malheur, malheur à cet homme ! *Maudit soit le jour de ma naissance!* disait Job, disait Jérémie, en la personne des méchants et des réprouvés : *Malheureux celui qui est venu annoncer à mon père : Un fils vous est né ! Nuit affreuse, nuit malheureuse, où j'ai vu le jour ! Que ce soit une nuit d'horreur, de tourbillon et de tempête ! que les étoiles n'y luisent jamais ! que l'aurore n'en dissipe jamais l'obscurité, puisqu'elle ne m'a pas étouffé en venant au monde ! Mais s'il fallait que je naquisse, pourquoi m'a-t-on nourri ? Que ne suis-je mort dans mon enfance ! Et pourquoi fallait-il prolonger mes jours pour augmenter mes malheurs avec mes crimes*[2]*?* Il n'y aurait remède à mes maux que le néant, et je ne l'obtiendrai jamais. Je subsisterai, malheureux ! *pour*

1 Matt., xxvi, 24. — 2 Job., xii, 1-2-3 et seq. ; Jérém. xv, 10 ; xx, 14-15 et seq.

honorer la puissance de Dieu par mon supplice, pour être en butte à ses traits, *pour être un spectacle de sa vengeance*[1]. Eternellement, éternellement : ah ! malheureux que je suis ! Malheureux, encore un coup ! Disons sans cesse : malheureux, disons-le pendant qu'il est temps ; viendra le temps qu'on le dira inutilement, et qu'il ne servira de rien de connaître son malheur.

Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi ; malheur à lui ! Jésus le plaint : s'il le plaint, s'il en a pitié, il veut qu'il se convertisse ; ce n'est pas en vain qu'il dit : *Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût jamais né*[2]. Il est encore temps de se convertir ; mais après le crime consommé, la miséricorde épuisée, tant de salutaires avertissements rendus inutiles, il n'y a plus pour lui de miséricorde. Jésus lui parle pour la dernière fois avant son crime : *Fais vite ce que tu as à faire*[3] ; de même qu'il dira bientôt : *Dormez maintenant et reposez-vous ; le Fils de l'homme va être livré*[4]. C'était à dire : Il serait honteux de dormir en cette occasion : Veillez donc. *Le fais vite* dit de ce ton, veut donc dire : *Ne le fais pas :* tu es connu, tu es découvert ; reconnais-toi aussi toi-même, ne passe pas outre : ou bien, *fais vite* pour moi : car je suis pressé de souffrir et de sauver les hommes ; mais pour toi, que veux-tu faire ? *Ami Judas,* quel est donc ton dessein ? *Pourquoi viens-tu ? tu trahis le Fils de l'homme avec un baiser*[5]. Ah ! tu es encore mon ami, si

1 Exod., IX, 14 ; Rom., IX, 17. — 2 Matt., XXVI, 2 ; Marc., XIV, 21. — 3 Joann., XIII, 27. — 4 Matt., XXVI, 45. — 5 Matth., XXVI, 50 ; Luc., XXII, 48.

tu le veux ; et ce baiser qui est de ta part un baiser de traître, pourrait encore être de la mienne un baiser d'ami et de Sauveur, si tu avais recours à ma clémence.

Reviens, reviens, prévaricatrice d'Israël : et pourquoi voulez-vous périr, maison de Jacob ? Pour moi, je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive[1].

PACTE ET TRAHISON DE JUDAS

Et après qu'il lui eût donné le morceau trempé, Satan entra en lui : et Judas l'ayant reçu, il partit incontinent[2]. C'était là le dernier avertissement qu'il devait recevoir de Jésus-Christ, avant qu'il allât consommer son crime. Ce signal donné à saint Jean, de servir Judas à table, de lui présenter un morceau qu'il avait trempé pour lui, n'en était pas moins à ce traître selon la coutume, une marque d'honneur et de familiarité. Ce fut apparemment dans le même temps qu'il lui dit : *C'est toi*[3] ; je te connais : ce qui était la manière de l'avertir la plus pressante. Judas y fut insensible, et en même temps *Satan s'empara de lui*[4] *;* dès auparavant *il lui avait mis dans le cœur de trahir son Maître*[5]. Mais maintenant, après ce morceau, il entre en lui : il se met en possession de ce malheureux, et il lui est entièrement livré. Le voilà un moment après qui sort de la compagnie de Jésus, pour ne plus y revenir que pour le livrer.

Il reçut bien un autre morceau, si on peut

1 Jérém., III, 12; Ezech., XXXIII, 11. — 2 Joann., XIII, 26-27. — 3 Matth., XXVI, 28. — 4 Joann., 37. — 5 Ibid., 2.

l'appeler ainsi, mais qui n'est point marqué en particulier, parce qu'il fut donné à tous : ce fut le corps du Sauveur. Car saint Luc marque expressément qu'il dit encore après la cène : *La main de celui qui me trahira est avec moi dans cette table*[1]. Il a mis sa main jusque sur la viande céleste : jusque sur la coupe qui est remplie de mon sang ; morceau funeste, breuvage terrible pour Judas ! Je ne puis douter que sa communion impie et sacrilège ne hâtât sa perte, et ne lui fût une occasion de scandale contre son Maître. Car encore que l'Ecriture ne marque point en ce lieu que Judas ait été scandalisé du mystère de l'Eucharistie, il suffit qu'elle nous le marque en un autre endroit. Judas fut du nombre de ceux qui murmurèrent à Capharnaüm à la première proposition de ce mystère. Ce fut lui qui donna occasion au Sauveur de demander à ses apôtres : *Et vous, voulez-vous aussi vous en aller* avec les autres qui me quittent ? Car comme saint Pierre lui eût répondu au nom de tous, ainsi qu'il avait accoutumé : *Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez des paroles de vie éternelle ; et nous avons cru et connu que vous êtes le Christ, le fils de Dieu.* Jésus lui fit bien connaître qu'il ne recevait pas sa déclaration pour tous, puisqu'il répartit : *Ne vous ai-je pas choisis vous douze? et il y en a un de vous qui est un diable.* Et, dit saint Jean, *il entendait Judas, fils de Simon Iscariote, qui le devait livrer*[2], encore qu'il fût un des douze.

Cette parole nous fait voir que Judas fut un

1 Luc., XXII, 21, — 2 Joann., VI, 60-68-72.

de ces impies murmurateurs, à qui la promesse de Jésus, de donner son corps à manger et son sang à boire, fut un scandale. S'il fut scandalisé de la promesse, on doit croire qu'il ne le fut pas moins de l'effet. Judas fut précipité de crime en crime. Aveuglé premièrement par son avarice, *qui lui faisait dérober l'argent dont son Maître l'avait fait le gardien* [1], il s'accoutuma à murmurer contre lui. Il commença ses murmures à l'occasion de la promesse de l'Eucharistie : il les continua lorsque Marie répandit tant de précieux parfums sur la tête et sur les pieds du Sauveur, et il crut qu'elle lui ôtait tout l'argent qu'elle employait pour cela [2]. Il partit incontinent après, pour aller faire son marché avec les Juifs [3]. Un esprit corrompu tourne tout en poison. Le sacré banquet de l'Eucharistie acheva de perdre le traître disciple ; et ce fut en sortant de cette table sacrée qu'il alla premièrement à la trahison, et de là au désespoir et au cordeau.

Jésus, qui fait tout pour notre salut, permit que Judas reçût le don sacré avec les autres, afin que nous vissions les effets funestes d'une communion indigne. Voyez le bien-aimé disciple à la table du Sauveur et y reposant sur sa poitrine : voilà l'image de ceux qui communient dignement ; ils se reposent sur la poitrine de Jésus ; à l'exemple de saint Jean, ils apprennent à cette source les secrets célestes : comme lui, ils sont honorés de la familiarité et des caresses de leur Maître ; et fidèles imitateurs de sa chas-

1 Ibid., XII, 6. — 2 Ibid, 5-6. — 3 Matth., XXII, 13-14 ; Marc., XIV, 10.

teté, de sa bonté, de sa douceur, qui sont les vrais caractères de saint Jean, ils sont dignes d'être comme lui ses disciples bien-aimés. Voyez de l'autre côté un Judas à la communion ; la disposition où il est, celle où il entre : ô Dieu, quelle opposition ! quel effroyable contraste ! qui ne tremblerait à cette vue ?

HYMNE A JÉSUS-HOSTIE

Verbum supernum prodiens, Nec patris linquens dexteram, Ad opus suum exiens, Venit ad vitæ vesperam.	Le Verbe éternel venu d'en haut sans quitter la droite de son Père, sorti pour accomplir son œuvre, touche à la fin de sa carrière.
In mortem a discipulo Suis tradendus æmulis, Priùs in vitæ ferculo Se tradidit Discipulis.	Il va mourir ; son apôtre va le livrer ; lui-même auparavant se livre aux siens en vivante nourriture.
Quibus sub binâ specie Carnem dedit et sanguinem. Ut duplicis substantiæ Totum cibaret hominem.	Sous une double apparence il leur donna sa chair et son sang, afin que, composé de deux substances, l'homme fût nourri tout entier.
Se nascens dedit socium, Convescens in edulium, Se moriens in pretium, Se regnans dat in præmium.	Sa naissance le fait notre frère, son sacrement notre nourriture, sa mort notre rançon, sa gloire notre récompense.
O salutaris hostia, Quæ cœli pandis ostium ! Bella premunt hostilia ; Da robur, fer auxilium.	O hostie salutaire ! toi qui ouvres les portes du ciel, d'affreuses guerres nous pressent : sois notre force et notre secours.
Uni trinoque Domino Sit sempiterna gloria,	O Dieu unique en trois personnes, à vous la gloire

éternelle, ô vous qui dans la patrie nous donnez une vie sans fin. Ainsi-soit-il.	Qui vitam sine termino Nobis donet in patriâ. Amen.

(SAINT THOMAS, XIII[e] siècle, *Office du Saint-Sacrement*).

IV

La Cène Eucharistique.

INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE

Pendant qu'ils soupaient, comme ils mangeaient encore (suivant le grec), *Jésus prit du pain, le bénit, et après avoir rendu grâces* [1], *le rompit et le donna à ses disciples, en leur disant : Prenez, mangez, ceci est mon corps donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi* [2]. *Et prenant la coupe après le souper, il rendit grâces et la donna à ses disciples, en leur disant : Buvez-en tous, c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs en rémission de leurs péchés ; toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi* [3]. Voilà tout ce qui regarde l'institution de la cène. Seulement au lieu que saint Luc fait dire au Sauveur : Ceci est mon corps *donné* pour vous ; saint Paul lui fait dire : Ceci est mon corps *rompu* pour vous ; toujours dans le même sens : il est livré à la mort, il est froissé de coups, percé de plaies, violemment suspendu à une croix ; en ce sens *rompu et brisé* : voilà le corps que Jésus nous donne ; le même corps qui allait bientôt souffrir ces choses, qui les a maintenant souffer-

1 I Cor., XI, 24. — 2 Luc., XXII, 19. — 3 Ibid., 20 ; I Cor., XI, 25.

tes. Encore un mot sur le texte. Au lieu que la Vulgate traduit : *Le sang qui sera répandu* pour vous, l'original porte: *Qui est répandu : qui se répand,* en temps présent dans saint Mathieu et dans saint Marc ; et sur le corps, le même original porte dans saint Paul : *Le corps qui est rompu, qui se rompt,* pareillement en temps présent. Et en effet dans saint Luc, la version porte, aussi bien que l'original : *Qui est donné, qui se donne : Quod datur*, et non pas au futur, *sera donné* [1], dans le même sens que Jésus disait : *Pâque sera dans deux jours et le Fils de l'homme sera livré* [2] ; *est livré,* selon le grec : *il le va être ;* l'ouvrage est en train, on tient déjà le conseil, pour trouver le moyen de le prendre et de le faire mourir [3] : *Et le Fils de l'homme s'en va, comme il a été écrit de lui ; mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré; est livré,* selon le grec [4]. Il parle toujours en temps présent, à cause que sa perte était résolue, tramée pour le lendemain et qu'on allait dans deux heures commencer à procéder à l'exécution, et afin aussi qu'en quelque temps que nous recevrions son corps et son sang, nous regardassions sa mort comme présente.

Chrétien, te voilà instruit, tu as vu toutes les paroles qui regardent l'établissement de ce mystère : quelle simplicité ! quelle netteté dans ces paroles ! Il ne laisse rien à deviner, à gloser ; et s'il y faut quelque glose, c'est seulement en remarquant que selon la force de l'original, il faudrait traduire : *Ceci est mon corps, mon pro-*

1 Cor., XI, 24, dans le grec. — 2 Luc., XXII, 19. — 3 Matth., XXVI, 2. — 4 Ibid., 3.

pre corps, le même corps qui est donné pour vous : Ceci est mon sang, mon propre sang, le sang de la nouvelle alliance, le sang répandu pour vous en rémission de vos péchés[1]. Car c'est aussi pour cette raison que le syrien, aussi ancien que le grec et fait du temps des apôtres, dit : *Ceci est mon propre corps ;* et que dans la liturgie des Grecs il est porté que *ce qu'on nous donne, ce qu'on fait de ce pain et de ce vin, c'est le propre corps de Jésus, son propre sang.* Voilà la glose, s'il en faut : quelle simplicité, encore un coup ! quelle netteté ! quelle force dans ces paroles ! S'il avait voulu donner un signe, une ressemblance toute pure, il aurait bien su le dire ; il savait bien que Dieu avait dit en instituant la Circoncision : *Vous circoncirez votre chair ; ce sera là le signe de l'alliance entre vous et moi*[2]. Quand il a proposé des similitudes, il a bien su tourner son langage d'une manière à le faire entendre en sorte que personne n'en doutât jamais : *Je suis la porte : celui qui entre par moi, sera sauvé*[3]. *Je suis la vigne et vous les branches : et comme la branche ne porte de fruit qu'attachée au cep, ainsi vous n'en pouvez porter, si vous ne demeurez en moi*[4]. Quand il fait des comparaisons, des similitudes, les évangélistes ont bien su dire : *Jésus dit cette parabole, il fait cette comparaison.* Ici sans rien préparer, sans rien tempérer, sans rien expliquer, ni devant, ni après, on nous dit tout court : *Jésus dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, mon corps donné, mon sang répandu :* voilà ce que je vous donne. Et vous, que ferez-vous en

1 Matth., XXVI, 24 ; Marc., XIV, 21 ; Luc., XXII, 22. — 2 Genès., XVII, 11. — 3 Joann., x. 9. — 4 Joann., XV, 5.

le recevant? Souvenez-vous éternellement du présent que je vous fais en cette nuit; souvenez-vous que c'est moi qui vous l'ai laissé et qui ai fait ce testament, qui vous ai laissé cette pâque et qui l'ai mangée avec vous avant que de souffrir. Si je vous donne mon corps comme devant être, comme ayant été livré pour vous, et mon sang comme répandu pour vos péchés; en un mot, si je vous le donne comme une victime, mangez-le comme une victime, et souvenez-vous que c'est là un gage qu'elle a été immolée pour vous. O mon Sauveur, pour la troisième fois, quelle netteté! quelle précision! quelle force! Mais en même temps quelle autorité et quelle puissance dans vos paroles! *Femme, tu es guérie*[1]; elle est guérie à l'instant. *Ceci est mon corps,* c'est son corps: *Ceci est mon sang*, c'est son sang. Qui peut parler en cette sorte, sinon celui à qui faire et parler c'est la même chose?

Mon âme, arrête-toi ici sans discourir: crois aussi simplement, aussi fortement que ton Sauveur a parlé, avec autant de soumission qu'il fait paraître d'autorité et de puissance. Encore un coup, il veut dans ta foi la même simplicité qu'il a mise dans ses paroles: *Ceci est mon corps,* c'est donc son corps: *Ceci est mon sang*, c'est donc son sang. Dans l'ancienne façon de communier, le prêtre disait. « Le corps de Jésus-Christ: » et le fidèle répondait: Amen, il est ainsi. « Le sang de Jésus-Christ; » et le fidèle répondait: Amen, il est ainsi. Tout était fait, tout était dit, tout était expliqué par ces trois

1 Luc, XIII, 12.

mots. Je me tais, je crois, j'adore : tout est fait, tout est dit.

FRUIT DE L'EUCHARISTIE : VIVRE DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST

Mon âme, tu as établi le fondement : tu as cru en simplicité, par un simple acte. Epanche-toi maintenant dans la méditation d'un si grand bienfait : développe-toi à toi-même tout ce qu'il contient, tout ce que Jésus t'a donné par ce peu de mots. Vous êtes donc ma victime, ô mon Sauveur : mais si je ne faisais que vous voir sur votre autel, sur votre croix, je ne saurais pas assez que c'est à moi, que c'est pour moi que vous vous offrez : mais aujourd'hui que je vous mange, je sais, je sens, pour ainsi parler, que c'est pour moi que vous vous êtes offert. Je suis participant de votre autel, de votre croix, du sang qui y purifie le ciel et la terre, de la victoire que vous y avez remportée sur notre ennemi, sur le démon, sur le monde ; victoire qui vous fait dire : *Le monde vous affligera ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde* [1].

Si vous vous êtes offert pour moi, donc vous m'aimiez : car pour qui donne-t-on sa vie, si ce n'est pour ses amis ? Je vous mange en union avec votre sacrifice, par conséquent avec votre amour : je jouis de votre amour tout entier, de toute son immensité ; je le ressens tel qu'il est : j'en suis pénétré : vous venez vous-même me mettre ce feu dans les entrailles, afin que je vous aime d'un amour semblable au vôtre. Ah ! je

1 Joann., XVI, 33.

vois maintenant et je connais que vous avez pris pour moi cette chair humaine, que vous en avez porté les infirmités pour moi, que c'est pour moi que vous l'avez offerte, qu'elle est à moi. Je n'ai qu'à la prendre, à la manger, à la posséder, à m'unir à elle. En vous incarnant dans le sein de la Sainte Vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle : maintenant vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier ; vous vous l'appropriez ; elle est à vous : vous la rendrez comme la vôtre par le contact, par l'application de la vôtre ; premièrement pure, sainte, sans tache ; secondement immortelle, glorieuse : je recevrai le caractère de votre résurrection, pourvu que j'aie le courage de recevoir celui de votre mort. Venez, venez, chair de mon Sauveur : charbon ardent, purifiez mes lèvres : brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, sang que l'amour a fait répandre : coulez dans mon sein, torrent de flamme. O Sauveur, c'est donc ici votre corps, ce même corps percé de plaies. Je m'unis à toutes ; c'est par là que tout votre sang s'est écoulé pour moi ; vous languissez, vous mourez, vous passez : c'est ici votre passage : je passe, j'expire avec vous. Que m'est le monde ? rien du tout : je suis crucifié au monde, et le monde à moi. Il ne me plaît pas et je ne veux pas lui plaire. Il ne me goûte pas ; tant mieux pour moi, pourvu que je ne le goûte pas aussi. La rupture s'est faite de part et d'autre : ce n'est pas comme quand l'un aime et l'autre hait : je ne puis souffrir le monde, qui de son côté ne me peut souffrir : tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel

est le monde pour moi, et moi pour le monde. Heureuse rupture ! Mais le monde dira ceci, dira cela ; le monde dira que je veux encore lui plaire dans ma séparation : qu'importe qu'il dise? *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ : je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi, et ce que j'ai de vie dans la chair, je l'ai en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré pour moi*[1].

Si je suis encore touché d'un amour humain, je vis encore : si je hais celui qui me hait, je vis encore : si je ressens les injures, je vis encore : si je suis touché du plaisir, je vis encore : si la douleur me pénètre, je vis encore. Adieu, adieu : je m'en vais : je ne suis plus rien : je ne suis plus moi : *c'est pour Jésus-Christ que je vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* C'est ainsi qu'il faudrait être : c'est le fruit de l'Eucharistie : ah ! que j'en suis loin ! mais je n'y viendrai que par elle.

PAR LA COMMUNION, LE FIDÈLE CONSOMMÉ EN UN AVEC JÉSUS-CHRIST

Ceci est mon corps : c'est donc ici la consommation de notre union avec le Sauveur : son corps n'est pas à lui, mais à nous : notre corps n'est pas à nous, mais à Jésus-Christ. C'est le mystère de la jouissance, le mystère de l'Époux et de l'Epouse. Il est écrit : *Le corps de l'Époux n'est pas en sa puissance, mais en celle de l'Épouse*[2]. Sainte Eglise, chaste Épouse du Sauveur, âme chrétienne, qui l'avez choisi pour

1 Galat., II. 19 20 ; VI, 14. — 2 1 Cor., VII, 4.

votre Époux dans le baptême en foi et avec des promesses mutuelles, le voyez-vous ce corps sacré de votre Époux ? le voyez-vous sur la sainte Table où on le vient de consacrer ? Il n'est plus en sa puissance, mais en la vôtre : *Prenez-le*, dit-il, il est à vous : vous avez sur lui un droit réel. Mais aussi votre corps n'est pas à vous : Jésus le veut posséder. Ainsi vous serez unis corps à corps, et vous serez deux dans une chair ; qui est le droit de l'Épouse et l'accomplissement parfait de ce chaste, de ce divin mariage.

L'usage passe, mais le droit demeure : on n'est pas toujours dans ce chaste embrassement : mais on y est de désir, on y est de droit. *Ainsi*, dit Notre Seigneur, *qui me mange demeure en moi et moi en lui* [1], il n'y demeure pas pour un moment : cette jouissance mutuelle a un effet permanent : *Qui me mange*, qui jouit de moi, *demeure en moi*. Mais l'union est réciproque ; *demeure en moi, et moi en lui*. Que cette union est réelle ! Que l'effet en est permanent ! Le corps de Jésus-Christ est en ma puissance : j'ai reçu ce droit sacré par le baptême : je l'exerce dans l'Eucharistie. Mon corps est donc au Sauveur, comme le corps du Sauveur est à moi. Il y faut joindre un chaste et parfait amour : *Comme mon Père est vivant et que je vis pour mon Père, ainsi celui qui me mange vivra pour moi* [2] *;* il ne respirera que mon amour ; il n'aura de vie que celle qu'il recevra de moi.

C'est aussi à quoi nous conduit le souvenir de

1 Joann., VI, 57. — 2 Joann., VI, 56.

la mort de notre Sauveur. Dans ce tendre, dans ce bienheureux, dans ce cher souvenir, *l'amour de Jésus-Christ nous presse, pendant que nous pensons que si un seul est mort pour tous : tous aussi sont morts ; et un seul est mort et ressuscité pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux* [1].

Prenons donc ce corps sacré avec transport, avec ce bienheureux excès dont parle saint Paul dans le même endroit : *Si*, dit-il, *nous sommes transportés en notre esprit et hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu* [1]. Oui, à la présence de ce corps, je suis hors de moi : je m'oublie moi-même : je veux jouir de l'Époux et de lui seul. *Quoi ! je prendrais ce qui est uni avec Jésus-Christ jusqu'à faire un corps avec lui, pour l'unir à une impudique et devenir avec elle un même corps ! A Dieu ne plaise* [2] *?* Mais tout ce qui partage mon cœur, tout ce qui en ôte à Jésus-Christ la moindre parcelle, est pour moi cette impudique qui veut m'enlever à Jésus-Christ. Que tous les mauvais désirs se retirent ! *Mon corps* uni au corps de Jésus *n'est pas pour l'impureté, mais pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ aussi est pour mon corps* [3]. Voici le parfait accomplissement de cette parole : l'Eucharistie nous explique toutes les paroles d'amour, de correspondance, d'union qui sont entre Jésus-Christ et son Eglise, entre l'Epoux et l'Épouse, entre lui et nous.

Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on

1 II Cor., v, 14-15. — 2 II Cor., 13. — 3 I Cor., vi, 15-16. — 4 Ibid., 13.

voudrait s'incorporer en toutes manières, et comme disait ce poète, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre ? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité, est sagesse dans l'amour de Jésus : *Prenez, mangez, ceci est mon corps* ; dévorez, engloutissez, non une partie, non un morceau, mais le tout.

Mais il faut que l'esprit s'y joigne : car qu'est-ce aussi que de s'unir au corps, si on ne s'unit à l'esprit ? *Celui qui est uni au Seigneur, qui lui demeure attaché, est un même esprit avec lui*[1]. Il n'a qu'une même volonté, et un même désir, une même félicité, un même objet, une même vie.

Unissons-nous donc à Jésus corps à corps, esprit à esprit. Qu'on ne dise point : l'esprit suffit : le corps est le moyen pour s'unir à l'esprit : c'est en se faisant chair que le Fils de Dieu est descendu jusqu'à nous : c'est par sa chair que nous devons le reprendre pour nous unir à son esprit, à sa divinité. *Nous sommes faits participants*, dit saint Pierre, *de la nature divine*[2], parce que Jésus Christ a aussi participé à notre nature. Il faut donc nous unir à la chair que le Verbe a prise, afin que par cette chair nous jouissions de la divinité de ce Verbe, et que nous devenions des dieux en prenant des sentiments divins.

Purifions donc notre corps et notre esprit, puisque nous devons être unis à Jésus-Christ

1 Cor., vi, 17. — 2 II Petr., I, 4.

selon l'un et selon l'autre. Rendons-nous dignes de recevoir ce corps virginal, ce corps conçu d'une vierge, né d'une vierge. Purifiez-vous, sacrés ministres, qui nous le donnez. Que votre main qui nous le donne soit plus pure que la lumière ! que votre bouche qui le consacre soit plus chaste que celle des vierges les plus innocentes ! O quel mystère! Avec quelle pureté doit-il être célébré ! *Le mariage est saint et honorable entre tous ; et la couche nuptiale est sans tache* [1] ; mais elle n'est pas encore assez sainte pour ceux qui doivent consacrer la chair de l'Agneau. Par cette sainte institution que l'Église a toujours eu en vue, les doctes le savent, depuis le temps des apôtres, qu'elle a enfin établie quand elle a pu, dès les premiers siècles, partout où elle a pu, et d'une manière plus particulière dans l'Église d'Occident et dans celle de Rome spécialement, consacrée et fondée par les deux princes des apôtres saint Pierre et saint Paul, l'Église veut préparer à ce corps vierge, à ce corps formé d'une vierge, des ministres dignes de lui et nous donner une vive idée de la pureté de ce mystère. *Prenez, mangez, ceci est mon corps ;* purifiez votre corps qui le doit recevoir, votre bouche où il doit entrer. La pureté de la bouche, c'est de modérer sa langue, la tenir le plus qu'on peut dans le silence : la pureté de la bouche, c'est de désirer le chaste baiser de l'Époux, et renoncer à toute autre joie qu'à celle de le posséder. Amen, amen.

1 Hebr., XIII, 3.

L'EUCHARISTIE EST LE GAGE DE LA RÉMISSION DES PÉCHÉS

Buvez-en tous : ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, le sang répandu pour vous en rémission de vos péchés. C'est ici la partie la plus étonnante du mystère et celle aussi, comme on voit, où Jésus parle avec plus de force. Qu'il nous donne à manger la chair de son sacrifice, la chair de la pâque, c'est la coutume, c'est le dessein de ce sacrifice ; mais jamais on en a bu le sang, ni celui d'aucune victime, encore qu'on eût mangé les chairs. *Moïse*, dit saint Paul, *ayant récité devant tout le peuple toutes les ordonnances de la loi, prit du sang des victimes avec de l'eau, et en jeta sur le livre même et sur tout le peuple, en disant* : *C'est le sang du testament que Dieu a fait pour vous*[1]. Voilà, ce semble, tout ce qu'on peut faire du sang des victimes, en arroser tout le peuple, mais non pas le lui donner à boire. Jésus-Christ seul va plus avant. Moïse dit en jetant le sang des victimes sur le peuple : *Ceci est le sang de l'alliance* ; à quoi le Sauveur regarde manifestement, lorsqu'il dit : *Ceci est mon sang de la nouvelle alliance.* C'est donc du sang en l'une et l'autre occasion. Tout le peuple en est touché, mais différemment. Car il en est touché par aspersion sous Moïse, et l'aspersion que donne Jésus c'est de le boire : c'est la bouche, c'est la langue, qui doit en être arrosée par cette aspersion : *Buvez-en tous*, dit-il ; *car c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance ; le sang répandu en rémission des péchés.*

1 Exod., XXIV, 8 ; Hebr., IX, 19-20.

Cette différence des deux Testaments est pleine de mystère. Une des raisons qui était donnée aux anciens pour ne point manger le sang, *c'est à cause qu'il était donné,* dit le Seigneur, *afin qu'étant répandu autour de l'autel, il soit en expiation de nos âmes et en propitiation pour nos péchés ; et pour cela j'ai commandé aux enfants d'Israël et aux étrangers qui demeurent parmi eux, de n'en manger point*[1]. On leur défend de manger du sang, *à cause qu'il est répandu pour la rémission des péchés ;* et au contraire, le Fils de Dieu veut qu'on le boive, *à cause qu'il est répandu pour la rémission des péchés.*

C'est par la même raison qu'il était écrit : *Toute victime qu'on immolera pour expier le péché dans le sanctuaire ne sera pas mangée, mais elle sera consumée par le feu*[2]. Et cette observance signifiait que la rémission des péchés ne pouvant pas s'accomplir par les sacrifices de la loi, ceux qui les offraient demeuraient sous l'interdit et dans une espèce d'excommunication, sans participer à la victime qui était offerte pour le péché, mais par une raison contraire, Jésus-Christ ayant expié nos âmes et ayant parfaitement accompli la rémission des péchés par l'oblation de son corps et l'effusion de son sang, il nous ordonne de *manger ce corps livré pour nous, et de boire le sang de la nouvelle alliance versé pour la rémission des péchés,* pour nous montrer qu'elle était faite et que nous n'avions plus qu'à nous l'appliquer.

1 Levit., XVII, 11-12, — 2 Levit., VI, 30.

Goûtons donc dans l'Eucharistie la grâce de la rémission des péchés, en disant avec David : *Bienheureux ceux à qui leurs iniquités sont remises et dont les péchés sont couverts! Bienheureux celui à qui le Seigneur n'impute point de péché, et qui ne s'impose point à lui-même*[1], dans la pensée qu'il a qu'ils lui sont pardonnés! Et encore : *Mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie pas ses bienfaits ; c'est lui qui remet tous tes péchés : c'est lui qui guérit toutes tes maladies : il ne nous a pas traités selon nos péchés : il ne nous a pas rendu ce que méritaient nos fautes : autant que le Levant est loin du Couchant, autant il a éloigné de nous nos iniquités*[2].

Quel repos à une conscience troublée de son crime et alarmée de la justice divine qui le presse, de goûter dans le corps et dans le sang de Jésus la grâce de la rémission des péchés, et par là même d'en effacer tous les restes!

Apprenons que l'Eucharistie est un remède des péchés : si nous nous purgeons des grands, elle effacera les petits et nous donnera de la force pour éviter et les petits et les grands.

C'est le péché qui met la séparation entre Dieu et nous : se purifier des péchés, c'est ôter tout empêchement et rendre les embrassements entre l'Epoux céleste et son Église, plus ardents, plus purs, plus intimes.

JÉSUS-CHRIST NOTRE VICTIME ET NOTRE NOURRITURE

Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que celui qui croit en lui ne

1 Psalm., XXXI, 1-2. — 2 Psalm., II, 1-3, 10, 11.

périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle[1].

Qu'est-ce à dire, qu'il a donné son Fils unique? C'est qu'il l'a donné à la mort, ainsi qu'il avait dit auparavant: *Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé*[2], c'est-à-dire, qu'il soit élevé et mis en croix. C'est donc ainsi que *Dieu a donné son Fils unique:* il l'a donné à la mort et à la mort de la croix.

Mais comment est-ce que Dieu a fait pour donner son Fils unique à la mort? Le Fils de Dieu, en qui est la vie et qui est lui-même la vie, peut-il mourir? Afin qu'il pût mourir, Dieu l'a fait homme, l'a fait Fils de l'homme d'une manière très-véritable, très-réelle, mais singulière, admirable, incompréhensible, qui étonne toute la nature, et par ce moyen s'est accompli ce que Dieu voulait que le Fils de l'homme, qui est en même temps le Fils de Dieu, fût élevé à la croix et donné à la mort pour la vie du monde.

Dieu donc a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique: il l'a premièrement donné au monde, quand il s'est fait homme; et il l'a en second lieu donné au monde, quand il l'a donné pour en être la victime. La même chose qu'il avait prise pour se rendre semblable à nous et s'unir à nous, il nous la donne de nouveau, en la donnant pour nous en sacrifice.

Voilà deux choses qui devaient être accomplies dans la chair de notre Sauveur: l'une, que le Fils de Dieu devait venir en chair, pour s'unir à nous et nous être semblable; l'autre, que le

1 Joann., III, 16. — 2 Ibid., 14.

même Fils de Dieu devait s'immoler dans la même chair qu'il avait prise, et l'offrir pour nous en sacrifice. Une troisième chose se doit accomplir en cette chair immolée : il faut encore qu'elle soit mangée pour la consommation de ce sacrifice, en gage certain que c'est pour nous que le Fils de Dieu l'a prise et qu'il l'a offerte et qu'elle est tout à fait à nous. C'est une troisième merveille qui doit s'accomplir dans la chair de Jésus-Christ. Comment le fera-t-il ? Nous faudra-il dévorer sa chair, ou vive, ou morte, en sa propre espèce et nature ? Et puisqu'il faut que son sang nous soit aussi bien donné à boire que sa chair à manger, afin que donné ainsi il nous soit en gage que c'est pour la rémission de nos péchés qu'il a été répandu, faudra-t-il avaler ce sang, en sa propre forme ? A Dieu ne plaise ! Dieu a trouvé le moyen que, sans rien perdre de la substance de son corps et de son sang, nous les prissions seulement d'une manière différente de celle dont ils sont naturellement exposés à nos sens. Par ce moyen nous avons toute la substance de l'un et de l'autre ; et Dieu, en nous les donnant dans une forme étrangère, nous sauve l'horreur de manger de la chair humaine, et de boire du sang humain en leur propre forme.

Et comment a-t-il fait cela ? Il a pris du pain, et il a dit : *Ceci est mon corps,* mon vrai corps, mais sous la figure du pain ; il a pris une coupe pleine de vin et il a dit : *Ceci est mon sang*, mon vrai sang, sous la figure de ce vin dont j'ai rempli la coupe que je présente. Comme donc, afin que son Fils éternel et immortel pût mou-

rir, il l'a fait Fils de l'homme ; ainsi, afin qu'on pût manger cette chair et boire ce sang, il a fait ce corps pain d'une certaine manière, puisqu'il a revêtu son corps de l'espèce et de la forme du pain : il a voulu que son sang fût encore versé dans nos bouches et coulât en nous sous la forme et la figure du vin. Nous avons donc toute la substance de l'un et de l'autre : les figures anciennes s'accomplissent, notre foi est contente, notre amour a ce qu'il demande : il a Jésus-Christ tout entier, en sa propre et véritable substance, et l'Eglise le mange, l'Eglise le reçoit : comme Epouse elle jouit de son corps ; elle lui est unie corps à corps, pour lui être aussi unie cœur à cœur, esprit à esprit. Comment tout cela s'est-il pu faire ? *Dieu a tant aimé le monde :* l'amour peut tout : l'amour fait pour ainsi dire l'impossible pour se contenter, et pour contenter son cher objet. Dieu aussi a fait pour nous l'impossible, je dis pour nous:. car pour lui il n'y en a point : tout lui est possible. Mais ce qui était impossible à la nature à faire et au sens humain à comprendre, il l'a fait ; son Fils est devenu le Fils de l'homme et il s'est approché de nous : la nature humaine, qu'il a mise en quelque façon entre lui et nous, n'a point empêché que ce ne soit lui-même en personne qui vînt à nous, même comme Dieu ; au contraire il y est venu par l'homme même, et la chair qu'il a prise a été notre lien avec lui. De même quand le Fils de l'homme a été donné à la mort, il a été vrai que le Fils de Dieu mourait lui-même dans la nature qu'il avait prise. S'il faut ensuite manger cette chair donnée pour notre sacrifice,

son amour en trouvera le moyen : *Prenez, mangez, ceci est mon corps :* ne vous informez pas de la manière : c'est la substance qu'il vous faut: car c'est à la substance qu'est unie la divinité et la vie. Sous la figure de ce pain, c'est mon propre corps : sous la figure de ce vin, c'est le même sang qui a été répandu pour vous : *Mangez, buvez*, tout est à vous : ne songez pas à ce que vos sens vous présentent : c'est à votre foi que je parle ; c'est à elle que je dis : *Ceci est mon corps :* souvenez-vous donc que c'est moi qui vous le dis. Nul autre que moi, nul autre qu'un Dieu, nul autre que le Fils de Dieu par qui tout a été fait, ne pourrait parler de cette sorte : souvenez-vous que sous la figure de ce pain et de ce vin, c'est mon corps, c'est mon sang que je vous donne ; ce corps donné à la mort, ce sang répandu pour vos péchés.

Et comment tout cela s'est-il fait ? *Dieu a tant aimé le monde.* Il ne nous reste qu'à croire et à dire avec le disciple bien-aimé : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous* [1]. La belle profession de foi ! le beau symbole ! Que croyez-vous, chrétiens ? Je crois l'amour que Dieu a pour moi. Je crois qu'il m'a donné son Fils : je crois qu'il s'est fait homme ; je crois qu'il s'est fait ma victime ; je crois qu'il s'est fait ma nourriture, et qu'il m'a donné son corps à manger, son sang à boire, aussi substantiellement qu'il a pris et immolé l'un et l'autre. Mais comment le croyez-vous ? C'est que je crois à son amour, qui peut pour moi l'impossible, qui le veut, qui

1 Joann., IV, 16.

le fait. Lui demander un autre *comment*, c'est ne pas croire à son amour et à sa puissance.

Si nous croyons à cet amour, imitons-le. Quand il s'agit de la gloire de Dieu et de son service, notre zèle ne doit rien trouver d'impossible. *Si vous pouvez croire*, dit-il, *tout est possible à celui qui croit*[1]. Remarquez : *Si vous pouvez croire* ; toute la difficulté est de croire, mais si une fois vous croyez bien, *tout vous est possible*. Dieu entre dans les desseins de votre zèle et sa puissance vient à votre aide. L'obstacle que vous avez à vaincre n'est pas dans les choses que vous avez à exécuter pour Dieu ; il est en vous-même, il est en votre foi : *Si vous pouvez croire*. Mais Dieu nous aide à croire : *Je crois, Seigneur ; aidez mon incrédulité*[2].

HYMNE A JÉSUS-HOSTIE

Loue ton Sauveur, ô Sion, chante ton Roi, et ton Pasteur dans tes hymnes et tes cantiques.

Fais tout l'effort possible en tout, car il dépasse toute louange ; tu ne le loueras jamais assez.

C'est en ce jour un nouveau sujet de louanges que ce Pain vivant et vivificateur.

C'est lui qui dans le festin sacré de la cène fut donné aux douze : nous le croyons fermement.

Louange, donc, louange pleine et éclatante, allégresse

Lauda, Sion, Salvatorem,
Lauda ducem et pastorem
In hymnis et canticis.

Quantum potes, tantùm aude,
Quia major omni laude,
Nec laudare sufficis.

Laudis thema specialis
Panis vivus et vitalis
Hodiè proponitur.

Quem in sacræ mensâ cœnæ,
Turbæ fratrum duodenæ
Datum non ambigitur.

Sit laus plena, sit sonora,

1 Marc., IX, 23. — 2 Joann, VI, 53.

Sit jucunda, sit decora
Mentis jubilatio.
Dies enim solemnis agitur,
In quâ mensæ prima recolitur
Hujus institutio.
In hâc mensâ novi Regis,
Novum Pascha novæ legis
Phase vetus terminat.
Vetustatem novitas,
Umbram fugat veritas,
Noctem lux eliminat.
Quod in cœnâ Christus gessit,
Faciendum hoc expressit,
In sui memoriam.
Docti sacris institutis,
Panem, vinum, in salutis
Consecramus hostiam.

Dogma datur Christianis,
Quod in carnem transit panis,
Et vinum in sanguinem.
Quod non capis, quod non vides,
Animosa firmat vides,
Præter rerum ordinem.

Sub diversis speciebus,
Signis tantûm et non rebus,
Latent res eximiæ.
Caro cibus, sanguis potus;
Manet tamen Christus totus
Sub utrâque specie.

de l'âme douce et magnifique à la fois.

Car c'est le jour où partout se renouvelle la mémoire solennelle de l'institution du saint et divin banquet.

A cette table du Roi nouveau, la Pâque nouvelle de la nouvelle loi met fin à la Pâque des anciens jours.

Ainsi la nouveauté succède à la vieillesse, la vérité à la figure, la lumière à la nuit.

Ce que Jésus fit à la cène, nous le faisons par son ordre, en mémoire de lui.

En suivant cet ordre sacré, nous consacrons le pain et le vin en la victime du salut.

C'est un dogme proposé à la foi du chrétien que le pain se change au corps, que le vin se change au sang du Christ.

Ce que nos yeux ne sauraient voir, ni notre raison comprendre, une foi vive nous l'atteste contre l'ordre de la nature.

Sous diverses espèces, signes sans réalité, se cachent les plus précieux dons.

C'est la chair devenue nourriture, c'est le sang devenu breuvage; c'est Jésus-Christ tout entier sous chaque espèce.

On le reçoit sans le diviser, sans le rompre, sans le briser; c'est tout entier qu'on le reçoit.

Un seul le reçoit, mille le reçoivent ; un reçoit autant que mille ; et reçu de tous il n'est consumé jamais.

Les bons le reçoivent, et aussi les méchants ; mais quelle différence ! Là la vie: ici la mort.

Mort des méchants, vie des bons ; c'est ainsi que la même communion produit deux effets tout contraires.

Quand on rompt l'hostie, que votre foi ne s'alarme point ; souvenez-vous qu'il y a autant sous chaque fragment qu'il y avait sous l'hostie entière.

La substance n'est nullement divisée ; le signe seul est rompu ; Jésus-Christ ne peut en souffrir ni diminution, ni changement.

Voici donc le Pain des Anges, devenu pain des voyageurs, vrai pain des enfants ; arrière les chiens qui n'y sauraient prétendre !

Des figures annonçaient ce sacrement au monde ; l'immolation d'Isaac, le sacrifice de l'Agneau pascal, la manne donnée à nos pères.

O Bon Pasteur, pain véritable, Jésus, ayez pitié de

A sumente non concisus,
Non confractus, non divisus,
Integer accipitur.

Sumit unus, sumunt mille,
Quantum isti,tantùm ille,
Nec sumptus consumitur.

Sumunt boni, sumunt mali,
Sorte tamen inæquali,
Vitæ vel interitus.

Mors est malis, vita bonis :
Vide paris sumptionis
Quam sit dispar exitus.

Fracto demum Sacramento,
Ne vacilles, sed memento
Tantum esse sub fragmento
Quantum toto tegitur.

Nulla rei fit scissura,
Signi tantum fit fractura,
Quâ nec status, nec statura
Signati minuitur.

Ecce panis Angelorum,
Factus cibus viatorum,
Vere panis filiorum,
Non mittendus canibus.

In figuris præsignatur.
Cum Isaac immolatur,
Agnus Paschæ deputatur,
Datur manna patribus.

Bone Pastor, panis vere,

Jesu, nostri miserere,
Tu nos pasce, nos tuere,
Tu nos bona fac videre
In terrâ viventium.

Tu qui cuncta scis et vales,
Qui nos pascis hìc mortales,
Tuos ibi commensales,
Cohæredes et sodales
Fac sanctorum civium.
Amen.

nous ! soyez, soyez notre nourriture, notre défense ; faites-nous contempler le vrai bonheur dans la terre des vivants.

O science infinie ! ô infinie puissance ! Jésus, notre nourriture ici-bas durant la vie mortelle, faites de nous là-haut vos invités, vos cohéritiers, les compagnons et les concitoyens des saints !
Ainsi-soit-il.

(SAINT-THOMAS, XIIIe siècle, *Office du Saint-Sacrement*).

V

L'action de grâces.

SOMMAIRE DE LA DOCTRINE DE L'EUCHARISTIE

Nous devons maintenant entendre ce que c'est que ce sacrement, en quoi il consiste, quel en est le fruit, ce qu'on doit appeler le sacrement et le signe, ce qu'on doit appeler le fruit et la chose.

Ceux qui ne veulent pas croire que ce qui nous est présent est vraiment le corps et le sang de Jésus-Christ, disent que le pain et le vin sont le sacrement et le signe, et que la chose c'est la réception de la chair et du sang de Jésus-Christ, puisque c'est là, disent-ils, ce qui est toujours accompagné de la vie, conformément à cette parole : *Qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle ; et qui me mange vit pour moi* [1].

1 Joann., VI, 55-58.

Aveugles, qui ne veulent pas entendre qu'il y en a qui prennent ce corps sans le discerner; qu'il y en a qui le reçoivent en le profanant et qui s'en rendent coupables: et que c'est ce qui doit être reçu avec épreuve pour ne le pas recevoir indignement. Mais parce que les hommes peuvent mal recevoir un si grand don, en est-il moins ce qu'il est?

La parole de Dieu est par elle-même une lumière qui éclaire l'homme, qui le purifie, qui le nourrit, en laquelle il a le salut et la vie; cela empêche-t-il qu'il y en ait qu'elle étourdit, qu'elle aveugle; qu'elle ne soit *odeur de vie* pour les uns, et *odeur de mort* pour les autres, et *une lettre qui tue*[1] ? Ce que les hommes la font devenir par leur mauvaise disposition n'empêche pas ce qu'elle est par elle-même, ni ne lui ôte la force qu'elle tire de la bouche de Dieu d'où elle sort. Ainsi le corps de Jésus, ainsi le sang de Jésus n'en sont pas moins en eux-mêmes esprit et vie, encore qu'ils ne le soient pas à ceux qui les reçoivent mal. *Ceux qui croiront et seront baptisés seront sauvés*[2]; qui en doute, s'ils croient comme il faut; s'ils persévèrent à croire; s'ils ne mettent point d'obstacle à la grâce du baptême; s'ils sont soigneux d'en conserver la vertu? Ainsi qui mange la chair, qui boit le sang, a la vie; oui, qui la mange et qui le boit dignement et comme il faut. La chair mangée dans l'Eucharistie est au chrétien un gage de l'amour de Jésus-Christ, un témoignage certain que c'est pour lui qu'il s'est incarné et pour lui qu'il s'est

1 I Cor., II, 16; III. 6. — 2 Marc., XVI, 16.

offert. Voilà le gage, voilà le signe, voilà le témoignage ; mais il faut entendre ce gage ; il faut être touché de ce signe ; il faut croire à ce témoignage ; autrement qu'aurez-vous pris ? Un gage, un signe, un témoignage de l'amour immense de votre Sauveur, mais sans être touché, sans y prendre part ; et ce précieux gage de son amour sera un témoignage contre vous, et vous serez de ceux dont il est écrit : *Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu* [1]. Qu'est-ce que venir chez soi, si ce n'est venir à ceux qui sont à lui ? Il y vient donc, et il a été au milieu d'eux ; mais ils ne l'ont pas reçu, parce qu'ils ne l'ont pas connu, ils ne l'ont pas discerné, ils ne l'ont pas traité comme le méritait sa dignité et son amour.

Quel est donc le vrai effet et la chose, pour ainsi parler, de ce sacrement ? Etre incorporé à Jésus-Christ, lui être parfaitement uni selon le corps et selon l'esprit ; être avec lui une même chair et un même esprit, par la consommation de ce chaste mariage [2] ; être de ses os et de sa chair comme une épouse fidèle [3] ; mais être aussi de son esprit, en sorte qu'il jouisse tout ensemble de notre corps, de notre esprit, de notre amour, comme nous jouissons du sien ; en un mot, être le corps de Jésus-Christ, lui être uni membre à membre, comme les membres sont unis entre eux, comme tous le sont au chef [4] ; et cela pour toujours, sans jamais être en division, ni en froideur, ni avec lui, ni avec aucun de ses membres ; parce qu'il veut non-seule-

1 Joann., I, 11. — 2 I Cor., VI, 16-17. — 3 Ephes., V, 30. — 4 I Cor., XII, 27.

ment venir en nous, mais y demeurer. Il ne s'unit qu'à regret et à contre-cœur à ceux qu'il voit désunis dans la suite et jusqu'à la fin ; il ne les répute pas siens, de cette manière secrète et permanente, dont il veut qu'on soit des siens ; autrement son disciple bien-aimé dira : *Ils étaient au milieu de nous ; ils en sont sortis, mais ils n'étaient point des nôtres* ; et pourquoi ? Parce que, *s'ils avaient été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous*[1]. *Qui me mange demeure en moi et moi en lui*[2] ; et qui n'y demeure pas, ne me mange pas comme il faut.

En effet, qu'avons-nous dans l'Eucharistie, qu'y avons-nous en substance, si ce n'est celui qui fait la félicité des bienheureux ? C'est la même chose, la même substance ; et il n'y a qu'à ôter le voile. Seigneur, ôtez ce voile, percez ce nuage ; que me restera-t-il entre les mains et devant les yeux, sinon cet objet qui fera ma béatitude ? N'ai-je pas déjà cet objet dans votre corps ? Dans le corps de Jésus-Christ n'ai-je pas son âme ? N'ai-je pas toute sa personne, et dans sa personne celui qui y habite corporellement, avec une entière plénitude[3], c'est-à-dire le Verbe divin ? et dans ce Verbe, n'ai-je pas son Père ? Et n'a-t-il pas dit la vérité, quand il a dit : *Qui me voit, voit mon Père*[4] ? J'ai donc tout. Que me reste-t-il à désirer, sinon de voir ce que je tiens, de percer le voile, de voir clairement et par une manifeste vision ce que je sais bien que j'ai, mais ce que je ne vois pas ? Mais il n'y a qu'à demeurer en lui ; car ainsi il demeurera en nous. Et

1 I Joann., II, 19. — 2 Joann., VI, 57. — 3 Coloss., II, 2. — 4 Joann. XIV, 9

il ne demande qu'à être vu, qu'à être parfaitement possédé, qu'à jouir parfaitement de nous, en nous donnant tous ses biens et lui-même pour en jouir ; enfin à être connu comme il connaît [1]; c'est-à-dire à être connu clairement, vivement, éternellement, sans obscurité, au-dessus de toute vision. Voilà le fruit, la vérité, l'entière consommation du mystère de l'Eucharistie.

L'ACTION DE GRACES

Et après avoir dit l'hymne, ils s'en allèrent à la montagne des Oliviers [2]... Arrêtons-nous un moment sur cet hymne, sur ce cantique d'action de grâces, d'allégresse, par lequel Jésus et ses apôtres finirent le saint mystère. Que pouvaient chanter ceux qui étaient rassasiés de Jésus-Christ et enivrés du vin de son calice, sinon celui dont ils étaient pleins? *L'Agneau qui a été immolé est vraiment digne de recevoir la force, la divinité, la sagesse, la puissance, l'honneur, la gloire, la bénédiction. Et j'entendis toute créature qui est au ciel, sur la terre, sous la terre, sur la mer et dans la mer, et tout ce qui est dans ces lieux qui criaient en disant : A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance aux siècles des siècles* [3].

Le monde chante les joies du monde ; et nous que chanterons-nous, après avoir reçu le don céleste, que les joies éternelles ?

Le monde chante ses passions, ses folles et criminelles amours ; et nous que chanterons-

1 I Cor., XIII, 12. — 2 Matth., XXVI, 30. — 3 Apoc., V, 12-13.

nous, sinon celui que nous aimons ? Le monde fait retentir de tous côtés ses joies dissolues ; et qu'entendra-t-on de notre bouche, après avoir bu ce *vin qui germe les vierges*[1], sinon des cantiques de sobriété et de continence ? Remplis de la mort de Jésus-Christ, qui vient de nous être remise devant les yeux, et de la chair de son sacrifice, que chanterons-nous, sinon : *Le monde est crucifié pour moi et moi pour le monde*[2].

Ne vous en allez pas sans dire cet hymne, sans réciter le cantique de la rédemption du genre humain. Quoi ! Moïse et l'ancien peuple chantèrent avec tant de joie le cantique de leur délivrance, après être sortis de l'Egypte et avoir passé la mer Rouge ! Chantez aussi, peuple délivré ; chantez le cantique de Moïse et le cantique de l'Agneau, en disant : *Que vos œuvres sont grandes et admirables, ô Seigneur, Dieu tout-puissant ! Que vos voies sont justes et véritables, ô Roi des siècles ! Seigneur, qui ne vous craindrait, et qui ne glorifierait votre nom ? Toutes les nations viendront et adoreront devant votre face, parce que vos jugements sont manifestes*[3]. *Vous avez détruit par votre mort celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable*[4]. *Le prince de ce monde est chassé*[5], *et attachant à votre croix la cédule de notre condamnation, vous avez désarmé les principautés et les puissances ; vous les avez menées en triomphe hautement et à la face de tout l'univers, après les avoir vaincues par votre croix*[6]. Et maintenant, en mémoire d'une si belle victoire nous offrons par

1 Zach., IX, 17. — 2 Galat., VI, 14. — 3 Apoc., XV, 3-4. — 4 Hebr., II, 14. — 5 Joann., XII, 31. — 6 Coloss., II, 14-15.

vous et en vous, à votre Père céleste, ce sacrifice de louanges et d'actions de grâces, qui au fond n'est autre chose que vous-même, parce que nous n'avons que vous à offrir pour toutes les grâces que nous avons reçues par votre moyen.

(Bossuet, XVIIe siècle, *Méditations sur l'Évangile*. La Cène).

HYMNE A JÉSUS-HOSTIE

Adoro te devote, latens Deitas,
Quæ sub his figuris vere latitas :
Tibi se cor meum totum subjicit,
Quia te contemplans totum deficit.

Je vous adore, humble, suppliant, ô Dieu caché, qui sous ces espèces sacramentelles vous dérobez à mes regards ; mon cœur se soumet à vous parce qu'en vous contemplant, tout entier il défaille.

Visus, tactus, gustus in te fallitur :
Sed auditu solo tuto creditur :
Credo quidquid dixit Dei Filius ;
Nil hoc verbo Veritatis verius.

Vue, toucher, goût, tout est en défaut ici ; mais j'ai entendu, il suffit, pour que je sois sans crainte ; je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu, rien de vrai comme la parole de la vérité.

In cruce latebat sola deitas :
At hic latet simul et humanitas ;
Ambo tamen credens atque confitens,
Peto quod petivit latro pœnitens.

A la croix, seule la divinité se cachait : ici divinité et humanité se dérobent ensemble ; mais moi, croyant et confessant l'une et l'autre, je vous demande, Seigneur, ce que vous demandait le larron pénitent.

Plagas, sicut Thomas, non intueor ;
Deum tamen meum te confiteor ;

Je n'ai pas vu vos plaies comme Thomas les a vues, je ne vous en confesse pas moins mon Dieu. Oh ! faites

que j'aie en vous la foi, que j'aie en vous l'espérance, que j'aie pour vous l'amour.

O monument de la mort du Seigneur, pain vivant qui donnez à l'homme la vie, que mon âme vive de vous; qu'elle trouve en vous une inaltérable saveur!

O tendre Pélican, Jésus, mon Sauveur! impur, purifiez-moi dans votre sang, ce sang dont une seule goutte peut de tous ses crimes racheter tout un monde.

O Jésus, qui ne vous montrez maintenant à moi qu'à travers ce voile : oh! remplissez l'ardent désir de mon âme; que je vous voie face à face dans votre gloire et que la vue de votre gloire devienne ma béatitude.

Ainsi soit-il.

Fac me tibi semper magis credere,
In te spem habere, te diligere.

O memoriale mortis Domini,
Panis vivus, vitam præstans homini.
Præsta meæ menti de te vivere,
Et te illi semper dulce sapere.

Pie Pelicane, Jesu Domine,
Me immundum munda tuo sanguine,
Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum quit ab omni scelere.

Jesu, quem velatum nunc aspicio,
Oro, fiat illud quod tam sitio :
Ut te revelata cernens facie,
Visu sim beatus tuæ gloriæ.

Amen.

(SAINT-THOMAS, XIIIe siècle, *Office du Saint-Sacrement*).

LITANIES DE L'EUCHARISTIE

(*Horstius*)

I

Seigneur, ayez pitié de nous ; Jésus, ayez pitié de nous ; Seigneur, ayez pitié de nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, et qui nous avez aimés jusqu'à donner votre Fils unique, — ayez pitié de moi, — et faites-moi la grâce de le recevoir de toute l'affection de mon cœur. Que je me donne moi-même à vous en tout ce que je puis être, et que je ne vive plus pour moi, mais pour vous seul.

Père éternel, qui, dans votre amour pour nous, n'avez pas épargné votre propre Fils, mais l'avez livré pour nous tous, — ayez pitié de moi, — afin que je garde toujours dans ma mémoire une grande charité en m'approchant de vos autels.

Père saint, qui avez envoyé votre Fils dans le monde, non pour juger le monde, mais pour le sauver, — ayez pitié de moi, — afin que je ne reçoive pas son corps et son sang pour ma condamnation, mais qu'il soit mon salut et ma vie.

Père très-sage, qui dans votre admirable bonté, avez établi notre salut sur la terre, nous

HORSTIUS (Jacques Merlo). — 1597-1644. — Exerça le ministère paroissial comme curé à Cologne. La Sainte Ecriture et les Pères, objet constant de ses études, lui inspirèrent le *Paradis de l'âme chrétienne*. Après la mort de l'auteur, cet ouvrage jouit d'une si haute faveur que les âmes pieuses, dit-on, le transcrivaient à la main, en signe de respect.

donnant votre Fils, engendré de toute éternité, égal à vous, né d'une vierge dans le temps, et par un miracle perpétuel toujours présent pour nous jusqu'à la consommation des siècles dans ce Sacrement adorable, — ayez pitié de moi, — afin que je ne me montre jamais ingrat pour tant d'amour et tant de grâces ineffables.

Père très-bon, auprès de qui nous avons pour avocat Jésus-Christ, qui est la propitiation de nos péchés, — ayez pitié de moi, — afin que j'obtienne pour mes péchés pardon et indulgence, par la médiation de cet Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde.

Père très-puissant, qui avez témoigné d'une voix éclatante que c'était là votre Fils bien-aimé, en qui vous mettiez toutes vos complaisances, ayez pitié de moi, — et, comme je ne puis vous plaire par mes propres mérites, jetez les yeux sur votre Christ, afin que par lui je trouve grâce devant vous.

Père très-libéral, qui selon la promesse de votre divin Fils, nous donnerez tout ce que nous vous demanderons en son nom, — ayez pitié de moi, — afin que j'obtienne de vous cette grâce que j'implore, de ne recevoir jamais indignement et pour ma condamnation le corps et le sang de mon Sauveur.

Père des orphelins, vers qui tous élèvent les yeux, et qui donnez à tous leur nourriture en temps opportun, — ayez pitié de moi, — donnez-moi aujourd'hui le vrai pain quotidien, ce pain vivant qui est descendu du ciel, afin qu'il affermisse mon cœur et qu'il le nourrisse pour l'éternité.

II

Fils, rédempteur du monde, qui êtes Dieu, et qui, par un amour infini, ayant pris chair dans le sein immaculé de Marie toujours Vierge, avez été semblable aux hommes et avez paru comme l'un deux, — ayez pitié de moi, — afin que j'aie toujours présent à l'esprit le souvenir précieux de votre amour sans bornes et de votre sainte incarnation, toutes les fois que, par ce divin Sacrement, vous venez renaître en mon âme.

Jésus, plein de douceur, qui nous offrez votre table sainte comme un rempart contre tous ceux qui nous affligent, — ayez pitié de moi, — afin que mes ennemis ne puissent m'opprimer, et que je ne redoute plus l'esprit du mal, puisque vous êtes tout entier avec moi dans votre Sacrement adorable.

Jésus, plein d'amour, qui avez dit: Venez à moi, vous tous que le travail et la fatigue accablent, et je vous soulagerai, — ayez pitié de moi, — afin que je sois déchargé du poids des péchés qui m'écrasent, et que la divine nourriture que vous nous donnez relève mon âme défaillante.

Jésus, plein de miséricorde, qui, ayant pitié d'une grande multitude depuis longtemps attachée à vos pas, quoiqu'elle n'eût rien à manger, l'avez rassasiée par un effet admirable de votre puissance, — ayez pitié de moi, — afin que je ne manque pas de courage en chemin par la privation de cette nourriture céleste.

Jésus, très-libéral, qui nous rassasiez de la fleur du pur froment et nous donnez un pain

exquis où les rois trouvent leurs délices, — ayez pitié de moi, — afin que mon âme soit nourrie abondamment et que mon cœur ne connaisse pas l'aridité et la sécheresse de ceux qui négligent de manger le pain divin.

Jésus très-bienveillant, qui nous exhortez à vous recevoir en nous disant que votre chair est vraiment une nourriture, et votre sang vraiment un breuvage, et qui ajoutez que si nous ne mangeons la chair du Fils de l'homme et si nous ne buvons son sang, nous n'aurons point la vie en nous, — ayez pitié de moi, — et faites-moi la grâce de recevoir dignement cette nourriture et ce breuvage, afin que je ne sois plus pressé de la faim et de la soif, et que j'évite la mort éternelle.

Jésus, plein de charmes, que Zachée reçut chez lui avec joie, et que le centenier n'osa par respect recevoir dans sa maison, — ayez pitié de moi, — afin que je ressente toujours ensemble les dispositions de ces deux âmes pleines à la fois d'un saint amour et d'une humble crainte, lorsque je vous reçois dans mon cœur.

Jésus, si doux et si humble de cœur, qui n'avez pas dédaigné de laisser les publicains et les pécheurs approcher de vous, et qui avez même mangé avec eux, en disant que ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades qui ont besoin de médecin, — ayez pitié de moi, — et ne dédaignez pas d'entrer en moi pour guérir mon âme.

Jésus, Roi plein de grandeur et de magnificence, qui pour nous faire connaître la splendeur et les richesses de votre royaume, avez éta-

bli un grand festin où vous conviez avec tant d'amour tous ceux qui vous sont soumis, — ayez pitié de moi, — afin que je m'approche avec empressement et avec joie de ce festin céleste, mais non pas pourtant sans être revêtu de la robe nuptiale.

Jésus, la pureté même, qui voulant instituer ce Sacrement, avez commencé par laver les pieds de vos disciples, les genoux en terre, pour nous marquer combien nous devons être purs quand nous approchons de ce saint mystère, — ayez pitié de moi, — lavez-moi non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête, afin que mes affections, mes pensées et mes œuvres soient toutes pures, quand je m'avancerai pour participer à votre table sainte.

Jésus, plein de bonté, qui avez mis au milieu du paradis, c'est-à-dire, de votre Église, le vrai fruit de vie comme remède à tous nos maux et à la mort même de notre âme, — ayez pitié de moi, — afin que je recueille ce fruit de vie et d'immortalité, et que ma jeunesse en soit renouvelée comme celle de l'aigle.

Jésus très-généreux, qui vous êtes donné à nous en naissant pour être notre frère, en demeurant avec nous pour être notre nourriture, en mourant pour être notre rançon, et qui dans votre règne vous donnerez encore à nous pour être notre récompense, — ayez pitié de moi, — afin que je reconnaisse tant de bienfaits, que mon âme vous bénisse en tout temps, et que tout ce qui est en moi honore votre saint nom.

Jésus, qui êtes la vérité, et qui avez dit en vous donnant vous-même pour être notre nour-

riture et notre breuvage : *Ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; et ceci est mon sang qui sera répandu*, — ayez pitié de moi, — afin que je ne chancelle pas dans ma foi et que je ne doute jamais un seul instant de vos paroles, parce que vous êtes la vérité même, que l'erreur et le mensonge n'ont jamais pu se trouver dans votre bouche, et que vous êtes un Dieu souverainement puissant à qui rien n'est impossible.

Jésus, très-bon et très-doux, qui, au moment de quitter ce monde pour retourner à votre Père nous avez laissé un monument éternel de votre amour immense en consacrant dans ce Sacrement la mémoire de vos merveilles et nous ordonnant de le recevoir en commémoration de vous, — ayez pitié de moi, afin que ma mémoire ne perde jamais ce souvenir ; que je révère sans cesse votre puissance ineffable, votre sagesse, votre bonté, qui éclatent dans ce divin Sacrement, et que je n'oublie pas un instant l'abondance de vos grâces.

Jésus, plein de mansuétude, qui, dans la dernière cène, n'avez pas voulu exclure Judas même de votre table et de la compagnie de vos apôtres, — ayez pitié de moi, — afin que, pauvre serviteur si indigne et si peu fidèle, je ne devienne jamais criminel, comme Judas, de la profanation de votre corps et de votre sang.

Jésus plein de gratitude, qui, après la célébration de ce mystère, en présence de vos disciples, avez rendu grâce au Père éternel et récité l'hymne de reconnaissance, qui ensuite êtes sorti pour aller prier au Jardin, — ayez pitié de

de moi, — afin que je ne me retire jamais de la table céleste sans reconnaître tout ce que je vous dois, et qu'en considérant sérieusement le bienfait inouï dont vous me comblez, mon âme s'enflamme de plus en plus de votre amour.

Jésus, prêtre éternel et bon pasteur, qui vous êtes offert vous-même comme victime sur l'autel de la croix, qui avez donné votre vie pour vos brebis, et qui les repaissez de votre corps et de votre sang, — ayez pitié de moi, — et, parce que je me suis égaré comme la brebis perdue, ramenez votre serviteur, reportez-le sur vos épaules et à votre bergerie, et mettez-le dans vos pâturages.

Jésus, très-indulgent, qui sous l'apparence d'un pèlerin, vous êtes joint aux disciples d'Emmaüs et vous êtes fait reconnaître à la fraction du pain, — ayez pitié de moi, — afin que vous reconnaissant réellement présent sous ces espèces, quoique mes yeux ne puissent vous voir, je mérite de vous contempler un jour à découvert, et qu'en attendant ce bonheur, soutenu de votre douce parole et de la sainte nourriture de votre corps sacré dans mon passage ici-bas, j'aie toujours le cœur brûlé de votre amour et de l'ardent désir de vous posséder.

III

Esprit-Saint, qui êtes Dieu, vous dont la vertu merveilleuse et divine a opéré dans le sein de la Vierge Marie le mystère de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sanctifiant sa fécondité ineffable afin qu'elle devînt une demeure di-

gne du Fils de Dieu, — ayez pitié de moi, — afin que je puisse aussi, dans ce Sacrement, recevoir mon Seigneur et mon Dieu en un cœur purifié par l'amour sincère, et répondre ensuite par mes bonnes œuvres à l'honneur dont je suis comblé.

IV

Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, qui ouvrez votre main et remplissez de vos bénédictions tout ce qui est animé, — ayez pitié de moi, — afin que ce pain qui affermit le cœur de l'homme, soit ma nourriture, et, que dans la force qu'il me donnera, je marche avec constance à travers le désert de cette vie, jusqu'à votre montagne sainte.

Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, qui, en mémoire de leur délivrance de la dure servitude de Pharaon, avez ordonné aux enfants d'Israël de manger l'agneau pascal, figure de notre Sauveur, — ayez pitié de moi, — afin que toutes les fois que je reçois ces divins mystères, je repasse dans mon esprit, avec une tendre reconnaissance, l'œuvre de notre Rédempteur.

Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, qui dans le désert avez nourri les enfants d'Israël de la manne du ciel et du pain des anges ayant en lui tout délice, mais qui avez ensuite puni sévèrement ceux qui conçurent du dégoût pour cet aliment céleste, — ayez pitié de moi, — afin que, le goût de mon cœur étant devenu sain, je goûte et je voie combien le Seigneur est doux ; que mon âme recherche toujours cette nourriture substantielle, et qu'elle ne s'en éloigne jamais.

Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, qui dans l'ancienne alliance avez gravement châtié les injures et les irrévérences commises contre les sacrifices et contre l'Arche, ombres et figures de ce grand Sacrement, — ayez pitié de moi, — afin que ces exemples m'avertissent d'apporter à vos très-saints mystères la plus sainte retenue et la plus vive piété.

V

Sainte Marie, bénie entre toutes les femmes, choisie pour le mystère ineffable de l'incarnation de Jésus-Christ, préparée par l'Esprit-Saint à recevoir dans vos chastes entrailles le Roi du ciel et de la terre : Vierge immaculée, qui nous avez donné le Sauveur du monde, — priez pour moi, — afin que votre indigne serviteur puisse recevoir avec un cœur pur, ce même Dieu qui est votre Fils.

Saints anges et saints archanges, qui adoriez votre Seigneur lorsqu'il se fit homme pour nous, qui annonciez la joie de sa naissance, étonnés de le voir couché dans une crèche ; et maintenant qu'il règne dans les cieux, vous qui lui êtes toujours présents pour accomplir ses ordres ; vous qui souvent environnez son autel lorsqu'on célèbre les saints mystères, — priez pour moi, — afin que je traite toujours avec respect ce pain des anges, et que mon cœur se fortifie de telle sorte, par le fréquent usage que j'en ferai, que l'ennemi n'ait pas sur moi l'avantage.

Saint Joseph, qui, choisi de Dieu pour être l'époux de la Vierge-Mère et le nourricier de l'En-

fant Jésus, avez rendu à votre sainte Epouse toute sorte de soins et au divin Enfant toute sorte de respects et d'honneurs, — priez pour moi, — afin que je rende au Fils et à la Mère les hommages que je lui dois, et que toujours je témoigne à Jésus, mon Sauveur, dans ce Sacrement, une révérence et un culte profonds.

VI

Saint Siméon, qui si longtemps aviez désiré avec ardeur de voir le Sauveur du monde, qui l'avez vu de vos yeux et reçu dans vos bras, en vous écriant que maintenant vous alliez mourir en paix, — priez pour moi, — afin que je brûle des mêmes désirs de voir Jésus-Christ dans sa gloire, de m'unir à lui dans ce Sacrement, et de jouir de sa présence par des embrassements intérieurs.

Saints Mages, qui, conduits par l'étoile, êtes venus de loin adorer le Roi des rois, nouvellement né, et qui, prosternés devant lui avec foi et avec amour, lui avez offert vos présents, — priez pour moi, — afin que je vienne avec une foi et une piété comme la vôtre, adorer le même Dieu et lui présenter mes offrandes, hélas ! si peu dignes, ou plutôt qu'il me prévienne lui-même de sa grâce, comme il vous a prévenus, et qu'il me reçoive avec la même bonté.

Saints patriarches et saints prophètes, qui par des ombres et des figures avez marqué autrefois le mystère de ce sacrifice et de ce sacrement, et qui avez si ardemment désiré le Messie qui devait venir, — priez pour moi, — afin que je re-

çoive saintement, dans un cœur pur, non plus l'ombre, mais la réalité; non plus les victimes de l'ancienne loi, mais le Fils de Dieu lui-même.

Saints innocents, qui, prémices des martyrs, avez consacré à Jésus, nouvellement né, vos corps innocents en votre tendre enfance, — priez pour moi, — afin que je me présente pur comme vous à l'autel de Dieu et qu'en recevant ce Sacrement je puisse m'offrir moi-même comme une hostie vivante, sainte et agréable.

Saint Jean-Baptiste, qui, visité de Jésus et de Marie, avez tressailli de joie dans le sein d'Elisabeth, votre mère, et qui depuis vous êtes confessé, devant le Fils de Dieu, indigne de dénouer les cordons de sa chaussure, quoiqu'il vous appelât le plus grand des enfants des hommes et que vous ayez mérité de mettre la main sur sa tête en le baptisant, — priez pour moi, — afin que je m'approche avec joie de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse ; me tenant néanmoins dans une crainte respectueuse et dans une profonde humilité en présence de sa majesté redoutable.

VII

Saint Pierre, prince des apôtres, vous à qui non la chair et le sang, mais la révélation du Père a fait confesser que Jésus était le Christ, le Fils du Dieu vivant : vous qui avez reçu de lui les clefs des cieux et l'ordre de paître ses brebis spirituelles, — priez pour moi, — afin que je confesse avec une foi vive et ferme que Jésus-Crist, mon Dieu et mon Seigneur, est dans ce Sacrement, que je l'y reconnaisse réellement présent, et

qu'ensuite je le reçoive avec tout le saint respect que je lui dois.

Saint Paul, vous qui de loup avez été changé en agneau, de persécuteur en prédicateur de l'Evangile, de vase d'ignominie en vase d'élection ; vous qui, ravi au troisième ciel, avez été instruit des mystères divins, et qui avez parlé ensuite d'une manière toute céleste de l'institution de ce Sacrement, — priez pour moi, — afin qu'avant d'approcher de ces mystères je m'éprouve moi-même, comme vous l'avez prescrit ; de peur que je ne les reçoive pour ma condamnation, et que je ne me rende coupable de la profanation du corps et du sang du Seigneur.

Saint Jean, le disciple bien-aimé, qui, dans la sainte assurance que vous donnaient votre amour pour votre Maître et l'amour de votre Maître pour vous, reposâtes votre tête, à la dernière cène, sur sa poitrine sacrée, où vous puisâtes ces vérités sublimes que vous avez ensuite répandues en écrivant l'Evangile ; vous qui, comme un aigle, vous êtes élevé si haut pour contempler et pour nous révéler les mystères du Verbe incarné, — priez pour moi, — afin que l'amour soit plus puissant que la crainte, pour m'attacher à ce Sacrement, et que, m'appuyant avec une humble confiance sur mon bien-aimé, je puise avec joie les eaux de la vie dans les sources du Sauveur.

Saints apôtres, qui, dans la dernière cène, avez été avertis par le lavement des pieds de la pureté avec laquelle il faut approcher de l'Agneau divin, — priez pour moi, — afin que je ne participe jamais qu'avec une conscience pure à ces redoutables mystères.

Saints évangélistes, qui avez rendu à l'institution du Sacrement d'amour un témoignage si authentique, — priez pour moi, — afin que je ne cesse jamais d'être animé d'une foi vive, d'une espérance ferme et d'une charité ardente, et que je puisse toujours révérer et recevoir ce Sacrement si saint.

Saints disciples du Seigneur, qui persévériez avec les apôtres dans la communion de la fraction du pain, qui n'étiez tous qu'un cœur et qu'une âme, et qui tous aviez renoncé aux choses de ce monde, — priez pour moi, — afin que, participant à un même pain et à un même calice, je n'approche jamais du Sacrement de la paix et de l'amour que dans l'union avec mes frères et dans les sentiments de la charité.

VIII

Saints martyrs, dont le sacrifice a glorifié Jésus-Christ, votre Roi, qui nous offre son corps et son sang à l'autel et à la croix, — priez pour moi, — afin que, par un martyre spirituel, avant de recevoir ces saints mystères, je m'immole moi-même comme une victime vivante et agréable.

Saints pontifes, saints confesseurs, prêtres du Seigneur, ministres de Jésus-Christ, fidèles dispensateurs de ses mystères, qui vous êtes saintement acquittés des fonctions du sacerdoce, qui avez souvent offert à Dieu pour le peuple la victime de propitiation, dont vous l'avez nourri en même temps que vous le souteniez de la parole sainte, — priez pour moi, — afin que je m'acquitte

de tous les devoirs d'un vrai chrétien, que je ne néglige pas les remèdes que Dieu m'accorde pour mon salut, et que je ne reçoive pas sa grâce en vain.

Saint Bernard, qui, enflammé de foi et de zèle, avez terrassé un prince schismatique et rebelle, en armant vos mains, non du fer, mais de la redoutable hostie, — priez pour moi, — afin qu'étant affermi dans la foi de ce mystère auguste, je résiste courageusement au démon et à ses ministres qui en attaquent la sainte vérité.

Saint François, qui, comprenant la sainteté qu'exigent les fonctions du sacerdoce, vous en êtes abstenu par révérence, — priez pour moi, — afin que j'apprenne à respecter comme je le dois un caractère si auguste.

Saint Thomas d'Aquin, qui avez employé toutes vos lumières à étendre et à augmenter dans l'Eglise le culte du Saint-Sacrement, — priez pour moi, — afin que la foi, l'amour et la révérence de ce mystère s'augmentent de jour en jour dans mon âme.

Saints anachorètes, saints ermites, qui, étant sortis du monde comme les Hébreux de l'Egypte, morts au siècle et sevrés du lait empoisonné qu'il présente, foulant aux pieds les volontés de la chair, avez nourri vos âmes, dans le désert de ce monde, de la nourriture des anges, de la manne du ciel et du pain de la vie, jusqu'au jour où vous êtes arrivés à la véritable terre promise, — priez pour moi, — afin que je n'aie que dégoût pour les viandes de l'Egypte en recevant la nourriture céleste, et que je ne désire pas les restes de ce que mangent les pourceaux, lorsque j'ai le bonheur d'être nourri du pain des enfants.

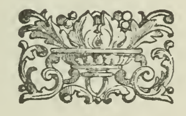
Saintes vierges et saintes veuves, qui avez embrassé courageusement une sainte continence, et qui, offrant à Dieu, votre époux, vos corps purs, comme une hostie vivante, célébrez avec lui de chastes noces qui ne finiront jamais, — priez pour moi, — afin que, par ce vin qui fait fleurir les vierges, je sois pénétré d'un saint zèle pour la chasteté, et que, me tenant inséparablement uni avec l'Époux des âmes, je l'embrasse présent dans ce Sacrement.

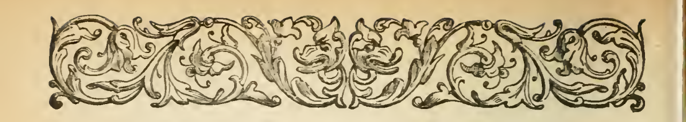
Sainte Marie-Madeleine, vous qui, recevant Jésus-Christ dans votre maison, vous teniez paisiblement à ses pieds pour écouter sa parole ; qui, le voyant en croix, ne pûtes vous en séparer, et qui dans un saint transport le cherchiez encore lorsqu'il était enseveli, — priez pour moi — afin que je détache mon cœur des soins du siècle, que je ne cherche qu'à m'appliquer à Dieu dans le calme ; qu'avant de m'approcher de mon Dieu je lui offre les larmes d'un cœur contrit, que je demeure attaché à Jésus crucifié et que je mette ma gloire dans sa croix.

Tous les saints et toutes les saintes, tous les esprits bienheureux et tous les élus de Dieu, pour qui les cieux sont ouverts, qui vous nourrissez avec une sainte joie du pain sacré que nous ne voyons qu'en figure ; vous qui êtes déjà dans le le port où nous allons péniblement au milieu des tempêtes, vous qui savez quel grand besoin nous avons d'un saint viatique, — priez pour nous, — afin que ce pain céleste nous soutienne dans cette vie, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur d'en être rassasiés avec vous dans notre patrie bienheureuse.

Seigneur, qui, dans ce Sacrement si admirable, nous avez laissé la mémoire de votre passion, faites que nous révérions de telle sorte les mystères sacrés de votre corps et de votre sang, que nous sentions continuellement en nous le fruit de votre rédemption, vous qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vivez et régnez dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

(HORSTIUS, XVII[e] siècle, *Paradis de l'âme chrétienne*).





DEUXIÈME PARTIE

LES MERVEILLES DE L'EUCHARISTIE

(*Saint Thomas*)

SOMMAIRE. — Salut à Jésus-Hostie (*saint Charles Borromée*). — Prélude. — I. Merveilles relatives aux lois de la *substance*. — Acte d'adoration à Jésus-Hostie (*B. Marguerite-Marie*). — II. Merveilles relatives aux lois de la *quantité*. — Louanges à Jésus-Hostie. (*B. Suzo*). — III. Merveilles relatives aux lois de la *qualité*. — Elévation à Jésus-Hostie (*sainte Madeleine de Pazzi*). — IV. Merveilles relatives à la *relation*. — Amour à Jésus-Hostie (*Imitation*). — V. Merveilles relatives à *l'action*. — Prière à Jésus-Hostie (*Saint Ignace de Loyola*). — VI. Merveilles relatives à la *passion*. — Acte d'amour à Jésus-Hostie (*Savonarole*). -- VII. Merveilles relatives aux lois du *lieu*. — Aspirations à Jésus-Hostie (*Sainte Gertrude*). — VIII. Merveilles relatives aux lois du *temps*. — Amour à Jésus-Hostie (*Marie-Eustelle*). — Merveilles relatives aux lois de la *situation*. — Elévation à Jésus-Hostie (*M. Olier*) — X. Merveilles relatives aux lois du *vêtement*. — Prière à Jésus-Hostie (*Saint Bonaventure*). — *Actes des principales vertus au pied du Saint-Sacrement* (*Card. Bona*).

SALUT A JÉSUS-HOSTIE

Nous voici en votre présence, ô Jésus, vous êtes là, nous le savons, nous le proclamons ; notre foi ne saurait nous tromper. Et cependant nous n'osons lever les yeux vers vous ; ah ! vous, du moins, arrêtez sur nous ces regards de tendresse et de miséricorde que vous jetiez sur Pierre. Nous sommes là avec nos misères, inca-

pables de rester plus longtemps à vos pieds, si vous ne nous pardonnez nos iniquités. N'êtes-vous pas le Sauveur qui seul purifie? N'êtes-vous pas le Médecin qui seul guérit? Purifiez donc nos âmes, guérissez-les, sauvez-les, et qu'ainsi nous devenions moins indignes de votre grâce.

(SAINT CHARLES BORROMÉE, XVIe siècle, *Homélies*.)

PRÉLUDE

Le Seigneur, très-condescendant et très-miséricordieux, dit le Psalmiste, *a fait un mémorial de toutes ses merveilles en donnant une nourriture à ceux qui le craignent*[1]. Cet aliment s'entend avec raison de la nourriture sacramentelle, de ce Pain vivant qui descend du ciel, et que les enfants de Dieu reçoivent avec crainte et révérence à la table préparée par la sainte Eglise. Nourriture dont il est écrit au livre de la sagesse : *Vous avez donné à votre peuple la nourriture des anges, vous lui avez fait pleuvoir du ciel un pain préparé sans travail qui renferme en soi tout ce qu'il y a de délicieux, tout ce qui peut être agréable au goût*[2]. Nourriture que Jésus avait en vue, lorsqu'il disait : *Je suis le pain venu du ciel, si quelqu'un en mange, il vi-*

Saint Charles BORROMÉE — 1538-1584 — Cardinal, Archevêque de Milan, Conseiller de plusieurs Papes, Restaurateur de la discipline ecclésiastique, lumière du Concile de Trente, aux vertus et à la science des Pères de l'Eglise ajoute les austérités des Pères du Désert. Il meurt épuisé de travaux et de pénitences, à 45 ans, regretté du monde entier. Ses *Œuvres* forment plusieurs volumes *in-quarto*.

1 Psalm., CX, 4. — 2 Sap., XXI, 20.

vra éternellement [1]. Et à la vérité le Seigneur a renfermé tant et de si grandes merveilles dans la préparation, la disposition et la confection de ce Sacrement, qu'il semble en avoir voulu faire le résumé et le miroir de toutes celles qu'il a opérées depuis l'origine des choses.

Pour se faire une idée de l'excellence et de la dignité de ce Sacrement merveilleux, il faut remarquer qu'encore que tous les Sacrements de l'Église ne puisent leur vertu que dans la foi à la Passion de Jésus-Christ et n'agissent salutairement que sur ceux qui ont la foi, cependant l'Eucharistie porte, seule entre tous, et à un titre très-propre, le nom de Sacrement de la foi. Au Canon de la messe, en effet, l'Église l'appelle *le mystère de la foi*, c'est-à-dire le secret très-profond et très-sacré qui ne se manifeste qu'à la foi : cela vient de ce que ce Sacrement renferme tant de merveilles qui surpassent les forces de la nature, qui sont en dehors de ses lois, et qui vont même contre les données de la raison humaine, que si nous ne les recevions par la foi, nous ne les accepterions jamais.

Ceux qui ont la foi comprennent, selon cette

Saint THOMAS D'AQUIN — 1226-1274 — la gloire de l'ordre de saint Dominique, un des plus savants docteurs de l'Eglise, surnommé à juste titre *l'Ange de l'école*. Issu de l'illustre famille des comtes d'Aquin en Italie, après de brillantes études à Cologne et à Paris, Thomas commença lui même à enseigner et à écrire.

Sa *Somme Théologique* est un chef-d'œuvre du génie humain. Jésus-Christ daigna l'approuver en disant au saint : « Tu as bien écrit de moi, Thomas. »

Le traité que nous donnons ici fut composé à la demande de quelques barons. Nous empruntons la traduction au précieux ouvrage : *La Somme de la Prédication Eucharistique* du savant Père Tesnière. (Palmé éditeur.)

1 Joann., VI, 51, 52.

parole : « Avec la foi, rien ne reste en doute. » Cela certes ne veut pas dire que les croyants comprennent par la raison tout ce que leur foi embrasse : s'il en était ainsi, ils posséderaient l'évidence naturelle des mystères, et il n'y aurait plus de foi, ni de mérite à croire ; mais on dit qu'ils comprennent, dans ce sens, qu'appuyés sur la Puissance et la Vérité increéées, ils admettent comme infailliblement vrai tout ce que cette Vérité enseigne ; et bien qu'ils ne puissent souvent expliquer la manière dont s'opèrent les mystères, ils n'en croient pas moins, sachant bien que c'est l'honneur de la Vérité infinie, de sa grandeur, de sa majesté et de son immensité, de ne pouvoir être comprise en elle-même ni dans ses principaux effets par la faiblesse de l'intelligence humaine et de la dépasser toujours. Comme les yeux de l'oiseau de nuit ne peuvent supporter la clarté du soleil, parce qu'ils ne sont pas assez forts pour cette lumière, ainsi notre intelligence est trop étroite pour embrasser l'immensité de la divine lumière : et c'est pourquoi tant de choses échappent à la raison humaine.

Cependant ce que nous ne pouvons totalement comprendre, nous pouvons le saisir en partie et par certains côtés. Ainsi on peut établir d'une manière indéniable par l'autorité des Écritures qui sont le fondement de la foi, qu'il y a des mystères : mais de les expliquer par des raisons évidentes ou par des démonstrations scientifiques, c'est impossible parce que, s'il en était ainsi, la foi qui croit sans voir serait détruite et ferait place à la science, dont les prin-

cipes doivent être évidents : ce serait la destruction du mérite surnaturel, lequel consiste surtout dans la foi, et aucun chrétien n'entendrait plus cette parole : *Ta foi t'a sauvé.*

Quoiqu'il en soit, néanmoins il est certain que toutes les erreurs contre la foi peuvent être combattues non-seulement par l'autorité des Écritures, mais encore par la raison ; et que la raison est très-capable de trouver des arguments, des inductions, des probabilités qui aident ceux qui croient déjà à croire mieux, à saisir plus clairement la vérité et à l'embrasser avec plus de fermeté.

Pour ce qui regarde l'Eucharistie, nous nous proposons de rappeler quelque-unes des merveilles qu'elle renferme, dont plusieurs sont les plus grands des miracles possibles ; puis d'y joindre des raisons et des exemples d'autres merveilles, puisées soit dans l'écriture, soit dans la nature, lesquelles paraissant très-raisonnablement admissibles à la foi, aideront par conséquent à lui prouver au moins la possibilité des merveilles de l'Eucharistie.

I

Merveilles relatives aux lois de la substance.

A propos de la substance, il faut savoir que la foi de l'Église enseigne que dans le Sacrement de l'Eucharistie la substance du pain est totalement convertie en la substance de la chair de Jésus-Christ, et la substance du vin en celle

de son sang. Cela se fait en vertu même des paroles du Sacrement. En même temps, en vertu de l'union qui existe entre les différentes parties du Christ, chacune des espèces contient à la fois le corps, le sang, l'âme et la divinité. Et cette transsubstantiation, ce changement prodigieux, se fait à l'instant même où s'achèvent ces paroles : *Ceci est mon corps*, pourvu que celui qui les prononce soit réellement prêtre, qu'il ait l'intention de faire ce que fait l'Église, et qu'il les prononce sur une matière légitime, c'est-à-dire le pain de froment.

Il en faut dire autant du changement du vin au sang de Jésus-Christ.

Ce merveilleux changement s'opère directement sur la substance, et de là vient son nom de transsubstantiation. Bien que cette transsubstantiation soit le plus grand des miracles, et que, seule la vertu divine puisse faire en un instant une mutation si grande, si étonnante, si ineffable, néanmoins nous comprendrons que cette merveille n'est pas impossible si nous voulons bien nous rappeler que l'histoire sacrée et la nature même renferment des changements qui ont avec celui-ci des points de ressemblance.

Dans la transsubstantiation il y a deux choses admirables, le changement des substances, puis la manière instantanée dont il est opéré, par la puissance d'une simple parole.

Or, pour ce qui est du changement des substances, on lit au chapitre XIX de la *Genèse*, que la femme de Loth fut subitement changée en une statue de sel, pour avoir regardé en arrière contre l'ordre de Dieu. — On lit au livre de *l'Exode*,

chapitre IV, que le Seigneur ordonna à Moïse de jeter à terre la houlette qu'il tenait à la main, et qu'elle fut aussitôt changée en une monstrueuse couleuvre vivante, dont les bonds effrayèrent Moïse au point de le faire fuir : par un nouvel ordre de Dieu Moïse la saisit par la queue, et elle redevint la houlette qui le soutenait. De même encore le démon, sachant la puissance du Christ, lui suggérait : *Dis que ces pierres deviennent du pain*[1]. De même encore, lisons-nous en l'Évangile de saint Jean que le Seigneur changea l'eau en vin aux noces de Cana : et il y a nombre d'autres faits dans les saints Livres, que nous passons sous silence.

La nature a aussi ses changements admirables, ombre de la conversion eucharistique. Ainsi il est avéré que certaines eaux changent le bois qui y séjourne en cailloux et même en pierres dures, dont on fait des pierres à aiguiser. — Nous voyons chaque jour l'homme se nourrir de pain et boire du vin, et ces aliments se convertir en la substance de sa chair et de son sang ; et cela se reproduit, du reste, dans tous les animaux.

Si donc Dieu a donné une telle puissance d'assimilation aux organes de l'animal, faut-il s'étonner qu'il donne un pareil pouvoir de conversion à ses ministres, et que par l'intermédiaire du Verbe de Dieu et l'assistance de la vertu divine qui opère tout en toutes choses, ils produisent le mystérieux changement de la transsubstantiation. — C'est la réflexion de saint

1 Matth., IV, 6.

Jean Damascène : « De même, dit-il, que le pain et le vin deviennent, par la manducation, la chair et le sang de l'homme, ainsi le pain et le vin que l'on offre à l'autel se changent au corps du Christ. »

Outre ces merveilles qui esquissent le changement eucharistique, il en est d'autres qui sont opérées comme lui, par la puissance d'une seule parole.

Ainsi, au commencement, ce fut par sa parole que Dieu créa le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment : *Que la lumière soit, et la lumière fut*[1]. Ainsi fait-il dans le Sacrement de l'Eucharistie. Saint Augustin le rappelle : « La parole touche l'élément du pain, et il devient le sacrement du Christ. » D'où un auteur a pu dire : « Si la parole du Seigneur fut assez puissante pour donner l'être à ce qui n'était pas, combien plus facilement pourra-t-elle agir sur ce qui est et le changer en un autre être déjà existant aussi ? » Saint Ambroise dit de son côté, pour montrer la puissanee d'une seule parole dans la transsubstantiation : « Si la parole d'Élie fut assez forte pour faire descendre le feu du ciel sur les victimes de son sacrifice, celle du Christ ne le sera-t-elle pas assez pour changer entre elles deux substances ? »

Saint Jean Damascène répète la même pensée presque dans les mêmes termes : « Est-ce que celui qui est la parole vivante et toute puissante, celui qui pour créer la lumière n'a eu qu'à dire : *que la lumière soit* ; est-ce que cette parole

1 Gen., I, 3.

qui a disposé l'harmonieux concert des cieux, qui s'est créé une chair avec le sang très-pur de la Vierge, est-ce que ce Verbe substantiel et infini ne pourra pas, en tombant sur le pain et le vin, les changer en son corps et en son sang? »

Ne nous étonnons donc pas, et ne trouvons pas étrange que la parole divine proférée par la bouche d'un prêtre, consacrée à ce ministère, reçoive de Dieu autant et plus de vertu que la nature elle-même n'en possède pour opérer les changements substantiels, tels, par exemple, que ceux de l'alimentation.

Le commerce de la vie humaine nous offre d'autres analogies bien capables de nous faire admettre facilement la puissance des paroles saintes à changer le pain et le vin au corps de Jésus-Christ. Voyez plutôt. Que le souverain Pontife lance une parole par le moyen de ses envoyés, pour convoquer tous les Evêques du monde en concile, aussitôt ils accourent; un seul mot les a réunis. Sans cette parole, toute la puissance du Pape n'eût-t-elle pas échoué dans une telle entreprise? De même, suffit-il d'un mot d'un souverain pour réunir instantanément une nombreuse armée; et tout maître, dans son domaine, fait plus sur ses surbordonnés par sa parole, qu'il ne ferait par tout autre moyen, sans parole.

S'il en est ainsi, de quel droit oserez-vous taxer d'impossibilité ou d'inconvenance l'admirable économie en vertu de laquelle Dieu donne à la parole de ses envoyés et de ses prêtres un pouvoir plus étendu, plus actif, que l'efficacité des causes naturelles n'est apte à produire ces

merveilles de la nature qui sont comme les ombres de la merveille eucharistique ? Le Psalmiste l'a chantée cette parole toute puissante : *La voix du Seigneur est pleine de puissance, la voix du Seigneur éclate dans la magnificence* [1].

ACTE D'ADORATION A JÉSUS-HOSTIE

Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, que je crois véritablement et réellement présent au très-Saint-Sacrement de l'autel, recevez cet acte d'une adoration très-profonde pour suppléer au désir que j'aurais de vous y adorer sans cesse, et en action de grâces des sentiments d'amour que votre Sacré-Cœur y a pour moi. Je ne saurais mieux les reconnaître qu'en vous offrant tous les actes d'adoration, de résignation, de patience et d'amour que ce même cœur a faits pendant sa vie mortelle, et qu'il fait encore et fera éternellement dans le ciel afin de vous aimer, vous louer et vous adorer par lui-même autant qu'il me sera possible. Je m'unis à cette offrande divine que vous faites à votre divin Père ; et je vous consacre tout mon être, vous priant de détruire en moi le péché et de ne pas permettre que je sois séparée de vous éternellement.

(B. MARGUERITE-MARIE, XVIIe siècle, *Vie et Œuvres. Poussielgue, édit.*)

Marguerite-Marie ALACOQUE — 1647-1690 — Entre à vingt-trois ans au Monastère de la Visitation de Paray-le-Monial. Dieu l'y favorise des plus grandes grâces et la choisit pour ranimer et propager la dévotion au Sacré-Cœur. La bienheureuse brûlait d'une ardeur incomparable pour la divine Eucharistie.

1 Psalm., XXVIII, 4.

II

Merveilles relatives aux lois de la quantité.

La sainte Eglise notre mère et la foi catholique nous enseignent que sous cette petite hostie est contenu en réalité tout le corps du Christ aussi complet qu'il l'était à la veille de sa mort, aussi parfait qu'il le fût au matin glorieux de la résurrection. Et c'est là un prodige étonnant : car tout corps devant occuper un lieu dont l'étendue est exactement de même dimension que lui-même, c'est une merveille que le corps complet du Christ soit contenu dans le petit espace occupé par les dimensions de l'hostie.

Ce miracle en vertu duquel le Christ donne à son corps la faculté d'être sans dimensions extérieures et de pouvoir se tenir dans un espace déjà occupé par un autre corps, ce n'est pas la première fois qu'il l'opère. Ainsi, quand il naquit de Marie, comme le rayon qui traverse un pur cristal, imprimant par sa naissance même un sceau plus sacré à la virginité de sa mère ; *hæc porta clausa erit ;* ainsi encore quand il sortit du tombeau, traversant la pierre qui le fermait; ainsi quand il entra à plusieurs reprises dans le Cénacle, à travers les portes fermées.

Si on discute toutes ces merveilles, on trouve qu'elles ressemblent au miracle du Sacrement adorable. Nous ne devons pas perdre de vue, en effet, que le corps de Jésus-Christ n'est pas dans l'hostie selon son existence naturelle, mais selon

son existence sacramentelle, qu'il se crée par sa puissance, pour pouvoir y demeurer.

La nature a aussi ses analogies lumineuses pour nous faciliter l'intelligence de notre mystère. Notre âme est tout entière dans tout notre corps et tout entière dans chacune des parties ; elle est aussi grande dans le petit doigt que dans tout le reste du corps à la fois ; aussi grande dans le corps d'un enfant que dans celui d'un géant : ni elle n'augmente avec le corps qui grandit, ni elle ne diminue quand ce corps est mutilé, et pourtant elle est exactement dans tout le corps, elle en remplit toutes les parties : expliquez donc alors qu'elle n'augmente et ne diminue pas avec lui.

Eh bien, si l'homme ne peut comprendre parfaitement ce phénomène qui se passe en lui-même, — et qui est unanimement enseigné par tous les philosophes, — faut-il s'étonner qu'il ne puisse comprendre le mystère analogue de la résidence du corps de Jésus dans l'Eucharistie, lequel, semblable à l'âme dans le corps, remplit tous les points de l'hostie, est tout entier en chacun d'eux, et n'est pas moins grand dans un fragment détaché de l'hostie que dans l'hostie tout entière ?

Un autre exemple : N'avez-vous jamais fait attention au phénomène de la vision sensuelle?

Voilà, par exemple, une tour de cinquante pieds de haut, sa largeur et son épaisseur répondent à sa hauteur ; néanmoins votre œil, si petit en comparaison d'un tel objet, le voit tout entier, et comment le voit-il ? Par une image parfaite, exacte, mais très raccourcie, que la tour,

mise par la lumière en contact avec votre œil, imprime dans sa prunelle : ainsi voilà un point, d'une exiguïté extrême qui renferme, contient, et cela fort exactement, avec toutes ses proportions et ses diverses parties, un objet mille fois plus grand que lui-même ; n'est-ce pas merveilleux ?

Ce que je dis de l'œil peut se dire aussi d'un miroir, car l'œil n'est qu'un miroir animé ; dans la lentille d'une lunette vous embrassez une ville tout entière, une contrée avec ses montagnes et ses plaines : elles s'y concentrent, s'y dessinent avec leurs formes diverses, leurs couleurs variées et cela avec une grande exactitude. C'est étonnant sans doute ; néanmoins rien n'est plus certain. Dès lors, si vous ne faites pas difficulté d'admettre ces phénomènes, pourquoi refuseriez-vous de croire que le corps du Christ est renfermé dans cette petite hostie ? C'est inexplicable ! Sans doute ; mais expliquez-moi le phénomène de la vision, et je vous expliquerai le phénomène de la présence sacramentelle. La vraie raison de l'une et de l'autre, entendez-le bien, c'est que Dieu l'a voulu et l'a fait ainsi.

LOUANGES A JÉSUS-HOSTIE

O sacrement d'amour ! calice d'ineffable tendresse ! quel don, Seigneur, de recevoir en soi votre charité même et d'être transformé en elle par la grâce ! Je ne désire plus vous voir sans voile, parce que la foi, supérieure aux sens et à l'intelligence, me suffit, parce que je vous possède avec certitude, que rien ne me manque, et que je

ne puis désirer davantage. Oui, je voudrais louer dignement et glorifier la grandeur de votre sagesse et les trésors de votre science. O profondeur ! immensité d'amour ! pensée sublime ! nourriture très-pure ! sacrement ineffable ! Seigneur, si dans vos dons et dans l'effusion de votre grâce et de votre amour, vous êtes si grand, si admirable, si incompréhensible, qu'êtes-vous donc dans votre essence même ? O mon âme, prépare avec soin ta demeure pour un roi si élevé, ton cœur pour un hôte si doux, ton amour pour un époux si pur et si ravissant. Va au devant de lui avec tous les sentiments d'humilité et de respect dont tu es capable.

(Bienheureux Suzo, xive siècle, *Dialogue de la Sagesse*).

III

Merveilles relatives aux lois de la qualité.

Nous devons croire que, bien que les hosties consacrées, qui sont le corps du Christ, soient de figure ronde, de couleur blanche, et qu'elles aient la saveur du pain, cependant ces diverses qualités n'affectent nullement son corps sacramentel et ne lui sont pas adhérentes ; nous devons croire que son corps n'a ni cette rondeur, ni ce goût du pain, et qu'il est, sous ces acci-

Henri SUZO. Dominicain — 1300-1366 — Plusieurs provinces de l'Allemagne, furent pendant plus de trente ans le théâtre de son zèle et de ses prédications. On a de lui des *Sermons* et plusieurs opuscules ascétiques, parmi lesquels on distingue surtout le *Dialogue de la Sagesse*.

dents, tout simplement dans son état glorieux. — Il est vrai aussi qu'aucune des qualités de la gloire de son corps n'apparaît, et qu'aucune de celles du pain ne nous en révèle rien non plus, bien qu'il réside réellement sous leurs voiles : l'Église l'enseigne ainsi et nous le devons croire.

En se créant cette miraculeuse manière d'être, où il se montre aux regards tout autre qu'il n'est en réalité, Notre-Seigneur ne fait d'ailleurs que renouveler, en les rendant plus merveilleux, d'anciens miracles. — Sur le Thabor, en effet, le Christ ayant un corps passible et opaque, semblable aux nôtres, se montra cependant à ses apôtres trois fois dans un état glorieux : il communiqua à son corps les qualités des corps glorifiés, tout en le maintenant dans son état passible.

Après la résurrection, au contraire, son corps glorifié devait nécessairement resplendir de lumière et jouir des magnifiques avantages de la gloire, c'est-à-dire être agil, subtil, impondérable, et quasi spirituel : cependant il apparaît aux disciples d'Emmaüs sous les dehors d'un voyageur, à Madeleine sous ceux d'un jardinier : il y a donc un double miracle en ces manifestations : le Christ comprime et retient l'état qu'il devrait naturellement avoir ; il en produit un nouveau qui lui est étranger, et s'en revêt.

C'est par la même puissance et par une merveille semblable qu'il refoule dans les secrètes profondeurs du Sacrement les qualités de son corps glorifié, pour prendre l'état du Sacrement et se couvrir de la couleur, de la forme et des qualités du pain.

La nature offre des faits analogues à ce miracle eucharistique. Combien d'objets apparaissent au regard autrement qu'ils ne sont en réalité? Le soleil, par exemple, vous le voyez de forme ronde et extrêmement limitée: il est mille fois plus grand que nous le voyons et n'a pas cette forme sphérique et superficielle, tantôt vous le voyez rouge, taché de sang, livide : pourtant sa lumière est toujours la même. — Enfoncez le bout d'un bâton dans l'eau, il vous apparaîtra courbé ou brisé, bien qu'il ne le soit réellement pas. — Si vous avez la bouche mauvaise, des choses sucrées vous sembleront amères. — Ce sont des faits tellement habituels que nous ne nous en étonnons plus ; pourquoi nous étonner que Jésus-Christ veuille apparaître sous les dehors du Sacrement autrement qu'il n'est en réalité ?

On objectera peut-être que le Christ, en se montrant sous ces dehors, qui ne sont pas ceux de son corps, semble nous tromper. — Il y aurait tromperie si l'on enseignait que les qualités du pain sont celles du corps de Jésus-Christ, mais personne n'avance pareille chose : ce que l'on dit, c'est que ces qualités du pain voilent et couvrent le corps du Christ, sans l'affecter ni le modifier, ni lui adhérer ; elles ne sont pas les qualités de son corps.

Avant la consécration elles adhéraient, par le moyen de la quantité, à leur substance connaturelle, c'est-à-dire au pain ; après la consécration, elles sont séparées de leur substance naturelle, mais continuent d'adhérer à la quantité du pain qui demeure, et non au corps du Christ.

La quantité du pain est séparée de sa substance, mais elle ne devient pas la quantité du corps du Christ, elle reste suspendue dans le vide par la puissance divine ; et tous les autres accidents demeurent portés et soutenus par elle, absolument comme avant la consécration. Dès lors ces qualités que vous voyez, goûtez et touchez dans l'hostie, sont celles du pain et non celles du corps du Christ; il n'y a donc aucun prétexte à tromperie.

C'est là une opération qui dépasse les forces naturelles, mais qui n'a rien de contraire à la raison. C'est en effet un axiome que Dieu peut diviser en réalité tout ce que nous pouvons distinguer rationnellement et diviser par une distinction purement abstraite. Or, on conçoit très-bien une distinction de raison, une division abstraite, entre la substance et ses qualités, car la raison nous montre que ces deux choses sont diverses l'une de l'autre. Donc, pour étonnante et surnaturelle qu'elle soit, cette division eucharistique des qualités d'avec leur substance, non moins que leur existence séparée de leur sujet, ne renferment aucune contradiction.

Du reste, l'état dans lequel nous sommes demande que notre Sacrement ne paraisse pas signifier ce qu'il est réellement. Nous vivons, en effet, sous la foi, nous marchons par la foi. Mais la foi, d'après saint Augustin, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. D'ailleurs, c'est le propre des sacrements de paraître extérieurement contenir autre chose que ce qu'ils contiennent et figurent réellement. « Le sacrement, dit Hugues de saint Victor, est un élément matériel placé extérieure-

ment sous les yeux, signifiant par institution, représentant par similitude et contenant par sanctification la grâce invisible.

ÉLÉVATION A JÉSUS-HOSTIE

Le Sauveur Jésus couronne sa vie publique par un excès d'amour, je veux dire, par l'institution du Très-Saint-Sacrement. C'est alors qu'il prononce ces brûlantes paroles : *J'ai désiré d'un grand désir de manger la Pâque avec vous...* L'âme aussi peut s'appliquer ces mêmes paroles, car le Verbe l'aime d'un tel amour qu'il se donne à elle en nourriture, l'unit à son Humanité de la manière la plus intime, lui communique les désirs ardents, les pures affections, les paroles et les œuvres très-saintes de cette même humanité, en un mot, la transforme tout en lui. Et cette transformation élève l'âme à un tel dégré de perfection que chacune de ses aspirations attire en quelque sorte le Verbe du sein du Père dans le sien. Possédant ainsi le Verbe en elle-même, elle devient, par son union intime et amoureuse avec lui, comme un autre Verbe, et de même que le Verbe désirait d'un grand désir de se donner à toutes ses créatures, de même l'âme éprouve un désir ardent de se communiquer le Verbe qu'elle possède en elle-même avec toutes ses grâces et tous ses dons, en sorte qu'elle peut dire aussi avec vérité : J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous.

(SAINTE MADELEINE DE PAZZI, XVI[e] siècle, *Œuvres*, 1[re] partie, chap. III, *Palmé édit.*).

IV

Merveilles relatives à la relation.

La Sainte Eglise croit et notre foi enseigne que la même parole peut produire indifféremment une ou cent hosties consacrées. Or, toutes les causes naturelles sont limitées dans leurs effets. Elles produisent d'une manière limitée et constamment la même. Ici, au contraire, la cause efficiente étant la Toute-Puissance divine, qui agit par la parole du prêtre, elle peut consacrer aujourd'hui vingt hosties, demain deux cents et même des milliers ; et pourvu que la matière à consacrer soit présente sous les yeux du prêtre, en quelque quantité qu'elle s'y trouve, sa parole la consacrera s'il a l'intention de le faire.

Ce n'est qu'un côté du miracle; l'autre consiste en ce que les formules consacrées se multipliant, le Christ lui même ne se multiplie pas, et reste en toutes le Christ unique. Or, la loi de relation des nombres veut que les choses nombrées se multiplient avec le chiffre qui les nombre. Ici, au contraire, le chiffre s'élève, le nombre augmente, et le sujet reste dans son unité immuable...

Ce prodige fut figuré et comme essayé autrefois par le Seigneur dans la manne du désert, dont

Sainte Marie-Madeleine DE PAZZI. — 1566-1607 — Issue d'une noble famille de Florence, après une jeunesse consacrée au service de Dieu et des pauvres, prit l'habit de Carmélite et devint célèbre dans l'Eglise de Dieu par ses extases, son amour de la souffrance et sa dévotion à l'Eucharistie.

il est dit au livre de *l'Exode*[1], que parmi les Hébreux, les uns en recueillaient plus et les autres moins ; mais que l'ayant mise dans une *mesure appelée gomor, ils se trouvèrent tous en avoir la même quantité, celui qui en avait recueilli davantage n'en possédant pas plus que celui qui en avait recueilli moins, et celui-ci voyant augmenter sa part jusqu'à égaler celle de l'autre.*

CONFIANCE EN JÉSUS-HOSTIE

Seigneur, quelle assurance ai-je en cette vie et quelle chose de toutes celles qui paraissent sous le ciel fait ma plus grande consolation ? N'est-ce pas vous, ô Seigneur mon Dieu, dont la miséricorde est infinie ? Où me suis-je bien trouvé sans vous ? ou quand ai-je pu être mal, étant avec vous ? J'aime mieux être pauvre pour vous, que riche sans vous. J'aime mieux être pèlerin sur la terre avec vous, que de posséder le ciel sans vous. Où vous êtes, là est le ciel ; et où vous n'êtes pas, là sont la mort et l'enfer. Vous êtes l'objet de tous mes désirs ; c'est pourquoi je ne puis me dispenser de vous adresser mes gémissements, mes cris et mes supplications. Enfin je n'ai personne en qui je puisse me confier pleinement, ni qui me secoure plus à propos dans mes besoins, que vous seul, ô mon Dieu ! Vous êtes mon espoir et ma confiance, vous êtes mon consolateur, et la fidélité même en toutes choses.

Tous cherchent leurs propres intérêts[2], vous

1 Exod., XVI, 17, 18. — 2 Philipp., II, 21.

ne voulez que mon salut et mon avancement, et vous tournez tout en bien pour moi. Quoique vous m'exposiez à des tentations et à différentes adversités, c'est pour mon avantage que vous en ordonnez ainsi, vous qui avez coutume d'éprouver vos bien-aimés en mille manières. Et vous ne devez pas être moins aimé et moins béni dans ces épreuves, que si vous me combliez de vos célestes consolations.

J'établis donc en vous, ô Seigneur mon Dieu, toute mon espérance et tout mon refuge, et je jette sur vous toutes mes affections et toutes mes peines, parce que je ne trouve que faiblesse et qu'inconstance en tout ce que je regarde hors de vous. Car je ne puis tirer avantage d'un grand nombre d'amis, ni être aidé par de puissants protecteurs, ni recevoir d'avis utiles de personnes prudentes qui me conseillent, ni trouver de consolation dans les livres des docteurs, ni devoir ma délivrance à quelques richesses que ce soit, ni rencontrer d'asile dans la retraite la plus profonde et la plus propice, si vous ne m'assistez, si vous ne me fortifiez, si vous ne me consolez, si vous ne m'instruisez, si vous ne me gardez vous-même.

Car tout ce qui paraît propre à procurer la paix et la félicité n'est rien sans vous, et ne contribue véritablement en rien à cette félicité. Vous êtes donc la fin de tous les biens, la source de la vie, un abîme qui épuise les discours ; et la plus puissante consolation de vos serviteurs est d'espérer en vous par-dessus toutes choses. Mes yeux sont élevés vers vous, je mets ma confiance en vous, ô mon Dieu, Père des miséricordes !

Bénissez et sanctifiez mon âme par votre bénédiction céleste, afin qu'elle devienne votre demeure sainte et le trône de votre éternelle gloire, et qu'il ne se trouve rien dans ce temple de votre divinité qui blesse les yeux de votre majesté. *Jetez vos regards sur moi, selon la grandeur de vos bontés et la multitude de vos miséricordes*[1], et exaucez la prière de votre pauvre serviteur, relégué bien loin dans la région des ombres de la mort. Protégez et conservez l'âme de votre petit serviteur au milieu d'un grand nombre de dangers de cette vie corruptible, et, m'accompagnant de votre grâce, conduisez-moi par le chemin de la paix, dans la patrie de l'éternelle clarté.

(IMITATION. Livre III, chapitre LIX).

V

Merveilles relatives à l'action.

Quand les paroles de la consécration ont anéanti la substance du pain, les accidents, les apparences du pain continuent de garder les mêmes qualités nutritives qu'auparavant, absolument comme si la substance y était encore[2].

1 Psalm., LXVIII, 17.

2 Les accidents sont en eux-mêmes de simples apparences ; ils n'ont d'existence, de vertu, d'efficacité, que par la substance qu'ils recouvrent, laquelle agit par leur moyen sur les êtres qui l'environnent. Dans le pain ordinaire, par exemple, ce n'est ni sa forme, ni sa couleur, ni sa saveur qui nourrissent, mais sa substance vivifiante : qui voudrait ne se nourrir que d'apparences ? Ce serait encore plus insensé que de vouloir se nourrir de l'air qu'on respire. C'est donc la substance qui agit par les accidents : les accidents n'ayant pas d'être

Le prêtre l'éprouve à la communion : le vin consacré, lequel est substantiellement le sang de Jésus, le rafraîchit et le soutient physiquement ; il en est de même du pain consacré, qui, si on le prenait en quantité suffisante, rassasierait. Le respect dû au corps sacré défend de consommer plus d'une hostie, mais la puissance nutritive du pain consacré n'en demeure pas moins certaine. Ainsi, voilà que des accidents sans substance produisent une action qui est le propre des substances ; premier miracle relatif à l'action.

L'autre merveille consiste en ce que le corps de Jésus-Christ nourrit et restaure l'âme. Que la lecture, la méditation nourrissent l'âme en lui conférant une plénitude de pensées, de connaissances, qu'elle n'avait pas, on le comprend ; aux esprits la nourriture intellectuelle, comme aux corps l'aliment matériel et corporel. Mais jamais l'étude n'a rassasié un affamé : le corps demande sa nourriture corporelle. L'Eucharistie change tout cela. C'est un vrai corps humain, un corps matériel, qui devient la nourriture, non pas de notre corps, mais de notre âme : et le corps de Jésus est fait Eucharistie principalement et très-spécialement pour cette fin. Etrange merveille ! Ce corps ne nourrit pas nos corps ; ce sont les accidents du pain, qui peuvent, pris en quantité suffisante, le soutenir ; mais il nourrit les âmes ; lui, matière, il est un aliment assimilable à nos esprits. C'est la fin de l'Eucharistie de nourrir les âmes, comme c'est la fin du baptême de les

propre, ne sauraient non plus avoir d'action indépendante, cela va de soi. (*Tesnière Op. cit.* VIII° *Conf.*)

engendrer à la vie divine, et la fin de la confirmation de les fortifier pour le combat chrétien.

Comme la chaleur naturelle du corps humain consumerait la sève de vie qui l'anime, si par l'alimentation on ne lui rendait ses forces perdues, ainsi est-il nécessaire de donner à l'âme une nourriture spirituelle pour alimenter et augmenter en elle la vie spirituelle. L'action des vices et de la concupiscence charnelle, les distractions, les préoccupations mondaines, les attaques des malins esprits agissent persévéramment contre la sève de notre dévotion, tendent à dessécher la substance de notre vie surnaturelle, et affaiblissent tellement notre âme, qu'elle succomberait nécessairement, si elle ne prenait cet aliment spirituel et ne recourait à ce béni viatique.

Or, le corps eucharistique du Christ réunit en lui cette double propriété merveilleuse, d'être à la fois nourriture, à cause de la réalité de sa nature humaine, et nourriture spirituelle, nourriture propre aux âmes spirituelles à cause de sa pureté, de sa sainteté et de son union au Verbe. Il puise dans la sainteté de cette union une telle subtilité, une telle pureté, qu'il devient une nourriture appropriée aux esprits ; elle le rend un pain spirituel, le pain des anges, capable de sustenter nos âmes, qui sont de même nature que les anges. Et c'est par le moyen de cet aliment que Dieu a voulu ramener l'homme à cette pureté première, qu'il possédait lorsqu'il fut créé dans la grâce, et qu'il veut le conduire à la sainteté dernière, qui se consomme dans la gloire. L'homme était tombé en mangeant un

fruit défendu, offert par le démon ; il sera relevé en mangeant un autre fruit que lui présentera le Fils de Dieu, et qu'il l'obligera à recevoir. La puissanee de cet aliment est immense. Saint Bernard en expose ainsi les effets : « Le corps du Christ est remède pour les malades, viatique pour les voyageurs, force pour les faibles, délices pour les forts ; il guérit les langueurs, garde la santé, rend l'homme plus doux, plus patient dans l'épreuve, plus actif au travail, plus ardent à aimer, plus attentif à veiller, plus prompt à obéir, plus dévot à prier. »

Recherchons les analogies qui peuvent faciliter l'intelligence de cette merveille. L'Écriture, au livre III des Rois, nous fournit un exemple de la merveilleuse action de l'Eucharistie sur les âmes. Il y est dit qu'un ange apporta au prophète Élie, fatigué et découragé, un pain cuit sous la cendre, et que le prophète l'ayant mangé, y trouva la force de marcher pendant quarante jours et quarante nuits.

Elie plein de crainte fuyait alors Jézabel, et il était si abattu, si découragé, qu'il s'était jeté par terre, demandant à Dieu de mourir, car il n'en pouvait plus. Mais dès qu'il a mangé de ce pain deux fois, une force nouvelle envahit tout son être, il se relève et marche jusqu'à la montagne de Dieu : ce qui signifie que dans le pain eucharistique figuré ici, le chrétien trouve la force de persévérer à accomplir son devoir et sa mission, jusqu'à la fin de sa vie.

La nature a des analogies avec cette efficacité de l'aliment eucharistique : car le pain que l'homme mange ne soutient pas seulement son

corps, mais étend son influence jusqu'à l'âme, qu'il relève et ranime, par le moyen des forces qu'il rend au corps. *Le pain fortifie le cœur de l'homme*[1], dit l'Esprit-Saint. Le corps du Christ n'aurait-il pas une pareille puissance sur l'âme?

Un autre effet miraculeux de ce Sacrement c'est que, tout en étant en lui-même un pain de salut et de vie, un pain angélique et divin, il devient néanmoins, pour les indignes, la cause de leur jugement et de leur condamnation. Il produit donc un double effet contraire : la mort et la vie, la justification et la condamnation, le bonheur et le malheur. Ainsi en arriva-t-il pour Judas *dans lequel entra Satan dès qu'il eut mangé*[2] ; ainsi, du reste, Ozias fut-il frappé de lèpre pour avoir offert un sacrifice à Dieu sans être prêtre, et Oza pour avoir touché l'arche, fut-il frappé de mort.

La nature elle-même d'ailleurs produit souvent des effets contraires avec une même cause : le même pain qui fortifie l'homme sain, devient mortel à celui qui est affaibli par la fièvre.

Telle est la double action du pain eucharistique. Si vous avez la vie, encore qu'affaiblie par les tentations, par les péchés véniels, quand ce ne serait qu'une vie de convalescent, qui, sortant du péché mortel, en éprouve encore une grande faiblesse, une grande impuissance, l'Eucharistie la soutient, la relève, la fortifie, la développe. Mais si vous êtes morts par le péché mortel, loin de vous servir, elle vous nuit : à quoi servirait de donner du pain ou des remèdes à un

1 Psalm., CIII, 15. — 2 Joann., XIII, 2.

mort? Et celui qui le ferait ne passerait-il pas pour un insensé? Ainsi, de prendre l'Eucharistie, cet aliment de vie, avec une âme morte, ce n'est pas se guérir, c'est faire une folie, d'où découlent les maux sans nombre pour le malheureux qui s'en rend coupable ; et les châtiments qu'il attire sur lui sont terribles. Le Psalmiste les a décrits[1] : *Que cette table qu'ils profanent leur soit un piége, une pierre de scandale et une juste punition. Que leurs yeux soient aveuglés et leurs épaules toujours abaissées. Que leur demeure reste déserte et que personne n'en franchisse le seuil. Répandez sur eux votre colère, enveloppez-les dans votre fureur ; car ils ont osé poursuivre Celui que, dans votre amour, vous aviez déjà condamné pour notre salut, et à ses douleurs, ils ont ajouté leurs sacrilèges traitements. Accumulez l'iniquité de ce crime sur leurs iniquités antérieures, et qu'ils ignorent à jamais les voies de votre justice ; qu'ils soient effacés du livre de vie et n'aient pas de part avec les saints.*

PRIÈRE A JÉSUS-HOSTIE

Ame de Jésus-Christ, sanctifiez-moi. Corps de Jésus-Christ, sauvez-moi. Sang de Jésus-Christ, enivrez-moi. Eau du côté de Jésus-Christ, purifiez-moi. Passion de Jésus-Christ, fortifiez-moi. O bon Jésus, exaucez-moi. Cachez-moi dans vos plaies. Ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous. Défendez-moi contre la malice de mon ennemi. Appelez-moi à l'heure de ma mort,

1 Psalm., LXVIII, 23-29.

et ordonnez-moi d'aller avec vous, afin que je vous loue avec vos saints, pendant les siècles des siècles.

(SAINT IGNACE DE LOYOLA, XVI[e] siècle, *Exercices spirituels*).

VI

Merveilles relatives à la Passion.

L'Église, qui ordonne de briser l'hostie du sacrifice en trois parties, soit pour représenter Jésus blessé aux mains, aux pieds et au côté, soit pour rappeler qu'il a été successivement mortel, réellement mort, et maintenant immortel, soit pour honorer ses trois natures, la divinité de sa personne, la spiritualité de son âme, la matérialité de son corps, soit enfin pour affirmer sa foi au mystère de la Trinité, l'Église enseigne que malgré cette fraction en trois parties, et malgré toutes les divisions qu'on en pourrait encore faire, le corps de Jésus demeure entier et sans fracture : de telle sorte que la division n'atteint que l'accident extérieur, cette quantité du pain, que nous avons dit demeurer dans l'Eucharistie sans sa substance.

Saint Ignace DE LOYOLA — 1491-1556 — se convertit dans une maladie en lisant la vie de Notre-Seigneur et celle des Saints, se retire à Manrèze où il compose son fameux livre des *Exercices spirituels*, fait un pèlerinage à Rome et à Jérusalem, vient étudier à Paris, où il jette, à Montmartre, en 1534, les fondements de la Société de Jésus, retourne à Rome où il consacre le reste de sa vie à toutes les œuvres de zèle, meurt à soixante-cinq ans, laissant à sa Compagnie avec l'exemple de ses vertus la belle devise : *à la plus grande gloire de Dieu;* et au monde les Jésuites pour continuer son œuvre par la sainteté, la science et l'éloquence.

Tel est l'enseignement de la foi. Cependant dans la confession que le Concile de Rome exigea de Bérenger, lors de sa rétractation, ainsi que dans quelques écrits des Pères, il est dit que nous broyons sous nos dents le corps du Christ. Qu'est-ce à dire? Est-ce que le corps du Christ lui-même serait directement atteint par la mastication? Non; mais par ce langage, les Pères ont voulu simplement affirmer avec plus d'énergie la vérité de la présence du Christ sous les espèces, et la réalité de la communion. La vérité est que nous mangeons et décomposons réellement, sous l'action de la salive, l'accident qui recouvre et contient réellement, dans chacune de ses parties, le corps tout entier du Christ. L'union du Christ et des accidents est si réelle, si profonde, que dans le langage ordinaire, sagement entendu d'ailleurs par la foi, l'on peut attribuer au corps du Christ lui-même ce que l'on dit des accidents qui le voilent.

Ce miracle a été figuré dans l'Ancien Testament. Abraham avait lié son fils sur le bûcher, et levait le bras pour l'immoler, quand l'ange du Seigneur l'arrêta et substitua un bélier à ce fils bien-aimé de sa vieillesse; plus tard, le Fils de Dieu immola son humanité sur la croix, mais, véritable Isaac, il garda sa vie impassible et divine de Fils unique de Dieu. Aujourd'hui c'est une merveille semblable qui s'opère dans l'Eucharistie, l'accident, la quantité du pain, l'enveloppe de l'hostie est brisée, divisée : c'est le bélier qui est immolé : la substance de l'hostie, le corps de Jésus, le Christ adorable, demeure intact et impassible, et le véritable Isaac

continue de vivre de sa vie d'amour pour son divin Père et pour nous.

La nature aussi dessine quelques linéaments de ce mystère : si vous brisez un miroir, la figure qu'il reflétait ne se brise pas pour cela, elle continue d'apparaître entière dans chacun des fragments devant lesquels elle est placée. — Si un membre humain vient à être coupé, l'âme qui l'animait par sa présence n'est pas divisée avec lui, et elle demeure entière dans le reste du corps. Ainsi l'hostie étant brisée et divisée, le corps du Christ qui, depuis la résurrection, est impassible et immortel, demeure entier dans chacune des fractions appréciables de l'hostie. De même encore que toute portion séparée d'un morceau de pain garde toute l'essence du pain entier, ainsi chaque partie de l'hostie possède tout le corps du Christ.

En vertu de ce miracle, qui surpasse les lois de la passibilité, si l'on jetait une hostie consacrée dans la boue, si on la livrait aux bêtes, si on la souillait par d'autres traitements indignes — lesquels, hélas ! ne sont que trop fréquents, — les misérables qui commettraient ces infamies pécheraient à la vérité très gravement, mais le corps du Christ ne subirait en lui-même ni souillure, ni atteinte, ni lésion : semblable au rayon du soleil qui éclaire la fange sans y ternir son éclat, et qui se joue à travers les glaives dont on essayerait en vain de le couper.

C'est là, de la part du Sauveur, un miracle de souveraine condescendance et d'ineffable miséricorde, qui affermit notre foi et nous garantit la vérité de ce mystère. Car si le corps du Christ

ne pouvait être consacré que par des prêtres en état de grâce, quand serions-nous sûrs que cette hostie serait consacrée ou non, alors que personne ne peut deviner l'état des âmes et dire avec certitude si celle-ci est ou non amie de Dieu et en état de grâce?

Non! Mais comme l'humble Sauveur permit à Satan de s'emparer de lui et de le transporter dans ses bras impurs sur le pinacle du temple; comme il permit aux méchants de le saisir, de le lier, de le crucifier, ainsi maintenant permet-il encore aux pécheurs aussi bien qu'aux justes de le consacrer, de l'administrer et de le recevoir.

ACTE D'AMOUR A JÉSUS-HOSTIE

Guidez-moi, guidez-moi, Jésus amour.

Vous êtes mon guide, Jésus amour; oui, vous êtes mon guide; Jésus amour, je me fixe en vous. Chantons en chœur; Jésus amour!

Jésus amour, je veux vous aimer plus que je ne l'ai fait! Oh! je souffre de voir que je ne vous aime pas assez, Jésus amour!

Jésus amour, faites que je vous aime sans partage, rendez-moi fou d'amour pour vous, Jésus amour!

Jésus amour, je deviens fou de vous; daignez satisfaire davantage mon ardeur, je m'élance vers vous et je vous étreins, Jésus amour!

Jérôme SAVONAROLE — 1452-1498 — né à Ferrare, fameux Dominicain, remua et convertit Florence par son éloquence et mourut, âgé de 46 ans, brûlé vif, à la suite d'intrigues politiques. Sa mémoire a depuis été réhabilitée. Pic de la Mirandole, auteur de la vie de Jérôme, en fait un saint.

Jésus amour, à force de vous désirer et de soupirer après vous, je verrai enfin le jour où je vous aimerai fortement, Jésus amour !

Jésus amour, que celui qui vous aime vous aime toujours, et soupire sans cesse après vous. Que chacun vous appelle du plus profond de son cœur, Jésus amour !

Jésus amour, donnez-moi la crainte filiale et l'amour véritable ; brûlez mon cœur du feu divin, Jésus amour !

Jésus amour, que la sainte charité m'enveloppe ; faites que je sois revêtu de l'humilité qui ne se loue point, Jésus amour !

Jésus amour, dépouillez mon cœur de toute autre affection ; ah ! noyez-moi dans la vôtre, Jésus amour !

Jésus amour, je veux rester avec vous, et non plus avec moi ; enchaînez-moi, je vous en prie, de sorte que je ne puisse plus me détacher de vous, Jésus amour !

Jésus amour, faites-moi brûler d'amour, afin que je puisse vous aimer ardemment et de tout mon cœur, Jésus amour !

Jésus amour, je vous en supplie, qu'il ne vous déplaise pas de me conserver dans le feu de votre charité, Jésus amour !

Jésus amour, vous appeler sans cesse, je ne le peux. Quand donc vous le jugerez à propos, daignez vous donner à moi, Jésus amour !

(Savonarole, xve siècle, *Œuvres spirituelles, publiées par le P. Bayonne. Poussielgue, édit.*).

VII

Merveilles relatives aux lois du lieu.

La foi catholique croit que le corps du Christ est vraiment dans le ciel et vraiment sur la terre ; et qu'ici bas il est sur tous les autels et dans toute hostie consacrée par un prêtre légitime. C'est là le plus grand des miracles ; car, qu'un seul et même corps soit en plusieurs lieux simultanément, non-seulement cela dépasse l'intelligence humaine, mais lui paraît même contradictoire, tout à fait impossible.

Si l'on disait que le Christ est présent en plusieurs lieux au moyen de diverses présences comme par exemple, qu'il est présent au ciel d'une présence naturelle et en l'Eucharistie d'une présence sacramentelle, les choses, tout en restant merveilleuses, seraient néanmoins plausibles : car être en divers lieux sous différents rapports n'est pas inouï. Le Seigneur ne dit-il pas dans l'Evangile : *Là où est votre trésor, là est votre cœur ?* Saint Augustin n'a-t-il pas écrit : « L'âme est plus véritablement où elle aime que là où elle anime ? » Et saint Bernard : « Certains religieux sont au chœur par leur corps, mais sur la place publique par leur imagination. » Toutes ces manières de dire s'entendent bien ; on comprend facilement que l'âme ait deux êtres ; l'un naturel et essentiel, par lequel elle anime le corps ; l'autre moral, consistant dans l'action, l'influence, qu'elle exerce sur le sujet de ses affections. C'est dans ce sens figuré que saint

1 Philipp., III, 20.

Paul a pu dire que *notre vie est dans le ciel*[1], même dès ce temps où nous vivons encore sur la terre. — Ainsi donc, suivant cet ordre d'idées, on comprend facilement que le corps du Christ soit au ciel suivant son existence naturelle, et sur l'autel selon son existence sacramentelle, différente de la première.

Mais la foi enseigne et veut que l'on croie davantage. Elle enseigne, à l'encontre de toutes les lois qui régissent la matière, que le corps de Jésus, son même et unique corps se trouve en plusieurs lieux à la fois sur la terre, dans le même état et dans le même temps, et que ces lieux sont aussi nombreux qu'il peut y avoir d'hosties consacrées.

La présence de l'âme dans toutes les parties du corps exprime cette multiplication de la présence du corps eucharistique dans tous les points de l'hostie et dans toutes les hosties consacrées. De même que la nature exige la présence de l'âme toute entière dans chacune des parties du corps qu'elle vivifie, ainsi, dans l'ordre surnaturel de la grâce, la divine Miséricorde a-t-elle voulu que le corps vivificateur du Christ fût présent, à sa manière, dans tout son corps mystique, qui est l'Eglise. C'est là une comparaison qui, sans expliquer le mystère, en donne une idée.

On peut encore tirer une analogie de la parole humaine. Une seule parole, sortant de la bouche d'un seul, frappe une nombreuse réunion d'hommes : chacun la reçoit, elle va être présente aux oreilles et à l'intelligence de chacun d'eux ; cependant elle continuera de demeurer dans l'esprit de celui qui l'a proférée : ainsi la

présence du corps du Christ se répand-elle dans toutes les hosties consacrées sur la terre, et demeure-t-elle en même temps au ciel de la gloire.

Saint Augustin indique une autre analogie tirée des différents états de la parole. La pensée conçue dans l'esprit est une parole intérieure; revêtez-là d'un son, elle devient la parole extérieure, laquelle peut être écrite ou parlée. Ce sont quatre états divers d'une même parole. Eh bien, la parole intérieure rappelle le Verbe éternel conçu dans le secret du Père ; la parole extérieure, le Verbe incarné, revêtu d'apparences qui le traduisent, la parole écrite, consignée dans un manuscrit, c'est le Verbe incarné, présent dans un seul lieu, le trône de la gloire ; mais la parole parlée, qui frappe à la fois tous ceux qui l'entendent et se crée autant de séjours qu'elle a d'auditeurs, représente bien la présence sacramentelle du Christ sur tous les autels.

Sans doute ces rapprochements pèchent en plusieurs points : ce ne sont que des analogies : mais en ces images faciles à comprendre, nous découvrons quelques traits du mystère incompréhensible et cette vision facilite et rend plus pleine l'adhésion de notre intelligence au grand secret du mystère de foi...

Saint Anselme se sert d'une autre comparaison : celle de la source, du ruisseau et du lac. Comme le Fils est engendré du Père, comme le Saint-Esprit procède de l'un et de l'autre, de même, dit-il, le ruisseau découle de la source, et le lac découle de l'un et de l'autre. Or, il peut arriver que seul le ruisseau soit, pour ainsi parler, revêtu d'un corps, comme quand il coule

dans les canaux de plomb, de pierre ou de toute autre matière. Alors, en effet, bien que l'eau soit la même dans la source, dans le ruisseau et dans le lac, dans le seul ruisseau l'eau est revêtue de canaux : ainsi, bien que l'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit soit unique et la même, cette essence dans le Fils seul néanmoins est unie au corps. Et comme là où sont les canaux, là le ruisseau est voilé et recouvert d'une enveloppe corporelle, tandis qu'ailleurs l'eau reste libre et apparente : de même, là où est le pain de froment dûment consacré, là est le Fils de Dieu incarné.

En dehors de là, il est par toute la terre sans corps comme le sont le Père et le Saint-Esprit, avec lesquels il n'a qu'une seule essence ou nature. Et comme le ruisseau peut être renfermé par des canaux en plusieurs lieux, de même le Fils de Dieu peut être, en plusieurs lieux, uni au corps sous les voiles du Sacrement. Cette figure, bien qu'elle convienne peu et soit étrangère au sujet, peut toutefois satisfaire en quelque façon la dévotion de ceux qui ne s'appuient pas uniquement sur des raisons et des arguments, mais qui se reposent surtout sur la foi.

C'est ici du reste le cas de rappeler la parole de saint Jean Damascène : « *Comment cela se fera-t-il*, dit la Vierge à l'ange qui lui annonce le mystère de l'Incarnation ? L'ange lui répond : *Le Saint-Esprit viendra en vous, et la puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Vous me demandez, vous, comment le pain se changera au corps du Christ ? Je vous réponds : Le Saint-Esprit viendra, et il opérera ces merveilles

qui sont au-dessus de la nature et au-dessus de l'intelligence. L'exemple de la bienheureuse Vierge doit vous suffire, elle qui a conçu le Fils par la foi qu'elle a eue dans la parole de l'ange. »

ASPIRATIONS A JÉSUS-HOSTIE

O Dieu très-aimable, ô le bien souverain, infini, je vous aime, je vous aimerai éternellement ; je vous embrasse de toute l'affection de mon esprit et de mon cœur, je vous serre très-étroitement des bras de l'amour ; vous êtes le très-doux et très-désirable bien de mon cœur, son éternelle suavité ; vous seul me suffisez. O Dieu très-aimable et très-doux, la vie de mon âme, la joie de mon cœur ! mon Dieu, mon amour, le cher objet de mes vœux, je vous aime. O ma douceur, ma joie, mes délices, je vous aime autant que je puis, autant que j'en suis capable, mais non autant que je dois. Oh ! si je pouvais vous aimer mille fois plus encore, oh ! si je pouvais vous aimer d'un amour infini.

O Dieu très-doux, transpercez mon cœur de la flèche de votre amour, blessez-le de la blessure de la divine charité. Donnez-moi de vous aimer, ô mon Seigneur, car je ne puis vous aimer sans vous. Oh ! si je pouvais attirer et renfermer dans mon cœur tous les cœurs créés avec

Sainte GERTRUDE — ***-1336 — naquit à Islèbe, dans la Haute Saxe et mourut abbesse de Rodersdorf, monastère de l'ordre de saint Benoît, après avoir édifié ses contemporains par ses vertus et sés écrits. Sainte Gertrude a tracé le portrait de son âme dans le livre des *Révélations*, récit admirable de ses communications avec Dieu et des transports de son amour

toutes leurs affections, pour vous aimer de tout cet amour ! Oh ! si vous me donniez, pendant une heure seulement, le très-ardent amour des Séraphins, afin que j'allume dans tous les cœurs de tous les hommes le feu de votre amour ! Hélas ! et combien je suis affligé, ô mon doux amour, quand je songe que vous n'êtes point aimé. Quelle est ma douleur de vous voir méprisé, délaissé, offensé, injurié. Je compatis aux opprobres, aux ignominies, dont vous êtes l'objet, ô mon doux amour. Certes, s'il était en mon pouvoir, je vous indemniserais à moi seul, et de grand cœur, de tout le détriment causé à votre gloire, ô mon Dieu, et s'il m'était donné de réunir aujourd'hui dans mon cœur, et jusqu'à mon dernier soupir, tous les tourments que l'ardeur des saints désirs ont jamais fait endurer à vos amis, avec quelle joie je les accueillerais afin de vous offrir dans mon cœur une habitation moins indigne, afin de réparer tout ce que l'excellente et inestimable dignité de votre grâce essuie de rebuts et d'opprobres de la part des ingrats.

(Sainte Gertrude, xiv[e] siècle, *Révélations*, Liv. iv).

VIII

Merveilles relatives aux lois du temps.

La foi enseigne que depuis l'origine de l'Église jusqu'à la fin des âges, les fidèles ont reçu et recevront chaque jour le corps du Christ dans l'Eucharistie, sans que cet aliment divin en soit

jamais diminué. On le mange dans une hostie, il demeure dans celle que l'on conserve.

C'est un exemple de cette merveilleuse durée qui se lit au troisième *Livre des Rois*, où le muid d'huile d'olive et l'hydre de farine de la veuve de Sarepta, suffirent pendant plus de trois ans à la nourrir avec son fils et le prophète Elie. Et la multiplication des pains, ce miracle par lequel le Sauveur avec cinq pains et deux poissons rassasia tant de milliers d'hommes, ne nous dit-elle pas que la Toute-Puissance divine peut conserver le corps du Christ de manière que la manducation ne le diminue ni le consume?

Voyez aussi ces moissons qui couvrent les campagnes: voilà soixante siècles que l'homme se nourrit de froment et néanmoins par les soins de la maternelle providence de Dieu qui féconde le labeur humain, il y a plus de froment aujourd'hui que lorsqu'on commença de le cultiver.

Un autre exemple: Vous avez un flambeau à la main; allumez à sa flamme dix autres flambeaux, autant de flambeaux que vous voudrez; toutes ces flammes empruntées à la première ne la diminueront point, et elles n'en seront pas elles-mêmes moins lumineuses pour avoir été prises en grand nombre au même foyer. La puissance de celui qui conserve ainsi l'intégrité de la flamme, malgré les emprunts qu'on lui fait, ne pourra-t-elle pas conserver l'intégrité de son corps, malgré le nombre de ceux qui de siècle en siècle, s'en nourrissent?

Le corps eucharistique a donc cette propriété de la lumière, de pouvoir se communiquer à

l'infini, sans diminution ; et c'est, entre beaucoup d'autres, une des raisons qui ont porté l'Église à ordonner qu'il y eût toujours des lumières sur l'autel pendant les saints mystères.

AMOUR A JÉSUS-HOSTIE

Mon amour, ô Dieu de l'Eucharistie ! Que ne puis-je rester jour et nuit près de votre prison d'amour ! oh ! que du moins je sois continuellement d'esprit là où l'amour vous tient enchaîné pour nous !.. Je ne puis penser à vous, ô mon bien-aimé, sans être comme hors de moi-même, sans être toute transportée en vous, ô ma félicité, mes délices, ma vie ! Je ne suis bien qu'à côté de vous ! Comme je désire toujours vous aimer davantage, ô mon cher maître ! Que je voudrais pouvoir vous faire connaître et aimer de tant d'âmes encore assises dans les ténèbres ! Oh ! que j'envie le sort de ces missionnaires zélés qui traversent les mers, qui affrontent les supplices et la mort pour gagner des âmes à Jésus-Christ ! O Seigneur, pourquoi m'avez-vous faite si peu de chose et m'avez-vous donné des désirs si grands, si ardents, que je ne pourrai jamais mettre à exécution ? Je languis et je souffre du besoin de me sacrifier pour conquérir une âme à Jésus ! Mais pourquoi me plaindre de cette langueur et de cette souffrance ! Je les aime ! Augmentez, Seigneur, mes souffrances

Marie EUSTELLE — 1814-1842 — pieuse jeune fille et simple ouvrière de Saintes, au diocèse de la Rochelle, justement appelée *l'Ange de* l'Eucharistie, ne vivait que de la pensée et de l'amour de nos saints Mystères. Voir sa *Vie* et ses *Ecrits.* (*Périsse édit.*)

avec mes désirs. Puisque je ne puis rien, qu'ils suppléent à mon impuissance! Que je procure votre gloire autant qu'il est en moi de le faire.

O Jésus, je voudrais vous aimer comme une sainte Thérèse, comme un saint François Xavier! Que je vous aime, Seigneur, autant que vous le désirez! Mon cœur est bien petit; mais vous pouvez l'agrandir et le remplir de votre amour, à tel point que j'en meure. C'est tout ce que je désire! Exaucez-moi, doux Jésus! L'amour profane fait mourir. Pourquoi l'amour de Dieu, s'il était bien ardent, ne ferait-il pas mourir aussi? Jésus, Jésus! Nom si doux à mon cœur, Jésus, embrasez-moi tellement que je puisse expirer au pied de l'autel, près de ce tabernacle qui renferme l'amour. O tabernacle chéri! Que ne suis-je à ta place? Tu ne comprends pas ton bonheur! Alors je posséderais mon Jésus comme toi, continuellement, nuit et jour. Mais que dis-je? Stériles désirs qui ne seront jamais satisfaits!

O Jésus! il me semble vous entendre me dire: « Que veux-tu, ô ma fille? Chaque matin je viens reposer sur l'autel de ton cœur par la communion? » Oui, mais mes désirs augmentent en proportion. Je voudrais toujours avoir Notre-Seigneur sacramentellement dans mon cœur ou au moins être continuellement au pied de l'autel depuis le matin jusqu'au soir, depuis le soir jusqu'au matin...

Ah! pourquoi ne suis-je pas renfermée avec ce digne ami dans sa chère prison, toujours, toujours! Quand j'y pense, mon cœur me laisse pour aller à Jésus: je n'ai plus de force et je lui

dis : « Soutenez-moi, car je languis d'amour ! »
(Marie Eustelle, xixe siècle. *Vie et Œuvres*).

IX

Merveilles relatives aux lois de la situation.

Quelques-uns ont pensé que le Christ dans le Sacrement avait la même attitude que dans le ciel, à la droite de son Père. Car comme Dieu le Père est partout, d'après ces paroles de Jérémie : *Je remplirai le ciel et la terre*[1], dit le Seigneur ; partout où est le corps de Jésus-Christ, Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, c'est-à-dire qu'il jouit en repos des biens les plus parfaits ! Et ce n'est pas un obstacle, comme ils le disent, que souvent l'hostie soit portée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, tantôt dans un lieu, tantôt dans l'autre, et qu'elle soit tournée dans divers sens ; parce que, comme l'homme qui est dans un vaisseau, ou qui est à cheval, quel que soit le mouvement du navire, ou quelle que soit la marche du coursier, n'en est pas moins assis et en repos, bien que son âme soit agitée, on peut dire pareillement qu'il en est ainsi dans le cas proposé...

Mais il est bien plus vrai de dire que l'on ne peut attribuer au Christ aucune attitude, parce qu'il est dans l'Eucharistie seulement en vertu de sa substance et non en vertu de sa quantité, laquelle est le point d'où découlent les propor-

1 xxiii, 14.

tions des corps et leurs différentes positions dans l'espace [1].

ÉLÉVATION A JÉSUS-HOSTIE

Divin Jésus, Sauveur des hommes, roi des anges et seigneur du monde, et par-dessus tout cela Fils unique de Dieu, qui êtes le choisi entre mille, et qui êtes élevé par cette dignité au-dessus de toute créature; je m'estime infiniment heureux d'avoir reçu l'être pour contempler en vous cette grandeur, et pour en remercier votre Père pendant toute l'éternité. Seigneur Jésus, qui vous mettez en tant de lieux, afin de multiplier vos louanges et vos remercîments envers Dieu, que je puisse être en vous multiplié partout et être présent en esprit à tout le monde, pour adorer et pour glorifier les richesses et l'amour de votre Père en vous ; et qu'après le royaume de la foi, je puisse être présent en tous vos anges et en tous vos saints, qui sont vos véritables tabernacles et vos temples vivants, pour y être avec eux une hostie de louange et de remercîments, consommés pour jamais en votre saint amour.

(M. OLIER XVII[e] siècle, *La journée chrétienne*).

1 Sans doute la piété peut se représenter le *Christ* tantôt comme Enfant de Bethléem, tantôt comme le Sauveur assis au puits de Jacob, tantôt comme la victime crucifiée du Calvaire, ou enfin comme le Roi de la cour céleste assis sur son trône ; l'Eglise autorise sur les pains à consacrer différentes images pieuses ; si elles aident à prier, qu'on s'y complaise, mais que l'on se souvienne bien que ces représentations n'ont de réalité que dans l'imagination qui les produit et nullement dans le Saint-Sacrement. Jésus réside en l'Eucharistie, il y est réellement et substantiellement avec la plénitude de son être divin et humain ; au delà de cela, nous ne pouvons plus rien affirmer sinon que les sens ne se le peuvent peindre et que la foi doit croire simplement

X

Merveilles relatives aux lois du vêtement.

Nous croyons par la foi, et l'Eglise Catholique enseigne que le corps glorieux de Jésus-Christ est véritablement sous le Sacrement, et qu'il y est véritablement dans un état de gloire. Il ne découvre cependant pas cet état de gloire à nos regards, il nous réserve cette vision pour la céleste patrie, et la manifestation de cette gloire ne convient ni au Sacrement ni à notre foi, *puisque nous ne marchons maintenant qu'au moyen d'un miroir et en énigmes.* D'assigner donc des formes ou des couleurs à cette gloire, c'est impossible, toujours en vertu de cette loi, que le vêtement et les formes doivent reposer sur la quantité des êtres, et que le corps du Christ est là sans quantité.

Ce qu'il importe de savoir et de croire, c'est que dans le Sacrement existe véritablement et substantiellement le vrai corps glorifié du Christ, ce même corps qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sur la croix, qui est ressuscité le troi-

à sa très-réelle présence ; il est là, c'est toute l'Eucharistie. (*Tesnière op. cit. Ibid*). Cet ouvrage magistral devrait se trouver dans la bibliothèque de tous ceux qui veulent étudier et connaitre l'Eucharistie.

Jean-Jacques OLIER — 1608-1657 — fondateur et premier supérieur de la communauté des prêtres et du séminaire de Saint-Sulpice à Paris, naquit dans cette ville. Prêtre d'une charité ardente et d'une piété tendre. M. Olier jouit d'une grande réputation de science et de vertu ; Bossuet l'appelle *virum præstantissimum ac sanctitatis odore florentem.* On a de lui plusieurs ouvrages de spiritualité, tous remplis d'onction. Les *Sulpiciens* continuent dignement la mission de leur saint fondateur en France et en Amérique.

8

sième jour, et qui, monté au ciel, s'est assis pour jamais à la droite du Père Tout-Puissant.

SAINT THOMAS, XIIIe siècle, Opuscule LVIII, *sur le Sacrement de l'Eucharistie, considéré au point de vue des dix prédicaments*).

PRIÈRE A JÉSUS-HOSTIE

O Jésus, mon très doux Seigneur, transpercez les profondeurs de mon âme de l'aiguillon bienfaisant et plein de suavité de votre amour. Blessez le fond de mon cœur de cette charité véritable, inébranlable et vraiment apostolique, afin qu'il brûle réellement, qu'il languisse et se dissolve sans cesse sous l'action de votre seul amour et du besoin qu'il a de vous. Que mon âme soupire et se sente défaillir en pensant à vos tabernacles ; qu'elle désire se fondre et être avec vous. Donnez à cette âme d'avoir uniquement faim de vous, vrai pain de vie descendu du ciel, pain des Anges, nourriture des âmes saintes, notre pain de chaque jour, notre pain par excellence, renfermant toute saveur et tout enivrement de suavité, vous que les Anges désirent contempler. Que mon cœur ait toujours faim de vous, qu'il fasse de vous sa nourriture, et que mon âme soit remplie tout entière de la douceur de cette manne divine. Qu'elle ait toujours soif de vous, ô source de la vie éternelle, source de la sagesse, fontaine de la science et de l'éternelle lumière, torrent de volupté, torrent qui portez l'abondance dans la maison du Seigneur. Qu'elle vous désire en tout temps, qu'elle vous cherche,

qu'elle vous trouve, qu'elle se porte vers vous, qu'elle arrive jusqu'à vous, qu'elle médite sur vous, qu'elle s'entretienne de vous, qu'elle agisse en tout pour votre louange et la gloire de votre nom, en toute humilité et discrétion, en tout amour et allégresse, en toute promptitude et affection, en toute patience et avec une paix parfaite, en toute longanimité et persévérance jusqu'à la fin.

Vous seul soyez en tout temps mon espérance, ma joie, mon bonheur, ma confiance, ma richesse, mon amour, mon repos, ma tranquillité, ma douceur, ma suavité, ma nourriture, ma réfection, ma garde, mon soutien, mon attente, mon refuge, mon secours, mon rafraîchissement, ma patience, ma protection, ma réponse, ma parole, ma méditation, mon action, mon trésor. Qu'en vous seul soient fixés, établis et implantés d'une manière immuable et pour toujours mes entretiens, mes pensées, mes œuvres, mes richesses, mon âme et mon cœur.

SAINT BONAVENTURE, XIIIe siècle, *L'aiguillon de l'Amour divin.* Prologue, (*Edit. Vivès*).

ACTES DES PRINCIPALES VERTUS AU PIED DU SAINT-SACREMENT

ACTE DE FOI

Auteur de la foi, ô mon Sauveur Jésus, je crois fermement tout ce que l'Eglise croit et enseigne ; je le crois sur votre parole, je le crois comme l'expression même de la vérité, et, pour

attester la sincérité de ma croyance, je suis prêt à mourir mille fois.

Ah ! de grâce ! que ma vie marche à l'unisson de cette foi que vous avez implantée au fond de mon âme et que je traduise dans les œuvres ce que je confesse de bouche !

Vos témoignages, Seigneur, sont infiniment dignes de croyance[1] ; que ne m'y suis-je toujours conformé !

Ecrits des livres Saints, traditions Apostoliques, décrets de l'Eglise, tout est vrai, je le dis et voudrais le redire au prix de mon sang.

Il est vrai, de tous points vrai, ô Jésus, que le mystère de l'auguste Trinité est le mystère d'un seul Dieu en trois personnes ; je le proclamerai hautement, s'il le faut, au milieu du fer et du feu.

Oh ! fasse le ciel que cette foi que vous avez apportée au monde et que vos apôtres ont prêchée ne soit jamais ni obscurcie, ni amoindrie !

Je crois en vous, ô vérité souveraine ; mais *puisque la foi sans les œuvres est morte*[2], donnez-moi de la vivifier sans cesse en moi par la patience, la charité et toutes les vertus.

Je vous rends grâces, Seigneur, de m'avoir donné cette foi qui m'a fait vous connaître, je vous rends grâces aussi de m'avoir donné d'être chrétien et membre de l'Eglise catholique.

Jean BONA — 1609-1674 — né à Mondovi, petite ville du Piémont, embrassa, dès l'âge de quinze ans, l'ordre des Cisterciens, et devint successivement prieur d'Asti, abbé de Mondovi, et en 1651 général de son ordre ; crée cardinal à soixante ans, il mourut à Rome et fut enseveli dans le monastère de saint Bernard aux Thermes. Ses *Œuvres* comprennent plusieurs *traités savants* et des *livres de piété* que prêtres et fidèles liront avec beaucoup de fruit. Le cardinal Bona mérite d'être rangé parmi les Pères et les Docteurs de l'Eglise.

1 Psalm., XCII, 15. — 2 1 Jac., II, 26.

Je crois en vous, Père increé, Fils unique, Esprit-Saint qui procédez et du Père et du Fils. Vous êtes mon Dieu, vous êtes mon principe, vous êtes ma fin dernière, vous serez ma béatitude éternelle, je le crois, je le crois.

Je crois que vous vous êtes fait homme, ô Jésus, pour mon salut. Je crois à vos souffrances, je crois à votre mort. Je crois *que vous êtes là,* ô merveille de votre puissance ! dans ce Sacrement, et comme Dieu et comme homme. Je crois tout cela comme je crois tout ce que l'Eglise croit ; je crois et j'adore, j'adore et j'aime !

Otez, Seigneur, ôtez le voile qui est sur mes yeux, et je considérerai les merveilles qui sont renfermées dans votre loi. Que vos paroles sont douces à mon âme ! Elles le sont plus que le miel ne l'est à ma bouche[1].

Oh ! si je pouvais prêcher ma foi dans le monde entier, si je pouvais convertir les infidèles, comme je le ferais avec joie, dussè-je pour cela endurer tous les tourments !

Que ne puis-je, ô mon Dieu, persuader à toutes les intelligences de croire en vous, à tous les cœurs de vous aimer, à toutes les volontés de vous servir !

Arrière, hérétiques de tous noms, arrière, enfants du démon et peste des âmes ; je vous exècre, je vous ai en abomination, avec l'Eglise de Dieu je vous dis anathème.

Tout ce que la foi me dit, je le crois comme si je le voyais de mes yeux. Augmentez, Seigneur, confirmez cette foi dans mon âme ; avec elle pour

1 Psalm., CXIII, 18, 103.

guide je comparaîtrai plein de confiance devant votre tribunal, à quelque heure qu'il vous plaise de m'y appeler, parce que je crois et j'espère vous voir dans la terre des vivants.

ACTE D'ESPÉRANCE

Très-clément Jésus, malgré le nombre et la grandeur de mes fautes, m'appuyant sur votre miséricorde et sur les bonnes œuvres que je veux faire avec le secours de votre grâce, j'espère jouir un jour de votre gloire au ciel.

Serais-je coupable des péchés de tous les hommes, je ne laisserais pas d'espérer en vous, parce que votre miséricorde surpasserait encore mes iniquités.

Je me réjouis, Seigneur, en constatant qu'il n'y a rien en moi qui puisse m'être un soutien solide ; je suis dans l'allégresse en pensant que mon seul espoir est en vous, en vous qui êtes vraiment mon unique refuge et ma seule force.

Vous avez dit, ô Jésus, et je m'en tiens à votre parole : Sans moi vous ne pouvez rien. Que me reste-t-il donc à faire, sinon à tourner mes regards vers vous, et vous, à venir à mon aide ?

J'accours à vous, Seigneur, et je vous demande cette vertu de l'espérance, afin que confiant en vous avec la consolation des divines Ecritures, je ne sois pas confondu.

Tout mon espoir, toute ma confiance reposent en vous, très-doux Jésus, s'appuient sur votre précieux sang. C'est en lui que je vis, par lui que je souhaite arriver jusqu'à vous, ne devant rien à moi, mais tout à vous.

Me déchirent les épines, m'accablent les croix, dons de votre Providence, ô Père très-aimant, j'espérerai toujours en vous,persuadé que si j'étais plongé au fond des enfers, votre droite saurait m'en arracher.

Elle est grande, elle est vraiment grande votre miséricorde, ô mon Dieu ; eh bien ! c'est en elle que je place mon espérance et ma joie.

Faites paraître d'une manière éclatante vos miséricordes, vous qui sauvez ceux qui espèrent en vous ; gardez-moi comme la prunelle de l'œil ; protégez-moi en me mettant à couvert sous vos ailes.

Il est bon de se confier au Seigneur, plutôt que de se confier dans l'homme ; il est bon d'espérer au Seigneur, plutôt que d'espérer dans les princes.

Seigneur des armées, heureux l'homme qui espère en vous. C'est par vous que je serai délivré de la tentation, par vous que je surmonterai toutes les difficultés qui se rencontrent sur la voie du salut.

J'espère ou mieux je suis assuré, ô Dieu tout puissant, que je puis obtenir de vous tout ce qui m'est nécessaire pour mon salut ; et parce que votre Fils, mon Rédempteur, m'a mérité tous les biens, ma confiance en ses mérites est telle que le bien que je désire, je ne l'attends plus, je le possède en quelque sorte.

J'ai espéré en vous, Seigneur, j'ai dit : vous êtes mon Dieu ; mon sort est entre vos mains.

Oh ! s'il arrivait, si de suite il arrivait votre règne, mon souverain bien, ce royaume que j'espère, que j'attends, que je désire de tout mon

cœur ! Qu'il arrive, qu'il arrive de suite, c'est le royaume de tous les siècles, c'est la possession totale du bonheur parfait !

ACTE DE CHARITÉ ENVERS DIEU

Je vous en supplie, très-doux Sauveur, régnez sur mon cœur. Loin de moi à tout jamais tout autre amour que le vôtre, ô mon bien par excellence.

Brûlez-moi des feux de votre beauté, ô Beauté reine de mon cœur ; je vous sacrifie tout, jusqu'au plus intime de mon être.

Vive Jésus, le souverain puissant et fort de mon cœur, sur ce cœur, ô Sauveur, commandez en maître absolu. Oh ! que je suis heureux de penser que votre règne ne saurait avoir de fin.

Des milliers de cœurs vous ont tendrement aimé, des milliers de cœur peuvent encore vous chérir, que ne les ai-je tous réunis dans le mien pour vous aimer et vous chérir, comme vous le méritez !

Oh ! puissè-je, puissè-je, Seigneur, l'amabilité même, vous faire rechercher et aimer, vous seul, de tous les fils d'Adam !

Triomphez, mon amour, ma lumière, mon guide ; qu'en dehors de vous tout me soit ordure et vanité !

O mon amour, mon principe et mon tout, je ne veux que vous, je ne désire que vous.

Ma joie, ma grande joie, c'est que vous soyez Dieu, Dieu bon, et parfait, immense, infini, juste, sage, puissant, incompréhensible. Je vous

aime à cause de vous-même, et je me réjouis de vos faveurs pour ce seul motif qu'elles sont vos faveurs à vous.

Je m'élance vers vous, ô Jésus, de toute l'ardeur de mon âme, je bondis de joie dans l'océan de votre bonté ; je chante d'aise que tous les anges et tous les saints vous adorent et vous louent.

Que ne puis-je vous aimer autant que vous êtes aimable ! Mais puisque cela est impossible à la créature, que je vous aime du moins, selon tout mon pouvoir, comme je le dois !

Remplissez, ô mon Dieu, mon âme de votre amour, afin que dévoré tout entier, tout entier consumé par lui, je meure sous son étreinte.

Combien je me repens d'avoir aimé autre chose que vous ! Ah ! que ne m'est-il donné de faire revivre le passé et de le noyer dans votre amour?

O très douce vie de mon âme, que mon cœur défaille en vous. Que désirè-je autre chose dans le ciel, que cherchè-je autre chose sur la terre, sinon vous ?

Je ne vous ai demandé qu'une grâce, ô Seigneur, je la chercherai uniquement; c'est d'habiter dans votre maison tous les jours de ma vie.

Que mon dernier souffle soit un souffle d'amour ; que je meure de votre amour, ô mon Dieu ; que ma vie qui n'a pas commencé par l'amour se termine dans l'amour ; et que mon dernier acte soit un acte d'amour.

ACTE DE CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Avec votre amour, accordez-nous, Seigneur, l'amour du prochain, amour qui nous fasse aimer nos frères, comme vous nous aimez vous-même et porter les fardeaux les uns des autres.

Donnez-moi, Seigneur, d'aimer non pas seulement de bouche et de parole mais en réalité et par les œuvres, en sorte que je ne fasse jamais à autrui ce que je ne voudrais pas qui me fût fait à moi-même.

Oh ! combien je gémis de n'avoir pas rendu aux hommes les services qu'aidé de votre grâce je pouvais leur rendre.

Injures et offenses par pensées, paroles ou actions commises à l'égard de mon prochain, je déteste tout et suis prêt à tout réparer, s'il est nécessaire. Eclairez-moi, ô mon Sauveur, et faites-moi agir.

Amant des hommes, Sauveur Jésus, je vous prie pour tous ceux qui me persécutent, pour ceux qui me calomnient, pour ceux qui m'ont offensé. Donnez-leur le salut de l'âme et la santé du corps.

Que tous les pécheurs rentrent en eux-mêmes et se convertissent à vous, ô Dieu très-clément.

Abaissez, je vous en conjure, l'orgueil des impies ligués contre votre Eglise, qu'ils reconnaissent la vérité.

Je me propose, ô mon Seigneur, de supporter avec égalité d'âme, moyennant le secours de votre grâce, toutes les injures, toutes les avanies, et de ne jamais haïr mon prochain, quelque tort qu'il me fasse.

Que ne puis-je, je le ferais de si grand cœur! que ne puis-je répandre mon sang pour le salut de mes frères, spécialement de mes frères coupables envers moi de quelque faute! Affermissez-moi dans cette disposition.

Je vous en supplie, ô mon Dieu, par les entrailles de votre miséricorde, convertissez les âmes qui s'attachent aux biens de la terre, celles aussi qui recherchent les voluptés des sens.

Je voudrais, avec quelle ardeur vous le savez, au prix de ma vie, je voudrais pouvoir arracher à l'erreur tous ses partisans.

Plût au ciel que le monde entier crût en vous et vous connût! Que les peuples, ô Dieu, publient vos louanges; que tous les peuples vous louent. Que la terre entière vous adore et vous chante un hymne de reconnaissance.

Je vous aime, Seigneur, de tout mon cœur, et en vous et à cause de vous j'aime mon prochain.

Je me réjouis avec mes frères, s'ils sont dans la joie; s'ils sont dans la tristesse, je pleure avec eux; je voudrais éloigner d'eux tout mal, je voudrais les combler de tout bien.

C'est avec bonheur que je viendrais au secours de tous les nécessiteux, que je donnerais, s'il était en mon pouvoir, le pain à ceux qui ont faim, le vin à ceux qui ont soif, que j'exercerais en un mot les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles.

ACTE DE PATIENCE

S'il vous a fallu souffrir, ô Seigneur Jésus, et entrer ainsi dans votre gloire, comment irai-je au ciel sinon par le chemin royal de la croix?

J'ai reconnu, Seigneur, que l'équité est la règle de vos jugements, et que vous m'avez humilié selon votre vérité.

Souffrir tous les tourments de l'enfer plutôt que d'enfeindre votre justice, ô mon Dieu !

Je ne murmurerai pas sous le poids de votre colère, Seigneur, car j'ai péché contre vous. J'ai reconnu votre main dans la prospérité, pourquoi ne la reconnaîtrai-je pas dans le malheur?

Dans l'adversité je veux penser à vous, ô bon Jésus, à vous qui par amour pour moi avez supporté la contradiction.

Que ne me trouvez-vous digne de souffrir pour votre nom le mépris, la pauvreté et toutes sortes de tourments!

Quelque fatigue qui me survienne, je l'endurerai avec patience à cause de vous. Tentations, peines de l'esprit, maladies, douleurs et angoisses, avec votre assistance je supporterai tout, je vaincrai tout.

Loin de moi, Seigneur, la pensée de cesser un instant de marcher à la poursuite de la perfection chrétienne ; sous votre égide je triompherai de toutes les difficultés.

Loin de moi la pensée de renoncer à la vertu par amour de la vie, ou par crainte de la mort. Dussè-je porter, moi seul, les misères et les calamités du monde entier, jamais je ne vous abandonnerai.

Imprimez donc dans mon cœur, ô Dieu puissant et fort, votre force et votre puissance; je désire vous suivre dans l'affliction et dans la désolation tant intérieure qu'extérieure.

Me voici en votre présence, ô mon Dieu, comme une bête de somme; vous savez quelle est ma charge, accordez-moi de la porter avec patience, afin que par le chemin de la croix j'arrive jusqu'à vous.

Je me déclare prêt à tout endurer sans plainte, avec joie, et égale humeur.

Oh! si j'avais la patience du saint homme Job! si j'avais la constance des saints Martyrs!

Oh! s'il m'était donné d'être martyrisé pour votre cause, Seigneur, ma force, Seigneur, mon refuge! si pour vous j'étais brûlé vif! si avec le glorieux Laurent j'étais dévoré par les flammes!

Châtiez-moi, Seigneur, afin que votre miséricorde me reste; frappez-moi, afin que je recouvre votre héritage; augmentez mes souffrances, mais redoublez ma patience.

ACTE D'HUMILITÉ

Humilité, joyau précieux entre tous, quand te posséderai-je? Quand te rendrai-je, avec tout mon être, l'hommage qui t'est du? Quand serai-je paré de ta splendeur, de ta beauté?

Que je vous connaisse, que je me connaisse, ô mon Dieu; en vous sont tous les biens, je ne suis rien.

Ce que je choisis, ce que je désire, ce que je veux, bon Jésus: être le plus petit, le dernier

dans votre maison plutôt que d'habiter jamais sous la tente des pécheurs !

Je ne veux pas, Seigneur, non, je ne veux pas que les hommes me louent et m'honorent, parce que je suis indigne de tout honneur et de toute louange ; mais je veux, pour votre gloire, être méprisé, foulé aux pieds, traité comme le cadavre d'un chien.

Les voleurs eux-mêmes, les sacrilèges, ô miséricordieux Sauveur, comblés des biens et des faveurs que dans votre bonté vous n'avez cessé de répandre sur mon âme, vous serviraient mieux que moi.

J'ai péché, Seigneur, et avec la multitude de mes iniquités je ne suis pas digne de regarder le ciel.

Toute la création est à vos pieds, ô mon Dieu ; seul je m'éloigne de vous, écrasé sous le poids des fautes accumulées de ma vie.

D'où me vient ce fol orgueil, Jésus, d'oser tirer gloire de tant de péchés qui, en un instant, peuvent me précipiter en enfer ?

Je m'abaisse, ô Seigneur, à cause de vous, au-dessous de tous les hommes, comme le plus vil, comme le plus méprisable, et je désire être regardé et traité comme tel.

Souffrir et être méprisé pour vous, telle sera ma devise : éclairez-moi, guidez-moi.

Ma bassesse et mon ingratitude me rendent indigne de vos faveurs, Seigneur ; je mérite d'être chassé de la société des hommes, j'empeste jusqu'à l'air de mes crimes.

Combien il serait à désirer que tous les hommes connaissant ma misère pussent me mépriser,

me reprocher mon indignité, me repousser loin d'eux.

Seigneur, je ne suis pas digne de fouler aux pieds ce pavé sur lequel marchent tant de vos serviteurs, auprès desquels je ne suis qu'un ver de terre, non plus un homme, mais le rebut des hommes et l'abjection du peuple.

Non, je ne veux rien faire qui soit au-dessus de mes forces et qui respire l'orgueil, car grand est l'abîme de ma fragilité et de mon néant; je ne suis rien, je ne puis rien sans vous.

Que je sois traité comme la pierre du chemin, que je sois chassé, pressé comme elle, ainsi le veulent mes péchés.

(CARDINAL BONA, XVII[e] siècle, *Chemin du Retour à Dieu*).





TROISIÈME PARTIE

LES FRUITS DE L'EUCHARISTIE

(*J. Marchand*)

SOMMAIRE. — Salut à Jésus-Hostie (*sainte Marguerite de Cortone*). — I. La grâce sanctifiante. — Pensée (*sainte Catherine de Sienne*). — II. L'augmentation de la foi. — Pensée (*B. César de Bus*). — III. Le renouvellement de l'espérance. — Pensée (*sainte Lidwine*). — IV. L'ardeur de la charité. — Pensée (*saint Vincent de Paul*). — V. L'union spéciale avec Jésus-Christ. — Pensée (*saint J. Chrysostome*). VI. Le goût spirituel. — Pensée (*B. Jean d'Avila*). — VII. La force d'âme. — Pensée (*saint Laurent Justinien*). — VIII. La rémission du péché véniel. — Pensée (*saint Léonard de Port Maurice*). — IX. La préservation des péchés mortels. — Pensée (*saint Bernard*). — X. Le frein de la concupiscence. — Pensée (*saint Cyrille d'Alexandrie*). — XI. La force contre les ennemis visibles et invisibles. — Pensée (*saint Jérôme*). — XII. L'obtention de la gloire éternelle. — Pensée (*saint Paulin de Nole*). — Prière (*saint Augustin*). — *Le Notre Père aux pieds de Jésus-Hostie* (*S. Bonaventure*).

SALUT A JÉSUS-HOSTIE

Me voici devant vous, ô mon Sauveur : je désire vous aimer, vous aimer autant qu'il est possible d'aimer. Je me jette dans les bras de votre miséricorde ; je veux me laisser, me quitter, m'oublier tout à fait moi-même pour ne penser qu'à vous seul, pour n'aimer que vous seul, pour me laisser conduire et diriger par vous seul, ô mon bien Souverain, ô mon Trésor, ô ma douce vie. Eh ! mon Sauveur, n'êtes-vous pas la vie par laquelle je vis, l'allégresse par laquelle je me réjouis, mon doux repos, le trésor de mon âme, mon Sauveur, mon Époux, mon Père, mon Dieu et mon tout ?

(SAINTE MARGUERITE DE CORTONE, XIII[e] siècle, *Sa vie*).

I

La grâce sanctifiante.

Le premier fruit de l'Eucharistie est la grâce sanctifiante. Celui qui s'en approche avec les dispositions convenables est assuré d'y trouver une augmentation de cette grâce. Cette grâce, ô enfant de lumière, est la lumière de l'âme, *c'est le don excellent, le don parfait, qui vient du Père des lumières* [1]. C'est un fruit très-noble et très précieux, qui nous *fait participer à la nature divine* [2]. Les autres sacrements nous communiquent ce don, mais celui-ci nous le communique avec une autre abondance, car c'est là, comme le chante l'Église, « que l'âme est remplie par la grâce. » Pourquoi cela ? Parce que l'Eucharistie contient celui qui est la source et l'origine de toute grâce, et parce qu'on y représente sa Passion, qui est le principe efficace de tous les dons célestes. La source renferme une beaucoup plus grande abondance d'eau que les ruisseaux qui en découlent. La lumière est plus abondante dans le soleil que dans les astres qui lui empruntent leur éclat. La vie est plus ardente au cœur et au cerveau que dans les autres membres. L'arbre est plus vigoureux à sa racine et au tronc que dans les plus petits rameaux.

Ces comparaisons ont pour but de nous faire

Sainte Marguerite DE CORTONE — 1247-1297 — né à Alviano en Toscane, se livra dans sa jeunesse à tous les désirs d'une nature corrompue ; elle expia ses fautes par une rude et longue pénitence, entra dans le tiers-ordre de saint François, où elle fut l'exemple de toutes les vertus, et mourut à Cortone.

1 Jac., I, 17. — 2 II Petr. I, 4.

comprendre que ce sacrement est aux autres sacrements ce que la source est aux ruisseaux, le soleil aux astres, la tête et le cœur aux membres, l'arbre à ses rameaux et à ses rejetons. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que la grâce y soit puisée plus abondamment que dans les autres canaux spirituels? Celui qui s'approche de la source, s'il apporte un vase suffisamment profond, pourra y puiser tant qu'il voudra. Le défaut ne vient pas de la source, s'il ne vient point du vase. Ce mystère contient une source d'eau vive et une source inépuisable, à laquelle tous peuvent boire et puiser. Là Jésus nous crie : *Si quelqu'un a soif, je lui donnerai de l'eau de la vie gratuitement* [1]. Approchez-vous donc avec un ardent désir, tout altéré et tout haletant, et dites avec la Samaritaine : *Seigneur, donnez-moi de cette eau* [2]. Ecriez-vous avec David dévoré par la soif : *Oh ! qui me donnera de boire de cette eau qui est dans la citerne de Bethléem* [3]. C'est là cette citerne de Bethléem, de la maison du pain céleste et du breuvage divin. Il faut donc que nous y apportions des vases larges et profonds, et que nous y puisions avec abondance cette eau vive, cette eau salutaire *qui rejaillit à la vie éternelle.* Ecoutez saint Cyprien s'exprimer avec une admirable éloquence à cet égard : « Il n'y a point de mesure ni de limite dans la participation à

Jacques MARCHAND — ***-1648 — Doyen et curé de Convin, s'est distingué par sa science et sa piété. Ses ouvrages, édifiants et utiles, renferment des choses curieuses qu'il serait difficile de trouver ailleurs. Nous donnons ici son Opuscule de *l'Arbre de vie et ses douze fruits*, traduit par Mgr Ricard, édité par Vivès et faisant partie des *Œuvres complètes* que nous nous faisons un devoir de recommander au clergé.

1 Apoc., xxi, 6. — 2 Joann., xx, 4. — 3 II Reg., xxiii, 4.

ce céleste présent, il coule largement, il ne connaît point de terme, il n'est enfermé dans aucune limite, il coule constamment, il déborde. Ouvrons notre poitrine altérée, il la remplira d'autant de grâces qu'elle est capable d'en recevoir.

Voulez-vous savoir plus clairement où cette eau vive prend sa source ! Saint Jean Chrysostome vous l'apprendra en vous conseillant de vous approcher comme pour boire au côté vivifiant de Jésus crucifié, dont les veines inépuisables laissent couler une liqueur salutaire. La source est donc le côté de Jésus-Christ, le côté du second Adam endormi sur la croix, le côté du Sauveur, le côté de celui qui est venu nous apporter un bain salutaire et un breuvage divin par l'eau et par le sang. Je le dis encore, l'origine de cette source de grâces est le sanctuaire auguste de la divinité, percé et ouvert, son cœur déchiré par l'amour qui vous présente la veine de la vie afin que vous la suciez tant qu'il vous plaira, que vous puisiez dans l'allégresse les eaux de la Rédemption aux sources du Sauveur, et que vous participiez à tous ses mérites qu'il vous a acquis par sa Passion et par son sang.

Voilà donc le premier fruit que nous pouvons cueillir sur notre arbre de vie, savoir la grâce sanctifiante qui donne la vie à l'âme. C'est à cause de cette grâce que ce Sacrement est appelé arbre de vie, fontaine de vie, pain de vie. C'est à cause de ce fruit que, parlant de ce mystère, le Rédempteur disait : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous* [1].

1 Joann., vi, 53.

PENSÉE

Regarde, disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, regarde dans quel état d'excellence se trouve l'âme qui reçoit en état de grâce ce pain de vie, cette nourriture des anges. En recevant ce Sacrement l'homme demeure en moi, et moi je demeure en lui ; car, comme le poisson est dans la mer et la mer dans le poisson, de même l'âme est en moi qui suis la mer pacifique, et moi je suis en elle. Or, dans cette âme demeure la grâce, parce qu'ayant reçu ce pain de vie en état de grâce, après que les espèces du pain sont détruites, la grâce y habite. Moi je lui laisse l'impression de ma grâce, comme fait un cachet qu'on pose sur une cire chaude ; lorsqu'on lève le cachet, l'impression y demeure, de même la vertu de ce Sacrement demeure dans l'âme, imprimée par la chaleur de ma divine charité et de la clémence du Saint-Esprit ; mais en même temps il y demeure encore la lumière de la sagesse de mon Fils unique qui éclaire l'œil de l'intelligence par cette même sagesse, afin qu'il voie la doctrine de la vérité, et cette sagesse s'y fixe fortement, en participant à ma propre force et à ma puissance, rendant l'homme fort contre ses passions, contre le démon et contre le monde, de sorte qu'on voit dans cette âme l'impression du sceau divin aussitôt qu'il est enlevé, et que les espèces étant consommées, le vrai Soleil revient à sa roue céleste. Admirez donc un tel Sacrement, et voyez combien vous êtes tenue de m'aimer et de m'en témoigner de la reconnaissance.

(SAINTE CATHERINE DE SIENNE, XIVe siècle, *Esprit des Saints illustres*).

Sainte Catherine DE SIENNE. — 1347-1380 — embrassa à l'âge de vingt ans, l'institut des sœurs de Saint-Dominique. Ses révélations, son zèle et ses écrits lui firent un nom célèbre. Elle réconcilia les Florentins avec Grégoire XI, pour lors à Avignon. L'éloquence de la négociatrice fut si vive, qu'elle engagea le pontife à quitter les bords du Rhône pour ceux du Tibre. Elle joua un grand rôle dans toutes les querelles du schisme.

II

L'augmentation de la foi.

Le second fruit de l'Eucharistie est l'illumination de l'esprit et l'augmentation de la foi. L'apôtre dit : *Le fruit de lumière est toute bonté, toute justice et toute vérité*[1]. Celui qui est enfermé dans ce Sacrement revendique ces titres d'honneur : « Splendeur de la gloire du Père, produisant la lumière de la lumière, lumière de lumière et source de lumière, jour qui illumine le jour ! » Ce Dieu communique ici sa lumière pour diriger nos pas dans la voie de la paix, de la bonté, de la justice, de la vérité, de l'éternité, afin que nous évitions les ténèbres de l'erreur, de la malice, de l'ignorance, de l'aveuglement éternel. Il nous montre à la faveur de cette clarté *les pièges que les esprits superbes avaient cachés dans la voie où nous marchons*, afin de nous saisir et de nous entraîner dans le noir chemin de la perdition. Aussi, croyez-m'en, enfant de lumière, aucune âme ne participe à cette clarté céleste et intérieure si elle ne communie fréquemment à ce Sacrement de lumière, à cet arbre brillant. Il est avéré que dans les endroits où l'on fréquente ce Sacrement, on connaît mieux les choses divines, on choisit plus aisément le bien et on évite plus facilement le mal. Toutes les fois que vous délibérerez sur une affaire concernant le salut, recourez à ce Sacrement, renvoyez-y tous ceux qui vous consultent sur leur état de vie, afin

1 Ephes., v, 9.

qu'après avoir chassé tous les épais nuages, il les bénisse, celui qui est la vie et la lumière des hommes, *il les éclaire du reflet de l'illumination de son visage, pour qu'ils connaissent sur la terre la voie du Seigneur et le salut de notre Dieu*[1]. Rien, en effet, n'est pour cela plus efficace que la participation du sacrifice eucharistique, de qui il est vrai de dire : *Le sacrifice de louange m'honorera et sera la route où je lui montrerai le salut divin*[2].

Quant à la foi, sa lumière s'augmente par ce Sacrement dont le nom est mystère de foi. C'est pourquoi, lorsqu'il vous arrive d'être enveloppé de doutes, de scrupules, d'hésitations, approchez-vous avec confiance, et dites avec cet homme qui présentait au Sauveur un enfant possédé et tourmenté d'un démon muet : *Je crois, Seigneur, mais aidez mon incrédulité !* Plusieurs, tout saisis par leurs scrupules, doutes et anxiétés, seraient tombés dans l'erreur et l'hérésie, s'ils n'eussent été fortifiés et éclairés intérieurement par la communion fréquente. Nous en avons un exemple dans les deux pèlerins d'Emmaüs : ces disciples ne reconnurent pas le Maître qui discourait avec eux sur les Ecritures et leur expliquait les mystères pendant la route. La parole de feu du Seigneur paraissait soulever quelque étincelle d'amour dans leurs cœurs endormis : *Est-ce que notre cœur*, disent-ils, *n'était pas enflammé au-dedans de nous, pendant qu'il nous parlait des Ecritures durant la route?* Et cependant leur esprit était

1 Psalm., XLIII, 29. — 2 Marc., IX, 29.

obscurci par un nuage ténébreux, leur foi en la résurrection du Sauveur est vacillante. Le flambeau de la vérité marchait avec eux, et néanmoins ils ne furent pleinement éclairés qu'en s'asseyant à la table où ils le *reconnurent à la fraction du pain* [1]. Alors le voile dont leur cœur était enveloppé se déchire, et tout un nuage de doute et d'hésitation disparaissant, la lumière de la vérité leur apparaît dans tout son éclat. Les saints Pères nous enseignent que cette fraction du pain était ou la présence réelle de notre sacrement d'amour, ou tout au moins un symbole de ses effets.

PENSÉE

Oh ! qu'heureuse est l'âme en laquelle Jésus-Christ entre par la communion, puisque le Seigneur ne saurait y venir sans y apporter toutes sortes d'avantages, comme durant sa vie, il n'entra jamais en aucun lieu et ne logea dans aucune maison qu'il ne portât grand profit à son hôte, comme aux noces de Cana, en la demeure de Zachée, chez Marie et Marthe à Béthanie.

(BIENHEUREUX CÉSAR DE BUS, XVIe siècle, *Instructions familières*).

III

Le renouvellement de l'espérance.

Le troisième fruit de l'Eucharistie est le renouvellement de l'espérance. Notre espérance repose

César DE BUS — 1544-1607 — embrassa l'État ecclésiastique et se dévoua entièrement à l'instruction des enfants du peuple. Il est le fondateur de la Congrégation de la *Doctrine chrétienne*. On lui est encore redevable de l'établissement des Ursulines en France ; il est l'auteur d'*Instructions familières* sur le catéchisme romain.

1 Luc., XIX, 35.

sur les mérites de Jésus-Christ ; mais ces mérites nous sont surtout communiqués lorsque nous participons à son corps, à son sang et à sa divinité. Comment alors notre espérance pourrait-elle être mieux réveillée, excitée, ranimée, renouvelée ? C'est à bon droit que chaque chrétien peut dire auprès de l'Eucharistie avec le Prophète : *Voici mon Dieu, mon Sauveur, j'agirai en toute confiance et je n'aurai point de crainte. Le Seigneur, qui est ma force et ma gloire, est devenu mon salut*[1].

Un jour, le roi David sentit son cœur tout obscurci et abattu par un nuage de tristesse et de défiance : ses ennemis l'insultaient en lui disant : *Où est ton Dieu ?* Mais il se réveille, il secoue la torpeur qui l'engourdissait, et s'écrie : *Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu : Espère en Dieu, car je le louerai encore, c'est lui qui est mon Sauveur et mon Dieu.* Et s'excitant encore à la confiance, il dit : *Je passerai jusqu'à l'endroit où repose le tabernacle admirable, jusqu'à la maison de Dieu en poussant des cris d'allégresse et de louanges*[2]. Oh ! comme tous ces élans conviennent bien aux chrétiens, lorsque l'ennemi du salut les pousse à la défiance. S'il leur offre des sujets d'anxiété, s'il leur demande : *Où est ton Dieu*[3] *?* ils peuvent répondre : Mon Dieu, le voici dans son sacrement, dans son tabernacle admirable, sous le voile des espèces. Ils n'ont qu'à passer jusqu'à la maison du Seigneur, à prendre la sainte Eucharistie avec des cris de joie et de

1 Psalm., LXVIII, 14. — 2 IIbid., XIII, 5. — 3 Psalm., XXX, 3.

louanges. Alors la fumée noire se dissipera, le désespoir du salut disparaîtra. Il s'évanouira en la présence de celui qui nous livre son corps en gage de ses promesses salutaires. C'est là que le Seigneur dit à l'âme : *Je suis ton salut* ; et que l'âme lui répond : *Vous êtes mon Sauveur et mon Dieu !*

Nulle part l'espérance n'est excitée comme dans ce mystère. Nulle part le fidèle ne peut chanter avec plus de raison : *Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance, je ne serai point confondu à jamais. Soyez-moi un Dieu protecteur et une maison de refuge pour me mettre en sûreté, car vous êtes ma force et mon asile ; à cause de votre nom vous me conduirez et vous me nourrirez ?* Oui, c'est là une maison de refuge, une citadelle et la force de tous les chrétiens. Là se trouvent une grâce de direction, une grâce de réfection et de nourriture, une grâce de force et de protection, une grâce de conduite et de salut. Là se trouve l'efficacité des deux noms du Seigneur : *Jésus-Christ* ; et cette efficacité y brille avec un souverain éclat, parce que c'est là qu'il nous nourrit dans sa bonté du pain vivant, qu'il nous oint de l'huile de la sainteté et de la grâce, quand il nous conduit au salut par un secours spécial, nous retire des lacets de Satan et des pièges du siècle, rétablissant l'homme dans l'état qu'il a perdu.

PENSÉE

Ce n'est pas un hôte ordinaire que vous recevez dans la maison de votre cœur, c'est le Roi des rois, c'est le Fils unique de la Vierge Mère qui réformera le corps de

votre humanité sur le modèle de son corps glorieux. C'est une nourriture qui rassasie pleinement l'âme pénitente qui le mange ; c'est une nourriture fortifiante pour l'âme qui veut avancer, mais que le travail de la vertu fatigue ; c'est une nourriture souverainement délectable aux Israélites selon l'esprit, qui, sortis de l'Egypte, marchent vers la terre de promission ; c'est une nourriture qui engraisse non les corps bien nourris, mais les cœurs dévots, non la chair affamée, mais les âmes que la maigreur afflige, non les corps paresseux, comme parle l'Apôtre, mais les esprits appliqués aux œuvres de la piété.

(Sainte Lidwine, xv[e] siècle, *Sa Vie*).

IV

L'ardeur de la charité.

Le quatrième fruit de l'Eucharistie est l'ardeur de la charité. Il n'est pas étonnant que l'âme trouve l'ardeur de la flamme dans ce mystère où réside celui qui est le Dieu de l'amour. Il s'y est caché sans doute, mais que de fois ne s'y manifeste-t-il pas, enflammant les charbons, lançant des flèches aigües et brûlantes sur les cœurs des enfants des hommes. O enfant de lumière, comme l'ardeur de ce feu est douce, comme sa clarté est mystérieuse, comme il est désirable d'en être dévoré ! Notre âme, lorsqu'elle s'en approche dignement devient un tison enflammé, mais incombustible, parce que ce feu

Sainte LIDWINE — 1380-1433 — passa les trente dernières années de sa vie sans jamais quitter le lit, affligée de maux extrêmes mais fortifiée par la prière et surtout par la participation au corps de Jésus-Christ.

ne consume pas, il consomme et perfectionne ; il ne détruit pas, il édifie ; il ne change pas en cendres, il change en Dieu. Le feu dissipe toutes les scories des vices, il lime la rouille des anciens péchés, il façonne des vases d'élection. Combien d'âmes Dieu rend ardentes et séraphiques dans ce sacrement d'amour ! Lisez la vie des François d'Assise, des Bonaventure, des Thomas d'Aquin, des Catherine de Sienne et de tant d'autres saints, et vous verrez comment le fréquent usage de ce pain céleste les enflammait et les transformait en Dieu. Et cela de telle façon que cette ardeur séraphique, ne pouvant plus rester enfermée, se répandait au dehors et désirait d'embraser l'univers entier de ses feux.

« O Seigneur, s'écriait une vierge consacrée à Dieu, ô amour, ô excès d'amour ! Donnez-moi une voix qui s'entende de l'Orient à l'Occident, des cieux aux enfers, afin que je crie à tous que vous êtes amour, afin que tous vous reconnaissent et que tous vous aiment comme le Dieu du saint amour ! »

Persuadez-vous, ô enfant de lumière, que personne n'est arrivé au sommet de la perfection et de l'amour divin, sans se servir de ce sacrement comme d'une échelle mystique qui conduit à Dieu et au comble de la vertu et de la piété. « O sacrement de l'amour, disait saint Augustin, vous êtes le signe de l'unité et le lien de la charité ! » L'expérience prouve d'ailleurs surabondamment que ceux-là sont plus zélés, plus fervents et plus spirituels, qui s'étudient à fréquenter ce sacrement avec une bonne prépa-

ration, et que plus ils s'en approchent, plus ils en sont affamés et enflammés.

Sainte Catherine de Gênes communiait presque tous les jours ; mais si elle en était empêchée, elle passait les journées dans les larmes, les tristesses et les angoisses intérieures. Une nuit, ayant rêvé qu'elle ne pourrait pas communier, elle se réveilla tout inondée de larmes, ce qui l'étonna d'autant plus qu'elle pleurait difficilement. Mais son ardent désir de cette nourriture céleste lui fournissait des larmes. Quand elle voyait l'hostie entre les mains du prêtre, elle poussait des soupirs enflammés et disait : « Vite, vite, jetez ce pain au fond de mon cœur, c'est son aliment sacré. »

Quand elle assistait au Saint-Sacrifice, elle était recueillie au point de ne rien entendre de ce qui se disait autour d'elle. Mais lorsque le moment de la communion était arrivé, elle paraissait sortir du sommeil et s'écriait : « O mon Époux chéri, je désire tellement jouir de vous, qu'il me semble que si j'étais morte, je ressusciterais pour vous recevoir. Si l'on me donnait une hostie non consacrée, je la distinguerais au goût intérieur, beaucoup mieux qu'on ne distingue l'eau du vin. »

La flamme de la charité allumée par la communion fréquente excitait ce désir, opérait ces merveilles chez cette vierge sainte. Si toi aussi, enfant de lumière, tu désires participer à cet éclat et à cette ardeur de la charité, approche-toi souvent de ce buisson mystique où notre Dieu se cache. Il désire enflammer nos cœurs de terre, consumer avec son feu cette sève terrestre, afin

qu'ils soient purs, lumineux, ardents, enflammés non-seulement de l'amour de Dieu, mais encore du zèle pour le salut du prochain.

PENSÉE

Quand vous avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ ne sentez-vous pas le feu divin brûler dans votre poitrine ?

(SAINT VINCENT DE PAUL, XVII[e] siècle, *Sa Vie*).

V

L'union spéciale avec Jésus-Christ.

Le cinquième fruit de l'Eucharistie est une union spéciale avec Jésus-Christ, par laquelle l'homme devient avec lui non-seulement un seul esprit, mais encore en quelque façon une même chair. C'est là l'effet propre de ce sacrement. Les autres ont tous un effet spécial, qui est d'augmenter la grâce et de nous fournir certains secours à quelque fin déterminée, mais celui-ci est établi surtout pour perfectionner notre union avec Jésus-Christ et son corps, selon ces paroles de l'Apôtre : *Nous sommes un même corps, nous qui participons au même pain et au même calice* [1].

Puisque l'Eucharistie nous confère la chair et le sang, l'âme et la divinité de Jésus, il est d'une

Saint VINCENT DE PAUL – 1576-1660 — l'apôtre par excellence de la charité, le fondateur des Lazaristes et des sœurs qui prirent plus tard son nom, en même temps le saint pénitent et mortifié. Sa vie ne saurait être résumée en quelques lignes, il faut la lire en son entier.

1 I Cor., I, 17.

rigoureuse conséquence que nous lui soyions unis et que nous devenions une même chose avec lui : d'abord selon l'esprit, car *celui qui s'attache au Seigneur devient un même esprit avec lui*, ensuite selon la chair, puisque, comme dit le même Apôtre dans son Epître aux Ephésiens: *Nous sommes les membres de son corps, de sa chair et de son sang*. Car nous communions à sa chair, nous communions à sa divinité, et par là nous sommes transformés en Jésus-Christ lui-même par une union admirable qui nous permet de dire avec l'Apôtre : *Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[1].

Voici comment saint Augustin s'exprime à ce sujet : « Les fidèles connaîtront le corps de Jésus-Christ, s'ils ne négligent pas eux-mêmes d'être le corps de Jésus-Christ ; ils doivent devenir le corps de Jésus-Christ, s'il veulent vivre de l'esprit de Jésus-Christ. Celui qui veut vivre sait où il vivra, il sait d'où il vivra, il n'a qu'à s'approcher, à croire, à s'incorporer pour être vivifié. » L'incorporation se perfectionne dans ce sacrement après avoir eu son principe dans le Baptême, selon ces paroles de l'Apôtre : *Tous nous avons été baptisés en un seul et même corps*[2]. Mais autre chose est une union commencée, autre chose est l'union de l'amour, et autre chose celle de la chair. L'Eucharistie est le sacrement de l'union très-parfaite, de l'incorporation très-parfaite, quand nous devenons *Porte-Christs*, et même Christ, puisque Jésus

1 Galat., II, 26. — 2 I Cor., X, 13.

demeure en nous et que nous demeurons en lui! *Celui qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui.* Il n'a pas su s'unir plus parfaitement à nous qu'en nous communiquant sa chair et sa divinité. C'est pour cette union qu'il priait si ardemment et avec tant d'instance son Père, quand il disait à son dernier soir : *Père saint, gardez ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient unis comme nous le sommes. Je leur ai donné la clarté que nous m'aviez donnée afin qu'ils soient unis comme nous le sommes. Je suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité*[1]. Par ces paroles Jésus-Christ semble faire allusion à ce sacrement où il nous a donné la clarté qu'il avait reçue de son Père, c'est-à-dire, sa propre divinité, afin qu'existant en nous d'une manière admirable, il nous unît à lui et par lui à son Père.

Les saints Pères nous exhortent souvent à bien considérer cette union, parce que c'est en elle que consiste notre perfection et que nous devons y aspirer sans cesse et la chercher sans cesse aussi dans ce sacrement de tous les désirs de notre cœur. Voici ce qu'en dit saint Chrysostome : « Il est nécessaire de connaître le miracle et le don de ce sacrement. C'est lui qui nous rend un même corps avec Jésus-Christ, la chair de sa chair et les os de ses os. L'amour ne suffit pas, il faut encore s'unir à lui en le mangeant. Il nous aimait trop pour ne pas chercher à réaliser ce qui fait le désespoir de tous ceux qui aiment, le problème de se donner tout entier, de s'unir à l'objet aimé. »

1 Joann., XVII.

Saint Cyrille d'Alexandrie invite également à une réception fréquente de ce sacrement, parce que Jésus-Christ dit : *Celui qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui* : De même, dit-il, que la cire mêlée à la cire se confond pleinement dans un même tout, de même celui qui communie, en recevant la chair et le sang du Sauveur, est uni à lui de façon à ce que Jésus-Christ se trouve en lui et que lui se trouve en Jésus-Christ.

Jésus-Christ lui-même a rendu témoignage à cette union dans ses révélations aux âmes de choix. La bienheureuse Vierge Mecthilde l'entendit un jour après la sainte communion lui dire : « Toi en moi et moi en toi, je ne t'abandonnerai jamais. »

Le même époux disait à sainte Catherine de Sienne: « Ma fille, afin que tu comprennes mieux le désir ardent que j'ai d'être avec toi, et que tu sois plus désireuse toi-même de fondre ta volonté dans la mienne, considère l'incarnation du Fils unique de Dieu, contemple la table qu'il a dressée pour que tous se transportent en lui, en participant à son corps et à son sang dans un sacrement si grand et si peu connu. De même que le pain et le vin se changent en la substance de votre corps quand vous mangez; de même, vous autres, en vous nourrissant de l'Eucharistie, vous vous transformez en substance spirituelle et vous changez en Dieu. Voilà ce que je disais à mon serviteur Augustin: Je suis la nourriture des grands, crois et tu mangeras, tu ne me changeras point en toi, c'est moi qui te transformerai en moi. »

PENSÉE

La raison qui a porté le Sauveur à se donner à nous par la communion, a été de faire un tout avec nous, et de s'unir avec les fidèles comme le chef avec ses membres... Il ne s'est point contenté de se faire homme, d'être flagellé et d'être crucifié pour notre amour, il a aussi voulu ne plus faire qu'un même corps avec nous, non-seulement par la foi, mais effectivement, non-seulement par la charité, mais réellement.

(Saint Jean Chrysostome, ive-ve siècle, *Hom. ad pop. Ant.; 85, in Matth.; 45, in Joann.*).

VI

Le goût spirituel.

Le sixième fruit de l'Eucharistie est une certaine suavité spirituelle qu'on goûte en s'approchant de celui qui est la source de toute douceur. Là, on nous donne *ce pain substantiel qui fait les délices des rois*[1], c'est-à-dire, de ces âmes qui, dans un esprit royal et haut, méprisent les choses de la terre et tendent au ciel. Ceux-là goûtent cette délicieuse suavité, qui ont délaissé les viandes grossières de l'Egypte, pour trouver ici la douceur de cette manne céleste. Mais ceux qui respirent encore l'impure et fétide odeur de la servitude égyptienne, plongés dans les plaisirs de la terre, ne doivent point s'étonner de ne point éprouver cette saveur. Elle est réservée à ceux dont le palais spirituel est pur de toute humeur corrompue et mondaine. Leur corps lui-même éprouve les effets de cette joie

1 Genes., XLIX, 20.

intérieure, et ils peuvent s'écrier avec allégresse : *Mon cœur, ma chair se sont réjouis en Dieu*[1]. Les âmes pieuses s'écrient ici avec les Israélites dont ils partagent l'admiration : *Manhu ! Manhu! Qu'est-ce que cela? Qu'est-ce que cela?* Elles sentent quelquefois une si grande suavité qu'elles ne peuvent l'expliquer, mais elles admirent une communication de la bonté divine si grande qu'il n'y a que ceux qui la reçoivent qui la connaissent, car elle est un avant-goût des douceurs célestes. Quelquefois même la suavité est si ineffable qu'elle fait perdre l'usage des sens et oublier les choses de la terre.

Ecoutez à ce sujet le Psalmiste : *Bénissez le Seigneur Dieu à cause des sources d'Israël : Là, ce jeune Benjamin est dans l'extase* ! Quelles sont les sources d'Israël, sinon les sources du Sauveur ouvertes à tous les vrais Israélites pour venir puiser avec allégresse les eaux du salut dans ce mystère ? Celui qui a le bonheur de pénétrer dans ces fontaines mystérieuses pour en puiser tout l'esprit sera saisi de ravissement selon cette parole de l'Apôtre: *Si vous êtes transportés, que ce soit pour Dieu*[2]; et ces autres du Psalmiste : *Là se trouve le petit Benjamin, qui est dans l'admiration et l'étonnement des merveilles de Dieu*[3]. Benjamin est le fils de la droite. Or, la droite désigne dans les saintes Lettres les biens célestes et désirables, comme la gauche désigne les biens temporels et inférieurs. Or, le fils de la droite respire ici les dons célestes, et s'il s'approche souvent de ces sources d'Israël, de ces sour-

1 Psalm., LXXXIII, 3. — 2 II Cor., V, 13. — 3 Psalm., LXVIII, 28.

ces du Sauveur, pour y puiser en silence les eaux abondantes, non-seulement il étanchera sa soif, mais la force de la boisson le ravira en extase et hors de lui, il sera tout entier transformé.

Voulez-vous voir des Benjamins ravis auprès des sources du Sauveur? Ecoutez saint Bernard qui s'écrie dans une extase d'esprit: « O amour des amours! ô sacrement des sacrements! ô douceur des douceurs! »

Ecoutez sainte Monique qui, puisant avec joie aux fontaines du Sauveur, s'écriait souvent après la sainte communion: « Mon cœur et ma chair se sont réjouis en Dieu! Volons au ciel, volons au ciel, laissons la terre! »

Remarquez la vie de saint François, dont saint Bonaventure raconte « qu'il brûlait d'une admirable ferveur pour le sacrement du corps du Seigneur, admirant avec stupeur cette miséricorde merveilleuse et cet amour ardent. Il communiait souvent et si dévotement qu'il rendait les autres dévots quand, après avoir savouré la chair immaculée de l'Agneau, tout enivré d'une ivresse spirituelle, il était ravi en esprit. »

Sainte Catherine de Sienne ne vécut longtemps que de la sainte Eucharistie; elle ne trouvait de goût et de saveur que dans cette nourriture: « Mon cœur, disait-elle à son confesseur, est tellement enflammé d'amour que le feu matériel me paraît froid en comparaison. La communion m'enivre de tant de joie que je m'étonne de pouvoir la supporter sans mourir. Elle me remplit de tant d'amour pour les âmes, que je

supporterais sans peine les plus affreux tourments et la mort la plus terrible pour en sauver une. »

Une autre bienheureuse, puisant souvent aux sources du Sauveur par la sainte communion, était remplie d'une si grande suavité, réconfortée par une si grande force, que non-seulement son âme, mais aussi son corps était nourri de cette nourriture sacrée pendant quarante jours de suite, sans aucune autre nourriture. Cela arriva d'autres fois à plusieurs autres saints.

PENSÉE

Quant à ceux qui, bien qu'ils commmunient souvent, demeurent toujours en même état, il leur faut représenter que c'est une chose terrible de porter dans son cœur un feu divin sans en ressentir de la chaleur, de manger d'un pain céleste sans en goûter la douceur et de demeurer toujours malade après tant de remèdes salutaires.

(Bienheureux Jean d'Avila, xvi[e] siècle, *Œuvres*).

VII

La force d'âme.

Le septième fruit de l'Eucharistie est la force qu'il communique à l'âme, jusqu'à lui faire endurer le martyre. Cette table a été dressée contre

1 Le bienheureux Jean D'AVILA — *** 1569 — mérita par sa doctrine, par son zèle et par ses autres vertus, d'être l'édification, le soutien et l'oracle de l'Église. au xvi[e] siècle. François de Borgia et Jean de Dieu lui durent leur conversion. Sainte Thérèse lui fut aussi redevable d'avoir décidé sa vocation. On a de notre bienheureux des *Lettres spirituelles* et des *Traités de piété*.

tous ceux qui sont pour nous un sujet de tribulation. Voilà pourquoi l'Eglise, dès son berceau, y chercha ses forces naissantes, disant : *Quand même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai point le mal, parce que vous êtes avec moi* [1]. Reprenons la chose d'un peu plus haut. C'est un fait admirable que celui de l'Église, se levant semblable à la faible aurore et conservant l'éclat de ses feux encore vacillants, sans les éteindre ni les diminuer, elle qui fut agitée par les tempêtes soulevées par les Juifs et les Gentils, en butte aux pièges des hérétiques, aux sarcasmes des philosophes. Elle peut dire : *Ils m'ont souvent attaquée dès ma jeunesse, mais ils n'ont rien pu contre moi, tous leurs projets ont été vains et inutiles* [2]. Déjà aux premiers jours de son existence, elle combattait contre l'univers entier, contre les principautés et les puissances, contre les gouverneurs du monde des ténèbres ; elle supportait les chaînes, la croix, les lions et tant de supplices qu'on inventa exprès pour elle. Cette petite étincelle de la foi, tant de fleuves ont élevé leur voix et leurs flots contre elle, qu'ils paraissaient devoir l'absorber et l'engloutir, mais ils ne font que l'augmenter et l'éclairer davantage.

Tout cela est fort admirable, mais notre étonnement cessera en partie si nous faisons attention que l'Église est cette maison que s'est bâtie la sagesse éternelle ; que là elle habite, l'ayant solidement édifiée sur les sept sacrements, qui sont comme autant de colonnes sur lesquelles

1 Psalm., XXII, 4, — 2 Psalm , CXXVIII, 1.

tout l'édifice de la religion repose d'une manière inébranlable, qu'aucun choc des tempêtes ne peut la secouer, qu'aucune invasion des flots ne peut la souiller ; si nous considérons enfin que là une table a été dressée par la Sagesse, sur laquelle on verse un vin fortifiant ; table dressée, au témoignage du Psalmiste, contre tous ceux qui nous troublent ; vin qui enflamme d'ardeur contre les ennemis comme ce sang du raisin dont la vue enflammait les éléphants. Le froment et le vin placés sur cette table multiplièrent les premiers fidèles et les germes de l'Eglise y crûrent si bien que l'univers entier fut bientôt couvert de ses rameaux protecteurs. L'Écriture, parlant de ses néophytes dit : *Ils persévéraient dans la prière et la communion de la fraction du pain*[1]. C'étaient comme de nouveaux plants d'oliviers autour de la table du Seigneur ; *comme de petits aiglons qui lèchent le sang*[2], c'est-à-dire, comme des enfants de Jésus-Christ qui, étant monté dans le ciel semblable à un aigle qui s'envole dans les hauteurs, a laissé à ses petits encore faibles son sang pour s'en nourrir, afin que devenus forts ils puissent s'envoler vers les hauteurs et se préparer au martyre. Un grand nombre de chrétiens, une fois engraissés de ces mets substantiels, se glorifiaient et combattaient comme de vaillants athlètes au milieu des charbons ardents, des flammes dévorantes, des chevalets meurtriers, des ongles de fer qui déchirent ; enivrés du sang de Jésus, ils semblaieut ne sentir aucun de ces tourments, ne redouter aucun de ces périls.

1 Act., II. 42. — 2 Job,, XXIX, 30.

Saint Augustin, expliquant ces paroles : *Celui qui demeure en moi, je demeure en lui*, dit en parlant de saint Laurent ? « Comment cet illustre martyr est-il demeuré en Jésus-Christ ? Il y est demeuré jusqu'à l'épreuve, jusqu'aux interrogatoires tyranniques, jusqu'aux terribles menaces, jusqu'à la mort la plus cruelle, car il n'a pas été tué d'un seul coup, le feu le consuma lentement. Laurent, au milieu des tourments et de la lenteur de cette mort, parce qu'il s'était nourri et abreuvé à la table eucharistique, ne sentait pas la douleur. »

Saint Cyprien, pendant les persécutions atroces qui sévirent contre l'église de Dieu à son époque, ne se souciait que d'une chose, c'est que les confesseurs fussent munis de la sainte communion, disant qu'ils ne pouvaient combattre victorieusement sans cette arme puissante. La vertu de ce pain céleste, qui est le pain de nōtre milice, communique à nos âmes une vigueur merveilleuse. Bien plus, au temps de saint Cyprien, les chrétiens prenaient le corps du Sauveur sous l'espèce du vin, afin d'être animés davantage à répandre leur sang pour Jésus-Christ : « Voici un grand combat qui se prépare, écrivait-il, soldats de Jésus-Christ, préparez-vous y par une vertu incorruptible et une foi à toute épreuve. Considérez que vous buvez tous les jours le calice du sang du Seigneur, afin de pouvoir répandre vous-mêmes le sang pour Jésus-Christ. »

Il a donc eu raison saint Jean Chrysostome, quand il a dit : « Le sang mystique de Jésus-Christ, lorsqu'il arrose une âme, la nourrit et

ne laisse pas sa noblesse languir ni défaillir. » C'est ce qu'ont démontré par leurs actes d'illustres martyrs et ce qu'ils nous ont appris par leurs exemples.

PENSÉE

Les généraux de l'armée, quand ils se disposent à combattre leurs ennemis, ont soin de faire dresser des tentes où leurs soldats puissent se retirer pour se rafraîchir et pour faire panser leurs plaies. De même Jésus-Christ a fait préparer pour ceux qui combattent sous ses étendards, des lieux d'assurance, où ils puissent se réfugier, d'où, après avoir rétabli leurs forces et guéri leurs blessures, ils retournent au champ de bataille avec plus d'ardeur. Ce sont les divins sacrements. Les faibles y trouvent de la force; les timides, de la hardiesse; et ceux qui ont été vaincus, de la confiance pour recommencer le combat. Si quelqu'un a été infecté du venin par le démon ou frappé de la maladie du péché, il trouvera dans la confession un remède souverain. Mais si quelqu'autre languit d'épuisement, si, fatigué dans la mêlée, il cherche à se fortifier, qu'il reçoive avec foi et avec une ferme espérance le corps de Jésus-Christ; aussitôt il reprendra une nouvelle vigueur.

(SAINT LAURENT JUSTINIEN, XVe siècle, *Inter opera*).

VIII

La rémission du péché véniel.

Le huitième fruit de l'Eucharistie est la rémission du péché véniel. En effet, ce sacrement n'est pas seulement le pain des anges, c'est-à-

Saint Laurent JUSTINIEN — 1381-1455 — patriarche de Venise, premier général des chanoines de Saint-Georges *in Alga* a composé plusieurs *ouvrages de piété*, entre autres : *Les degrés de perfection*. Les vertus du saint, surtout son humilité lui ont fait un grand nom dans l'Eglise de Dieu.

dire, de ceux qui, à l'instar des esprits célestes, sont exempts de tout péché ; c'est aussi le pain des faibles, le remède de leurs infirmités journalières. La faiblesse humaine ne peut être à l'abri des plus légères fautes, mais Dieu y a remédié de plusieurs manières. Parmi ces remèdes, le principal est ce sacrement où la poussière amassée sur nos âmes par l'infirmité humaine est lavée du sang de l'Agneau. « Il est difficile, dit saint Léon, de ne pas s'affaiblir, de ne pas se souiller, de ne pas se relâcher au milieu des hommes. » La poussière des péchés véniels s'attacha même aux pieds des apôtres. Qu'il est donc précieux ce bain salutaire, où ceux qui ont déjà été lavés par le saint Baptême des souillures originelles viennent laver leurs affections souillées par la tache des péchés véniels ! *Celui qui est lavé*, disait le Sauveur aux apôtres, *n'a plus besoin que de laver les pieds*[1]. Celui qui est purifié par le Baptême et la pénitence n'a plus besoin que de recourir à ce Sacrement pour être parfaitement pur. Voilà pourquoi Jésus-Christ voulut faire précéder l'institution de ce Sacrement du lavement des pieds, afin de figurer son efficacité relativement à la rémission des péchés. Un autre symbole de la même purification fut l'effusion de l'eau et du sang qui sortirent du côté ouvert de Jésus Christ après sa mort. C'est à cet emblème que faisait allusion Alexandre de Halès, quand il disait : « Je vois couler deux sources du cœur très-doux de Jésus, le sang et l'eau. La source du sang fournit de délicieuses

1 Joann., XIII, 10,

ardeurs et d'amoureux désirs à l'Église. La source de l'eau purifie, elle refroidit le feu des vices. Que la terre de notre sainte Mère l'Église ouvre ses pores, qu'elle absorbe ce sang du juste Abel, car ce sang crie pour nous et interpelle le Père en notre faveur. »

Vous pouvez voir une figure de ces effets dans le charbon ardent qu'un séraphin prit sur l'autel, afin de purifier les lèvres d'Isaïe, qui se plaignait d'être impur, en se tenant tout en larmes devant le Seigneur. Saint Jérôme, suivant la version des Septante, pense que ce charbon était cette pierre précieuse qu'on appelle *escarboucle* et qui a la chaleur et l'éclat du charbon. D'autres pensent que c'était un tison ou un charbon enflammé pris dans le feu qui brûlait sur l'autel. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'était un emblème de l'Eucharistie. Le ministre de Jésus-Christ la prend comme ferait un ange sur l'autel. Elle est ce charbon ardent qui contient l'humanité unie à la divinité, enflammé du feu de l'amour, afin que nous nous enflammions à notre tour nous aussi devant ses feux. Elle est cette escarboucle précieuse qui a la forme et la force du feu, afin de nous éclairer et de nous enflammer d'amour pour Dieu. Elle a la force de brûler et de consumer toutes les impuretés, toutes les souillures vénielles, tout comme la vertu du charbon porté par l'ange purifia les lèvres d'Isaïe qui figure la personne du pénitent. Chaque jour, la vertu de l'Eucharistie purifie nos lèvres, quand elle nous remet les péchés véniels que nous contractons par les conversations humaines, pourvu que nous nous tenions devant Dieu et que nous

gémissions sur les souillures que nous reconnaissons en nous-mêmes.

Quoique cet adorable sacrement n'ait pas été institué pour effacer les péchés mortels, parce qu'il est la nourriture des vivants et que par conséquent il suppose dans celui qui le reçoit la vie de la grâce et la rémission des péchés mortels, cependant les théologiens enseignent avec saint Thomas qu'il peut arriver à un communiant de recevoir cette rémission par la vertu de ce sacrement, savoir, s'il s'en approche dans la bonne foi, ignorant ou ayant oublié d'accuser le péché mortel en confession, et cependant contrit imparfaitement de toutes ses fautes en général. Il en est encore de même dans le cas où l'on approcherait de l'Eucharistie après avoir commis un péché mortel dont on a l'attrition, si l'on n'avait pas de confesseur à sa portée et qu'on croit de bonne foi avoir une contrition parfaite de sa faute, tandis qu'en réalité elle n'est qu'imparfaite.

Considérée comme sacrifice, l'Eucharistie a la vertu d'expier tous les péchés et tous les crimes et de détourner la colère divine. C'est pour cela que saint Bernard expliquait comme il suit la fraction que Jésus fit du pain après l'avoir pris et béni : « Il le rompit, dit-il par sa grâce, afin de briser sa propre colère et celle de son Père. Car Dieu a dit qu'il nous aurait perdu, si son unique élu ne se fût tenu brisé en sa présence afin de détourner sa colère. »

PENSÉE

Il est deux maladies terribles qui troublent la santé de l'âme, savoir le péché véniel et le péché mortel. Le péché véniel, parce qu'il diminue la ferveur de la charité, cette ferveur qui la fait agir avec force ; et le péché mortel, qui éteint tout à fait la charité dans une âme. Or, un remède puissant contre ces deux maladies, c'est l'Eucharistie, parce qu'elle enlève et efface tous les péchés véniels et nous préserve des péchés mortels.

(SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE, XVIIIe siècle, *Exercices Spirituels*).

IX

La préservation des péchés mortels.

Le neuvième fruit de l'Eucharistie est la préservation du péché mortel. Le saint Concile de Trente assure que ce Sacrement est un antidote pour nous délivrer des péchés véniels et nous préserver des péchés mortels à venir. C'est ce qui résulte encore des paroles du Sauveur : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme vous n'aurez point la vie en vous.* L'Eucharistie est donc un moyen en quelque sorte nécessaire à la conservation de la vie spirituelle, de façon que celui qui s'abstient longtemps de cette nourriture tombe facilement dans les péchés qui font

Saint LÉONARD DE PORT-MAURICE — 1676-1751 — ainsi nommé du lieu de sa naissance, à Port-Maurice, sur la côte de Gênes. Religieux des Mineurs Observantins réformés, missionnaire ardent, parcourut une partie de l'Italie, prêchant la dévotion à la Passion et à la sainte Eucharistie, faisant à chaque pas des prodiges de conversion. Son corps repose, miraculeusement conservé, sous l'autel majeur de l'église du couvent Saint Bonaventure, à Rome.

perdre la vie de la grâce. C'est encore ce qui résulte de ces autres paroles sacrées : *Voilà le pain descendu du ciel pour que celui qui en mange ne meurt pas.* Evidemment ceci ne peut s'entendre d'une mort naturelle, mais bien seulement d'une mort toute spirituelle telle qu'elle est occasionnée par le péché mortel. Les âmes malades doivent donc approcher avec une entière confiance de ce remède préservatif. Elles ne doivent plus redouter le danger de mort, voici le pain des justes qui est en même temps le soutien des pénitents et la force des faibles.

Jésus-Christ, suprême médecin descendu du ciel, connaissait admirablement les mille infirmités de l'homme. Dans le but d'y remédier, il a préparé une médecine confectionnée avec son corps et son sang de vie, qui ne fit jamais défaut jusqu'à la fin des siècles et nous aidât à ne point défaillir en route, à ne point mourir à la vie de la grâce. Un grand nombre de chrétiens ont passé la majeure partie de leur vie sans péché grave, parce qu'ils se nourrissaient de cette vigueur naturelle. C'est la raison qui porte saint Bernard à nous exhorter de rendre fréquemment nos actions de grâces à l'Eucharistie, parce qu'elle nous a délivrés de ces péchés graves aux quels nous étions comme habitués. « Ce sacrement, dit-il, opère deux choses en nous : il diminue notre affection aux choses légères, il détruit le consentement aux péchés plus graves. Si vous ne sentez plus si souvent les aiguillons piquants de la colère, de la luxure, de l'envie, remerciez le corps et le sang du Seigneur, c'est leur vertu qui opère cela en vous. »

Puisque la vertu de ce sacrement est si grande et si nécessaire à la faiblesse humaine, pourquoi tant de fidèles négligent-ils d'y recourir fréquemment et tombent-ils par là si souvent dans d'horribles infidélités ? Il leur suffit de communier une ou deux fois par an, eux qui sont si malades, exposés à tant de périls, blessés déjà par tant de plaies ! Disons-le avec le prophète : *Mais n'y a-t-il point de résine en Galaad et n'avez-vous point de médecin ? Pourquoi la blessure de mon peuple n'est-elle pas encore cicatrisée ?* C'est-à-dire : Il y a dans l'Eglise de Dieu un baume qui adoucit la douleur, ferme la blessure et cicatrise les plaies ; pourquoi les vôtres sont-elles donc encore sanglantes ?

Si l'on se trouve au milieu d'une épidémie contagieuse, on use de préservatifs pour éviter le danger de la mort. Le monde est contagieux, l'air y est délétère et les occasions de succomber nombreuses. Pourquoi donc n'aurions-nous pas plus souvent recours au remède préservatif, surtout quand il nous est présenté gratuitement et mis à la portée de tous ceux qui le veulent ?

PENSÉE

Le premier homme en tombant nous a tous entraînés avec lui. Nous sommes tous tombés sur un monceau de pierres et dans la boue, et par cette chute nous n'avons pas été seulement souillés, nous avons encore été blessés et grièvement meurtris. On peut être nettoyé en peu de temps ; mais il n'en est pas de même de nos plaies, il faut pour les guérir y mettre plus d'un appareil, et les panser plusieurs fois. Le Baptême en nous lavant efface l'arrêt de notre condamnation. Mais qui

pourra réprimer les mouvements impérieux de la cupidité, qui restent même après le Baptême? Qui pourra apaiser la démangeaison que cause cet ulcère? Ayez confiance, vous avez un remède qui doit vous rassurer, c'est le sacrement du corps et du sang du Sauveur.

(Saint Bernard, xiie siècle, *De la Cène du Seigneur*).

X

Le frein de la concupiscence.

Mettre un frein à la concupiscence qui nous porte au mal, tel est le dixième fruit de l'Eucharistie. Et ce n'est là qu'une conséquence du précédent. En effet, puisque ce sacrement nous préserve du péché et que la concupiscence est le foyer alimentaire, la source de tous les péchés, il convenait que la vertu eucharistique s'étendît jusqu'à mitiger et à dompter cette dernière, afin que l'âme y puisât la force d'opérer le bien. La concupiscence s'empare du gouvernement, elle s'efforce de tarir la source des bonnes affections, elle nous fait abreuver au lait de ses plaisirs honteux pour étouffer la voix de l'esprit sous l'épaisse couche des sens enivrés. Mais le pain céleste lui résiste efficacement, il nous communique la vertu de surmonter ses chocs ou ses fausses voluptés. Lorsque nous goûtons la suavité eucharistique, toute la douceur du lait terrestre, toutes les flatteries de la chair nous donnent dégoût et ennui.

Saint BERNARD — 1091-1153 — le plus grand saint et le plus grand homme du xiie siècle, abbé de Clairvaux, prédicateur de la Croisade à Vézelai, conseiller du pape Eugène III, des rois et des empereurs, a mérité par ses écrits d'être mis au nombre des Pères de l'Église.

Que si vous voulez mieux comprendre comment l'Eucharistie a une vertu singulière contre les ardeurs de la concupiscence, vous pouvez l'apprendre en la comparant avec la nourriture matérielle. Cette dernière restaure en l'homme ce qui avait été consumé par la chaleur naturelle, elle le renouvelle et le refait. De même, en effet, que la lumière consume incessamment l'huile de nos lampes et réclame une nouvelle infusion de ce liquide pour être entretenue et ne pas s'éteindre ; de même la chaleur naturelle du sang consume la substance du corps et nécessite toujours une nouvelle nourriture qui répare d'un côté ce qui est consumé de l'autre. Il en est ainsi du pain des anges en nous ; nous avons dans notre âme une chaleur meurtrière et dévorante, l'héritage de notre premier père, et si nous ne réparons incessamment ce qu'elle a consumé, nous défaillons bien vite. La chaleur empoisonnée de la concupiscence absorbe en nous tout ce qu'il peut y avoir de bien, elle nous pousse au mal, nous incline à ne rechercher que ce qui plaît aux sens et à la chair, nous rend lents pour les choses divines, paresseux vis-à-vis de l'amour des choses du ciel. Que ferait l'homme infortuné retardé par cette fatale tendance, si Dieu n'avait pas eu la précaution de préparer un remède qui restaurât les parties entamées et lui donnât la force de ne point consentir à toutes ses inclinations ? La chair vivante du Seigneur réprime ces mouvements, affaiblit les passions, fournit de pieuses pensées et affections qui combattent contre elle, nous éclaire au milieu des nuées épaisses qui se

soulèvent autour de nous, obtient des secours spéciaux qui nous dirigent et nous protègent contre l'incendie. Autrefois la rosée du ciel descendait en même temps que la manne sur les camps israélites. Disons aussi : Toutes les fois que la manne eucharistique vient en nous, la rosée de la grâce se joint à elle, elle rafraîchit l'ardeur violente des passions, elle descend sur de véritables camps, puisqu'elle nous donne la force de combattre.

Tant que nous sommes en cette vie, nous sommes dans des camps, nous combattons contre la chair et le sang ; la manne nous est donnée pour nous réconforter, elle est le pain de notre milice ; la rosée nous est donnée afin que nous n'ayons point à craindre de périr de soif dans l'ardeur des combats. Soldats valeureux de Jésus-Christ, puisque c'est là la table des camps, la nourriture de guerre de ceux qui combattent sous les feux du soleil, ne négligez pas cette nourriture qui fortifie et rafraîchit.

PENSÉE

Croyez-moi, non-seulement la communion préserve de la mort, mais elle chasse toutes les maladies. Car lorsque Jésus-Christ demeure en nous, il arrête la concupiscence, il fortifie la piété, il éteint les passions sans considérer les péchés où nous sommes ; il guérit les malades et les blessés, et comme un bon Pasteur qui a donné sa vie pour son troupeau, il nous relève de toutes nos chutes.

(SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE, ve siècle, Libr. IV, *in Joann*).

Saint CYRILLE — ***-444 — patriarche d'Alexandrie, lutta contre Nestorius et présida en qualité de légat du Saint-Siége, en 431, le concile d'Ephèse. On l'a surnommé l'Avocat de la Foi Orthodoxe, le Docteur de l'Incarnation.

XI

La force contre les ennemis visibles et invisibles

Le onzième fruit de l'Eucharistie est la force contre les ennemis visibles et invisibles. Saint Ignace nous invite à nous armer de cette sauvegarde contre les forces de Satan. « Assemblez-vous plus souvent, dit-il, auprès de l'Eucharistie ; plus vous vous en approchez, plus les forces de Satan s'affaiblissent et plus ses traïts de feu perdent de leur force et s'évanouissent. Votre union et votre consentement dans la même foi font la ruine et le supplice de ses satellites. Rien de plus puissant que la paix de Jésus-Christ qui brise et détruit toute attaque de la part des esprits aériens et terrestres. » — « Nous nous retirons de cette table, disait aussi saint Jean Chrysostome, comme des lions qui vont au combat et qui respirent le feu, car nous sommes alors terribles au démon, quand nous songeons à notre chef et à la charité qu'il nous a montrée. » Cet effet a été figuré par ce pain mystique qu'on vit rouler contre le camp des Madianites, contre les ennemis du peuple de Dieu, en signe de la déroute et du carnage que Gédéon devait en faire[1]. Notre pain eucharistique roule aussi contre les bataillons de Satan, ruine ses forces et dissipe ses attaques. Qui ne sait qu'il est arrivé souvent que la vertu du sacrement a chassé Satan des corps possédés ou obsédés.

1 Judic., VII.

Ce n'est pas seulement contre les ennemis invisibles, c'est contre les ennemis visibles que l'Eucharistie nous fournit un secours puissant. On le voit dans les histoires sacrées. Aussi les princes pieux avaient-ils autrefois la coutume de fortifier leurs soldats par la sainte communion avant de marcher au combat, afin de vaincre les infidèles. Ainsi fit Constance, fils de Constantin. Lors de la guerre contre Maxence, il réunit toute son armée et exhorta ses bataillons à participer aux divins mystères, leur disant « que le moment de la mort est toujours incertain, mais qu'il l'était bien plus encore pendant la guerre au milieu des traits, des coups d'épées et de tant d'engins de destruction. Aussi, ajouta-t-il, chacun doit se revêtir de cette robe précieuse de la grâce dont la nécessité est si grande en cette vie, que si quelqu'un ne veut pas se la procurer, il est licencié, il peut retourner chez lui. Je ne veux pour compagnons d'armes que des guerriers initiés comme moi aux saints mystères. » D'autres princes se conduisirent de la même manière.

PENSÉE

Le prophète Isaïe reçoit l'ordre de s'asseoir à la table du Seigneur, d'y prendre des forces afin de considérer plus attentivement ce qui doit arriver dans le monde. C'est ainsi que tous les chrétiens reçoivent l'ordre de manger le corps et boire le sang de Jésus-Christ, puis de se transformer en princes de l'Eglise et d'entendre la parole dite aux apôtres : *Levez-vous*. Qu'ils saisissent donc ce bouclier de la foi pour échapper aux traits enflammés de Satan.

(SAINT JÉRÔME, IVe-Ve siècle, *in Isaïam*).

XII

L'obtention de la gloire éternelle.

Le douzième fruit de l'Eucharistie est l'obtention de la gloire éternelle, tant pour l'âme que que pour le corps. Ce dernier effet n'est pas seulement attribué à ce Sacrement, parce que nous conférant la grâce il nous donne droit à la gloire et la contient en racine et en germe, mais aussi parce qu'outre la grâce il nous communique un secours spécial pour persévérer et arriver fort et inébranlable jusqu'à la montagne de Sion. Nous en avons un exemple et une figure dans ce récit de l'Ecriture: Le prophète Élie, après avoir mangé un pain qu'un ange lui avait apporté, fut tellement fortifié qu'il marcha pendant quarante jours sans prendre aucune nourriture, jusqu'à ce qu'il arrivât à la montagne de Dieu.

Quant à la gloire et à l'immortalité du corps, l'Eucharistie nous l'acquiert: *Si quelqu'un mange de ce pain*, dit le Sauveur, *il vivra éternellement et je le ressusciterai au dernier jour*. Par ces paroles, l'auteur même du mystère Eucharistique lui attribue spécialement la résurrection et la vie immortelle. Et cela, parce que, à cause de l'union et de la parenté toute spéciale qui s'éta-

Saint JÉROME — 331-420 — se consacra à la prière et à l'étude de l'Écriture sur laquelle il fit les *travaux les plus érudits*. Défenseur zélé de la vraie doctrine, il réfuta les hérétiques de son temps. Ses mortifications sont connues. On lira avec fruit *les lettres du saint. (Poussielque édit.)*

blissent alors entre lui et nous, nous obtenons à titre particulier droit à l'immortalité et à la résurrection, puisque l'efficacité de sa chair vivifiante doit être dans l'avenir la cause de notre résurrection et de notre immortalité. Voilà pourquoi on attribue spécialement à l'Eucharistie le titre de gage de la félicité éternelle, de viatique de notre pèlerinage, par la vertu duquel nous pourrons marcher et arriver au séjour de l'immortalité, là où nous participerons en âme et en corps à la divinité. « Il ne serait pas digne de la miséricorde et de la justice de Dieu, dit le bienheureux Alger, de repousser de la participation de son royaume ceux à qui il a daigné s'unir si familièrement dans l'exil. »

Il y a cette différence entre la manne et notre pain céleste, que la manne donnée au désert laissa les Israélites ensevelis dans ce désert, en périssant elle-même avec eux, tandis que ce pain, étant un pain vivant et céleste, demeure éternellement, conduit ceux qui s'en nourrissent à l'éternité, rendant la vie aux corps morts et ensevelis, vie qui ne doit plus finir.

Ecoutez Tertullien disant dans son livre de la Résurrection : « Cette vie que Dieu a formée de ses propres mains à l'image de Dieu, qu'il a animée de son souffle à la ressemblance de sa vie, qu'il a préposée à la domination de toutes ses œuvres, qu'il a parée avec ses sacrements, dont il aime la pureté, dont il approuve les mortifications, dont il apprécie les souffrances, ne ressuscitera-t-elle donc pas à Dieu qui l'a tant chérie ? » Oui, cette chair que le Sacrement de l'Eucharistie rend si souvent participante de la

nature divine sera dotée de l'immortalité par la chair vivifiante de Dieu.

Voilà pourquoi le précepte de recevoir le Viatique a été donné aux voyageurs qui vont arriver au terme. Même, Dieu a voulu en nourrir quelques saints qui n'en avaient pas besoin.

Théodoric, le roi arien, ayant fait mettre à mort le pape Jean, tua aussi Boèce et Symnaque. Quand la tête de Boèce eut été coupée, l'un des bourreaux l'insultait, disant : « Dis-nous maintenant celui qui t'a tué. » L'homme de Dieu répondit : « Les impies m'ont mis à mort. » Et aussitôt comme saint Denis, il prit sa tête entre ses mains, la porta jusqu'à l'Eglise voisine, où il fléchit le genou, reçut le saint Viatique afin de ne pas faire son voyage sans être muni, et expira.

On sait que sainte Madeleine, après avoir passé une vie toute céleste dans le désert, sur la fin de sa vie fit venir saint Maximin qui la communia. Après quoi elle fut transportée au ciel par les chœurs des anges.

Marie Egyptienne allait mourir. Elle avait passé quarante années dans la solitude, inconnue aux hommes, connue seulement des anges. L'abbé Zozime, inspiré du ciel, la visita et lui donna les saints mystères. Levant alors les mains au ciel, et gémissant avec larmes, elle dit : « Maintenant, Seigneur, vous renverrez en paix votre servante, selon votre parole, parce que mes yeux ont vu votre salut. » Après ces paroles, son âme s'envola dans les cieux.

Ajoutons le fait relatif à saint Ambroise. Il était mourant à l'extrémité, quand il reçut le Sacrement de l'Eucharistie, secours assuré pour

l'autre vie, des mains de saint Honorat, évêque de Verceil. Celui-ci fut averti trois fois par une voix céleste d'accélérer sa route vers Milan afin de donner le Viatique au saint qui allait mourir. En effet, après l'avoir reçu, saint Ambroise, croisant ses mains et priant, rendit son âme à Dieu.

Nous racontons ces faits afin de montrer que, comme le fruit de la sainte Eucharistie est l'obtention de la gloire, le Seigneur ne veut pas qu'au terme de la vie mortelle nul ne néglige sa réception, et voilà pourquoi il songe à ses élus en cette circonstance. Soit à l'aide des moyens ordinaires, soit même quelquefois à l'aide des moyens extraordinaires, il leur fournit le Viatique, afin qu'ils obtiennent plus tôt, et plus sûrement la gloire éternelle, en attendant la gloire du corps qui doit résulter plus tard de la réception de l'Eucharistie, *quand il réformera notre corps si faible et si humble sur le modèle de son corps glorifié*[1].

CONCLUSION. — Voilà donc les douze principaux fruits de l'arbre de vie qui résument les autres effets de la sainte Eucharistie que nous n'avons pas pu énumérer. Voulez-vous sérieusement participer à ces heureux effets, approchez-vous avec l'Épouse et dites : *Je me suis assis à l'ombre de cet arbre sous lequel j'avais tant désiré de me reposer* [2]; *son fruit est délicieux à mon palais*. Jésus est en effet le désir des âmes saintes, mais il se cache dans ce sacrement de vie, sous les feuilles et l'ombrage des espèces ou ap-

1 Philipp., III, 21. — 2 Galat., II, 5.

parences. L'Épouse donc en s'asseyant à cette ombre y trouve un rafraîchissement à la chaleur ardente de sa concupiscence ; sous ses feuilles elle découvre des fruits délicieux dont elle se nourrit et nourrit les autres avec elle. Apportez beaucoup de faim, vous pourrez ramasser et goûter des fruits de toute espèce, d'une odeur suave, d'un goût exquis. Ici vous trouverez la grâce sanctifiante, de saints et ardents désirs, de divines aspirations, de célestes lumières, une union intime avec l'Époux, la charité, la paix et la joie. Ce sont tout autant de fruits de vie, de fruits de sainteté mûris par la chaleur du soleil divin, qui fortifient, réparent et perfectionnent les âmes élues et affamées.

(JACQUES MARCHAND, XVIIe siècle, *L'Arbre de Vie et ses Douze Fruits*, *Vivès édit.*).

PENSÉE

Prions le Seigneur, pour qu'il nous apprenne à faire ses volontés et que son esprit de bonté nous conduise dans la voie droite. Il nous introduira lui-même dans la cité céleste, il nous gouvernera éternellement, il nous placera dans ses pâturages, nous qu'il a déjà régénérés par l'eau sainte et qu'il nourrit de mets fortifiants à cette table qu'il nous a préparée contre nos persécuteurs. C'est de cette table qu'il est dit : *Bienheureux celui qui goûtera du pain qui est servi dans le royaume de Dieu!* Car le Christ est à la fois ce royaume et le pain dont nous sommes engraissés. Le Christ Jésus est le pain de la vie éternelle, qui s'est fait notre nourriture, afin que vivant de ce pain qui fait les forts, nous puissions dire avec l'Apôtre : *Notre vie est dans les cieux.* En effet, quand nous cherchons et goûtons les choses d'en haut, nous cessons d'être terrestres ; et c'est pour arriver à cette heureuse transformation que nous mangeons Jésus-

Christ ; nous sommes alors absorbés par lui ; il est la vie et consume en nous tout ce qu'il y a de mortel, pour nous rendre ses copies parfaites.

(Saint Paulin de Nole, IVe-Ve siècle, *Ep. 28, ad Severum 2*).

PRIÈRE A JÉSUS-HOSTIE.

Désormais c'est vous seul que j'aime, ô mon Dieu, vous seul auquel je m'attache, vous seul que je cherche, vous seul que je suis prêt à servir, parce que vous seul commandez avec justice ; je désire être soumis à vos ordres. Ordonnez, je vous en prie, et commandez ce que vous voudrez ; mais guérissez et ouvrez mes yeux pour que je puisse voir votre volonté. Eloignez de moi l'égarement de l'esprit afin que je puisse vous reconnaître ; enseignez-moi les moyens que je dois prendre pour vous contempler, et j'espère alors pouvoir accomplir tout ce que vous commanderez. Recevez, je vous prie, votre fugitif, Seigneur, ô Père très-clément ; assez longtemps j'ai souffert, assez longtemps j'ai été l'esclave de vos ennemis que vous tenez sous vos pieds ; assez longtemps j'ai été le jouet des choses trompeuses. Recevez-moi comme votre serviteur qui s'éloigne de ces vanités, parce qu'elles m'ont reçu elles-mêmes lorsque je vous fuyais. Je sens qu'il me faut revenir à vous ; je frappe, ouvrez-moi votre porte, enseignez-moi comment on parvient jusqu'à vous. Je n'ai rien que ma volonté ; je ne sais rien, si ce n'est qu'il faut mépriser les choses fragiles et périssables pour chercher les choses certaines et éternelles. C'est ce que je fais, puisque là se réduit toute ma science ; mais j'ignore par où l'on arrive à vous. Dites-le moi, montrez-le moi, et donnez-moi les moyens d'y parvenir ; si c'est la foi qui vous découvre à ceux qui ont recours à vous, donnez-moi la foi ; si c'est

Saint PAULIN — 353-431 — évêque de Nole, se dépouilla de ses immenses richesses en faveur des pauvres et des églises et donna des preuves de son extrême charité dans les malheurs qui frappèrent la Campanie. Nous avons de ce saint plusieurs ouvrages en vers et en prose dans la Bibliothèque des Pères.

la vertu, donnez-moi la vertu ; si c'est la science, donnez-moi la science. Augmentez en moi la foi, augmentez l'espérance, augmentez la charité.

(SAINT AUGUSTIN, IVe-Ve siècle, *Soliloques*, liv. I, ch. I *Edit. Vivès*).

LE NOTRE PÈRE AUX PIEDS DE JÉSUS-HOSTIE

Notre Père qui êtes aux cieux. O clémence infinie ! ineffable bénignité ! O admirable condescendance ! O longueur, largeur, sublimité et profondeur de la charité divine, la boue la plus vile, une fange détestable, une créature perverse se nomme enfant de Dieu, et le Seigneur des seigneurs, le Roi des rois, le Dominateur des dominateurs se proclame mon Père. *Lorsque vous priez, dites : Notre Père qui êtes aux cieux.* Ce que la Vérité nous enseigne est entièrement véritable ; et je sais que Dieu m'aime plus sans comparaison que mon père et ma mère selon la chair, et même plus que je ne saurais m'aimer moi-même. Mon cœur s'élèvera donc comme l'aigle à cause d'un si glorieux Père, et héritier des cieux je mépriserai tout ce qui leur est inférieur.

Que m'importent désormais les honneurs terrestres, à moi qui suis le Fils de Dieu ? Ce serait pour moi une plus grande honte de désirer

Saint AUGUSTIN — 354-430 — un des plus illustres et des plus savants Pères de l'Eglise, eut pour mère sainte Monique, après une vie orageuse se convertit et abjura ses erreurs entre les mains de saint Ambroise, devint évêque d'Hippone, et mourut, consumé de travaux et d'austérités, à l'âge de 76 ans. On remarque dans les ouvrages de saint Augustin, au nombre de 1030, un génie vaste, un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, une force de raisonnement admirable et un style énergique.

ces honneurs, quels qu'ils fussent, que ce n'en serait une pour le fils d'un roi de s'abaisser à remplir l'office le plus avilissant. Qu'ai-je à m'inquiéter davantage des richesses de ce monde, moi qui suis l'héritier d'un royaume éternel ? Ce serait une plus grande ignominie pour moi de me tourmenter pour de telles richesses, malgré leur immensité, que pour le fils d'un roi de descendre aux services les plus bas parmi ses serviteurs. Pour moi, le fils du souverain Roi, ce serait une chose plus détestable de me voir entraîné vers une créature, quelque attrayante qu'elle fût, que de voir le fils d'un roi de la terre s'attacher à une pourriture immonde. Qu'y a-t-il de bon, qu'y a-t-il d'avantageux, de désirable qui puisse m'attirer, moi qui suis l'héritier de tout bien ? Dieu est la source de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, tout, par rapport à lui, n'est qu'un simulacre, une ombre.

Je m'approcherai donc de mon Père, car il ne désire rien tant que d'être ma possession. Pourrai-je me montrer négligent ? Pourrai-je m'attarder dans ma route? M'appliquerai-je à autre chose? Non, sans doute ; mais laissant de côté tout le reste, je courrai à lui avec ardeur. Que je possède mon Père, et il me suffit. Je tendrai donc à lui de tout mon cœur ; je ne considérerai, je ne re-

Saint BONAVENTURE — 1221-1274 — la gloire et l'ornement de saint François, surnommé le *Docteur séraphique* à cause de sa dévotion extraordinaire, de son ardente charité et de sa science profonde. Élu général de son Ordre en 1256, il fut créé cardinal évêque d'Albano en 1272, et mourut pendant le Concile de Lyon, après avoir reçu l'Extrême-Onction des mains du pape Grégoire X. Saint Bonaventure, en plus de ses travaux sur l'Écriture et la Théologie, a composé un grand nombre de *traités spirituels*.

garderai que mon Seigneur, car les regards de mon esprit sont tournés vers lui, et ses attraits ont entraîné mon cœur.

Notre Père... Lorsque je vous appelle de ce nom de Père, c'est, ô mon Dieu, pour ma bouche comme le miel le plus délicieux. O douceur indicible? O joie inestimable! Jubilation ineffable, lorsque j'ose vous nommer mon Père! O tressaillement d'allégresse! O sujet d'admiration! O mélodie qui pénètre jusqu'à la moelle de mes os. Vous êtes mon Père. Comment aller plus loin? Que dire de plus? Que demander davantage? Vous êtes mon Père!

Mais où êtes-vous, ô mon Père, où êtes-vous? Vous êtes en tous lieux. Mais si vous êtes partout, comment le ciel est-il votre demeure? Je le vois, c'est par un effet de votre grande charité que vous voulez que nous disions : *Notre Père qui êtes aux cieux*. C'est afin de nous élever des objets terrestres aux choses célestes où votre puissance, votre sagesse et votre bonté se montrent dans tout leur éclat. C'est afin que nos entretiens soient toujours avec vous, ô mon Père! afin que nous ne cherchions et que nous ne vous demandions rien de terrestre ou qui sente la terre, mais uniquement ce qui est céleste; c'est encore afin que devenus des cieux spirituels, nous vous servions de demeure. Qui donc pourra nous retarder, qui nous arrêtera? Qui nous empêchera de mener une vie toute céleste et entièrement étrangère à la terre, afin qu'il nous soit donné de voir votre demeure établie en nous? O heureuse arrivée! Admirable condescendance! Jésus-Christ daigne faire en nous sa demeure! Moi la boue la

plus immonde, la sentine des péchés la plus abominable, par la clémence infinie de mon Dieu je puis être son tabernacle! Je suis rempli de pourriture et de fétidité, et je serai le temple de Dieu, le siège de la sagesse, la demeure du Saint-Esprit! O jour heureux, ô moment délectable où je posséderai un tel hôte! J'ai en moi le bien véritable, je ne l'abandonnerai pas jusqu'à ce que je l'introduise, ou plutôt qu'il m'introduise dans sa maison, qui est au-dessus de cette terre, dans la Jérusalem où réside ma Mère, dans la demeure de celle qui m'a donné la vie, c'est-à-dire dans le repos profond de la contemplation, où jouissent de la paix et où se reposent les âmes chéries...

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié! Oui, qu'il soit sanctifié ce nom, Seigneur, qui, de toute éternité, renferme en soi une sainteté parfaite! Que tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, tout ce que notre intelligence conçoit, tout ce que notre cœur ressent se rapporte tout entier à la connaissance de ce très-saint nom. Que votre nom soit saint en nous, c'est-à-dire, qu'il soit pur et séparé de tout objet terrestre, et que, vides de toute curiosité, de toute vanité, de toute imagination inutile, nous ne connaissions que vous seul en tout. O Père plein de douceur et de sainteté! que le regard de notre âme soit sans cesse dirigé vers votre éternelle lumière ; que je vous contemple, que je vous connaisse en tout, vous qui êtes en toutes choses et par qui toutes choses existent. Oh! combien cette lumière est douce! combien il est délectable à mes yeux de ne jamais détourner de vous, le Soleil de justice, les regards de

mon âme ! Oh ! combien l'éclat de vos rayons récrée notre vue d'une manière admirable, pleine de douceur et d'amour ! Que votre nom soit donc sanctifié !

Que votre règne arrive ! Maintenant le règne du monde s'est emparé de mon âme tout entière, et même il l'a dissipée sans réserve, il l'a déchirée, il l'a souillée, il a détruit la beauté de celle qui était votre épouse bien-aimée. La vanité ou plutôt la corruption de ce monde a entraîné mon cœur et mon esprit. Voilà pourquoi aujourd'hui j'ai du goût pour les choses du monde, je soupire après les convoitises de la chair, je pense à ce qui est terrestre et je le poursuis ; je suis devenu un habitant de ce monde, et je m'applique à combattre avec soin sous le prince de ce monde. Et cependant, Seigneur, ne suis-je pas votre créature ? Que votre règne arrive donc, afin que le prince de ce monde soit jeté dehors. Régnez seul en moi ; établissez seul votre demeure en mon âme ; que votre règne s'étende sur moi tout entier ; possédez tout mon désir ; rassasiez seul mes affections. Que cherchai-je ? que désirai-je ? que puis-je vouloir ? en quels lieux irai-je ? quels pays parcourrai-je ? où me laisserai-je entraîner ? Votre règne me suffit, Seigneur, qu'il soit le lieu de ma demeure, le centre de mes satisfactions, l'objet de mes entretiens. Vous êtes seul bon, seul beau, seul aimable, seul désirable, vous qui aimez les âmes. Vous seul gouvernez-moi, vous seul dirigez-moi, vous seul attirez-moi, vous seul soyez le maître de mon cœur, ô zélateur de nos âmes. Que mon cœur et mes affections se reposent en vous seul ; en vous seulement que ce cœur

s'enivre de douceur ; vous seul remplissez mon âme. Je m'élancerai avec ardeur vers vous qui êtes mon centre et mon royaume, ô Rédempteur de nos âmes. Que votre règne arrive donc.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Je veux, je désire, j'ambitionne du plus profond de mon cœur qu'en moi, de moi et par moi, votre volonté soit faite, et non pas la mienne. Que je sois tout entier consacré à votre gloire, que j'applaudisse sans réserve à tout ce qui concerne votre honneur, c'est uniquement pour rechercher cet honneur que j'ai été créé, c'est pour cela que j'ai vu le jour. Que maintenant mes appétits ne m'entraînent plus, que mon avantage propre ne soit plus l'objet de mes soins, que je ne désire plus l'affection de mes amis ; mais que l'accomplissement unique de votre bon plaisir soit désormais ma seule inquiétude. Non, que maintenant je ne m'arrête plus à examiner ce qui est doux ou amer, onéreux ou facile, suave ou plein d'âpreté, mais que mon unique souci soit d'accomplir avec empressement, ferveur et sollicitude, ce qui est agréable à votre volonté. Rechercher et faire votre volonté, que cela seul me soit doux et suave, seul facile et délectable, seul plein d'amour malgré les peines, les abaissements, les difficultés, les traverses et les amertumes.

O bonheur ! ô allégresse ! ô tressaillement qui pénètre la moelle de mes os ! Plût à Dieu que je fusse tout entier, en tout temps et en tous lieux, consacré à vous procurer, à quelque prix que ce fût, tout l'honneur possible. Oh ! que ne puis-je seul, mon Seigneur, accomplir toutes vos volontés les plus secrètes ! Je me réjouis plus, j'éprouve

plus de contentement, j'ai plus de désir en mon corps et en mon cœur, de me livrer tout entier, de me consumer sans réserve pour votre gloire, de satisfaire à votre volonté à mes dépens et pour votre amour, que d'être dans l'abondance des biens célestes et de me rassasier de vos délices ineffables. Oui, si j'étais déchiré à cause de vous, ô mon Seigneur ; si, pour votre gloire, j'avais à souffrir des peines de tout genre et mille morts, je le choisirais, je l'aimerais, je l'embrasserais de préférence à tout le bonheur imaginable que je pourrais goûter, même dans la patrie céleste, à moins que ce bonheur ne vous procurât autant ou plus de gloire ; car ce n'est pas pour consoler ma vanité que j'ai été créé, mais pour honorer votre magnificence.

Qu'y a-t-il de plus grand, de plus doux, de plus digne d'amour pour moi, que de me transformer tout entier en votre gloire ? O félicité du Seigneur ! ô tressaillement d'allégresse ! ô consolation vraiment ineffable, de pouvoir au prix de tous les sacrifices faire quelque chose pour votre honneur ! La joie des Anges, la félicité de la cour céleste, c'est de vous obéir sans réserve, de jouir entièrement de votre bon plaisir, de se conformer pleinement à votre volonté, d'admirer votre gloire et votre magnificence. Je ne doute pas que les Anges et les saintes âmes n'aient plus de bonheur de la splendeur de votre gloire, que de l'éclat resplendissant dont vous les environnez, et même j'en suis certain. Aussi, que votre volonté soit faite sur la terre par les hommes, comme elle est faite au ciel par les Esprits célestes. Et que nous obéissions à votre volonté de si bon cœur, avec

tant de ferveur et d'empressement, que nous nous y conformions entièrement selon la possibilité dont nous sommes capables.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. O admirable bienveillance de Jésus-Christ! Mon Dieu ! ineffable joie de mon âme, mon époux, mon amour, vous vous êtes fait ma nourriture. Celui qui est la récompense des saints, la félicité des anges, le Verbe de Dieu le Père est mon aliment. La lumière du monde, le soleil qui illumine les cieux, la sagesse du Père devient la réfection de mon âme. Le fils de la Vierge, le Rédempteur des hommes, la gloire du ciel se donne comme le pain qui conserve ma vie. Que puis-je désirer davantage ? Qui peut m'attirer avec plus de force ? Loin de moi, Seigneur, aujourd'hui que mon cœur est en possession d'un tel aliment, loin de moi de me laisser entraîner vers aucun objet terrestre. Comment, je le demande, après avoir pris une nourriture aussi glorieuse, aussi fortifiante, aussi suave et aussi douce, comment mon âme pourrait-elle trouver sa félicité en des choses vaines, honteuses et immondes ? Je ne puis, il est vrai, recevoir mon Seigneur en tout temps dans son sacrement ; mais au moins. que mon cœur s'occupe sans interruption de l'avoir en sa pensée. En vérité, il est étonnant et plus qu'étonnant qu'en recevant une pareille nourriture, l'âme ne se sente pas défaillir de douceur et de l'ardeur de son amour. Vous seul, ô bon Jésus, soyez mon aliment et ma réfection. Que j'aie faim de vous seul ; que je me rassasie de vous seul avec un appétit insatiable et plein d'avidité, et qu'en tout temps je demeure affamé de

vous. Qu'y a-t-il de plus doux, de plus suave, de plus aimable, ô bon Jésus? Je veux me nourrir de vous seul ; je désire ne savourer que vous. Mon cœur trouve en vous une douceur qui ne s'altère jamais.

Si l'odeur seule de vos parfums peut suffire au monde entier, que sera-ce donc de cette nourriture ? Si une seule parole sortie de votre bouche nous donne la santé et la vie, que sera-ce donc de recevoir le Verbe éternel sur ses lèvres, de le savourer en son cœur ? Comment nos cœurs ne se dissolvent-ils pas en vous jusque dans leurs profondeurs ? Comment mon cœur ne trouve-t-il pas en vous une telle joie, qu'il oublie tout ce qui est en dehors de vous? Si un objet terrestre, ou même l'image d'un pareil objet s'empare quelquefois si fortement de ce cœur qu'il s'oublie lui-même, comment votre présence très-réelle ne me rassasie-t-elle et ne m'enivre-t-elle pas jusqu'à me faire perdre le souvenir du monde et de moi-même? Donnez-nous donc aujourd'hui, ô Père céleste, ce pain de chaque jour. Donnez-nous ce pain de telle sorte que nous l'ayons toujours durant cette vie, et que nous ressentions en tout temps sa présence. Que notre esprit le contemple sans cesse, et qu'il ne soit jamais pour nous ni passé ni à venir.

Mais, ô bon Jésus, c'est de vous que j'apprends aujourd'hui à m'écrier : Pourquoi avez-vous tant d'empressement à être avec nous? Pourquoi ne différez-vous pas jusqu'à demain? Que voyez-vous en nous, qu'y découvrez-vous, qu'y reconnaissez-vous qui puisse vous enivrer à tel point de notre amour? Qu'avez-vous à ga-

gner avec nous, que trouvez-vous en nous, quel fruit retirez-vous de nous, pour ignorer ainsi tout retard? L'amour dont vous brûlez pour nous vous presse-t-il donc jusqu'à vous empêcher de différer d'un seul instant le moment où vous pouvez être avec nous, bien que vous n'ayez aucun gain à en attendre? Mais nous, qui ne sommes qu'une fange impure, nous, hommes indignes de porter le nom de la plus vile de vos créatures, comment pouvons-nous, en présence d'un tel désir de votre part, ne pas entrer de suite en possession du bien souverain, du miroir sans tache.

Vous ne voulez, ô bon Seigneur, vous permettre aucun retard, comme vous le montrez; eh bien! nous n'en voulons plus à l'avenir de notre côté. Aujourd'hui donc nous vous redemandons, et c'est pour vous posséder. Vous n'avez pas établi un tel sacrement pour être lent à nous écouter. Nous pourrions vous en accuser si, après avoir demandé, nous n'obtenions l'objet de nos vœux. Puis donc que nous vous appelons avec empressement, puisque nous soupirons après vous et que vous nous désirez ardemment vous-même, approchez-vous de notre cœur, car il s'élève vers vous. Vous êtes enivré de notre amour, et nous vous aimons avec transport; ainsi le poids entraînant de l'amour vous unit à nous, et nous unit de même à vous. Nous nous embrassons mutuellement sans différer d'un instant; et mon âme, absorbée par l'ardeur de son amour, se sent défaillir entre vos bras; car, aussitôt que j'ai ressenti votre étreinte, mon cœur s'est éveillé. Ensuite vous m'avez nourri,

vous m'avez enivré ; et enfin vos embrassements et vos baisers ont séparé mon âme de moi-même, et maintenant elle se repose dans vos bras. Vous ne la rejetez point malgré son indignité, vous ne la fuyez point ; mais elle vous presse avec tendresse, et vous criez : *Je vous conjure, filles de Jérusalem, de ne point éveiller ma bien-aimée et de ne point la tirer de son repos, jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même*[1].

Mais, au nom de votre clémence, ô bon Jésus, pourquoi avez-vous dit : *Le pain de chaque jour?* Est-ce que vous voulez être continuellement notre nourriture ? N'est-ce pas assez d'habiter en nous, et de demeurer avec nous pendant un seul jour ? Qu'avons-nous fait pour vous ? Que dirai-je donc de votre bienveillance ? Je n'en sais rien ; car, en présence de ces trésors de votre bonté, je sens mon âme défaillir ; elle ne peut en considérer même une étincelle, tant l'abîme en est infini. C'est pourquoi je ne pourrais que m'écrier : Puisque vous voulez être avec nous en tout temps, nous serons également en tout temps avec vous, et jamais nous ne nous séparerons d'un Epoux aussi plein de miséricorde et de beauté, de celui qui est pour nous un pain si délicieux. O mon Seigneur, unissez-nous donc à vous par l'amour et le dévouement, de façon que jamais nous ne puissions ni ne voulions nous en éloigner.

Pardonnez-nous nos offenses. O bon Jésus, vous avez offert, avec une bonté pressante et les instances les plus vives, à vos indignes servi-

1 Cant., II, 2.

teurs le plus noble des royaumes, le royaume des cieux. Mais quoi! je crains d'être invité comme Aman au festin d'Esther. Si telle n'est pas votre intention, ô bon Jésus, mon injustice du moins m'inspire de la crainte, car je connais mes péchés. Quoi donc! le festin le plus somptueux est préparé; vos envoyés, vos saints Anges en sont les ministres, la faim me pousse et me presse, et cependant je n'ose m'approcher parce que je suis un pécheur. A quoi me résoudre ? Des dangers m'environnent de toutes parts. Mais je sais ce que je ferai : J'irai à mon Père qui est aux cieux et je lui dirai : *Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis pas digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme un des mercenaires qui sont à votre service*[1]; pardonnez-moi mes offenses.

O heureux aveu de ma faute qui m'obtient les embrassements de mon Père! Peut-être l'ardeur de l'amour me donnera-t-elle de me fondre tout entier au milieu de tels embrassements. Peut-être serai-je changé en un autre homme et oserai-je prendre part au festin du veau gras.

Pardonnez-nous nos offenses. O miséricorde admirable de notre Dieu! Nous l'avons méprisé, l'avons échangé contre une vile pourriture, et il nous invite à lui demander grâce. Comment se fait-il qu'il veuille accorder le pardon à nos offenses, alors qu'il a refusé cette faveur aux Anges? Comment, je vous le demande, ô bon Seigneur, comment pouvez-vous abaisser encore vos regards sur nous, après que nous vous avons re-

1 Luc., xv.

jeté si honteusement? Puis donc que vous nous invitez à vous dire : *Pardonnez-nous nos offenses,* nous nous écrierons : *Pardonnez-nous* parce que vous avez déjà payé pour nous la dette dont nous étions redevables, déjà vous vous êtes offert pour nous en sacrifice. C'est vous qui nous enseignez à vous dire : *Pardonnez-nous nos offenses ;* vous le pouvez, et même déjà la paix n'a-t-elle pas été faite ? Déjà le banquet de la paix n'a-t-il pas été célébré, ou ne l'est-il pas tous les jours ?

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé. O bienheureuse dette du prochain à notre égard ! ô précieuse offense que nous pouvons alléguer en présence de Dieu pour obtenir le pardon de nos fautes ! Cessons donc de nous attrister, mes bien-aimés frères, si les hommes nous offensent, s'ils nous injurient, s'ils nous affligent, s'ils nous enlèvent ce qui nous appartient, et s'en emparent. En ces choses réjouissons-nous pour ce qui nous concerne et soyons-en heureux, ou plutôt désirons et ambitionnons qu'il en soit ainsi ; car, lorsque nous pardonnons à nos frères, nous pouvons, dis-je, alléguer cette remise de ce qui nous était dû ! et il n'est point douteux qu'une semblable allégation n'ait une grande vertu et une grande efficacité, puisque c'est l'Avocat souverain et le Juge suprême qui nous a dit : *Pardonnez et l'on vous pardonnera*[1].

Pardonnez-nous donc *nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne*

1 Luc., VI.

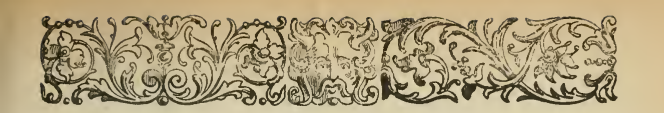
nous laissez point succomber à la tentation. Que me sert, en effet, Seigneur, d'être purifié et d'être devenu pur du contact d'un mort, si je le touche de nouveau ? Ce n'est point assez, mon Dieu, de m'avoir pardonné les offenses dont j'étais coupable, si vous ne me gardez contre les fautes et les péchés dont je suis menacé. Je suis vraiment enclin au mal, et, sans le secours de votre main, sans un frein qui me retienne, je me précipiterai dans le crime. Seigneur, de quoi a servi à Aman d'avoir été élevé par Assuérus au-dessus de tous les princes de sa cour, puisque bientôt après, alors qu'il était enflé d'orgueil, il fut pendu à un gibet ? De quoi me serviront toutes les demandes qui précèdent, si vous ne me conservez dans le bien contre toutes les tentations ? *Ne nous laissez* donc *pas succomber à la tentation.*

Vous voulez, ô bon Jésus ! que nous vous fassions une telle demande, car bien des fois vous permettez que nous soyons aiguillonnés par la tentation, pour nous forcer de recourir à vous. Vous employez tous les moyens et toutes les ressources afin de pouvoir nous attirer à vous, car vous désirez nous avoir en votre société. Dans la tentation, je courrai donc me réfugier dans les bras de mon Père, afin d'y trouver un abri dans mon malheur et mon effroi ; je lui dirai : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* Mon Père le veut, il le désire, il attend que j'aille chercher un asile et du secours en son sein, il attend que, plein de défiance de moi-même, je n'aie de confiance qu'en lui seul. *Ne nous laissez point succomber à la tentation.*

Mais délivrez-nous du mal. Ainsi-soit-il. Il est vrai, Seigneur, que nous sommes dignes de tout mal, car, nous avons méprisé celui qui est tout bien ; mais considérez, ô Père très-clément, votre miséricorde et non pas notre détestable malice, et éloignez de ceux qui ne sont que de petits enfants, de ceux qui ne sont que faiblesse, un fardeau intolérable. Délivrez vos serviteurs du mal qui les opprime, qui mine leurs forces et les retarde dans l'accomplissement du bien, afin que nous puissions nous soumettre à votre puissance et en accomplir les volontés. Délivrez-nous surtout de ce mal terrible et épouvantable, du mal éternel, de peur que nous ne soyons privés de votre vue qui fait l'objet de nos désirs. Cette pensée seule nous remplit d'effroi. Que me servira, en effet, d'avoir été votre créature si je ne vous possède point, s'il ne m'est point donné de me plonger en vous tout entier et sans réserve pour l'éternité ? Daigne nous accorder cette grâce, celui qui est béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

(Saint Bonaventure, xiiie siècle. *L'Aiguillon de l'Amour divin.* Liv. iii, chap. xvii. *Vivès édit.*).





QUATRIÈME PARTIE

LA SAINTE COMMUNION

SOMMAIRE. — Salut à Jésus-Hostie (*V. Louis de Blois*). — I. Eloge de la communion (*Le curé d'Ars*). — II. Préparation à la très-sainte et très-adorable communion (*saint François de Sales*). — III. La fréquente communion *(Fénelon).* IV. La Communion spirituelle *(saint Liguori).* — Priere à Jésus-Hostie *(saint Pierre d'Alcantara).* — Aspirations en l'honneur du Très-Saint-Sacrement *(saint Léonard de Port-Maurice).*

SALUT A JÉSUS-HOSTIE

O bon Jésus ! ô mon unique espérance et mon seul refuge ! ô le bien-aimé de mon cœur ! ô le plus cher objet de mon amour ! ô la vie de mon âme ! ô le plus doux repos de mon esprit ! ô ma consolation tant désirée ! ô mes pures et chères délices ! ayez pitié de moi ! Lavez-moi dans votre précieux sang, purifiez-moi de tout péché et me guérissez parfaitement afin que je vous sois agréable.

(VÉNÉRABLE LOUIS DE BLOIS, XVI[e] siècle. *Exercices spirituels*, chap. IV).

I

Eloge de la communion

Notre-Seigneur a dit : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon, il vous l'accor-*

LOUIS DE BLOIS — 1506-1563 — naquit au château de Donstienne, dans le pays de Liége, et se fit bénédictin à l'abbaye de Lessin en Hainaut, où il vécut dans la pratique exemplaire de toutes les vertus, et composa des Opuscules de piété.

dera. Jamais nous n'aurions pensé à demander à Dieu son propre Fils. Mais ce que l'homme n'aurait pu imaginer, Dieu l'a fait. Ce que l'homme ne peut pas dire ni concevoir, et qu'il n'eût jamais osé désirer, Dieu, dans son amour, l'a dit, l'a conçu et l'a exécuté. Eussions-nous jamais osé dire à Dieu de faire mourir son Fils pour nous, de nous donner sa chair à manger et son sang à boire ? Si tout cela n'était pas vrai l'homme aurait donc pu imaginer des choses que Dieu ne peut pas faire ; il serait allé plus loin que Dieu dans les inventions de l'amour !... Ce n'est pas possible.

Sans l'Eucharistie, il n'y aurait point de bonheur en ce monde, la vie ne serait pas supportable. Quand nous recevons la sainte communion, nous recevons notre joie et notre bonheur.

Le bon Dieu, voulant se donner à nous dans le Sacrement de son amour, nous a donné un désir vaste et grand que lui seul peut satisfaire... A côté de ce beau Sacrement, nous sommes comme une personne qui meurt de soif à côté d'une rivière ; elle n'aurait cependant qu'à courber la tête !... comme une personne qui reste pauvre à côté d'un trésor ; elle n'aurait qu'à tendre la main !

Celui qui communie se perd en Dieu comme une goutte d'eau dans l'Océan. On ne peut plus les séparer. Il y a de quoi, si l'on y pensait, se

Jean-Baptiste VIANNEY — 1786 1859 — plus connu sous le nom du Curé d'Ars, reproduisit au XIXe siècle les Merveilles des Pères du Désert et des Saints du moyen-âge par son amour de la pénitence et son zèle pour le salut des âmes. Il faut lire sa *Vie* écrite par l'abbé Monnin (*Gervais édit.*)

perdre pour l'éternité dans cet abîme d'amour !...

Au jour du jugement, on verra briller la chair de notre Seigneur, à travers le corps glorifié de ceux qui l'auront reçu dignement sur la terre, comme on voit briller de l'or dans du cuivre ou de l'argent dans du plomb.

Lorsque les anges se furent révoltés contre Dieu, ce Dieu si bon, voyant qu'ils ne pouvaient plus jouir du bonheur pour lequel il les avait créés, fit l'homme, et ce petit monde que nous voyons pour nourrir son corps. Mais il fallait bien aussi nourrir son âme ; et comme rien de créé ne peut nourrir l'âme qui est un esprit, Dieu voulut se donner lui-même pour sa nourriture.

Mais le grand malheur est qu'on néglige de recourir à cette divine nourriture, pour traverser le désert de cette vie. Comme une personne qui meurt de faim à côté d'une table bien servie, il y en a qui restent cinquante, soixante ans sans nourrir leur âme !

Oh ! si les chrétiens pouvaient comprendre ce langage de Notre-Seigneur qui leur dit : « Malgré ta misère, je veux voir de près cette belle âme que j'ai créée pour moi. Je l'ai faite si grande qu'il n'y a que moi qui puisse la remplir. Je l'ai faite si pure qu'il n'y a que mon corps qui puisse la nourrir. »

Prenez un vase plein de liqueur et bouchez-le bien, vous conserverez la liqueur tant que vous voudrez. De même, si vous gardiez bien Notre-Seigneur dans le recueillement, après la communion, vous sentiriez longtemps ce feu dévorant, qui inspirerait à votre cœur un penchant

pour le bien et une répugnance pour le mal.

Quand nous avons le bon Dieu dans notre cœur, il doit être bien brûlant. Le cœur des disciples d'Emmaüs brûlait rien qu'à l'entendre.

O homme! que tu es grand!... nourri et abreuvé du corps et du sang d'un Dieu! oh! quelle douce vie que cette vie d'union avec le bon Dieu! C'est le paradis sur la terre; il n'y a plus de peines, plus de croix!

(Le Curé d'Ars, xixe siècle, *Sa Vie, Passim*).

II

Préparation à la très-sainte et très-adorable communion.

Tous les docteurs sont d'accord que deux choses sont principalement nécessaires avant la communion; à savoir : le bon état de l'âme et le bon désir. Mais parce que le bon désir est une pièce du bon état, on peut dire qu'une seule chose est requise; à savoir : le bon état de l'âme. Voyons donc en quelle disposition nous devons mettre notre âme, autant qu'il nous sera possible, pour dignement communier. Et pour

Saint FRANÇOIS DE SALES — 1567-1622 — évêque et prince de Genève, docteur de l'Eglise. Après de brillantes études à Padoue, entre comme avocat au Sénat de Chambéry; quitte bientôt le monde, se consacre à Dieu, convertit le Chablais, devient évêque de Genève en 1601, et se dévoue plus que jamais aux œuvres d'évangélisation. Il fonde avec sainte Chantal l'ordre de la *Visitation*, et meurt frappé d'apoplexie, le 28 décembre 1622. Ses *Ecrits*, qui respirent la douceur de son caractère et la piété de son cœur, font les délices des âmes pieuses.

le sujet duquel nous parlons, considérons les facultés principales de l'âme.

Quant à l'entendement, il le faut épurer d'une chose et le parer d'une autre : il le faut premièrement purger de toutes curiosités, en sorte qu'il ne s'enquière point comment il se peut faire que le propre corps de Notre-Seigneur, avec son sang, son âme et sa divinité, soit tout entièrement en la sainte hostie, et en chaque partie d'icelle; ni comment il se peut faire, qu'étant au ciel, il soit en terre ; ni comment il peut être vrai que n'étant qu'un seul corps, il soit néanmoins en tant de lieux, et sur tant d'autels, et en tant de bouches; non, il faut tenir notre entendement clos et couvert à telles sottes et vaines questions et curiosités: car nous n'avons que faire de savoir comme ce divin sacrement se fait, il suffit que nous sachions qu'il se fait.

Ce point est commun à tous les mystères de la sainte foi, et à plusieurs autres choses, comme à la création du monde, duquel nous ne saurions dire comment Dieu fit quand il le créa, ni comme il fit quand il créa notre âme et la mit dans notre corps. Qu'est-il donc besoin de savoir comment il met son très-saint corps, son sang et son âme en ce sacrement ? C'est à lui de le faire, c'est à nous de le croire. En figure de cela, la céleste manne tombait jadis au désert, non de jour, mais de nuit, si que nul ne savait quand elle se faisait ni comment elle descendait; mais le matin étant venu, on la voyait toute faite et descendue, ainsi cette sur-céleste et divine manne de l'Eucharistie se fait en une façon et manière qui nous est secrète et cachée ; nul ne

peut dire comment elle se fait, et vient à nous, mais par la lumière de la foi nous la voyons toute faite.

Que si contre cette pureté d'entendement le malin esprit nous donne des tentations, il s'y faut opposer, s'humiliant devant la toute-puissance de Dieu, disant, ou de cœur, ou de bouche : « O sainte et immense toute-puissance de mon Dieu, mon entendement vous adore, trop honoré de vous reconnaître, et de vous faire l'hommage de son obéissance et soumission ; ô que vous êtes incompréhensible, et que je suis joyeuse de quoi vous l'êtes ! Non ! je ne voudrais pas vous pouvoir comprendre ; car vous seriez petit, si une chétive capacité vous comprenait.» Puis retournant à son propre entendement : « Eh quoi ! petit moucheron, nourri parmi la pourriture de ma chair, voulez-vous brûler vos ailes à cet immense feu de la puissance divine, laquelle consumerait et dévorerait les séraphins, s'il se fourraient à telles curiosités ? Non, petit papillon, il vous appartient d'adorer et abîmer, et non pas de sonder. » Et quelquefois on peut repartir au tentateur : « O malheureux ! ton outrecuidance de vouloir voler trop haut t'a précipité en enfer, je m'empêcherai bien de faire un tel saut, moyennant la grâce de mon Dieu : Tu trompas ainsi la pauvre Ève, lui voulant apprendre à savoir autant que Dieu, mais tu ne m'attraperas pas ; je veux croire, et ne rien savoir. » Il est aussi quelquefois bon de mépriser ces pointilles et tentations, et n'en tenir compte quelconque, laisser japper et clabauder ce malin et passer outre en son chemin ; car encore qu'il

est enragé, si est-ce qu'il ne mord que ceux qui veulent ; et partant, tenant la volonté constante en la foi, qu'il aboie tant qu'il voudra, nous ne craignons rien.

Voilà de quoi il faut purger l'entendement ; mais cela ne suffit pas ; car il le faut parer et orner d'une autre chose, il le faut tapisser de considération ; et qu'est-ce qu'il faut considérer ? Il ne faut pas considérer comme le sacrement se peut faire ; car ce serait nous perdre, mais il faut bien considérer ce qu'est ce Sacrement : en figure de quoi les Israélites ne demandèrent pas comme la manne se faisait ; mais la voyant toute faite, ils demandaient ce que c'était. Qu'est ceci, disaient-ils, qu'est ceci ? Considérons donc que c'est le vrai corps de notre Sauveur, son sang, son âme, sa divinité. C'est le mystère de plus intime union que notre Rédempteur pouvait faire avec nous. C'est la plus entière communication qu'il pouvait faire de soi-même, par laquelle il se joint à nous d'une façon merveilleuse, et toute pleine d'amour. Enfin ce sacrement, c'est Jésus-Christ lui-même, qui d'une façon non pareille vient à nous, et nous tire à soi.

Quant à la mémoire, il la faut aussi nettoyer d'une chose, et la parer d'une autre ; il la faut nettoyer de la souvenance des choses caduques et affaires mondaines : en figure de quoi, la manne ne tombait qu'au désert et solitude, hors du commerce du monde, et non point ès villes et bourgades, et ceux qui mangeaient de l'agneau paschal retroussaient leurs robes, afin que rien n'y traînât et flottât sur la terre. Il

faut donc pour un temps oublier les choses matérielles et temporelles (quoique bonnes et utiles) pour se préparer à la sainte communion, et faire comme le bon Abraham, qui voulant aller sacrifier son fils, laissa l'âne et les serviteurs au pied de la montagne jusqu'à ce qu'il eût terminé, c'est-à-dire, qu'il faut retirer sa mémoire du souvenir des affaires domestiques et temporelles, jusque après la communion, toutes choses ayant leur temps.

Il faut, après cet oubli volontaire, parer la mémoire d'une sainte souvenance de tous les bienfaits dont Dieu nous a gratifiés, la création, conservation, rédemption et plusieurs autres, mais surtout de la sainte passion, en mémoire de laquelle il a voulu nous laisser le propre corps qui souffrit pour nous en ce divin sacrement, n'ayant pu nous en laisser une plus vive et plus expresse représentation. Quand on vous demandera, dit la sainte Parole traitant de l'observation de l'agneau paschal, que c'est que vous faites, dites à la postérité que c'est en mémoire de ce que Dieu vous délivra d'Egypte, vous passant par le milieu de la mer Rouge ; ainsi en ce divin sacrement nous devons réduire en mémoire la journée en laquelle Dieu, par son amère passion, nous délivra de la damnation.

Quant à la volonté, il la faut purger d'une chose, et la parer d'une autre ; il la faut purger des affections déréglées et désordonnées, même des choses bonnes ; c'est pourquoi ceux qui mangeaient l'agneau paschal devaient avoir des souliers en leurs pieds, afin qu'ils ne touchassent point la terre des pieds, car les pieds de l'âme sont ses

affections, qui la portent partout où elle va, dit saint Augustin, et ses affections ne doivent pas toucher la terre, ni être à l'abandon, mais doivent être resserrées et couvertes en mangeant le vrai agneau paschal, qui est dans le très-saint sacrement. Ainsi Notre-Seigneur lava les pieds à ses apôtres avant l'institution d'icelui, pour montrer que les affections des communiants doivent être fort pures ; et la manne devait être cueillie à la fraîcheur, avant le lever du soleil, parce que les chaleurs naturelles des amours et affections démesurées empêchent qu'on ne puisse cueillir cette céleste viande. Il faut venir avec une sainte âme et une volonté fraîche, non échauffée, ni affectionnée à aucune autre chose qu'à la cueillette de cette manne.

Mais il faut parer la volonté d'une affection et désir extrême de cette viande céleste, de cette manne sacrée ; c'est pourquoi il était commandé à ceux qui mangeaient l'agneau paschal, de le manger avidement et vitement, et à ceux qui cueillaient la manne, de se lever fort matin : et Notre-Seigneur même, avant que d'instituer ce saint sacrement, l'avait extrêmement souhaité.

L'âme étant ainsi disposée en ces trois principales facultés, fait un fruit admirable en la sainte communion : mais parce que cette préparation est déduite en termes généraux, je mettrai ici les avertissements particuliers nécessaires à la pratique d'icelle.

Si vous n'êtes point agitée des tentations de curiosité, vous n'avez que faire de penser à ce que j'en ai dit ; car, en y pensant, vous lui ouvrez la porte pour la faire entrer chez vous ;

mais vous devez seulement remercier Dieu de ce qu'il vous donne la simplicité de la foi, qui est un don très-précieux et très-désirable, et prier sa divine Majesté de le vous continuer : que si vous êtes agitée de cet esprit de curiosité, faites ce que j'ai dit, mais faites-le brièvement par forme de simple rejet et détestation, sans vous amuser à disputer et contester avec l'ennemi, lequel doit être combattu par abomination, non par raison, selon l'exemple de Notre-Seigneur, qui ne le fit fuir qu'en lui disant : *Arrière Satan, tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.*

Combien que la tentation ne cesserait point, ne laissez pas de communier : car si vous laissiez pour cela, vous donneriez gain de bataille à votre adversaire, allez donc vigoureusement, et sans avoir égard aux tentations, recevez le pain de vie, et ainsi faisant, vous demeurerez victorieuse de votre ennemi : qui la quitte, la perd.

Pour vaincre la curiosité en ce point, vainquez-la en toutes choses, pour petites qu'elles soient, ne recherchant autre science que celle des saints, qui est Jésus-Christ crucifié, et ce qui vous conduit à lui.

Touchant la considération, il sera bon que le jour avant la communion, aux heures de votre oraison mentale et recueillement, vous dressiez quelque peu votre esprit à Notre-Seigneur en ce saint sacrement : et même en l'examen de conscience à la fin, et ce par quelque briève pensée de l'amour du Sauveur à l'endroit de vous, et même vous pourrez user de quelques élancements de prières vocales, lesquelles vous répéterez souvent, comme serait celui de saint Fran-

çois: *Qui suis-je, Seigneur, et qui êtes-vous?* Ou celui de sainte Elisabeth : *D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur vienne à moi?* Ou celui de saint Jean-Baptiste : *Et vous venez à moi?* Ou celui de l'Épouse sacrée : *Que mon époux me baise d'un baiser de sa bouche.*

Que si vous vouliez parfois faire votre méditation sur la communion le jour précédent, vous pouvez aisément y accommoder les mystères de la vie de Notre-Seigneur, qui se rencontrent en la suite de votre oraison mentale, les appliquant, comme se devant exercer en votre endroit à l'heure de votre communion ; car qui vous empêchera de vous représenter que Notre-Seigneur, ou vous y présente les bénéfices qu'ils a faits, ou vous donne intérieurement les enseignements qu'il a donnés, et ainsi des autres ; et il y a peu de mystères qui ne soient propres à cela...

Je m'en vais maintenant proposer plusieurs points, desquels vous pourrez vous servir tant pour aller à la communion que pour rendre grâce à Dieu après icelle.

Avant que d'y aller, on peut exciter le désir par la comparaison du cerf, que l'extrémité de la soif fait désirer les fontaines, comme fait David au psaume 41 ; et par l'exemple de la Magdelaine, qui partout le cherche avec ardeur, chez Simon le lépreux, au sépulcre et au jardin, qui pleure en le cherchant, et lui dit à lui-même qu'il lui enseigne le lieu où il s'est mis. *Si tu l'as enlevé,* dit-elle, *dis-le moi, et je l'irai reprendre.*

Tantôt comme l'enfant prodigue, nous excitant à nous aller jeter entre les bras de notre père, et lui demander de rentrer à son servive ; tantôt

comme la Cananée nous excitant à courir après lui, et demander la guérison de notre âme ; tantôt comme Rébecca, laquelle étant interrogée si elle irait trouver Isaac pour être son épouse, répondit tout court : J'y irai. Aussi devons-nous considérer qu'en ce céleste banquet nous unissons notre âme par une liaison indissoluble avec Notre-Seigneur ; c'est pourquoi nous avons raison de dire : *Vadam*, j'irai ; et ainsi nous excitons en nous le désir, l'amour et la confiance avec une grande révérence.

Après la communion nous devons semondre nos âmes à plusieurs saintes affections, comme par exemple, *à la crainte* de contrister et perdre ce saint hôte, comme faisait David, disant : *Seigneur, ne vous départez point de moi ;* où comme les deux pèlerins d'Emmaüs qui lui disaient : *Demeurez avec nous, car il se fait tard ; à la confiance* et force d'esprit avec David : *Je ne craindrai nul mal, parce que, Seigneur, vous êtes avec moi ; — à la joie...* comme Sara, laquelle ayant Isaac disait : Maintenant Dieu m'a fait *une joie, et quiconque l'entendra, s'en réjouira avec moi ;* et il est vrai aussi que les anges font fête autour de ce Saint Sacrement, et de ceux qui l'ont recu (comme dit saint Chrysostome) ; *à l'amour*, comme l'Epouse, laquelle en cette considération disait : *Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui, et il demeurera sur mon cœur ; j'ai trouvé celui que mon âme chérit, je le conserverai joyeusement ; — à l'action de grâce,* par les paroles que Dieu même dit à Abraham, quand il lui eut voué le sacrifice de son fils ; car nous pouvons humblement

les adresser à Dieu le Père qui nous donne son propre Fils en viande : O Seigneur, parce que vous m'avez fait cette grande grâce, *je vous bénirai de bénédictions immortelles, je multiplierai vos louanges comme les étoiles du Ciel ; — à la résolution de le servir*, par les paroles de Jacob, après qu'il eut vu la sainte échelle : *Dieu sera mon Dieu*, et la pierre de mon cœur ci-devant endurci sera sa maison : et ainsi on peut tirer mille affections de la sainte communion.

Encore se faut-il servir de l'imagination, pour vous aider à bien festoyer notre hôte : or nous les pouvons faire diverses, les plus utiles sont de Notre-Dame et de saint Joseph ; combien de goûts et consolations pendant l'enfance de Notre-Seigneur, quand ils le portèrent en leurs bras et sur leur poitrine, quand ils le baisaient, et que de ses divins bras il les accollait suavement ; et puis considérer que nous sommes faits semblables à eux par la communion, en laquelle Notre-Seigneur vient bien plus à nous, que s'il nous baisait et accollait. Et quant à Notre-Dame, imaginons-nous quelle fut son ardeur intérieure, sa dévotion, son humilité, sa confiance et son courage, quand l'ange lui dit : *Le Saint-Esprit surviendra en toi, et la vertu du Très-Haut t'obombrera, et partant ce qui naîtra de toi sera nommé Fils de Dieu ; car il n'y a rien qui soit impossible envers Dieu.* Il ne faut point douter que son béni cœur ne s'ouvrît tout entièrement aux rayons de ses paroles, qu'il ne s'approfondît dessus tant de bénédictions, et qu'à mesure qu'il entendait que Dieu

lui donnait son cœur propre, qui est son Fils, il ne le donnât réciproquement à Dieu, et qu'alors cette supersainte Dame ne fondît en charité, et pouvait dire : *Mon âme s'est liquéfiée ou fondue, quand mon bien-aimé a parlé.* Or quant à nous, nous recevons une pareille grâce en la communion, car non un ange, mais bien Jésus Christ même, nous assure qu'en icelle la vie éternelle se rencontre, et que si nous l'aimons, le Saint-Esprit vient en nous, et lui et son Père y font leur demeure. O Dieu ! que de suavités et de douceurs ; et partant l'âme peut bien dire comme Notre-Dame, après cette considération : Voici la servante du Seigneur, me soit fait selon sa parole ! et quelle parole ? selon la parole qu'il a dite de sa bouche sacrée, que qui le mange il demeure en lui, et lui demeure en celui qui le mange, vivra pour lui, par lui, et en lui, et ne mourra point éternellement...

Vous trouverez peut-être bien longue cette instruction, mais il faut que vous sachiez deux choses : l'une que vous ne devez pas faire tout ceci tout à un coup, mais seulement vous en servir à mesure que vous connaîtrez en avoir besoin, et en prendre ce qui vous agréera ; l'autre, c'est que je vous ai couché cette préparation assez au long, afin que vous en puissiez aider les autres, qui en auront nécessité. Au demeurant, parce que le plus grand moyen de profiter en la vie spirituelle, c'est la dévote communion, je vous la recommande ; et ayez soin que nul ne la fasse par manière d'acquit, ou de coutume, mais toujours pour glorifier Dieu en icelle, et s'unir à lui, et prendre force pour

supporter toutes les tentations et afflictions.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES, XVIe-XVIIe siècle, *Opuscules*).

III

La fréquente communion

LETTRE ADRESSÉE PAR FÉNELON A UN HOMME DU MONDE

Je ne suis nullement surpris, Monsieur, d'apprendre que plusieurs personnes sont mal édifiées de vous voir communier presque tous les jours. Ces personnes ne jugent de vos communions que d'après certains préjugés qu'elles tirent de l'ancienne discipline sur la pénitence. Mais il ne s'agit point ici de l'exemple des hommes coupables de péchés mortels qui étaient dans la nécessité de faire pénitence avant que de communier ; le cas dont il s'agit est celui d'un fidèle dont la conscience paraît pure, qui vit régulièrement, qui est sincère et docile à un directeur expérimenté et ennemi du relâchement.

Ce fidèle est faible ; mais il se défie de sa faiblesse, et a recours à l'aliment céleste pour se fortifier. Il est imparfait, mais il en gémit et travaille pour se corriger de ses imperfections. Je dis qu'un bon directeur, auquel il obéit avec

François DE SALIGNAC DE LAMOTHE-FÉNELON — 1651-1715 — archevêque de Cambrai ; Voltaire l'appelle le tendre, l'élégant, l'aimable Fénelon ; il est à la fois théologien et controversiste, orateur et philosophe, littérateur et moraliste. On ne saurait trop connaître sa *Lettre sur la fréquente communion*, d'une doctrine si sûre et si vraie.

simplicité, peut et doit le faire communier presque tous les jours. Voici mes raisons :

I. — Les Pères nous enseignent que l'Eucharistie est le pain quotidien que nous demandons dans l'oraison dominicale. Jésus-Christ se donne à nous sous l'apparence du pain, qui est l'aliment le plus familier de l'homme, pour nous familiariser avec son corps ressuscité et glorieux. Ainsi l'institution du Sacrement, expliquée par la tradition, nous invite à une communion quotidienne.

Les Pères même ont expliqué de l'Eucharistie la parabole où Jésus-Christ réprésente un roi qui, ayant préparé un festin et sachant les vaines excuses des invités, envoie d'abord *dans les places et dans les rues,* ensuite jusque *dans les chemins et le long des haies*, pour y chercher des hommes qu'on *force d'entrer, afin que sa m ison soit remplie.*

La pratique suivit d'abord l'esprit de l'institution du Sacrement. Les premiers fidèles *persévéraient dans la communion de la fraction du pain. Ceux qui croyaient, vivaient tous unis,* et ils allaient *assidûment tous les jours en union d'esprit au temple, rompant le pain, tantôt dans une maison et tantôt dans une autre.*

La tradition nous apprend que cette communion *de la fraction du pain* était la participation à l'Eucharistie. Ainsi il résulte de cette tradition sur ces paroles que les fidèles qui vivaient chrétiennement étaient *tous assidûment tous les jours* nourris du pain sacré, *tantôt dans une maison, tantôt dans une autre.*

Saint Paul confirme cette vérité : *Quand vous*

êtes, dit-il, *assemblés, ce n'est plus manger la Cène du Seigneur.* Vous voyez que l'assemblée était faite pour la Cène, et que cet Apôtre, en reprochant aux Corinthiens qu'on ne reconnaît plus la *Cène du Seigneur* au milieu des indécences qu'ils y commettaient, fait entendre que l'assemblée n'avait plus ce qu'elle devait avoir, parce que chacun faisait indécemment la manducation de la Cène. Suivant l'institution expliquée par l'Apôtre, on s'assemblait pour manger la *Cène du Seigneur*. Ces deux choses étaient unies.

Il y avait alors trois choses qu'on ne séparait point dans ces premiers temps ; savoir, la synaxe ou assemblée, le repas mystique, et le repas suivant de charité, qu'on nommait *agape*. Tous s'assemblaient, tous communiaient, tous mangeaient ensemble après la communion. Les critiques veulent remonter à l'antiquité : la voilà Qu'il y a-t-il dans le christianisme de plus pur et de plus ancien que les Actes des Apôtres et les Epîtres de saint Paul ?

On se récrie que ces premiers chrétiens étaient des *saints*. J'en conviens. Le terme de *saints* signifie les hommes séparés des pécheurs : en ce sens tous les justes sont saints, puisqu'ils sont séparés par la grâce sanctifiante de tous les ennemis de Dieu.

Mais, sans vouloir égaler les chrétiens de ces derniers siècles à ceux de l'église naissante, je ne puis m'empêcher de remarquer que les Apôtres qui donnent aux fidèles de leur temps le nom de *saints* les reprennent en même temps sur beaucoup de défauts, comme la jalousie, les partialités, les dissensions : on voit des ou-

vriers évangéliques, comme Démas, abandonner le travail du ministère par l'amour du siècle. On n'a qu'à lire saint Cyprien pour reconnaître que les fidèles, tombés dans un grand relâchement et dans beaucoup de désordres grossiers, avaient besoin que les persécutions réveillassent leur foi.

« Une longue paix avait corrompu la discipline de la tradition: la correction céleste a relevé la foi abattue et pour ainsi dire endormie. Chacun s'appliquait à augmenter son patrimoine, et oubliant ce que les fidèles avaient fait du temps des Apôtres et qu'ils devaient faire en tout temps, ne s'attachait qu'à entasser des richesses par une avidité insatiable.

« Il n'y avait plus de zèle de religion dans les pasteurs, ni de foi saine dans les ministres de l'autel, ni de compassion pour les bonnes œuvres, ni de discipline pour les bonnes mœurs. Les hommes paraissaient avoir changé leur barbe, et les femmes se fardaient. On déguisait l'ouvrage de Dieu : on peignait les cheveux. On usait d'artifice pour tromper les simples : on surprenait ses frères par des tours de mauvaise foi. On se mariait avec les infidèles, et on prostituait aux idolâtres les membres de Jésus-Christ.

« On se faisait des serments téméraires et des parjures ; on méprisait par arrogance les supérieurs ; on se déchirait mutuellement par une médisance empoisonnée. Ils sont dans des animosités implacables. Un grand nombre d'évêques, qui auraient dû soutenir les peuples par leurs exemples et par leurs exhortations, ont méprisé le ministère que Dieu leur confie ; ils

se sont chargés des emplois mondains ; ils ont abandonné leurs chaires et leurs troupeaux, pour errer dans les pays étrangers et pour y trafiquer dans les foires comme les marchands.

« On n'a point secouru dans l'église des frères manquant de pain, parce qu'on voulait amasser des trésors. On cherchait des chicanes et des fraudes pour usurper les biens d'autrui : on s'enrichissait par des usures énormes. Aux premières menaces de l'ennemi, le plus grand nombre des frères a trahi sa foi. Ils n'ont point été entraînés par le torrent de la persécution ; mais ils se sont renversés eux-mêmes par une chute volontaire. »

On n'a qu'à lire ce que saint Augustin dit pour les catéchumènes, afin de les préparer à voir au nombre des chrétiens un grand nombre d'hommes très relâchés. Il va jusqu'à dire qu'il faut être bon pour pouvoir découvrir les bons chrétiens au dedans de l'église. Enfin il n'est pas permis d'oublier que les fidèles de Corinthe montraient des imperfections grossières jusque dans le festin sacré. De là vient que saint Paul se récrie : *Ce n'est plus manger la Cène du Seigneur... Méprisez-vous l'Eglise de Dieu ?... Vous en louerai-je? Non, je ne vous en loue point... C'est pourquoi plusieurs parmi vous sont malades, languissent et s'endorment.*

Les justes des premiers siècles, et même ceux qui étaient conduits par les Apôtres, n'étaient donc pas exempts d'imperfections. Ils étaient néanmoins *tous assidûment tous les jours... rompant le pain*, etc. Nos justes de ces derniers temps peuvent donc, à leur exemple, être assidus tous

les jours à rompre le pain, pourvu qu'ils soient humbles et dociles pour travailler à se corriger de leurs imperfections.

II. — Les canons qu'on a attribués aux Apôtres sont sans doute d'une grande antiquité, et contiennent la discipline commune des premiers temps. Le neuvième canon veut que si un clerc, « après avoir fait l'oblation (avec les autres), ne communie pas, il en dise la raison, afin qu'on l'excuse si elle est bonne, et que, s'il ne la dit pas, il soit exclu de la communion, comme ayant scandalisé le peuple. » Ainsi c'était dans ces premiers temps un scandale qu'un clerc offrît sans communier : et c'est ce qui était puni par une privation du Sacrement.

Le dixième canon dit que « tous les fidèles qui entrent dans l'église, qui écoutent les Ecritures, et qui ne continuent pas à demeurer pour l'oraison, et qui ne communient pas, soient privés de la communion (c'est-à dire excommuniés, parce qu'ils causent du trouble (ou scandale) dans l'Eglise. »

Ainsi vous le voyez, le scandale de voir un clerc ou un fidèle assister à l'oblation sans y participer était si grand qu'on excommuniait l'un et l'autre. On peut juger par là combien il était rare et extraordinaire que quelque fidèle assistât aux divins mystères sans communier, et qu'en ce cas il devait lever le scandale en expliquant les raisons qui l'éloignaient de la communion.

III. — Si l'on veut suivre l'antiquité, on doit au moins écouter saint Justin martyr, et presque contemporain des Apôtres. « Après que celui qui préside, dit-il, a achevé l'action de grâces

et que tout le peuple s'est uni à lui avec joie pour confirmer par ses prières tout ce qui a été fait, ceux qui sont nommés par nous, diacres et ministres, distribuent à chacun de ceux qui sont présents le pain, le vin, et l'eau qui ont servi de matières à l'action de grâces, afin que chacun y participe. Nous donnons à cet aliment le nom d'Eucharistie, et il n'est permis à aucun autre d'y participer.

« Nous ne prenons point ceci comme un pain et comme un breuvage ordinaire. Mais, comme Jésus notre Seigneur, devenu chair par la parole de Dieu, a pris pour l'amour de nous la chair et le sang, (de l'humanité), de même nous avons appris que cet aliment sur lequel se font les actions de grâces par les prières du Verbe, pour nourrir par voie de changement notre sang et notre chair, est la chair et le sang de Jésus incarné. Le jour qu'on nomme du soleil, tous ceux qui sont dans les villes ou à la campagne s'assemblent dans un même lieu.

« Nous nous levons tous en commun pour prier. Les prières étant finies, on offre le pain, le vin et l'eau. La distribution et la communication des choses qui ont servi de matière à l'action de grâces se font à chacun de ceux qui sont présents ; puis on les envoie aux absents par les diacres. »

Il est essentiel d'observer que suivant cette fidèle description non-seulement on distribuait l'Eucharistie *à un chacun* des fidèles qui étaient *présents ;* mais encore *on l'envoyait aux absents par les diacres.* Tant on était alors éloigné de croire qu'aucun des fidèles présents dût en être

privé,ni même quc les absents,qui n'avaient pas été libres de venir, dussent souffrir au jour d'assemblée une si rude et si dangereuse privation.

Il est vrai que saint Justin ne marque *pour l'ordinaire* d'assemblée qu'au *jour du soleil*, c'est-à-dire le dimanche. Mais outre qu'en ces temps-là les chrétiens, souvent persécutés, n'étaient pas libres de s'assembler tous les jours, de plus nous verrons tout à l'heure, dans Tertullien, qu'après avoir recu l'Eucharistie des mains des ministres au jour d'assemblée, chacun, gardant chez soi le pain sacré, faisait à jeun sa communion secrète.

IV. — Tertullien, expliquant ces paroles, *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, dit qu'il s'agit « du corps de Jésus-Christ qui est reconnu dans le pain et qu'ainsi, en demandant le pain quotidien,nous demandons à être perpétuellement avec Jésus-Christ et à n'être jamais séparés de son corps. » Voilà la demande,pour chaque jour, de l'Eucharistie, qui est le pain de ce jour-là.

D'ailleurs Tertullien, avertissant sa femme de ne se remarier pas avec un païen en cas qu'il vînt à mourir, lui disait : « Plus vous prendrez de soin pour vous cacher, plus vous serez suspecte et en danger d'être surprise par la curiosité païenne. Serez-vous cachée quand vous ferez le signe de la croix sur votre lit, sur votre corps, quand vous vous lèverez la nuit pour prier. Ne paraîtrez-vous point faire quelque action magique ? Votre époux ne saura-t-il point qu'est-ce que vous mangez en secret avant tout aliment ? et s'il sait que c'est du pain, ne croira-t-il pas que c'est celui dont on parle ? »

Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'une action rare, que cette femme pût facilement cacher à un mari païen, mais au contraire d'une communion à peu près fréquente comme l'action de faire le signe de la croix en se couchant ou de se lever la nuit pour prier. Il s'agit du pain que cette femme devait prendre chaque jour, avant tous les autres aliments, qu'elle ne manquait aucun jour de prendre. Telle était la communion secrète et domestique, lors même qu'on n'était pas libre d'aller dans un lieu d'assemblée.

Ce père ajoute que, quand une femme chrétienne a épousé un païen, elle participe *aux sacrifices sans scrupule,* et qu'elle a *une exactitude quotidienne sans empêchement* : *diligentia quotidiana.* Le terme *quotidienne* tombe sur la parcipation *aux sacrifices.* Voilà une communion quotidienne que ce Père suppose même dans une femme très-éloignée de la perfection, puisqu'il suppose qu'elle a fait la faute de se remarier avec un idolâtre.

Ailleurs il suppose que chacun communiait *aux jours de station.* Ailleurs il dit : « Nous recevons le sacrement de l'Eucharistie, même au temps du repas, lequel est ordonné à tous par le Seigneur ; et nous ne le recevons dans nos assemblées mêmes, qui se font avant le jour, que de la main de ceux qui président. » Vous voyez que la communion était générale, comme les repas nommés *agapes,* qui étaient pour tous les fidèles, excepté ceux qui faisaient pénitence.

V. — Saint Cyprien n'a pas manqué de suivre la tradition de Tertullien. « Nous demandons,

dit-il, que ce pain nous soit donné tous les jours, de peur que nous qui sommes en Jésus-Christ, et qui recevons tous les jours l'Eucharistie comme l'aliment de salut, ne soyons séparés de ce corps par l'obstacle de quelque délit plus grief, qui, nous tenant privés exclus de la communion, nous prive du pain céleste.

« Quand Jésus-Christ dit donc *que celui qui mangera de mon pain vivra éternellement*, il est manifeste que, comme ceux qui atteignent à son corps et qui reçoivent l'Eucharistie par le droit de communion sont vivants, il faut craindre et prier, de peur que quelqu'un, étant privé et séparé du corps de Jésus-Christ, ne demeure loin du salut. Jésus-Christ nous menaçant par ces paroles : *Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous ;* voilà pourquoi nous demandons qu'on nous donne tous les jours notre pain, c'est-à-dire Jésus-Christ.

1° Ces paroles sont formelles et ne laissent rien à désirer : *Nous demandons et recevons tous les jours l'Eucharistie.* La réception était quotidienne comme la demande. Ceux qui n'étaient pas dignes de communier, à cause de quelque péché mortel dont ils se sentaient coupables n'auraient pas osé demander le pain quotidien avec les justes dans la célébration des mystères.

2° Nul fidèle n'était privé de la communion au jour d'assemblée, à moins qu'il ne fût tombé *dans quelque délit plus grief : intercedente aliquo graviore delicto.* Sans doute les fautes vénielles, que la simple récitation de l'oraison dominicale

peut effacer, selon saint Augustin, ces fautes légères que les apôtres mêmes, instruits par Jésus-Christ, confessaient tous les jours, en récitant cette oraison, ne sauraient jamais être confondues avec un *délit plus grief* qui excluait de la communion. Le terme comparatif de *plus grief* désigne avec évidence les péchés *plus griefs* que ces fautes vénielles et quotidiennes, sans lesquelles les parfaits mêmes ne demeurent pas longtemps dans cette vie de fragilité et de tentation.

3° Saint Cyprien assure que tous ceux qui ne sont pas coupables *d'un délit grief reçoivent l'Eucharistie par le droit de communion* acquis à tout fidèle exempt de ce délit.

4° Ce Père regarde la privation de la communion quotidienne comme une rigoureuse punition ; et comme un grand péril, parce que celui qui est privé de l'Eucharistie est *séparé du corps de Jésus-Christ, et demeure loin du salut,* suivant ces paroles menaçantes : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme... vous n'aurez point la vie en vous.*

5° Il ne s'agit point du cas extraordinaire d'une violente persécution, où l'Église permettait à chacun d'emporter avec des corbeilles l'Eucharistie dans sa maison, et où elle voulait que chacun fût muni du sang de Jésus-Christ, pour avoir la force de répandre le sien dans le martyre. Il s'agit de la règle générale, pour les temps même les plus paisibles, où tous les fidèles qui n'avaient commis *aucun délit plus grief... recevaient l'Eucharistie par le droit de communion.*

VI. — L'Église d'Orient pensait comme celle d'Afrique. « Je vois, dit saint Chrysostome, beau-

coup de fidèles qui participent au corps de Jésus-Christ d'une façon indiscrète et téméraire, plutôt par coutume et pour satisfaire à la formalité que par réflexion, et avec les sentiments qu'ils devraient avoir.

« Je communierai, dit un fidèle, si le temps de Carême arrive, ou bien si l'Épiphanie vient. Cet homme communie en quelque état qu'il soit. Ce n'est pourtant ni l'Epiphanie ni le Carême qui rend les fidèles dignes d'approcher de ce sacrement, mais la sincérité et la pureté de conscience. Avec cette pureté *approchez-vous en toujours*, et sans elle, jamais. »

Remarquez que ce Père n'admet aucun milieu entre ces deux termes *toujours* et *jamais*. Si votre conscience est impure, *ne vous approchez jamais de l'Eucharistie*; si au contraire votre conscience est purifiée, *approchez-vous en toujours*. Il n'y met aucun milieu ni restriction. Mais continuons à l'écouter.

« Je remarque, dit-il encore, beaucoup d'irrégularité en ce point. Dans les autres temps vous n'approchez point de la sainte table, quoiqu'il arrive souvent que vous soyez purs ; mais à Pâques vous communiez, quoique vous soyez tombés dans le péché. O habitude ! ô présomption ! en vain on offre le sacrifice quotidien ; en vain nous sommes à l'autel, puisque personne n'y participe. Je parle ainsi, non-seulement afin que vous y participiez, mais encore afin que vous vous en rendiez dignes.

« Vous n'êtes pas dignes, dites-vous, du sacrifice et de la communion : vous ne l'êtes donc pas aussi de la prière. Vous entendez le ministre

qui est debout et qui crie : Vous tous qui êtes en pénitence, retirez-vous d'ici ! Tous ceux qui ne communient pas sont en pénitence. Si vous êtes du nombre de ceux qui sont en pénitence, vous ne devez pas communier ; car quiconque ne communie pas est en pénitence.

« Pourquoi donc le ministre crie-t-il : Vous qui ne pouvez pas prier, retirez-vous d'ici ? Quoi donc ! vous demeurez impudemment ! Mais vous n'êtes pas, dites-vous, du nombre des pénitents. Quoi ! vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier, et vous ne vous en souciez pas ! Vous croyez que ce n'est rien ; mais pensez-y, je vous en conjure. C'est la table du Roi céleste : les Anges la servent : le Roi même y est présent, et vous vous y tenez debout en bâillant ! Vos habits sont sales, et vous ne vous en mettez point en peine ! Mais ils sont propres, dites-vous : Hé bien ! mettez-vous donc à cette table, et communiez.

« Le Roi vient chaque jour pour voir ceux qui sont à sa table, et pour leur parler à tous ; et maintenant il vous dit dans votre conscience : Pourquoi êtes-vous là debout, sans avoir la robe nuptiale ? Il ne dit point : Pourquoi êtes-vous à ma table ? Mais avant que vous vous y mettiez et que vous entriez, il dit qu'un tel en est indigne. Car il ne dit pas : Pourquoi vous êtes-vous mis à table ? mais il dit : Pourquoi êtes-vous entré ? Voilà donc ce qu'il dit maintenant à nous tous, si nous sommes présents avec indécence et sans pudeur. Car quiconque ne participe point aux mystères y assiste avec impudence et témérité.

C'est pourquoi on fait sortir les premiers ceux qui sont pécheurs, de même que, quand un maître est à la table, il ne faut pas qu'aucun de ses domestiques qui l'ait offensé soit présent, et qu'on les fait retirer bien loin.

« Ainsi, quand on offre ici le sacrifice, quand on sacrifie Jésus-Christ, qui est la victime du Seigneur ; quand vous entendez ces paroles : prions tous en commun ; quand vous voyez tirer les rideaux qui sont devant les portes, alors croyez que le ciel est transporté sur la terre, et que les Anges y descendent. De même donc qu'aucun de ceux qui ne sont pas initiés aux mystères ne doit y assister, il faut en exclure aussi tous ceux qui sont initiés, mais pécheurs.

« Dites-moi, qu'est-ce que vous penseriez si quelqu'un, étant invité à un festin, lavait ses mains, se mettait à table, se préparait au repas, et ensuite ne mangeait point ? N'offenserait-il pas celui qui l'aurait invité ? N'aurait-il pas mieux valu qu'il eût été absent ! Quoi ! vous avez assisté au festin : vous avez chanté l'hymne ; vous vous êtes mis au rang des dignes, en ne vous retirant pas avec les indignes : pourquoi êtes-vous demeuré sans communier ? Je suis indigne, me répondra quelqu'un. Hé bien ! vous êtes donc indigne aussi de la société des prières. »

Je n'ai garde ici d'entrer dans la question qu'on peut faire à l'égard des pécheurs qui n'étaient coupables que de péchés secrets quoiqu'ils fussent mortels. Nous n'avons besoin ici de prendre le terme de pénitence que dans un sens général, sans le déterminer ni à la pénitence publique, ni à la secrète. Il nous suffit de voir que saint

Chrysostome n'admet aucun milieu entre l'état des pénitents qui ont perdu la justice, et celui des justes qui communient en chaque jour d'assemblée.

En vain certains hommes se croyant purifiés et justes ne font point pénitence comme les pécheurs, et néanmoins s'abstiennent de communier ne se croyant pas assez parfaits : ce milieu est très-dangereux pour l'homme qui veut y demeurer, et il est injurieux au sacrement. En vain certaines personnes croient honorer le sacrement en se privant par respect de le recevoir souvent, saint Chrysostome les refute et les condamne par ces paroles :

« Vous dites que vos habits sont propres. Hé bien ! mettez-vous à cette table et communiez. Quiconque ne participe point aux mystères y assiste impudemment et avec témérité. Tous ceux qui ne communient pas sont en pénitence. Mais vous n'êtes pas, dites-vous, du nombre des pénitents. Quoi ! Vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier, et vous ne vous en souciez pas ! »

En un mot, selon ce Père, il faut, ou faire pénitence avec les pécheurs ou communier avec les justes. Loin d'honorer le sacrement en se privant de le recevoir, on offense Jésus-Christ qui nous invite à son festin, en n'y mangeant pas. La vraie manière d'honorer le pain quotidien est de le manger dignement chaque jour. Mais écoutons encore ce Père.

« *Beaucoup de fidèles*, dit-il, rapportant les paroles de l'Apôtre, *sont faibles et languissants, beaucoup* d'entre eux *s'endorment*. Et comment,

direz-vous, ces maux nous arrivent-ils, puisque nous ne recevons ce sacrement qu'une fois l'année ? Et c'est ce qui trouble tout : car vous vous imaginez que le mérite consiste, non dans la pureté de conscience, mais dans le plus long intervalle d'une communion à l'autre.

« Vous regardez comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement de ne vous approcher pas souvent de cette table céleste. Ignorez-vous que vous vous livrez au supplice éternel en communiant indignement, quand même vous ne le feriez qu'une seule fois ; et qu'au contraire vous faites votre salut en communiant dignement quoique vos communions soient fréquentes.

« La témérité ne consiste pas à approcher trop souvent de la table du Seigneur, mais à en approcher indignement, quand même ce ne serait qu'une seule fois dans tout le cours de la vie. Pourquoi donc mesurons-nous la communion par la loi du temps ? C'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher.

« Ce mystère n'a rien de plus à Pâques que dans les autres temps où on l'accomplit sans cesse. Il est toujours le même, c'est toujours la même grâce du Saint-Esprit. La Pâque continue toute l'année. Vous qui êtes initiés, vous connaissez parfaitement ce que je dis. Soit au vendredi, soit au samedi, soit au dimanche, soit aux fêtes des martyrs, c'est toujours la même victime et le même sacrifice. Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps. »

Il n'y a rien de plus précis pour la fréquente communion que ces paroles : 1° les fidèles se

trompaient « en regardant comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement de n'approcher pas souvent de cette table céleste ; 2° c'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher. » A l'égard de ceux qui sont en cet état, *la pâque continue toute l'année.* Le vendredi, le samedi, le dimanche où l'on communiait d'ordinaire en Orient, donne la même victime que la grande fête de Pâque. 3° C'est la communion rare qui *trouble tout. 4° Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps.* 5° C'est le long intervalle entre les communions qui est cause que *beaucoup* de fidèles *sont faibles et languissants et qu'ils s'endorment.*

VII. — Saint Hilaire parle précisément le même langage que les autres Pères. « Donnez-nous, dit-il, notre pain quotidien : car, qu'est-ce que Dieu veut aussi fortement qu'il désire que Jésus-Christ habite en nous, chaque jour, lui qui est le pain de vie, le pain descendu du ciel ! Or, comme cette demande est quotidienne, nous demandons aussi qu'il nous soit donné tous les jours. » Ces paroles du saint Docteur, citées par le quatrième Concile de Tolède, ne laissent rien à désirer.

VIII. — Saint Ambroise confirme ainsi cette doctrine universelle : « Si c'est le pain quotidien, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout d'un an, comme les Grecs en Orient ont coutume de faire ? Recevez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous soit utile. Vivez en sorte que vous méritiez de le recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours, ne mé-

rite pas de le recevoir au bout de l'an. Le saint homme Job n'offrait-il pas tous les jours un sacrifice pour ses enfants, de peur qu'ils ne péchassent par leurs pensées ou par leurs paroles ? Mais vous, ne savez-vous pas que toutes les fois que le sacrifice est offert, la mort, la résurrection, l'ascension du Seigneur et la rémission des péchés sont représentées ? Et cependant, vous ne recevez pas tous les jours ce pain de vie ! Celui qui a reçu une blessure ne cherche-t-il pas le remède ? Le péché qui nous captive est notre plaie : notre remède est dans le céleste et vénérable Sacrement. »

1° Quand ce Père parle des Grecs, il veut sans doute parler de cette négligence et de cette indévotion où beaucoup de Grecs étaient tombés, et que nous avons vu que saint Chrysostome leur reproche si fortement.

2° Ce Père ne connaît point d'autre manière d'honorer le pain quotidien, que celle de le manger tous les jours. Il faut vivre en sorte qu'on mérite de n'en être jamais privé un seul jour. Il est donc vrai que les fidèles peuvent avec la grâce parvenir à un état de pureté de conscience où ils doivent communier tous les jours.

3° Ce pain céleste est notre remède contre le péché. Il est vrai qu'il n'est pas, comme le sacrement de Pénitence, le remède d'expiation pour les péchés mortels ; mais il est à leur regard un remède préservatif. De plus, on ne saurait douter qu'il ne serve à effacer les péchés véniels par le feu de l'amour divin qu'il allume dans les cœurs.

« Si on remarque d'autres pareilles diversités,

il faut conclure qu'on est libre pour l'observation de ces sortes de coutumes. Il n'y a point de meilleure discipline, pour un prudent et grave chrétien, que celle de suivre ce qu'il voit pratiquer dans l'Église où il se rencontre. »

1° Vous voyez qu'il ne s'agit ici que des différentes coutumes des Églises, dont les unes s'assemblaient, offraient le sacrifice et communiaient *tous les jours*, et les autres le faisaient un peu moins souvent. *La meilleure discipline*, suivant ce Père, est qu'un chrétien communie *tous les jours*, ou un peu moins souvent, pour se conformer à l'usage de l'Eglise où il se trouve.

2° Remarquez que, selon ce Père, offrir et manger allaient d'un pas égal. Ceux qui *ne passent aucun jour sans offrir* le sacrifice, sont les mêmes *qui reçoivent tous les jours dans la communion le corps et le sang du Seigneur*. Ceux qui ne communiaient qu'en certains jours de la semaine n'offraient le sacrifice qu'en ces jours-là : mais enfin le peuple communiait aussi souvent que l'on disait la *messe*.

Reprenons la suite des paroles de saint Augustin : « Quelqu'un dira qu'il ne faut pas communier tous les jours. Vous demanderez pourquoi ? Parce, dira t-il, qu'il faut choisir les jours où l'on vit avec plus de pureté et de continence, afin d'approcher d'une manière plus digne de ce grand sacrement : car celui qui le reçoit d'une façon indigne mange et boit son jugement.

« Un autre dit au contraire : Si la plaie du péché commis est si grande, et si la maladie est tellement violente qu'il faille retarder un tel remède, c'est par l'autorité de l'évêque que cha-

cun doit être privé de l'autel pour faire pénitence et pour y être ensuite réconcilié ; car c'est communier indignement que de communier dans le temps où l'on doit faire pénitence.

« Ceci néanmoins ne doit pas être entendu en sorte que chacun par son propre jugement s'exclue ou s'approche, comme il lui plaît, de la communion. Au reste, si les péchés ne sont pas tellement grands qu'on juge que le coupable doive être excommunié, il ne doit point se priver du remède quotidien du corps du Seigneur.

« Quelqu'un décidera peut-être pour le mieux la question entre ces deux hommes, en les avertissant de persévérer principalement dans la paix de Jésus-Christ : que chacun fasse ce qu'il croit pieusement, selon sa persuasion, qu'il doit faire.

« Ni l'un ni l'autre ne manquent de respect pour le corps et pour le sang du Seigneur ; au contraire, ils s'empressent tous deux à l'envi à honorer un sacrement si salutaire : l'un, par respect, n'ose le recevoir tous les jours ; l'autre, par respect, n'ose manquer aucun jour à le recevoir. »

1° Il ne faut jamais oublier qu'il s'agit ici, non de communier tous les jours ou de communier rarement, mais de communier un peu moins souvent, quoique la communion soit fréquente. Saint Augustin approuve ces deux divers usages des diverses Églises.

2° Ces deux divers usages se réunissent dans le point principal, savoir, celui que tous les justes communient toutes les fois qu'on s'assemble pour célébrer le sacrifice.

3° Selon saint Augustin, de même que selon saint Cyprien, saint Chrysostome et saint Jérôme, on ne doit se priver de la communion au jour de la célébration des mystères que quand on se sent coupable d'un péché mortel.

Ce que saint Cyprien exprime par *quelque délit plus grief* : ce que saint Chrysostome exprime par l'état d'un homme *qui ne participe point aux mystères à cause qu'il est en pénitence* ; ce que saint Jérôme exprime par *un remords de conscience : pungente conscientia*, saint Augustin l'exprime en disant qu'il s'agit *de péchés tellement grands qu'on juge que le coupable doive être excommunié*, s'il ne se soumet pas humblement à la pénitence.

4° A l'égard des péchés véniels et quotidiens, que la simple récitation de l'Oraison Dominicale, faite avec une véritable piété, efface, suivant saint Augustin, ils ont dans la communion quotidienne leur *remède quotidien*, par la ferveur de l'amour que le don céleste allume dans les cœurs.

Ainsi les infirmités quotidiennes, loin d'empêcher de communier tous les jours, sont au contraire précisément ce qui doit nous exciter à recourir à ce remède quotidien. C'est mal honorer le remède que de n'oser s'en servir, et de le laisser inutile dans notre pressant besoin.

5° On peut bien, selon l'usage de diverses Églises, et par respect, n'oser recevoir tous les jours l'Eucharistie, parce qu'il y a des jours où l'on se sent trop distrait par les affaires, ou trop dissipé par un commerce inévitable au dehors. En ce cas on peut *choisir les jours où l'on vit*

avec plus de pureté et de continence; mais ce choix se réduit à certains jours de la semaine, et l'on doit sans cesse travailler à rendre la communion la plus fréquente qu'on peut, selon son état. Loin de mettre son repos à communier par respect rarement, il faut, au contraire, selon la maxime de saint Chrysostome, que *l'unique douleur* du fidèle soit de retarder sa communion par quelque imperfection particulière.

6° Quoique saint Augustin approuve cet usage de quelques Églises, il n'approuve pas moins l'autre ; savoir, celui que tous les justes d'une Église communient régulièrement tous les jours.

7° Le saint Docteur ne veut pas que chaque particulier se condamne lui-même à la pénitence pour s'exclure de la communion quotidienne. Il veut que chacun se laisse juger par *l'évêque* et que ce soit par son autorité que chacun soit *privé de l'autel*: autrement les personnes les plus humbles et les plus pénitentes, qui en sont les plus dignes, ne communieraient jamais, parce qu'elles ne se jugeraient jamais dignes de la communion.

8° Excepté le cas des *péchés tellement grands que le coupable doive être excommunié* s'il refuse de faire pénitence, le fidèle a *le droit de communion*, et le pasteur n'a pas celui de l'en priver.

Le même Père dit aux nouveaux baptisés ; « Vous devez savoir ce que vous avez reçu, ce que vous recevez, ce que vous devez recevoir tous les jours. Ce pain que vous voyez sur l'autel, et qui est sanctifié par la parole de Dieu, est

le corps de Jésus-Christ. » Voilà la communion de *tous les jours*, qui, selon l'instruction de ce Père, doit être donnée à tous les néophytes, qui ne sont que les commençants dans la discipline chrétienne et les derniers des fidèles.

D'ailleurs, tout le monde sait que ce Père était persuadé que ces paroles : *Si vous ne mangez*, etc., *vous n'aurez point la vie en vous*, doivent être prises dans la rigueur de la lettre pour l'Eucharistie, en sorte qu'on ne peut vivre spirituellement qu'autant qu'on se nourrit par la communion. C'est pourquoi ce Père parle ainsi sur ces mots : *Donnez-nous aujourd'hui* notre pain quotidien. « Cette demande du pain quotidien a un double sens ; l'un pour la nécessité de l'aliment spirituel, l'autre qui s'entend de l'aliment corporel. Les fidèles connaissent l'aliment spirituel, que vous saurez aussi, (vous compétent), quand vous le recevrez de l'autel de Dieu ; ce sera du pain et même quotidien, nécessaire pour cette vie. L'Eucharistie est donc notre pain quotidien. »

Remarquez qu'il s'agit de deux pains également nécessaires à la vie, l'un du corps et l'autre de l'âme. Ces deux pains sont quotidiens, parce qu'il faut sans cesse soutenir l'homme fragile et défaillant. Il faut chaque jour le renouveler et réparer ses pertes, encore plus pour l'esprit que pour la chair. Ainsi il est nécessaire, même comme quotidien, pour empêcher la langueur et le péril de l'âme. De là vient que ce Père veut que les *compétents,* immédiatement après leur baptême, communient tous les jours.

Enfin le saint Docteur raisonne ainsi : « Mes

frères, que personne ne croie devoir mépriser le conseil de faire une salutaire pénitence à cause qu'il voit beaucoup de fidèles approcher du sacrement de l'autel, qu'il n'ignore pas être coupables de tels crimes (ce sont les péchés mortels et scandaleux.)

« Beaucoup sont corrigés, comme Pierre. Beaucoup sont soufferts, comme Judas. Beaucoup sont inconnus, jusqu'à ce que le Seigneur vienne. Mais pour nous, il ne nous est permis de priver personne de la communion (quoique cette privation ne soit encore que pour la guérison, et non pour la mort), à moins qu'un homme de son propre mouvement ne se déclare coupable, ou qu'il ne soit accusé et convaincu dans quelque jugement, soit séculier, soit ecclésiastique. »

Ainsi la discipline d'Afrique, semblable à celle de Rome, était de donner tous les jours la communion à tous ceux qui s'y présentaient, à moins qu'ils ne se déclarassent coupables de péchés mortels, ou qu'ils n'en fussent convaincus dans un jugement public.

XI. — Ces passages formels des saints Pères sont très-conformes à la pratique générale de l'ancienne Église pour l'Eucharistie. Nous avons déjà vu que ce sacrement est un pain, et un pain quotidien. La nourriture d'hier ne suffit pas pour aujourd'hui. Comme le besoin se renouvelle sans cesse, il faut aussi que l'aliment soit souvent renouvelé. L'aliment de l'âme était anciennement donné tous les jours avec l'aliment du corps. L'Eucharistie et le repas nommé *agape* étaient ensemble. De plus on donnait tou-

jours l'Eucharistie en donnant le baptême. Ainsi dès qu'un homme était régénéré, il était nourri du pain quotidien.

On donnait même le vin sacré aux petits enfants à la mamelle ; et quoique la communion se fît alors sous les deux espèces, toutes les fois qu'on le pouvait, on séparait néanmoins les deux espèces en faveur de ces petits enfants, qui ne pouvaient pas prendre celle du pain, et on leur donnait l'aliment céleste quoiqu'ils n'eussent encore aucune connaissance.

On donnait aussi, comme je l'ai déjà remarqué, l'espèce du pain sacré dans des corbeilles aux fidèles, pour l'emporter chez eux aux temps de persécution, où ils ne pouvaient pas s'assembler librement. Ils avaient *un coffre* où ils cachaient ce précieux trésor : chacun, tant hommes que femmes, se donnait à soi-même chaque jour cette communion domestique, en attendant qu'on pût sans danger s'assembler dans quelque lieu destiné à célébrer les mystères.

Quand on les célébrait, les diacres allaient, après la communion de toute l'assemblée, la porter aux absents, comme saint Justin vient de nous l'apprendre. Ainsi, vous le voyez, l'absence même, quand elle n'était pas volontaire, n'était point une raison de priver, en aucun jour d'assemblée, aucun fidèle de la communion.

Plutôt que de laisser quelque temps les fidèles privés de la communion, on leur confiait à pleines corbeilles le pain sacré ; et on craignait moins les irrévérences auxquelles cette discipline exposait que l'inconvénient de les priver de la communion quotidienne. Enfin, nous voyons, par

l'exemple célèbre de la communion de Sérapion, qu'on donnait à un jeune garçon laïque l'Eucharistie à porter à un malade plutôt que d'exposer ce malade au péril de mourir sans avoir reçu ce sacrement.

Plus cette discipline, très-différente de celle de ces derniers siècles nous étonne, plus nous devons reconnaître que l'ancienne Eglise voulait que les justes fissent un usage beaucoup plus familier de l'Eucharistie que celui qu'on en fait parmi nous, et qu'elle passait par dessus beaucoup de dangers et d'inconvénients pour faciliter aux justes la communion.

Il est vrai qu'en ces temps-là beaucoup de chrétiens étaient de grands saints ; mais tous ne l'étaient pas également ; les justes mêmes avaient leurs imperfections, comme nous l'avons observé, et les abus se glissaient jusque dans la communion même, comme nous l'apprenons de l'Apôtre.

XII. — Cette discipline de l'antiquité est confirmée par l'autorité du concile de Trente. L'Église nous y enseigne qu'un fidèle « qui se sent coupable d'un péché mortel, quoiqu'il croie être converti, ne doit point communier sans s'être auparavant confessé. » Remarquez qu'il n'exclue de la communion que ceux qui se sentent coupables de quelque péché mortel.

Le concile ajoute que les chrétiens doivent « croire et révérer ce sacrement avec une foi si ferme, avec tant de ferveur et de piété qu'ils puissent recevoir fréquemment ce pain qui est au-dessus de toute substance, afin qu'il soit véritablement la vie de leur âme et la perpétuelle

santé de leur esprit, et afin que la force qu'ils en tireront les fasse passer des tentations de ce pèlerinage au repos de la céleste patrie. »

Enfin l'on ne saurait faire trop d'attention à ces paroles : « Le sacré concile souhaiterait que les fidèles qui assistent à chaque messe y communiassent, non-seulement en esprit et par affection, mais encore par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus abondant de ce saint sacrifice. »

Voilà l'Église qui est la même dans tous les temps. Rien ne la vieillit ; rien n'altère sa pureté. Le même esprit qui l'animait du temps de saint Justin et des autres Pères la fait encore parler dans ces derniers jours. Elle invite tous ses enfants à une communion *fréquente.* Elle souhaiterait qu'ils n'assistassent jamais à aucune messe sans y communier.

Et en effet, l'Eucharistie étant instituée pour tenir la place des anciens sacrifices qu'on nommait pacifiques, où la victime était offerte et mangée par les assistants, on fait une espèce de violence au sacrifice de Jésus-Christ quand on s'unit au prêtre pour l'offrir sans vouloir s'y unir aussi par la manducation. Ce qui arrête le concile et qui le tient en crainte, c'est un chrétien à qui sa conscience reproche *un péché mortel : sibi conscius mortalis peccati.*

XIII. — Il est inutile de nous objecter qu'on voit communier souvent des personnes très-indignes de la communion. Nous répondons avec saint Augustin : *Les uns sont corrigés comme Pierre* et les autres *soufferts comme Judas.*

J'avoue qu'il y a beaucoup de chrétiens qui

n'en portent le nom que pour le profaner et pour l'avilir. Ils sont beaucoup au-dessous des catéchumènes et des pénitents de l'antiquité. Il faudrait les faire sortir quand on célèbre les mystères, mais, pour les en exclure, il faut, selon saint Augustin, ou leur propre confession ou un jugement public. Il y a même beaucoup de personnes qui, observant une certaine régularité de vie, n'ont point les véritables sentiments de la piété chrétienne : quand on approfondit leur état, on ne voit point qu'on puisse les mettre au rang des justes qui doivent communier.

Mais nous ne parlons nullement de ceux-là : il s'agit ici des âmes pures, humbles, dociles et recueillies, qui sentent leurs imperfections et qui veulent s'en corriger par la nourriture céleste. Pourquoi se scandalise-t-on de les voir communier souvent? Elles sont imparfaites, me dira-t-on. Eh ! c'est pour devenir parfaites qu'elles communient.

Saint Ambroise ne dit-il pas que *le péché est notre plaie* et que *notre remède est dans le céleste et vénérable sacrement ?* Saint Augustin ne dit-il pas que si les péchés d'un fidèle ne sont pas *tellement grands* qu'il doive être *excommunié*, en cas qu'il refuse de faire pénitence, *il ne doit pas se priver du remède quotidien du corps du Seigneur ?*

On n'est point étonné de voir les bons prêtres dire la messe tous les jours ; ils ont néanmoins leurs imperfections. Pourquoi donc se scandaliser quand on voit de bons laïques qui, pour mieux vaincre leurs imperfections et pour mieux surmonter les tentations du siècle corrompu,

veulent se nourrir tous les jours de Jésus-Christ ? Si on attendait, pour communier tous les jours, qu'on fût exempt d'imperfections, on attendrait sans fin.

Dieu a voulu, comme saint Augustin le dit, que nous soyons réduits *à vivre humblement sous le joug de la confession quotidienne de nos péchés.* Saint Jean dit, sans excepter personne : *Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous faisons Dieu menteur, et la vérité n'est point en nous.* Un autre apôtre nous crie : *Nous faisons tous beaucoup de fautes.*

Il faut donc s'accoutumer à voir des fidèles qui commettent des péchés véniels, malgré leur désir sincère de n'en commettre aucun, et qui néanmoins communient avec fruit tous les jours. Il ne faut pas tellement être choqué de leurs imperfections, que Dieu leur laisse pour les humilier, qu'on ne fasse aussi attention aux fautes plus grossières et plus dangereuses dont ce *remède quotidien* les préserve.

Encore une fois, nous voyons que les chrétiens des premiers siècles, qui communiaient tous les jours, étaient encore dans des imperfections notables. Veut-on condamner leurs communions quotidiennes, et corriger l'Église primitive, qui les autorisait sans ignorer ces imperfections notoires ? De plus, nous ne voyons pas que ces anciens fidèles se confessassent régulièrement de ces fautes quotidiennes, au lieu que les justes de notre temps s'en confessent souvent pour se purifier avant la communion. Enfin les chré-

tiens de l'antiquité communiaient dans leurs maisons et de leurs propres mains pendant les persécutions plutôt que de ne communier pas tous les jours.

Ces derniers temps ne sont pas moins périlleux. La persécution est d'autant plus dangereuse qu'elle est déguisée sous une apparence de paix, et que le tentateur nous séduit par le venin de l'orgueil et de la mollesse. L'impiété raffinée, l'illusion flatteuse, l'hypocrisie qui gagne comme la gangrène, sont plus redoutables que les glaives et les tourments. Jamais le *remède quotidien* ne fut si nécessaire.

Combien voit-on de fidèles scrupuleux qui, faute de cet aliment, ne font que languir? Ils se consument en réflexions et en efforts stériles : ils craignent, ils tremblent. Ils sont toujours en doute, et cherchent en vain une certitude qu'ils ne peuvent trouver en cette vie. L'onction n'est point en eux. Ils veulent vivre pour Jésus-Christ sans vivre de lui.

Ils sont desséchés, languissants, épuisés, et ils tombent en défaillance. Ils sont auprès de la fontaine d'eau vive, et se laissent mourir de soif. Ils veulent tout faire au dehors, et n'osent se nourrir au-dedans. Ils veulent porter le pesant fardeau de la loi, sans en puiser l'esprit et la consolation dans l'oraison et dans la communion fréquente.

XIV. — J'avoue qu'un sage et pieux directeur peut priver un fidèle de la communion pour un temps court, soit pour éprouver sa docilité et son humilité quand il a quelque sujet d'en douter, soit pour le préserver des pièges de

quelque illusion et de quelque attachement secret à lui-même. Mais ces épreuves ne doivent être faites que dans un vrai besoin, et doivent durer peu : il faut revenir au plus tôt à la nourriture de l'âme.

On nous objecte que chacun doit faire pénitence. Mais distinguons la pénitence des justes d'avec celle des hommes coupables de péchés mortels. La pénitence est nécessaire aux justes mêmes, il est vrai ; mais cette pénitence s'accorde très-bien avec la communion. Les prêtres font pénitence en disant la messe tous les jours. Les plus grands saints, en communiant de même, sont dans une pénitence continuelle. Les saints de l'antiquité faisaient pénitence et pratiquaient la communion quotidienne.

Ne soyez donc point troublé, monsieur, par les raisonnements qu'on vous faits sur la discipline de l'ancienne Église. Laissez parler ceux qui méprisent toutes les dévotions de notre temps, et qui ne veulent suivre que les premiers siècles. Les voilà les premiers siècles. Vous venez de les voir d'accord avec le Concile de Trente. Ce concile devrait suffire pour décider, puisque l'Eglise est toujours la même, selon les promesses.

Mais enfin je vous mets l'antiquité devant les yeux. Communiez donc comme les apôtres ont fait communier les premiers fidèles, et comme les Pères ont fait communier les chrétiens des siècles suivants. Laissez raisonner ceux qui veulent tout réformer, et mangez le pain quotidien, afin que, vivant de Jésus-Christ, vous viviez pour lui.

Laissez-vous juger, non par des réformateurs toujours prêts à se scandaliser et à critiquer tout, mais par vos pasteurs ou par un directeur modéré et expérimenté qui vous conduise selon l'esprit de l'Eglise.

(Fénelon, xviie siècle, *Œuvres*).

IV

La communion spirituelle.

I. — La communion spirituelle, comme le dit saint Thomas, consiste en un désir ardent de recevoir Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. Le saint Concile de Trente loue beaucoup cette pratique, et il exhorte tous les fidèles à en faire usage. Dieu lui-même a plusieurs fois fait entendre aux âmes dévotes combien il lui était agréable qu'elles le reçoivent spirituellement. Un jour Jésus-Christ apparut à la sœur Maresca, fondatrice du couvent de sainte Catherine de Sienne à Naples, comme il est dit dans sa vie, et lui montra un vase d'or et un autre d'argent ; puis il lui dit qu'il conservait ses communions sacramentelles dans le vase d'or, et ses communions spirituelles dans le vase d'argent. Il dit une autre fois à la vénérable Jeanne de la Croix, que chaque fois qu'elle communiait spirituellement, il lui accordait une grâce semblable en quelque manière à celles qu'elle recevait de lui dans ses communions sacramentelles. Le Père Jean Nider, dominicain, raconte de plus à ce sujet, qu'un simple roturier, mais fort bon chrétien, avait le désir de communier souvent,

mais que, comme ce n'était pas l'usage de le faire dans son pays, il se contentait, pour ne pas paraître singulier, de faire la communion spirituelle ; dans ce but il se confessait d'abord, faisait ensuite sa méditation, puis entendait la messe, et se préparait à la communion, après quoi il ouvrait la bouche, comme pour recevoir réellement la sainte hostie. L'auteur raconte qu'en ouvrant la bouche, il sentait l'hostie passer sur ses lèvres, et qu'il en éprouvait en lui-même une douceur indicible. Un jour, pour s'assurer du fait, il porta son doigt à sa bouche, et l'hostie resta attachée à son doigt, de sorte qu'il la remit dans sa bouche et l'avala. Ainsi Dieu récompensait-il les désirs de ce bon serviteur.

II. — Le père Pierre Fabri, jésuite, disait que la communion spirituelle nous prépare à la communion sacramentelle. C'est pour cela que les saints la pratiquaient fréquemment. La bienheureuse Angèle de la Croix disait : Si mon confesseur ne m'avait appris cette manière de communier, je ne sais comment j'aurais pu vivre. Elle faisait cent communions spirituelles par jour et autant la nuit. Est-ce possible? direz-vous. Ecoutez saint Augustin : Donnez-moi une âme qui sache aimer, et elle sentira ce que je dis. Il est très-facile de faire la communion spirituelle plusieurs fois chaque jour, puisqu'il ne faut, pour la faire, ni jeûne et ministère du prêtre, ni longueur de temps, et qu'ainsi on peut la réitérer autant de fois qu'on le veut dans la journée. Aussi la même vénérable Jeanne de la Croix disait-elle : O mon Sauveur, quelle belle manière de communier que celle-là ! sans

que je sois vue ni remarquée, sans donner d'embarras à mon père spirituel, et sans dépendre de quelque autre que de vous, vous nourrissez mon âme dans la solitude,et lui parlez au cœur.

III. — Ayez soin, par conséquent, vous aussi, de faire souvent la communion spirituelle. Quand vous faites l'oraison, quand vous visitez le Saint Sacrement, et spécialement chaque fois que vous entendez la messe, au moment où le prêtre communie, communiez spirituellement en union avec lui. Faites alors un acte de foi, en croyant fermement que Jésus-Christ est véritablement vivant dans le Sacrement, en ajoutant à cet article un acte d'*amour*, en repentir de vos péchés, un acte de *désir*, en invitant Jésus-Christ à venir dans votre âme, et enfin remerciez-le, comme si vous l'aviez réellement reçu. Vous pouvez, par exemple, lui dire en vous-même : « Je crois, ô mon Rédempteur! que vous êtes réellement présent et vivant dans le Sacrement. Je vous aime de tout mon cœur, et parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. Venez dans mon âme qui vous désire. Je vous embrasse, mon amour, je me donne toute à vous, ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. » De cette manière, vous pouvez faire autant de communions spirituelles que vous voudrez.

(SAINT LIGUORI, XVIIIe siècle. *La vraie Épouse de Jésus-Christ*, chap. XVIII, *Vivès édit.*).

PRIÈRE A JÉSUS-HOSTIE

Accordez-moi, s'il vous plaît, cette grâce, ô mon Dieu, qu'avec la possession de toutes les vertus, je puisse vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces et de tout mon pouvoir comme vous me l'avez commandé. Vous êtes ma seule espérance, mon Seigneur et mon tout, vous êtes ma véritable gloire, mon refuge, ma consolation, ô mon bien-aimé par dessus toutes choses, ô mon époux couvert de fleurs, époux de mon âme plein de douceur et de suavité, époux de mon cœur plus doux que le miel. O la joie de mon esprit! O beau jour de l'éternité! Lumière brillante, paradis de mon cœur, mon aimable principe, qui êtes le seul en qui je puisse trouver mon repos et mes dernières satisfactions! Préparez-vous, mon Dieu, en moi une sainte habitation, et disposez-vous pour toujours à venir y faire une agréable demeure. Oh! quand est-ce, mon aimable Rédempteur, que, bannissant de moi tout ce qui vous est contraire, vous serez le seul objet de mes complaisances? Quand est-ce que je ne serai plus à moi pour vivre tout à vous? Quand est-ce que l'ardeur de mon cœur me consumera dans les flammes sacrées de votre amour?

O trois fois l'ami de mon âme! Ecoutez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, non parce que je le mérite, mais seulement à cause de vos bontés infinies, enseignez-moi, éclairez-moi, dirigez-moi!... O Dieu de mon âme, pourquoi ne voulez-vous pas vous donner à ce pauvre mendiant qui se trouve dans la dernière indigence?... O Trinité suradorable, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul vrai Dieu, je vous supplie de vouloir bien m'enseigner, me conduire et me donner du secours en toutes choses... Oh! pourquoi n'ai-je pas en moi seul l'amour de toutes les créatures, pour le placer tout en vous, encore serait-ce bien peu de chose, eu égard à vos mérites qui sont infinis!

O Marie, Marie, Marie, Vierge très-sainte, mère de

Saint PIERRE D'ALCANTARA — 1499-1562 — réformateur des Franciscains Déchaussés, confesseur de Sainte Thérèse, prodige de sainteté et de pénitence, auteur du traité, regardé comme un chef-d'œuvre, de *l'Oraison Mentale.*

mon Dieu, reine du ciel, maîtresse du monde, dépositaire des secrets du Saint-Esprit, plus pure que les lis, rose mystérieuse de patience, paradis de délices, miroir de chasteté, vaisseau d'innocence, priez, priez pour ce pauvre exilé en lui obtenant cette vertu de charité qui a éclaté si merveilleusement en vous.

O esprits bienheureux ! ô esprits glorieux, qui brûlez d'amour pour votre Créateur, et vous particulièrement, séraphins, qui embrassez le ciel et la terre par le feu de votre charité, n'abandonnez pas ce pauvre cœur misérable, mais faites que par votre ministère il soit purifié comme les lèvres d'Isaïe des souillures du péché ; faites que par un rejaillissement et une communication de votre charité, il soit embrasé de ses vives flammes pour que je n'aime que ce Seigneur adorable, que je ne cherche que lui seul, que je ne souhaite d'avoir mon repos qu'en lui seul et que j'y puisse rester incessamment dans les douceurs d'une quiétude digne de vos souhaits et dans toute l'étendue de l'éternité.

(SAINT PIERRE D'ALCANTARA, XV[e] siècle, *De l'oraison*, chap. XX.)

ACTES POUR LA PRÉPARATION

et l'action de grâces de la confession et de la communion.

(*Saint Liguori*)

Le pénitent, avant de se confesser, demandera à Dieu ses lumières pour connaître les péchés qu'il a commis, et de plus la grâce d'en avoir une véritable douleur avec un ferme propos de s'en corriger. Qu'il se recommande particulièrement à Notre-Dame des douleurs, pour qu'elle lui obtienne ce repentir ; après cela, il fera les actes suivants.

AVANT LA CONFESSION

Dieu d'infinie majesté, vous voyez à vos pieds le traître qui vous a tant de fois offensé, mais qui vient humblement vous demander le pardon de ses fautes.

Seigneur, ne me repoussez pas. Vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié. Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à présent, et de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais dans le péché, pour m'envoyer en enfer, comme je le méritais. J'espère, ô mon Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, que, puisque vous m'avez attendu, vous me pardonnerez en cette confession toutes les offenses que je vous ai faites. Je m'en repens, Seigneur, je m'en afflige, parce que par là j'ai mérité l'enfer et je me suis rendu indigne du Paradis.

Mais je m'en afflige surtout, non pas tant parce qu'elles m'ont fait mériter l'enfer que parce qu'elles ont fait que je vous ai déplu, ô bonté infinie ! Je vous aime, ô bien suprême ! et parce que je vous aime, je me repens de tous les outrages que je vous ai faits. Je vous ai tourné le dos, j'ai perdu le respect que je vous dois, j'ai méprisé votre grâce et votre amitié ; en un mot, Seigneur, je vous ai perdu de propos délibéré. Pardonnez-moi tous mes péchés, pour l'amour de Jésus-Christ, puisque je m'en repens de tout mon cœur, que je les déteste et les abhorre plus que tout autre mal. Je me repens non-seulement de mes péchés mortels, mais aussi des véniels, parce que, quoique véniels, ils vous ont aussi offensé. Je me propose pour l'avenir, moyennant votre grâce, de ne plus vous offenser volontairement. Oui, mon Dieu, plutôt mourir que de pécher encore.

(Si vous devez vous confesser de quelque péché de rechute, il faut prendre une résolution particulière de ne plus le commettre, promettre d'en fuir les occasions, et d'employer les moyens indiqués par votre confesseur, ou que vous jugez par vous-même être les plus efficaces pour vous corriger.)

ACTES APRÈS LA CONFESSION

Mon aimable Jésus, que je vous dois de reconnaissance ! J'espère, grâce aux mérites de votre sang, avoir reçu le pardon de mes péchés. Je vous en remercie par-dessus tout. J'espère aller au ciel célébrer éternellement votre miséricorde. Mon Dieu ! si jusqu'ici j'ai souvent perdu votre grâce, je ne veux plus la perdre désormais. Je veux désormais changer réellement de vie ; vous méritez tout mon amour ; je veux vous aimer tout de bon ; je ne veux plus me voir séparé de vous. Je vous ai déjà promis, et je vous promets de nouveau de plutôt mourir que de vous offenser.

Je vous promets aussi de fuir l'occasion du péché et de prendre tel moyen (désignez-le) pour ne plus succomber. Mais, ô mon Jésus ! vous connaissez ma faiblesse. Accordez-moi la grâce de vous être fidèle jusqu'à la mort, et d'avoir recours à vous chaque fois que je serai tenté. Marie, venez à mon aide ; vous êtes la mère de l'espérance, je fonde en vous toutes mes espérances.

PRÉPARATION A LA COMMUNION

Il n'y a pas de moyen plus efficace pour se défaire de ses péchés et faire des progrès dans l'amour divin, que la sainte communion. Mais pourquoi donc certaines âmes, après tant de communions, se trouvent-elles toujours avec la même tiédeur et les mêmes défauts? Cela vient de leurs faibles dispositions et du peu de préparation qu'elles y apportent. Cette préparation implique deux conditions : la première, c'est de dégager son cœur de toute affection qui puisse être un obstacle à l'amour divin ; la seconde, c'est d'avoir un grand désir d'aimer Dieu. Saint François de Sales dit que ce doit être là le but principal de nos communions. On ne doit recevoir, dit-il, que par amour, un Dieu qui ne se donne

à nous que par amour. Pour cela, il faudra faire les actes suivants.

ACTES AVANT LA COMMUNION

Mon bien-aimé Jésus, vrai Fils de Dieu, qui, pour me sauver, êtes mort un jour sur une croix, dans une mer d'opprobres et de douleurs, je crois fermement que vous résidez dans le Très-Saint Sacrement, et je suis prêt à donner ma vie pour cet article de ma foi.

Aimable Rédempteur, j'espère de votre bonté et des mérites de votre sang, qu'en venant à moi ce matin vous m'embraserez tout entier de votre saint amour, et me donnerez toutes les grâces dont j'ai besoin pour vous être obéissant et fidèle jusqu'à la mort. O mon Dieu, véritable et unique amant de mon âme ! que pouviez-vous faire de plus pour m'obliger à vous aimer ? Vous ne vous êtes pas contenté, ô mon amour ! de mourir pour moi ; vous avez voulu encore instituer le Saint-Sacrement, et vous faire ma nourriture pour vous donner tout entier à moi, et vous unir ainsi étroitement à une créature aussi repoussante et aussi ingrate que je suis. Vous m'invitez vous-même à vous recevoir, et tel est le désir que vous avez que je vous reçoive. O amour immense ! un Dieu se donner tout à moi ! O mon Dieu ! ô aimable être infini ! digne aussi d'un amour infini ! je vous aime par-dessus tout, je vous aime de tout mon cœur, je vous aime, plus que moi-même, plus que ma vie ; je vous aime, parce que vous le méritez ; je vous aime pour vous plaire, puisque vous désirez tant mon amour. Sortez de mon âme, affections terrestres ! Je ne veux donner mon amour qu'à vous seul, ô mon Jésus ; à vous seul mon trésor, mon tout, je veux donner tout mon amour. Ce matin, vous vous donnez tout à moi ; je me donne aussi tout à vous. Accordez-moi la faveur de vous aimer ; puisque je ne veux aimer que vous et que je ne veux faire que ce qui vous plaira. Je vous aime, ô mon Sauveur ! Et j'unis mon misérable amour à celui que vous portent tous les Anges et tous les Saints, à l'amour de Marie votre mère, et de votre Père éternel Oh ! que ne puis-je vous voir aimé de tous les hommes ! oh ! que ne

puis-je les forcer à vous aimer, et à vous aimer autant que vous le méritez !

Je m'approche de l'autel pour me nourrir de votre chair adorable. O mon Dieu ! et qui suis-je ! et qui êtes-vous ? vous êtes un maître d'une bonté infinie, et moi je ne suis qu'un impur vermisseau, souillé de mille péchés, et qui tant de fois vous ai chassé de mon âme. *Domine, non sum dignus.* Seigneur, je ne suis pas même digne de me tenir en votre présence ; je mériterais de brûler à jamais dans l'enfer loin de vous. Mais votre bonté m'appelle à vous recevoir : me voici donc, confus et humilié au souvenir de tant de déplaisirs que je vous ai causés ; mais j'ai toute confiance en votre bonté et en l'amour que vous me portez. Que je regrette, ô aimable Rédempteur, de vous avoir tant offensé par le passé ! vous avez sacrifié jusqu'à votre vie pour moi ; et moi, que de fois j'ai méprisé votre grâce et votre amour, et je vous ai quitté pour des riens ! Je me repens de tout mon cœur et, par-dessus tout, de tous les péchés que j'ai commis, graves ou légers, parce que, quels qu'ils soient, ils ont offensé votre bonté infinie ! J'espère que vous m'avez déjà pardonné ; mais si vous ne l'avez pas encore fait, pardonnez-moi, Seigneur, avant que je vous reçoive. Oh ! recevez-moi promptement dans votre grâce, ô mon Dieu ! puisque vous voulez dans si peu d'instants venir habiter au dedans de moi-même.

O mon Jésus, venez dans mon âme qui vous désire, ô mon unique et souverain bien, ma vie, mon amour, mon tout. Je voudrais vous recevoir aujourd'hui avec cet amour avec lequel vous reçoivent les âmes qui vous reçoivent le mieux, et avec cette ferveur avec laquelle vous recevait votre sainte Mère. J'unis ma communion aux siennes. O Vierge bienheureuse ! ô Marie ma mère ! donnez-moi votre fils ! c'est de vos mains que je veux le recevoir ; dites-lui que je suis votre serviteur, afin qu'il me presse plus amoureusement contre son cœur, tout-à-l'heure, quand il va venir.

ACTES APRÈS LA COMMUNION

Les moments qui suivent la communion sont des moments précieux; on peut y gagner des trésors de grâce; car l'âme étant alors unie avec Jésus-Christ, nos prières et nos actes ont plus de mérite et de valeur qu'en tout autre temps. Sainte Thérèse dit que le Seigneur est alors dans notre âme comme sur un trône de miséricorde, et qu'il lui dit: « Ma fille, demande-moi ce que tu veux, je ne suis entré en toi que pour te faire du bien. » Oh! quelles faveurs spéciales reçoivent ceux qui après la communion s'occupent à s'entretenir avec Jésus-Christ! Le vénérable père Avila, après la communion, ne manquait pas de faire oraison pendant deux heures, et saint Louis de Gonzague employait trois jours à en remercier Jésus-Christ. Faites donc les actes suivants, et tâchez pendant le reste de la journée de vous tenir uni par des affections et des prières au divin Sauveur que vous avez reçu le matin.

O mon Jésus! vous êtes donc venu en moi! vous êtes maintenant au-dedans de moi-même, et vous vous êtes fait tout à moi. Soyez le bienvenu, ô mon bien-aimé Rédempteur! Je vous adore et me jette à vos pieds, je vous embrasse, je vous presse sur mon cœur. Je vous remercie d'avoir daigné entrer dans ma poitrine: ô Marie, ô mes saints patrons, ô mon ange gardien! remerciez Dieu pour moi. Puisque, ô mon divin Roi, vous êtes venu me visiter avec tant d'amour, je vous donne ma volonté, ma liberté et tout moi-même. Vous vous êtes donné tout à moi, je me donne tout à vous; je ne veux plus m'appartenir désormais, je veux être tout à vous, oui, tout à vous. Je veux que mon âme, mon corps,

mes puissances, mes sens, toutes mes facultés en un mot, soient à vous ; je ne les emploierai plus qu'à vous servir et à vous plaire ; je vous consacre toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes mes affections, toute ma vie. Je vous ai assez offensé jusqu'à présent, ô mon Jésus ! ce qui me reste de vie, je veux le dépenser à vous aimer, vous qui m'avez tant aimé.

Acceptez, Dieu de mon âme, le sacrifice que vous fait un malheureux pécheur qui n'a d'autre désir que de vous aimer et de vous complaire. Disposez de moi, Seigneur, et de tout ce que je possède, comme il vous plaira ; que votre amour détruise en moi toutes les affections qui vous déplaisent, afin que je sois tout à vous et que je ne vive que pour faire votre bon plaisir.

Je ne vous demande pas les biens terrestres, ni les plaisirs ni les honneurs ; donnez-moi seulement, je vous en supplie, par les mérites de votre passion, ô mon Jésus, une continuelle douleur de mes péchés ; accordez-moi votre lumière pour que je connaisse la vanité des biens du monde et combien vous méritez d'être aimé. Détachez-moi de toutes les créatures, attachez-moi tout entier à vous. Faites que désormais je ne veuille ni ne désire que ce que vous voulez. Donnez-moi patience et résignation dans les maladies, dans la pauvreté, dans toutes les choses contraires à mon amour-propre. Donnez-moi la mansuétude pour ceux qui me méprisent. Donnez-moi une sainte mort. Donnez-moi votre saint amour. Et par-dessus tout, donnez-moi, je vous prie, la persévérance dans votre grâce jusqu'à la mort. Ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. Je vous demande en même temps la grâce de recourir toujours à vous et d'invoquer votre secours, ô mon Jésus, dans toutes mes tentations ; la grâce aussi de vous demander toujours la sainte persévérance.

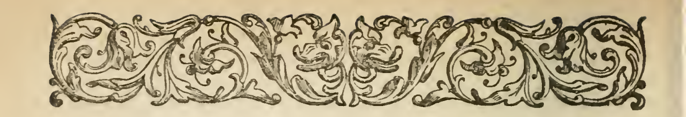
O Père éternel ! Jésus votre Fils m'a promis que vous m'accorderiez tout ce que je vous demanderais en son nom. C'est donc au nom et par les mérites de ce Fils bien-aimé que je vous demande votre amour et la sainte persévérance, afin que j'aille un jour dans le ciel vous aimer de toutes mes forces et célébrer éternellement votre

miséricorde, bien assuré qu'alors je ne serai plus séparé de vous.

O Marie, mère de Jésus, mon espérance, obtenez-moi cette grâce que je désire, et aussi la grâce de vous aimer beaucoup, ô ma reine, et de me recommander toujours à vous dans tous mes besoins.

(*Règlement de vie d'un chrétien*, chap. IV, § III).





CINQUIÈME PARTIE

LE SACRIFICE DE LA MESSE

SOMMAIRE. — Salut à Jésus-Hostie (*Mgr. de Segur*). — I. LA SAINTE MESSE. — Le Sacrifice. — Grandeur de ce sacrifice. — L'Agneau devant le trône de Dieu. — Jésus notre victime donné à la Croix, donné dans l'Eucharistie — La Messe est la continuation de la Cène de Jésus-Christ (*Bossuet*). — II. Le Prêtre (*saint Jean Chrysostome*) — III. Méthode pour assister pieusement à la sainte Messe (*saint François de Sales*). — Examens sur la Sainte Messe, la Sainte Communion et les Visites au Saint-Sacrement (*Tronson*).

SALUT A JÉSUS-HOSTIE

Mon Sauveur Jésus-Christ, présent et caché dans la sainte hostie, vous êtes mon Dieu, le seul vrai Dieu vivant qu'adorent les anges et que j'adore avec eux. C'est vous qui soutenez par votre toute-puissance, la terre qui me porte et le ciel qui m'éclaire ; c'est vous qui me donnez et me conservez la vie ; c'est vous qui êtes le Maître unique que toute créature doit révérer et servir !... C'est vous que je verrai face à face, que je posséderai dans l'éternité !... Je vous adore donc, et je m'anéantis en votre très-sainte et très-redoutable présence, indigne que je suis de lever les yeux sur vous.

(Monseigneur de Ségur, xixe siècle. *Conseils sur la communion.*)

Louis Gaston Adrien DE SEGUR — 1820-1881 — s'est fait un nom dans l'Eglise de France, par sa piété, ses écrits et ses œuvres. On l'a appelé, à juste titre, le François de Sales du xixe siècle. (Voir sa *Vie*, écrite par son frère, *Bray, édit).*

I

La sainte messe.

LE SACRIFICE

Je vois un autel ; on va offrir un sacrifice ; le sacrifice des chrétiens, le sacrifice et l'oblation pure dont il est écrit *qu'elle devait être offerte depuis le soleil levant jusqu'au couchant*[1]. Ce n'est plus ce sacrifice qui ne devait être offert que dans le temple de Jérusalem, et en un lieu particulier choisi de Dieu : c'est un sacrifice qui doit être offert parmi les gentils et dans toutes les nations de la terre. Où est donc l'appareil du sacrifice ? où est le feu ? où est le couteau ? où sont les victimes ? Cent taureaux, cent génisses ne suffiraient pas pour exprimer la grandeur de notre Dieu. On offrait aux faux dieux même des hécatombes, c'est-à-dire des bœufs par centaines : je ne vois rien de tout cela. Quelle simplicité du sacrifice chrétien ! je ne vois qu'un pain sur l'autel, quelques pains au plus, un peu de vin dans le calice ; il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce sacrifice ? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés, il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ, et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra cette chair ?

1 Malac., I, 11.

d'où viendra ce sang? Il se fera de ce pain et de ce vin ; une parole toute-puissante viendra, qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang ; tout ce qui sera proféré par cette parole, sera dans le moment ainsi qu'il a été prononcé ; car c'est la même parole qui a fait le ciel et la terre, et qui fait tout ce qu'elle veut dans lui et dans la terre ; cette parole prononcée originairement par le Fils de Dieu, a fait de ce pain son corps et de ce vin son sang. Mais il a dit à ses apôtres : *Faites ceci ;* et ces apôtres nous ont enseigné qu'on le ferait *jusqu'à ce qu'il vînt : donec veniat*[1], jusqu'au dernier jugement. Ainsi la même parole répétée par les ministres de Jésus-Christ, aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent : le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. O Dieu ! ils sont sur l'autel ce même corps, ce même sang : ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille ! C'est une merveille pour nous, mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu, accoutumé à faire tout par sa parole : *Tu es guéri*[2]*;* on est guéri : *Tu es vivant*[3], on vit et la vie qui s'en allait est rappelée : il a dit : *Ceci est mon corps :* ce n'est plus du pain, c'est ce qu'il a dit ; il a dit : *Ceci est mon sang :* ce n'est plus du vin dans le calice, c'est ce que le Seigneur a proféré, c'est là son corps, c'est le sang. Ils sont séparés : oui, séparés : le corps d'un côté, le sang de l'autre : la parole a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique. En vertu

Cor., XI, 24-26. — 2 Marc., V, 34. — 3 Joann., XI, 43, 44.

de la parole, il n'y aurait là que le corps, et rien là que le sang : si l'un se trouve avee l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus est ressuscité : car depuis ce temps il ne meurt plus. Mais pour imprimer sur ce Jésus qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents. Le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps!

Mais comment ce corps, comment ce sang? Cela se peut-il, et un corps humain peut-il être sous cette mince étendue? Qui en doute, si la parole le veut? La parole est toute-puissante : la parole est l'épée tranchante qui va aux dernières divisions ; qui saura bien, si elle le veut, ôter à ce corps ses propriétés les plus intimes, pour ne nous en laisser que la nue et pure substance.

Car c'est cela qu'il me faut : c'est à cette pure substance que le Verbe divin est uni : car son union est substantielle ; son union se fait dans la substance ; celle qu'il veut avoir avec moi, se fera aussi par la substance de son corps et de son sang ; il l'a dit, et cela est fait dans le moment.

— Mais je ne vois rien de nouveau sur cet autel ! — Je le crois bien : la parole sait ôter aux sens tout ce qu'elle veut, lorsqu'elle veut exercer la foi : Jésus-Christ, quand il a voulu, s'est

rendu invisible aux hommes : il a passé au milieu d'eux sans qu'ils le vissent : deux disciples, à qui il parlait, ne le connurent qu'au moment qu'il le voulut : Marie le prit pour le jardinier, jusqu'à ce qu'il l'eût réveillée et lui eût ouvert les yeux par sa parole : il entre, il sort, et on ne le voit ni entrer ni sortir : il paraît, il disparaît comme il lui plaît. Qui doute donc qu'il ne puisse nous rendre invisible ce qui par soi-même ne le serait pas? La parole, ce glaive tranchant, est venue et a séparé de ce corps et de ce sang, non-seulement tout ce qui pourrait les rendre visibles, mais encore tout ce par où ils pourraient frapper nos autres sens.

— Mais je vois tout ce que je voyais auparavant : et si j'en crois mes sens, il n'y a que pain et que vin sur cette table mystique. Le pain y est-il ? le vin y est-il ? — Non : tout est consumé : un feu invisible est descendu du ciel : la parole est descendue : a tout pénétré au dedans de ce pain et de ce vin ; elle n'a laissé de substance sur la table sacrée que celle qu'elle a nommée ; ce n'est plus que chair et que sang. Et comment? La parole est toute-puissante : tout lui a cédé, et rien n'est demeuré ici que ce qu'elle a énoncé : ce feu a tout changé en lui-même, la parole a tout changé en ce qu'elle a dit.

— Mais je vois le même extérieur? Oui, parce que la parole n'a rien laissé que ce qui lui était nécessaire pour nous indiquer où il fallait aller prendre ce corps et ce sang, et tout ensemble pour les couvrir à nos yeux. Les anges ont apparu en forme humaine : le Saint-Esprit même s'est manifesté sous la forme d'une co-

lombe : la parole veut que le corps de Jésus-Christ nous apparaisse sous les espèces du pain, parce qu'il fallait un signe pour nous annoncer où il fallait l'aller prendre : ce qu'elle veut s'accomplit : elle a consumé toute la substance : ce que vous voyez est comme la cendre que ce feu divin a laissée ; mais plutôt ce n'est pas la cendre, puisque la cendre est une substance, et ce qui reste de cet holocauste n'est que l'enveloppe sacrée du corps et du sang : c'est enfin ce que la parole a voulu laisser pour nous marquer la présence occulte, quoique véritable, de ce corps et de ce sang de Jésus-Christ, qu'elle voulait bien mettre là en vérité et en substance, mais qu'elle ne voulait montrer qu'à notre foi. N'en disons pas davantage ; car tout le reste est incompréhensible et n'est vu que de celui qui l'a fait.

Voilà le signe que Jésus-Christ nous a laissé, signe auquel nous reconnaissons qu'il est véritablement présent. Car la parole nous le dit, et il ne faut pas être en peine de la manière dont elle exécute ce qu'elle prononce: il ne faut songer qu'à ce qu'elle signifie. Car elle a en elle-même une vertu pour faire tout ce que veut celui qui l'envoie: *Il a*, dit-il, *envoyé sa parole, et elle les a guéris et elle les a arrachés des mains de la mort*[1]. *Sa parole ne revient point inutile: elle fait tout ce qu'il a ordonné* [2]. Entendez donc encore un coup cette parole : *Ceci est mon corps.* S'il avait voulu laisser un simple signe, il aurait dit : Ceci est un signe ; s'il avait voulu que

1 Psalm., CVI, 20. — 2 Isai., LV, 11.

le corps fût avec le pain, il aurait dit : Mon corps est ici. Il ne dit pas : il est ici, mais : *Ceci l'est* ; par là il définit ce que c'était, et ce que c'est. Quand on vous demandera : Qu'est-ce que ceci ? Il n'y a qu'un mot à répondre : C'est son corps : la parole a fait cette merveille.

Elle n'en demeure pas là : sortie de la bouche du prêtre comme de celle du Fils de Dieu, elle a fait sur le saint autel ce changement prodigieux : elle tourne ensuite sa vertu sur nous tous, qui assistons au sacrifice. Elle éteint en nous tous nos sens : nous ne voyons plus : nous ne goûtons plus par rapport à ce mystère : ce qui nous paraît vin n'est plus vin : c'est le corps et le sang de Jésus-Christ. Nous n'en croyons plus le jugement de nos sens ; nous en croyons la parole : elle a tout changé ; et nous-même nous ne sommes plus ce que nous étions, des hommes assujettis à leurs sens, mais des hommes assujettis à la parole. En cet état nous approchons du saint autel : Venez, le désiré de mon cœur : *Sitivit in te anima mea : Mon âme a soif de vous ; en combien de manières ma chair vous désire-t-elle* [1] *?* Oui ma chair prend part au désir de l'âme ; car c'est en elle que s'accomplit ce qui cause à l'âme ces transports. *Mon cœur et ma chair se réjouiront dans le Dieu vivant* [2] *; tous mes os crieront : Seigneur, qui est semblable à vous* [3] *? Qui vous est semblable en bonté et en amour ?*

1 Psalm., LXII, 2. — 2 Ps., LXXXIII, 3. — 3 Ps., XXXIV, 10.

SIMPLICITÉ ET GRANDEUR DE CE SACRIFICE

Que le sacrifice des chrétiens est grand ! qu'il est auguste ! mais qu'il est simple ! qu'il est humble ! Un peu de pain, un peu de vin et quatre paroles le composent ! Je reconnais le caractère du Seigneur Jésus : Qui voyez-vous ? un homme : Qu'y croyez-vous ? un Dieu. Saint Paul dit : *Qui mangera de ce pain*[1] ? — Il ne parle que de pain, direz-vous. — Il parle de ce qui paraît, et il se plaît à marquer ce qu'il y a d'humble, de commun, de familier dans ce sacrifice. Mais pénétrez la simplicité de cette parole ; voyez ce qui suit, ce qui précède : vous entendrez alors quelle force, quelle grandeur il y a dans cette parole : *Qui mange ce pain* : Car ce pain, c'est-à-dire, ce pain fait corps : ce pain en apparence, mais corps en effet : ce pain par qui un autre pain et le vrai pain de vie éternelle nous est donné. Voilà ce que veut dire ce pain. Il faut entendre de même *le calice du Seigneur*. Les calices qui ont servi à l'Eucharistie ont été des matières les plus précieuses, et cela dès l'origine du christianisme : et même durant le temps des persécutions et de la pauvreté de l'Église. Je ne m'en étonne pas : Jésus-Christ nous a fait entendre de quoi son corps était digne, quand il a permis et approuvé qu'on employât tant de parfums exquis, non-seulement à l'honorer pendant sa vie, mais encore à l'oindre après sa mort.

Mais quoiqu'il approuve ces choses et que son

1 I Cor., XI, 28.

Église les imite, elle n'est point attachée à cet appareil extérieur. La persécution lui peut ôter l'or et l'argent dans lesquels elle sert le Fils de Dieu : peut-elle lui faire perdre la richesse de son sacrifice ? Non : un peu de pain, un peu de vin lui peuvent fournir de quoi offrir à Dieu le plus auguste sacrifice, et de quoi donner à tous les fidèles le plus magnifique repas. Voilà les vraies richesses de l'Église : les autres non-seulement lui peuvent être ôtées, mais elle-même elle s'en est souvent défaite. Elle a loué ses évêques, qui, pour assister les pauvres, se réduisaient à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier et son sang dans un simple verre ; ceux qui employaient les vaisseaux sacrés à racheter les captifs, à acheter de la place pour enterrer ses morts. Il faut donc avoir du zèle pour honorer les mystères et ni l'or ni les pierreries ne doivent point être épargnés, pour exciter la révérence des peuples ; mais cependant n'oublions jamais que ce qu'il y a de vraiment riche dans ce sacrifice, c'est ce qui est le plus caché, le plus humble. Mais que fait là Jésus-Christ? Je ne vois pas qu'il y fasse rien qui soit digne de lui. — C'est cela même qui est grand : car c'est par là qu'il fait voir que toute sa grandeur est en lui-même : c'est en cela qu'il fait voir que toute sa grandeur, aussi bien que toute notre félicité, est dans sa mort. Plus il est anéanti, plus il est mort, plus il nous transporte sa vie. Digne mémorial d'un Dieu qui s'est anéanti lui-même.

L'AGNEAU DEVANT LE TRÔNE DE DIEU

Les cieux s'ouvrent : je perce au dedans du voile : j'entre dans le sanctuaire éternel, et j'y vois avec saint Jean devant le trône, *l'Agneau comme tué, et autour les vingt-quatre vieillards vénérables* [1]. C'est ce que je vois dans le ciel, c'est ce que je vois dans la terre. Là Jésus comme mort, comme tué avec les cicatrices de ses plaies, au milieu de ses saints ; ici le même Jésus encore comme tué, et revêtu des signes sacrés de la mort violente qu'il a soufferte, environné de part et d'autre de l'assemblée de ses prêtres. Que nous dit saint Paul de ce Jésus considéré dans le Ciel ? *Qu'il paraît pour nous devant la face de Dieu, qu'il est dans le ciel toujours vivant afin d'intercéder pour nous* [2] *:* qu'il intercède pour nous par sa présence. Et que dirons-nous à son exemple de ce Jésus posé sur le saint autel, sinon que sa seule présence et la représentation de sa mort, est une intercession perpétuelle pour le genre humain.

Accompagnons donc cette action de saintes prières : chargeons de nos vœux Jésus-Christ présent. Nous ne prions que par Jésus-Christ : le voilà présent : prions donc par lui plus que jamais. Agneau sans tache, Agneau qui ôtez les péchés du monde, détournez les yeux de votre Père de dessus mes péchés. Je comparais devant son trône : et j'en vois sortir *des éclairs et des tonnerres, et des voix* [3], terribles et fulminantes contre moi, contre mes crimes. Où me cacherai-

1 Apoc.. v, 6. — 2 Heb., IX, 24. — 3 Apoc., IV, 5.

je? je suis perdu, je suis foudroyé. Mais je vous vois entre deux, Agneau sans tache : Vous arrêtez ces foudres, et le feu de la justice divine s'amortit devant vous. Je respire, j'espère, je vis. Mais cet Agneau doux et paisible me dit de devant ce trône : *Allez et ne péchez plus* [1] ; il ne pardonne qu'à cette condition.

JÉSUS NOTRE VICTIME DONNÉ A LA CROIX, DONNÉ DANS L'EUCHARISTIE

Que je trouve de douceur à méditer votre parole ! que j'en trouve dans cette parole, par laquelle vous établissez et continuez ce banquet, qui est en même temps un sacrifice ! Je ne me lasse point de la méditer : je la considère de tous côtés ; je la rumine pour ainsi parler, et je la passe et repasse sans cesse dans ma bouche pour la goûter, pour en tirer tout le suc : *Ceci est mon corps donné pour vous ;* en temps présent : *Qui se donne ; Ceci est mon sang répandu pour vous* [2] *;* dans le même temps ; *qui se répand.* Saint Mathieu parle ainsi, saint Marc, saint Luc, saint Paul : quatre témoins parfaitement uniformes de votre parole : tous quatre parlent en présent : cela est clair dans l'original et l'interprète latin qui a traduit au futur ; *sera livré, sera répandu,* par rapport à la croix où ce corps allait effectivement être livré et où ce sang allait être répandu, a conservé dans saint Luc, le temps présent : *Hoc corpus, quod pro vobis datur,* afin que nous entendissions, non-seulement

1 Joann., VIII, 11. — 2 Luc., XII, 19, 20.

que Jésus-Christ en disant ; *Ceci est mon corps*, l'entendait de ce même corps qui allait être livré pour nous, mais encore qu'il entendait que ce même corps, qui allait être livré et donné pour nous, l'était déjà par avance dans la consécration mystique, et le serait à chaque fois qu'on célébrerait ce sacrifice. Croyons donc, non-seulement que le corps de Jésus-Christ devait être donné pour nous à la croix et l'a été en effet, mais encore qu'à chaque fois qu'on prononce cette parole, il est par cette parole actuellement donné pour nous : *Hoc corpus quod pro vobis datur*.

Il veut donc dire que ce corps, non-seulement nous est donné dans l'Eucharistie : *prenez, mangez ; ceci est mon corps*[1] ; mais encore qu'il y est donné pour nous, offert pour nous, aussi bien qu'il l'a été à la croix ; ce qui marque qu'il est encore ici notre victime, qu'il y est encore offert, quoique d'une autre manière. Ainsi ce terme : *Donné pour vous*, se dit de Jésus-Christ sur la croix, et se dit de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et convient à ce double état de Notre-Seigneur, du corps présent dans l'un et dans l'autre. C'est pourquoi le Sauveur, non-seulement parle en temps présent pour nous montrer qu'il est ici comme en la croix, se donnant actuellement pour nous, mais encore il choisit un terme qui convient à son sacré corps dans ces deux états. S'il avait dit : Ceci est mon corps qui est crucifié, percé de plaies, mis à mort pour vous, on ne pourrait pas dire que cela lui convient dans l'Eucharistie : car il n'y meurt plus ; et il

1 Matth., XXVI, 26.

faudrait expliquer nécessairement et uniquement : Ceci est ce même corps, qui sera mis en croix pour vous, et y rendra le dernier soupir pour votre salut. Mais il a dit : *Ceci est mon corps donné ;* cela convient à ses deux états ; ce corps est donné à la croix, ce corps est encore donné dans l'Eucharistie, et dans l'un et dans l'autre état donné pour nous. Dès là qu'il est dans l'Eucharistie pour nous y être donné, il est donné pour nous : avant que de nous le donner à manger, la parole de Jésus-Christ le rend présent, et cette présence est encore pour nous. Jésus-Christ est présent pour nous devant son Père, il se présente pour nous, il s'offre pour nous ; et sa présence seule est pour nous une intercession toute-puissante.

Voilà donc ce qu'opère dans l'Eucharistie ce précieux terme : *Ceci est mon corps donné.*

Mais peut-être que les autres termes rapportés par les écrivains sacrés, n'ont pas été prononcés avec le même choix, et ne conviennent pas également aux deux états de la présence de Jésus-Christ. Voyons, lisons, méditons : *Ceci est mon sang répandu* : il est répandu sur la croix ; mais n'est-il pas encore répandu dans le calice ? N'y a-t-il pas dans ce calice de quoi faire à Dieu pour notre salut la plus salutaire effusion qui fût jamais ? Ce sang est là pour être répandu sur les fidèles : il est là en état d'être répandu, et sous la forme d'une liqueur, dont le propre est de se répandre. Ce sang qui a été répandu à la croix et qui a coulé de toutes les veines rompues du Sauveur, coule encore dans ce calice de toutes ses plaies, et principalement

de celle du sacré côté. C'est pour cela que nous mêlons ce calice d'un peu d'eau en mémoire de l'eau qui coula du côté ouvert, avec le sang. Seigneur Jésus, vous êtes la parole, et vos paroles sont prononcées avec un choix digne de vous. En disant : *Ceci est mon sang répandu pour vous*, en temps présent, vous me marquez que non-seulement il est répandu pour moi sur la croix, mais encore qu'il se répand pour moi et pour la rémission de mes péchés dans ce calice, pour m'en arroser, pour me l'appliquer, pour continuer éternellement l'intercession toute-puissante que vous faites pour moi par ce sang.

Continuons à ruminer ces saintes paroles : *Ceci est mon corps donné pour vous*, avons-nous lu dans saint Luc. Mais le mot que saint Paul a mis en la place est celui-ci : *Ceci est mon corps rompu pour vous* [1], mais que veut dire ce terme, selon l'usage de la langue sainte? Isaïe nous l'a expliqué par ces paroles : *Romps ton pain à celui qui a faim* [2] : Donne-lui ce pain, fais-lui en part. Saint Paul explique donc bien : *Ceci est mon corps donné pour vous*, par : *Ceci est mon corps rompu pour vous*. Ce corps est mis en état de nous être donné, de nous être distribué, de nous être rompu dans l'Eucharistie; et dès qu'il est mis dans cet état, il est déjà rompu et donné pour nous dans la destination et par la parole de Jésus-Christ. Mais ce même terme a aussi son rapport au corps en croix, au corps froissé de coups et percé de plaies, sus-

1 I Cor., XI, 24 ; — 2 Isa., LVIII, 7.

pendu à une croix dans un état si violent, où son sang ruisselle de tous côtés de ses veines cruellement rompues. Le mot de *rompre* convient donc encore aux deux états, et à celui de Jésus-Christ à la croix, et à celui de Jésus-Christ dans l'Eucharistie : le corps est donné dans l'un et dans l'autre état : il est rompu dans l'un et dans l'autre. Il en est de même du sang. Le sang est partout versé pour nous : il a coulé pour nous sur la croix : il coule encore pour nous dans la coupe sacrée.

Mon Sauveur, quel sacrifice ! Mon Sauveur, encore un coup, que de douceur à méditer votre parole ! J'y trouve toujours de nouveaux goûts comme dans la manne : votre corps et votre sang sont mon oblation, mon sacrifice, ma victime, et sur la croix et sur la sainte table, et comme la croix cette table est un autel. Ah ! vraiment ce que dit saint Paul est bien véritable : *Nous avons un autel dont ceux qui demeurent attachés au tabernacle* ancien et à l'autel de la loi, *n'ont pas pouvoir de manger*[1]. Pour y participer, il faut entrer en esprit dans le *tabernacle qui n'est pas fait de main d'homme*[2].

LA MESSE EST LA CONTINUATION DE LA CÈNE DE JÉSUS-CHRIST.

Reconnaissons donc, chrétiens, que toutes grâces abondent dans ce sacrifice. Jésus est mort une fois, et n'a pu être offert qu'une fois en cette sorte : autrement il faudrait conclure

1 Hebr., XIII, 10. — 2 Hebr., IX, 12.

que la vertu de cette mort serait imparfaite. Mais ce qu'il a fait une fois de cette manière, qui était de s'offrir ainsi tout ensanglanté et tout couvert de plaies, et de rendre son âme avec tout son sang, il le continue tous les jours d'une manière nouvelle dans le ciel, où nous avons vu par saint Paul qu'il ne cesse de se présenter pour nous, et dans son Eglise où tous les jours il se rend présent sous ces caractères de mort.

Peuple racheté, assemblez-vous pour célébrer les miséricordes de votre Père céleste par Jésus-Christ immolé pour vous. Où est le corps de Jésus, là est le lieu de votre assemblée ; *Où est ce corps, là les aigles doivent accourir*[1]. Et qu'y ferons-nous ? Qu'a fait Jésus ? *Il a pris du pain, il a béni ; il a rendu grâces dessus :* il a fait de saintes prières : *Il a pris une coupe ;* il a fait de même dessus. Le prêtre fait comme lui ; on mange, on boit ce corps et ce sang ; on dit l'hymne et on se retire. Soyons attentifs ; suivons le prêtre qui agit en notre nom, qui parle pour nous : souvenons-nous de la coutume ancienne, d'offrir chacun son pain et son vin, et de fournir la matière de ce sacrifice céleste ; la cérémonie a changé : l'esprit en demeure ; nous offrons tous avec le prêtre : nous consentons à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit. Et que dit-il ? « Priez, mes frères, que mon sacrifice et le vôtre soit agréable au Seigneur notre Dieu. » Et que répondez-vous ? « Que le Seigneur le reçoive de vos mains. » Quoi ? notre sacrifice et le vôtre. Et que dit encore le prêtre ?

1 Matth., XXIV, 28.

« Souvenez-vous de vos serviteurs, pour qui nous vous offrons. » Est-ce tout? Il ajoute : « Ou qui vous offrent ce sacrifice. [1] » Offrons donc aussi avec lui ; offrons Jésus-Christ ; offrons-nous nous-mêmes avec toute son Eglise catholique, répandue par toute la terre.

Le prêtre bénit, il rend grâces sur ce pain et sur ce vin, qui vont être changés au corps et au sang ; il prie pour toute l'Eglise : bénissez, rendez grâces, priez. On vient à cette spéciale bénédiction, par laquelle on consacre ce corps et ce sang : écoutez, croyez, consentez. Offrez avec le prêtre, dites *Amen* sur son invocation, sur sa prière. Le voilà donc ; il est présent ; la parole à eu son effet, voilà Jésus aussi présent qu'il l'a été sur la croix, où il a paru pour nous par l'oblation de lui-même [2] : aussi présent qu'il est dans le ciel, où il paraît encore pour nous devant la face de Dieu [3]? Cette consécration, cette sainte cérémonie, ce culte plein de sang et néanmoins non sanglant, où la mort est partout et où néanmoins l'hostie est vivante, est le vrai culte des chrétiens ; sensible et spirituel, simple et auguste, humble et magnifique en même temps.

Quoi ! durant un si grand mystère, pas un soupir sur vos péchés, pas un sentiment de componction ! Vous assistez de corps seulement ! Et quoi ! Jésus n'est-il ici que selon le corps? son esprit n'est-il pas aussi avec nous? Et que veut donc dire le prêtre, lorsqu'il nous salue, en disant : Dominus vobiscum : « Le Sei-

1 Matth., xxvi, 26, 27, 36 ; Marc., xiv, 22, 23, 26. — 2 Hebr., ix, 26. — 3 Ibid., 24.

gneur est avec vous? — Et avec votre esprit, » répondez-vous. C'est donc à l'esprit du prêtre, à l'esprit du sacrifice, que vous voulez vous unir, et votre corps est là comme mort, sans esprit, sans foi! Quoi donc! vous ne sentez rien? Vous ne songez pas que ces espèces sacrées sont l'enveloppe où est renfermé le corps de votre Sauveur, et comme le drap mortuaire dont il est couvert! Vous assistez au tombeau où est votre Père qui est mort percé de plaies pour vous sauver; et vous êtes insensible! Vous vous réveillez à ces paroles: mais songez-vous bien que ce Jésus ici présent ne veut pas vous voir avec le moindre ressentiment contre votre frère; ou, pour parler comme lui, avec le moindre ressentiment de votre frère contre vous[1]! Vos autres dérèglements ne lui causent pas moins d'horreur. Allez, *hypocrites, qui ne m'honorez que des lèvres et dont le cœur est loin de moi*[2], retirez-vous. Non, revenez: ranimez vous: rentrez en vous-même: donnez du moins un soupir au déplorable état de votre âme. Dites: *Je confesserai à Dieu mon péché, et vous me l'avez remis*[3]. Oui, vous le pourrez confesser avec tant de componction et de si bon cœur, qu'il vous sera pardonné à l'instant.

(BOSSUET, XVIIe siècle, *La Cène*).

1 Matth., V, 23. — 2 Matth., XV, 7, 8. — 3 Psalm., XXXI, 5.

II

Le Prêtre.

Le sacerdoce s'exerce sur la terre, mais il a son rang dans l'ordre des choses célestes : et c'est à bon droit. Car ce n'est pas un homme, ni un ange, ni un archange, ni aucune autre puissance créée, mais le divin Paraclet lui-même qui a marqué ce rang : c'est lui qui donne à des hommes le sublime pouvoir d'exercer, quoique revêtus de chair, le ministère des purs esprits. Il faut donc que le prêtre soit pur, comme s'il était dans le ciel parmi les esprits bienheureux. Quel majestueux appareil même avant la loi de grâce ! Comme tout inspirait une sainte terreur ! Les sonnettes, les grenades, les pierres précieuses qui brillaient sur la poitrine et sur l'éphod du grand-prêtre ; le diadème, la tiare, la robe traînante, la lame d'or, le saint des saints, et son impénétrable solitude ! Mais si l'on considère les mystères de la loi de grâce, que l'on trouvera vaine la pompe extérieure de l'ancienne loi, que l'on comprendra bien, dans ce cas particulier, la vérité de tout ce qui a été dit de toute cette loi en général : *que ce qu'il y a eu d'éclatant dans le premier ministère n'est même pas gloire, comparé à la gloire suréminente du second*[1]. Quand tu vois le Seigneur immolé et

Saint JEAN — 344-407 — que son éloquence fit surnommer *Chrysostome*, c'est-à-dire *Bouche d'Or*, patriarche de Constantinople, le plus célèbre Père de l'Eglise grecque. Quelques-unes de ses homélies sont de véritables chefs-d'œuvre eucharistiques.

1 II Cor., III, 10.

étendu sur l'autel, le prêtre qui se penche sur la victime et qui prie, et tous les fidèles empourprés de ce sang précieux, crois-tu encore être parmi les hommes, et même sur la terre ? N'es-tu pas plutôt transporté dans les cieux, et, toute pensée charnelle bannie, comme si tu étais un pur esprit, dépouillé de la chair, ne contemples-tu pas les merveilles d'un monde supérieur ? O prodige ! ô bonté de Dieu ! Celui qui est assis là-haut à la droite du Père, en ce moment même, se laisse prendre par les mains de tous, il se donne à qui veut le recevoir et le presser sur son cœur ; voilà ce qui se passe aux regards de la foi. Ces choses te paraissent-elles mériter le mépris ? Sont-elles de nature à ce que l'on puisse les regarder comme au-dessous de soi ?

Veux-tu juger de l'excellence de nos saints mystères par un autre prodige ? Représente-toi Elie, une foule immense debout autour de lui, et la victime étendue sur les pierres ; tous les assistants dans l'attente et dans le plus profond silence, le prophète seul priant à haute voix ; puis tout à coup la flamme se précipitant du ciel sur l'holocauste.

Tout cela est merveilleux, et bien propre à pénétrer l'âme de frayeur. Mais de ce spectacle passe à la célébration de nos mystères, tu y verras des choses qui excitent, qui surpassent toute admiration. Le prêtre est debout, il fait descendre non le feu, mais l'Esprit-Saint ; sa prière est longue : elle s'élève non pour qu'une flamme vienne d'en haut dévorer les offrandes qui sont préparées, mais pour que la grâce, des-

cendant sur l'hostie, embrase par elle toutes les âmes, et les rende plus brillantes que l'argent épuré par le feu. Ne faudrait-il pas être privé de raison et de sens pour mépriser un mystère si redoutable ? Ignores-tu que jamais une âme humaine ne supporterait le feu de ce sacrifice, mais que nous serions tous promptement anéantis sans un secours puissant de la grâce de Dieu.

Si l'on vient à réfléchir que c'est un mortel, enveloppé dans les liens de la chair et du sang, qui peut ainsi se rapprocher de cette nature bienheureuse et immortelle, on demeurera étonné de la profondeur de ce mystère, en même temps que pénétré de la grandeur du pouvoir que l'Esprit Saint a conféré aux prêtres. C'est par eux que s'accomplissent ces merveilles, et bien d'autres non moins importantes, pour notre salut comme pour notre gloire. Des créatures qui habitent sur la terre, qui ont leur existence attachée à la terre, sont appelées à l'administration des choses du ciel, à l'exercice d'un pouvoir que Dieu n'a donné ni aux anges ni aux archanges !

(SAINT JEAN CHRYSOSTOME, IVe-Ve siècle. *Du Sacerdoce. Edit., Guérin*).

III

Méthode pour assister pieusement à la sainte messe.

OU DÉVOTES MÉDITATIONS SUR TOUS LES MYSTÈRES DU SAINT SACRIFICE

PETITE PRÉFACE

On célèbre la sainte Messe en mémoire de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme il a commandé à ses apôtres, leur donnant son corps et son sang ; et leur disant : *Hoc facite in meam commemorationem*, c'est-à-dire, *faites cela en mémoire de moi ;* comme s'il voulait dire : Souvenez-vous de ce que j'ai enduré pour votre salut, pratiquez donc ce même mystère pour vous et pour les vôtres.

L'ENTRÉE DU PRÊTRE A L'AUTEL

(*Jésus entre au jardin*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui avez voulu être saisi de crainte et de tristesse à l'instant de votre passion, donnez-moi la grâce de vous consacrer tous mes ennuis. O Dieu de mon cœur, aidez-moi à les endurer dans l'union de vos souffrances et tristesses, afin que par le mérite de votre passion ils me soient rendus salutaires. Amen.

AU COMMENCEMENT DE LA MESSE

(*Les Prières de Jésus au jardin*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu vi-

vant, qui avez voulu être réconforté lorsque vous priiez au jardin des Olives, faites que par la vertu de votre oraison votre saint ange m'assiste toujours en mes prières. Amen.

AU CONFITEOR

(Jésus est courbé en terre)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez sué du sang par tous vos membres et dans l'excès de votre douleur, lorsque, étant réduit à l'agonie, vous priiez le Père éternel au jardin, faites que par le souvenir de votre Passion, je puisse participer à vos douleurs divines, et qu'au lieu de sang je verse des larmes pour mes péchés. Amen.

AU BAISER DE L'AUTEL

(Jésus est trahi par le baiser de Judas)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez enduré le baiser du traître Judas, faites-moi la grâce de ne vous trahir jamais et de rendre à mes calomniateurs les offices d'une amitié chrétienne. Amen.

LE PRÊTRE VA DU COTÉ DE L'ÉPITRE

(Jésus est mené prisonnier)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez bien voulu être garrotté par les mains des méchants, rompez les chaînes de mes péchés, et retenez-moi tellement par les liens de la charité et de vos commandements, que les puissances de mon

âme et de mon corps ne s'échappent point à commettre aucune chose qui soit contraire à votre sainte volonté. Amen.

A L'INTROIT

(*Jésus est souffleté*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être conduit comme un criminel à la maison d'Anne, faites-moi la grâce de ne pas être attiré au péché par l'esprit malin, ou par les hommes pervers, mais d'être guidé par votre Saint-Esprit à tout ce qui est agréable à votre divine volonté. Amen.

AU KYRIE ELEISON

(*Jésus est renié par Pierre*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez permis d'être trois fois renié en la maison de Caïphe par le prince des apôtres, préservez-moi des mauvaises compagnies, afin que le péché ne me sépare jamais de vous. Amen.

AU DOMINUS VOBISCUM

(*Jésus regarde Pierre et le convertit*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui par un regard de votre amour, avez tiré des yeux de saint Pierre les larmes d'une véritable pénitence, faites par votre miséricorde que je pleure amèrement mes péchés et que je ne vous renie jamais de fait ou de parole, vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu. Amen.

A L'ÉPITRE

(*Jésus est mené chez Pilate*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être mené devant Pilate et accusé faussement en sa présence, apprenez-moi le moyen d'éviter les tromperies des méchants et de professer votre foi par la pratique des bonnes œuvres. Amen.

AU MUNDA COR MEUM

(*Jésus est mené chez Hérode*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, étant en la présence d'Hérode, avez souffert les fausses accusations sans répliquer un seul mot, donnez-moi la force d'endurer courageusement les injures des calomniateurs et de ne pas publier aux indignes les mystères sacrés. Amen.

A L'ÉVANGILE

(*Jésus est moqué et ramené devant Pilate*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez souffert d'être renvoyé d'Hérode à Pilate, qui devinrent amis par ce moyen, faites-moi la grâce de ne pas craindre les conspirations que les méchants font contre moi, mais d'en tirer du profit, afin d'être digne de vous être conforme. Amen.

A L'OUVERTURE DU CALICE

(*Jésus est dépouillé*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être dépouillé de vos habits et cruellement fouetté

pour mon salut, faites-moi la grâce de me décharger des péchés par une bonne confession, afin de ne pas paraître devant vos yeux dépouillé des vertus chrétiennes. Amen.

A L'OFFERTOIRE

(*Jésus est fouetté*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être lié à la colonne et déchiré à coups de fouets, donnez-moi la grâce d'endurer patiemment les fléaux de votre correction paternelle et de ne vous point affliger dorénavant par mes péchés. Amen.

LORSQU'ON COUVRE LE CALICE

(*Jésus est couronné*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être couronné d'épines pour moi, faites que je sois tellement piqué par les épines de la pénitence en ce monde, que je mérite d'être couronné dans le ciel. Amen.

LORSQUE LE PRÊTRE LAVE SES MAINS

(*Pilate lave ses mains*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui, étant déclaré innocent par la sentence du président Pilate, avez souffert les impostures et les reproches des Juifs, donnez-moi la grâce de vivre dans l'innocence et de ne me point inquiéter de mes ennemis. Amen.

A L'ORATE FRATRES

(Pilate dit aux Juifs : Ecce homo)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être bafoué pour moi en présence des Juifs, portant les marques de leurs risées, faites que je ne ressente point le chatouillement de la vaine gloire, et que je comparaisse au jugement sous l'enseigne de ces marques mystiques. Amen.

A LA PRÉFACE

(Jésus est condamné à mort)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu, quoique innocent, être condamné pour moi au supplice de la croix, donnez-moi la force de soutenir la sentence d'une mort cruelle pour votre amour et de ne pas redouter les faux jugements des hommes, et de ne juger personne injustement. Amen.

AU MEMENTO POUR LES VIVANTS

(Jésus porte sa croix)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez porté la croix pour moi sur vos épaules, faites que j'embrasse volontairement la croix de la mortification, et que je la porte journellement pour votre amour. Amen.

A L'ACTION

(Sainte Véronique essuie d'un linge la face de Notre-Seigneur)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, étant dans

le chemin par lequel vous marchiez au supplice de la croix, avez dit aux femmes qui pleuraient pour l'amour de vous, qu'elles devaient pleurer pour elles-mêmes, donnez-moi la grâce de bien pleurer mes péchés, donnez-moi les larmes d'une sainte compassion et d'un saint amour, qui me rendent agréable à votre sainte Majesté. Amen.

LA BÉNÉDICTION DES OFFRANDES

(*Jésus est attaché en croix*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être attaché en croix pour mon salut, y attachant avec vous l'obligation de nos péchés et de la mort, percez ma chair d'une sainte crainte, afin qu'embrassant fortement vos commandements, je sois toujours attaché à votre croix. Amen.

A L'ÉLÉVATION DE L'HOSTIE

(*Jésus crucifié est élevé*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être élevé en croix et exalté de la terre pour moi, retirez-moi des affections terrestres, élevez mon esprit à la considération des choses célestes. Amen.

A L'ÉLÉVATION DU CALICE

(*Le sang de Jésus-Christ coule de ses plaies*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez fait couler de vos plaies salutaires la fontaine de vos grâces, faites que votre sang sacré me fortifie con-

tre les mauvais désirs, et me soit un remède salutaire à tous mes péchés. Amen.

AU MEMENTO POUR LES TRÉPASSÉS

(*Jésus prie pour les hommes*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui étant attaché à la croix, avez prié votre Père pour tous les hommes, même pour vos bourreaux, donnez-moi l'esprit de douceur et de patience qui me fasse aimer mes ennemis, rendre le bien pour le mal, suivant votre exemple et vos commandements. Amen.

AU NOBIS QUOQUE PECCATORIBUS

(*La conversion du larron*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez promis la gloire du Paradis au larron qui se repentait de ses péchés, regardez-moi des yeux de votre miséricorde, afin qu'à l'heure de ma mort vous disiez à mon âme : Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis. Amen.

AU PATER

(*Les sept paroles de Jésus en croix*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, étant attaché à la croix, avez recommandé votre Sainte Mère au disciple bien-aimé, et le disciple à votre Mère, faites-moi la grâce de me recevoir sous votre protection, afin que, me préservant parmi les dangers de cette vie, je sois du nombre de vos amis. Amen.

A LA DIVISION DE L'HOSTIE

(Jésus meurt en croix)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, mourant en la croix pour mon salut, avez recommandé votre âme au Père éternel, faites que je meure avec vous spirituellement, afin qu'à l'heure de ma mort je rende mon âme entre vos mains. Amen.

QUAND LE PRÊTRE MET UNE PARTICULE DE L'HOSTIE DANS LE CALICE

(*L'âme de Jésus descend aux enfers*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, après avoir terrassé les puissances du diable, êtes descendu aux enfers et avez délivré les Pères qui y étaient détenus, faites, je vous prie, descendre en purgatoire la vertu de votre sang et de votre passion sur les âmes des fidèles trépassés, afin qu'étant absoutes de leurs péchés, elles soient reçues dans votre sein et jouissent de la paix éternelle. Amen.

A L'AGNUS DEI

(*La conversion de plusieurs à la mort de Jésus*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, plusieurs ont déploré leurs péchés par la considération de vos souffrances : faites-moi la grâce, par les mérites de votre passion douloureuse et de votre mort, de concevoir une parfaite contrition de mes offenses, et que désormais je cesse de vous offenser. Amen.

A LA COMMUNION

(*Jésus est enseveli*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être enseveli dans un nouveau monument, donnez-moi un cœur nouveau, afin qu'étant enseveli avec vous je parvienne à la gloire de votre résurrection. Amen.

A L'ABLUTION

(*Jésus est embaumé*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu mourir, être embaumé, enveloppé d'un linge net par Joseph et Nicodème, donnez-moi la grâce de recevoir dignement votre saint corps au Sacrement de l'autel, et dans mon âme embaumée des précieux onguents de vos vertus. Amen.

APRÈS LA COMMUNION

(*La résurrection de Jésus*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui êtes sorti victorieux et triomphant du sépulcre fermé et cacheté, faites-moi la grâce que, ressuscitant du tombeau de mes vices, je marche dans une nouvelle vie, afin que, lorsque vous paraîtrez dans votre gloire, j'y paraisse aussi avec vous. Amen.

AU DOMINUS VOBISCUM

(*Jésus apparaît à ses disciples*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez réjoui votre chère Mère et vos disciples, leur apparais-

sant après votre résurrection, donnez-moi cette grâce que, puisque je ne puis vous voir en cette vie mortelle, je vous contemple en l'autre en votre gloire. Amen.

AUX DERNIÈRES COLLECTES

(*Jésus converse avec ses disciples pendant quarante jours*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, après votre résurrection, avez daigné converser l'espace de quarante jours avec vos disciples et leur avez enseigné les mystères de la Foi, ressuscitez dans moi et m'affermissez dans la créance de vos divines vérités. Amen.

AU DERNIER DOMINUS VOBISCUM

(*Jésus monte au ciel*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui êtes monté au ciel en présence de vos disciples, après avoir accompli le nombre de quarante jours, faites-moi la grâce que mon âme se dégoûte pour votre amour de toutes les choses de la terre, qu'elle aspire à l'éternité et qu'elle vous désire comme le comble de la félicité. Amen.

A LA BÉNÉDICTION

(*La descente du Saint-Esprit*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez donné le Saint-Esprit à vos disciples persévérant unanimement en l'oraison, épurez, je vous prie, l'intérieur de mon cœur, afin que le Paraclet,

trouvant un séjour agréable en mon âme, l'embellisse par ses dons, de sa grâce et de sa consolation. Amen.

ACTIONS DE GRACES APRÈS AVOIR ENTENDU LA SAINTE MESSE

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, mon Rédempteur, je vous remercie de ce que vous m'avez fait la grâce d'avoir entendu aujourd'hui la sainte Messe ; je vous prie, par les mérites de ce divin sacrifice, de me donner l'esprit et la force de résister toujours à toutes les mauvaises tentations, afin que, sortant de ce monde, je sois digne du Paradis. Ainsi-soit-il.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES, XVII[e] siècle, *Opuscules*).

EXAMENS PARTICULIERS

SUR LA SAINTE MESSE, LA SAINTE COMMUNION ET LES VISITES AU SAINT-SACREMENT

(*Tronson*)

I

De la sainte Messe.

DE LA PRÉPARATION QU'IL FAUT APPORTER POUR LA BIEN DIRE [1]

PREMIER

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ, se préparant à offrir sur le Calvaire son sacrifice, qui

1 Cet examen ainsi que le quatrième est particulier au prêtre.

est le même que celui que nous offrons tous les jours sur les autels. Il s'éloigne du bruit du monde, il se retire au Jardin des Oliviers, et il s'y sépare même de ses Apôtres, pour ne vaquer qu'à l'oraison, et s'occuper uniquement du sacrifice qu'il va faire. Admirons les saintes dispositions de son cœur sacré dans cet état. Quelle horreur n'a-t-il pas pour le péché ! quel zèle pour le salut des hommes ! quel désir de son propre anéantissement ! quelle ardeur pour la gloire de son Père ! O le bel exemple pour nous bien préparer à dire la sainte Messe.

DEUXIÈME POINT

Examinons quelle préparation nous apportons à dire la sainte Messe.

Regardons-nous cette action comme une action toute divine, et qui, étant la plus importante que nous puissions faire, demande aussi une plus grande préparation ?

Nous y préparons-nous par la pratique de quelques bonnes œuvres, et par la fidélité à nous tenir intérieurement et même extérieurement, autant que nous pouvons, séparés du commerce du monde ?

Dès le matin, pensons-nous à éviter les divertissements, les jeux, les conversations, les visites et généralement toutes les affaires et les

Louis TRONSON — 1622-1700 -- second supérieur après M. Olier, de la savante et pieuse Compagnie de Saint-Sulpice, auteur de l'ouvrage fort estimé qui a pour titre : *Examens particuliers sur divers sujets propres aux ecclésiastiques et à toutes les personnes qui veulent s'avancer dans la perfection.* Ce livre pratique mériterait d'être encore plus connu.

occupations qui peuvent être différées, et qui pourraient nous distraire !

Avant que de nous habiller pour la dire, avons-nous soin de prendre toujours quelque temps de retraite, de récollection et de prière ?

Dans ce temps-là, sommes-nous fidèles à sonder notre cœur, et à le purifier toujours par un acte de contrition, et s'il est besoin, par le Sacrement de pénitence ?

Sommes-nous bien convaincus que, pour avoir toute la pureté que les saints demandent pour une action si sainte, il ne suffit pas d'être sans péché mortel, mais qu'il faudrait encore être sans nulle affection au péché véniel ?

Disons-nous, en prenant les habits sacerdotaux, les oraisons qui nous sont marquées, et les disons-nous dans l'esprit que l'Eglise demande ?

Avons-nous un grand soin pour lors, aussi bien qu'en allant à l'autel, de ne rien donner à la curiosité, de mortifier nos sens, de retenir notre langue ?

Enfin, à l'exemple de tant de saints prêtres, avons-nous tâché de faire saintement toutes nos actions, dans la pensée que toute la vie d'un prêtre devrait être une préparation pour l'auguste sacrifice de nos autels ?

TROISIÈME POINT

Mon Dieu, si la très-sainte Vierge, toute pure et toute pleine de grâces qu'elle était dès le premier moment de sa conception, a dû néanmoins se préparer, durant tant d'années, par la sépara-

tion du monde, par sa retraite dans le temple, par une application continuelle à la prière, pour engendrer une seule fois votre Fils dans un état d'infirmité : quelle préparation ne doit point apporter le prêtre pour le produire tous les jours sur les autels dans son état de gloire ? Toute la vie, ô mon Dieu, ne serait pas trop longue pour se préparer à l'offrir une seule fois : que ne dois-je donc pas faire ayant à vous l'offrir tous les jours ! Je ne me contenterai donc plus de prendre un peu de temps avant la sainte Messe pour me préparer à la dire ; mais je tâcherai, moyennant votre sainte grâce, de faire toutes mes actions d'une manière si sainte et si digne de vous, qu'elles me servent toutes de préparation à ce saint sacrifice.

II

De la sainte messe.

DES INTENTIONS DANS LESQUELLES ON DOIT DIRE OU ENTENDRE LA SAINTE MESSE

PREMIER POINT

Adorons les intentions toutes divines dans lesquelles Notre-Seigneur s'est offert en sacrifice sur la croix, et s'offre encore tous les jours par le ministère des prêtres sur nos autels. Il veut rendre à Dieu les grands devoirs d'adoration, d'action de grâces, de satisfactions et de prières ; et pour le faire en la manière la plus parfaite, son amour le porte à s'immoler soi-même et à se faire « prêtre et victime tout en-

semble, » comme parle saint Augustin. O que l'amour de Jésus, non-seulement envers son Père, mais encore envers nous, paraît avec éclat dans ce mystère! O qu'il nous y apprend bien comment et à quelle fin il faut entendre ou dire la sainte Messe? Quelles louanges, quelles actions de grâces, quels hommages ne lui devons-nous pas rendre pour une telle conduite!

DEUXIÈME POINT

Examinons avec quelle intention nous avons entendu ou dit la Sainte Messe.

Est-ce pour adorer la majesté de Dieu et toutes ses divines perfections, qui ne peuvent être dignement adorées que par cette sainte et précieuse victime, présente et immolée sur nos autels?

Est-ce pour reconnaître sa bonté envers nous, et lui rendre grâces pour tous les biens qu'il a faits et qu'il fait encore tous les jours avec profusion à toutes les créatures, et en particulier pour ceux qu'il a faits à l'humanité très-sainte de Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, et à tous les saints; dont nous ne saurions le remercier comme il faut que par cette divine hostie?

Est-ce pour apaiser sa justice, et pour réparer l'injure que lui ont faite nos péchés, dont la grandeur demande une satisfaction infinie, et pour lesquels il n'y a que Jésus qui puisse pleinement satisfaire?

Est-ce pour demander quelques grâces pour nous ou pour les autres, n'y en ayant point de si grande qu'on ne puisse obtenir par Jésus,

qui s'offre particulièrement à Dieu son Père dans ce sacrifice pour tous les besoins de son Eglise.

Au lieu d'avoir ces saintes intentions, n'avons-nous point dit ou entendu souvent la Sainte Messe sans en avoir aucune et peut-être même n'en ayant quelquefois que de mauvaises ?

N'a-ce point été par *hypocrisie*, et pour paraître plus gens de bien que nous ne sommes ?

Par *respect humain*, et beaucoup plus pour plaire aux hommes que pour plaire à Dieu ?

Par *avarice*, dans la seule attente de quelque rétribution ?

Enfin ne l'avons-nous point dite ou entendue par *habitude* ou par coutume, et seulement pour faire comme les autres ?

TROISIÈME POINT

Mon Dieu, puisque les prêtres qui disent la sainte Messe, et ceux qui l'entendent, vous offrent le même sacrifice que votre Fils vous a offert sur l'arbre de la croix, il est bien juste que les uns et les autres entrent dans ses intentions, et qu'ils se proposent la même fin que lui. Faites-nous en la grâce, ô mon Dieu, et ne permettez pas que nous en ayons aucune qui ne convienne à la sainteté de l'hostie qui vous y est offerte, et à laquelle l'Eglise nous avertit de nous rendre conformes. *Imitamini quod tractatis.*

III

De la sainte messe.

DU RESPECT EXTÉRIEUR AVEC LEQUEL ON DOIT ENTENDRE OU DIRE LA SAINTE MESSE

PREMIER POINT

Adorons la majesté immense et incompréhensible de Dieu, et admirons les marques extérieures de respect et de religion dont Notre-Seigneur accompagne les devoirs et les hommages qu'il lui rend. Il se met à genoux, il se prosterne, il se met la face contre terre, et il témoigne hautement par son extérieur, qu'il n'y a rien qui ne doive s'anéantir en la présence d'une si haute majesté ; et même pour continuer après sa mort et dans son état de gloire, de lui donner des marques de ce souverain respect, il cache, dans l'auguste sacrifice de nos autels, sa divinité et son humanité sainte, sous le voile mystérieux des espèces sacramentelles. Peut-il y avoir un modèle plus frappant et un plus puissant motif pour nous exciter au respect profond dont nous devons être pénétrés pendant la sainte Messe.

DEUXIÈME POINT

Examinons si, en disant la Sainte Messe, ou en y assistant, nous avons tout le respect que demande ce très-saint et très-redoutable mystère ?

Y faisons-nous paraître, par la retenue de nos sens, par la posture de notre corps et par tout notre extérieur, une humilité profonde, une crainte religieuse, et une vive foi de la présence de Dieu ?

Disons-nous la Sainte Messe avec un air de modestie et de dévotion, qui fasse connaître à ceux qui l'entendent, combien nous sommes convaincus et combien ils le doivent être, que Jésus-Christ y est réellement présent, accompagné d'une multitude d'anges qui l'adorent ?

Ne la disons-nous point avec une dissipation, un empressement et une précipitation qui ne peut que mal édifier, et donner plutôt du mépris que de l'estime pour ce saint sacrifice ?

Avons-nous pris soin de bien faire toutes les cérémonies, dans la pensée que ce sont des marques de notre respect envers Dieu, qu'elles font partie de notre religion, et que d'y manquer c'est désobéir à l'Eglise qui nous les a prescrites ?

N'y avons-nous pas manqué bien des fois, ou pour avoir négligé de les apprendre, ou par crainte de trop allonger la Sainte Messe, ou parce que de les vouloir observer avec exactitude, ce serait un assujettissement qui nous a paru trop pénible ?

N'avons-nous pas fait souvent beaucoup de fautes en des choses assez importantes, pour ne vouloir pas prendre la peine de lire les rubriques particulières et pour n'avoir pas lu peut-être les générales une seule fois en notre vie, ni même avoir eu le moindre soin de nous en faire instruire ?

Quand nous avons assisté à cet auguste mystère, avons-nous évité d'y causer, et de regarder de côté et d'autres ? Ne nous sommes-nous point contentés de mettre un seul genou à terre ; et pour trop chercher nos aises, ne nous sommes-nous pas appuyés quelquefois sur des bancs et sur des chaises.

Y avons-nous toujours été en habit décent, je veux dire en l'habit que nous voudrions avoir pour paraître devant une personne de qualité ?

Enfin n'avons-nous point rougi de servir la sainte Messe, comme si cette action était au-dessous de nous, au lieu de la regarder comme une fonction dont les anges se tiendraient fort honorés ?

TROISIÈME POINT

Mon Dieu, après nous avoir fait connaître, par l'état de victime où vous paraissez sur les autels, l'anéantissement et le profond respect où nous devons nous tenir durant la Sainte Messe, ne serait-ce pas bien abuser de vos grâces, que d'y assister avec des yeux égarés, en habit indécent, dans une posture immodeste, et avec un extérieur capable de donner du scandale ? Faites, s'il vous plaît, ô mon Dieu, que je profite mieux de votre exemple, et que je n'approche jamais des saints autels, « qu'avec un cœur si plein de religion, que tout mon extérieur s'en ressente, et le puisse inspirer aux autres, » comme s'exprime le saint concile de Trente.

IV

De la sainte Messe

DE LA MANIÈRE DE S'OCCUPER EN LA DISANT

PREMIER POINT

Adorons Notre-Seigneur, le souverain Prêtre, consommant sur nos autels aussi bien que sur la croix, en sa propre personne, le sacrifice commencé dès la naissance du monde, sous la figure des différentes hosties qui étaient offertes à la gloire de son Père. Il rassemble en lui seul tous les devoirs de la religion, et il rend infiniment plus d'honneur à Dieu par la seule offrande de son corps et de son sang, que ne lui en ont rendu toutes les victimes et tous les prêtres de l'ancienne loi, qui n'étaient que les figures de ce qui se passe tous les jours dans nos Églises. Oh ! que les dispositions de son cœur sacré dans cet état sont admirables ! Que ses occupations y sont divines ! Il ne pense qu'à honorer Dieu et à sauver les hommes, en se sacrifiant lui-même ; et dans cette pensée, quelle horreur n'a-t-il point pour le péché ! quel désir de s'anéantir pour la gloire de son Père ! Heureux le prêtre qui, étant ainsi occupé en disant la Sainte Messe, n'a point d'autres dispositions que celles de Jésus-Christ !

DEUXIÈME POINT

Examinons comment et à quoi nous nous occupons en disant la Sainte Messe.

Est-ce à faire attention à la dignité du Souverain Prêtre, au nom et en la personne duquel nous agissons ; à la sainteté infinie de la victime qui s'immole entre nos mains ; à la majesté incompréhensible de Dieu, à qui nous offrons ce sacrifice ?

Est-ce à regarder le péché comme la chose du monde la plus abominable devant Dieu, et à en concevoir de l'horreur, à désirer de donner notre vie et répandre notre sang pour le détruire à l'exemple de Notre-Seigneur, qui le fait encore tous les jours sur les autels ?

Est-ce à penser à l'amour infini que Notre-Seigneur y témoigne pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes, et à entrer dans un ardent désir de procurer l'un et l'autre aux dépens de ce que nous avons de plus cher en cette vie ?

Est-ce à considérer avec des sentiments de gratitude le grand amour de Dieu, qui dans le temps du sacrifice nous ouvre son sein pour nous y donner son Fils, et nous y nourrir de sa substance ; et avons-nous pensé à la charité infinie de ce même Fils, qui veut bien tous les jours accomplir ce qui manque à notre religion, et être le supplément de nos devoirs envers son Père ?

Est-ce à nous remplir le cœur aussi bien que l'esprit, de la mort et de la passion de Notre-Seigneur, dont la Sainte Messe est une vive et

réelle représentation ; et y avons-nous fait les cérémonies dans l'esprit de l'Église, qui nous les ordonne particulièrement pour nous remettre devant les yeux ce grand mystère ?

Est-ce enfin à nous entretenir de l'obligation que nous avons de nous y sacrifier nous-mêmes à Dieu, pour n'être avec Notre-Seigneur qu'une seule victime, comme nous ne sommes avec lui qu'un seul prêtre ?

Examinons, si, pour ne nous point distraire en disant la Sainte Messe, nous avons été fidèles à nous remplir de quelqu'une de ces pensées, ou de quelques autres qui répondent à la sainteté de ce mystère.

TROISIÈME POINT

Si Dieu prononce anathème contre ceux qui font son œuvre négligemment, et si la Sainte Messe est son œuvre par excellence, le chef-d'œuvre de son amour ; que ne doit pas craindre le prêtre qui offre ce sacrifice sans nul respect, sans nulle application ? Un Dieu y est produit, un Dieu s'y sacrifie ; un Dieu s'y anéantit : et un homme aura si peu de religion que d'y paraître avec indifférence ! Ne permettez pas, ô mon Dieu, que cela m'arrive jamais. Remplissez mon cœur, je vous supplie, de dispositions si saintes, que je n'aie nul sujet de craindre les funestes effets de cette terrible parole : *Maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence.*

V

De la Sainte Messe.

DES DISPOSITIONS POUR LA BIEN ENTENDRE

PREMIER POINT

Honorons la très-sainte Vierge comme le modèle le plus achevé que nous puissions prendre pour bien entendre la Sainte Messe. Elle assiste au sacrifice que son Fils offre sur le calvaire et qu'il continue d'offrir tous les jours sur nos autels, et elle y assiste avec les dispositions les plus excellentes et les plus saintes. Son esprit, divinement occupé de ce qui se passe devant ses yeux, ne peut être distrait par d'autres pensées; son cœur, tout embrasé d'amour pour Dieu et qui ne respire que sa gloire, fait que, sans avoir égard à la tendresse de la nature, elle offre elle-même avec Jésus cet adorable sacrifice ; et cette divine mère, toute pénétrée de sentiments de religion, s'immole en esprit pour ne faire avec son cher Fils qu'une seule et même victime. Admirons ces dispositions, et adorons le Saint-Esprit qui les opère.

DEUXIÈME POINT

Pour s'occuper avec piété pendant la Sainte Messe, on peut s'entretenir.

1. — De l'amour immense de Dieu, qui nous donne son Fils, et de la grande charité du Fils, qui s'y donne lui-même à nous sans réserve.

2. — De quelqu'un des mystères de la vie et de la mort de Notre-Seigneur, lesquels nous sont exprimés par les différentes parties de la Sainte Messe.

3. — De quelques affections et de quelques actes intérieurs qui aient rapport aux diverses actions et aux différentes prières que fait le prêtre dans ce sacrifice.

4. — De nos besoins, pour demander à Dieu son secours par les mérites de Jésus-Christ immolé sur l'autel.

5. — Des grâces soit particulières, soit générales, que nous avons reçues, et dont nous devons le remercier.

6. — De quelques autres pensées conformes à l'esprit de l'Église, suivant les divers temps et les différentes solennités qu'elle nous propose.

Examinons si nous avons eu soin de nous instruire de ces manières qui nous seraient les plus utiles, pour nous occuper pendant la Sainte Messe ; et si nous avons été fidèles à suivre celles qu'on nous a conseillées.

Si nous ne nous sommes point laissé distraire, pour ne vouloir pas nous faire un peu de violence.

Si nous n'avons pas donné lieu à ces distractions, pour être venus à la Sainte Messe l'imagination pleine de mille vaines idées, l'esprit embarrassé de cent affaires différentes, le cœur agité de diverses passions.

Enfin, examinons si nous y avons assisté avec un désir ardent de nous unir à Notre-Seigneur, surtout dans le temps que le prêtre communie,

pratique que les saints ont tant recommandée sous le nom de communion spirituelle.

TROISIÈME POINT

Mon Dieu, si les anges qui sont des créatures si parfaites, et qui ont le bonheur dans le ciel d'être devant votre trône au milieu de votre gloire se trouvent heureux de descendre sur la terre, d'environner vos autels, de se prosterner durant les Saints Mystères par respect pour la victime qui y est immolée; avec quels sentiments de religion n'y devons-nous pas assister, nous qui ne sommes que cendre, et que le péché a réduits à la dernière misère ? Mon Dieu, éclairez nos esprits, ouvrez nos yeux, animez notre foi sur la grandeur incompréhensible de ce mystère sacré, afin qu'à l'exemple de ces esprits bienheureux, nous n'y assistions jamais « qu'avec le profond respect que nous voudrions avoir, si nous étions avec eux devant le trône de votre gloire, » pour employer le langage de saint Chrysostome.

VI

De la sainte communion.

DE LA PRÉPARATION A LA SAINTE COMMUNION

PREMIER POINT

Adorons Notre-Seigneur dans le Très-Saint Sacrement comme un divin époux, qui, voulant se donner à nous dans la sainte communion, et

désirant nous voir disposés comme il faut à le bien recevoir, nous dit intérieurement ces paroles pleines de tendresse et d'amour : *Voici votre époux qui vient, préparez vos lampes, sortez et allez au-devant de lui*[1]. Quelle bonté de ce divin Jésus, de vouloir non-seulement venir à nous, mais encore de nous avertir ainsi de l'obligation que nous avons de nous préparer à le bien recevoir ! Que nos cœurs, nos esprits et toutes nos puissances se répandent en louange et en actions de grâces pour une conduite si pleine d'amour.

DEUXIÈME POINT.

Examinons comment nous nous préparons à la sainte communion.

1. — Avons-nous eu soin d'y apporter une grande pureté de cœur par un entier éloignement du péché mortel, sans quoi nous commettrions un horrible sacrilège, et nous nous rendrions coupables de la profanation du corps et du sang du Fils de Dieu ?

Par le dégagement des péchés véniels, lesquels sont à l'âme autant de taches et d'ulcères qui blessent les yeux de l'époux et nous privent de ses plus tendres caresses ?

Par le détachement de toutes affections aux créatures, lesquelles partageant le cœur, ne peuvent être qu'un grand sujet de peines à l'époux qui le veut avoir tout entier ?

2. — Nous y sommes-nous préparés par une grande pureté d'intention, renonçant à toute vue

1 Matth., II, 5.

d'intérêt, de vanité, de respect humain, et n'en ayant point d'autre que de plaire à Dieu, d'établir son royaume dans nos cœurs, de répondre au désir ardent que Notre-Seigneur a de venir en nous, de ne nous faire vivre que de sa vie, et de nous attirer à cette heureuse transformation qu'il demande à son Père, et qu'il veut opérer en nous par la sainte communion ?

3. — Y avons-nous apporté une grande pureté de corps, évitant les moindres sensualités, ayant horreur de tout ce qui pourrait ternir en nous le moins du monde l'éclat de la chasteté, et portant toujours dans le cœur et dans les mains cette instruction admirable renfermée dans ces paroles : *Vous mangerez l'agneau, les reins ceints de la pureté?*

4. — Avons-nous eu soin, le jour de la sainte communion, de nous entretenir dès le matin dans un ardent désir de recevoir Notre-Seigneur, persuadés que c'est le plus grand bonheur qui nous puisse jamais arriver ?

Ces désirs ont-ils été aussi tendres que ceux que ressent un enfant pour se jeter dans le sein de sa mère ?

Ont-ils été aussi ardents que ceux d'un cerf fatigué, qui soupire avec une extrême ardeur après les sources des eaux ?

Ont-ils été aussi purs que ceux que nous exprime le roi prophète par ces paroles : *Oh! qui me donnera de boire à la citerne de Bethléem!* sur lesquelles disent les saints : « Il ne soupirait pas tant après l'eau de la source qu'après le sang du Christ ? »

5. — Avons-nous été durant tout ce temps-là

plus recueillis, plus séparés du monde, moins occupés d'affaires, et avons-nous laissé moins de liberté d'agir à nos sens, et surtout à notre vue, à l'exemple de ce grand saint dont saint Jérôme dit : « Ses yeux tournés vers le Christ ont dédaigné le spectacle des vanités de la terre. »

Enfin, pour ne rien négliger de ce qui regarde l'extérieur aussi bien que l'intérieur, nous y sommes-nous préparés en prenant des habits décents, honnêtes, convenables à notre état, et où il n'y eût point trop d'affectation ni trop de négligence ?

TROISIÈME POINT

Mon Dieu, si les Vierges folles ont perdu sans ressources la jouissance de l'époux, pour ne s'être pas suffisamment disposées à le recevoir : si ce malheureux qui se présenta au banquet sans s'y être préparé, ne se voulant pas donner la peine de prendre la robe nuptiale, a été jeté les pieds et les mains liés dans les ténèbres extérieurs : quel aveuglement d'oser paraître sans une grande préparation à votre sainte table ! Faites, ô mon Dieu, par votre miséricorde, que je profite si bien de ces exemples, que je ne me présente jamais à la sainte communion sans m'être éprouvé moi-même, selon l'avis de l'apôtre, et sans m'être préparé avec tout le soin que demande une action si sainte.

VII

De la sainte communion.

DES ACTES QU'IL FAUT FAIRE POUR BIEN COMMUNIER

PREMIER POINT

Adorons la bonté immense du Fils de Dieu, qui après être mort pour les hommes sur la croix, se donne encore à eux tous les jours dans la sainte communion. Son amour qui est infini s'y communique sans réserve ; il nous y donne tout ce qu'il est, son corps, son sang, son âme, ses grâces, ses mérites, sa divinité même. N'est-ce pas là un Dieu qui, dans les transports de son amour, se rend (si on le peut dire) prodigue de soi-même ! Où est le cœur, quelque ingrat et endurci qu'il puisse être, qui ne s'amollisse aux approches de ce Dieu d'amour, et qui ne lui rende tous les devoirs dont il est capable, pour reconnaître une telle grâce ?

DEUXIÈME POINT

Examinons quelle fidélité nous avons eu à produire les actes que les saints nous recommandent plus particulièrement de faire pour bien communier.

1. — Avons-nous fait un acte de foi de la présence réelle de Notre-Seigneur dans ce Sacrement, et avons-nous été bien persuadés que celui qui est caché sous les espèces est le souverain de l'univers, qui, étant Dieu de toute éternité

a voulu se faire homme dans le temps, et mourir sur la croix pour le salut du monde?

2. — Nous sommes-nous humiliés aux approches de ce divin Sauveur, reconnaissant combien nous sommes indignes de recevoir en nous une si haute majesté, et disant de cœur avec le centurion : *Seigneur, je ne suis pas digne ;* et avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur ;* ou avec saint Jean : *Je ne suis pas digne de délier les cordons de vos chaussures, et vous venez à moi, Seigneur ?*

3. — Avons-nous excité notre cœur à l'amour, avons-nous considéré que ce Sacrement étant le grand Sacrement de l'amour de Jésus où il se donnait à l'âme particulièrement sous la qualité d'époux, et où il ne se donnait que pour en être aimé, nous n'avions point de plus étroite obligation en communiant que de l'aimer ?

4. — Dans le précieux moment de la sainte eommunion, où Notre-Seigneur se donne tout à nous, nous sommes-nous donnés tout à lui avec un abandon total ; le rendant maître absolu de notre cœur, l'y laissant agir selon l'étendue de tous ses desseins, et attendant de sa divine bonté cette heureuse transformation qu'il opère dans ce mystère ?

Enfin, sommes-nous entrés dans ces admirables sentiments et ces divines dispositions que nous exprime Saint Bonaventure par ces belles paroles: « Jésus, mon amour, mon époux, mon bien-aimé, mon unique, que je ne goûte que vous, que je ne me plaise qu'avec vous, que rien ne m'attire que vous ! vous êtes tout

à moi, que je sois à vous, et que mon cœur avec le vôtre ne soit qu'un même cœur !

TROISIÈME POINT

Mon Dieu, quand je considère que la sainte communion est une source de malheur pour les uns et de bonheur pour les autres; que si les uns y trouvent la vie, les autres n'y rencontrent que la mort : je ne saurais douter que la diversité de ces effets ne vienne de leurs bonnes ou de leurs mauvaises dispositions. O mon Dieu, que cette pensée fasse donc sur moi les plus fortes impressions, afin qu'animé par la crainte de vous perdre, aussi bien que par l'espérance de vous posséder, je n'approche pas indignement de votre sainte table; que je ne communie jamais sans une vive foi, une profonde humilité, un fervent amour, un total abandon de moi-même, et un ardent désir d'être tout consommé en vous.

VIII

De la sainte communion.

DU DÉSIR QUE NOUS DEVONS AVOIR DE COMMUNIER SOUVENT

PREMIER POINT

Adorons le Père éternel, qui nous ayant adoptés pour ses enfants, nous présente tous les jours sur ses autels son cher Fils, pour devenir l'aliment de nos âmes. Adorons le Fils, qui, pressé par son amour, ne demande qu'à s'unir

aux fidèles par la sainte communion. Adorons le saint-Esprit, qui, n'ayant point d'autres désirs que ceux du Père et du Fils, nous invite à aller prendre cette divine nourriture. Quelle bonté dans ces adorables personnes de nous faire de si tendres invitations ! et quelles actions de grâces ne leur devons-nous pas ?

DEUXIÈME POINT

Examinons comment nous répondons au désir extrême que Dieu témoigne de nous voir approcher de la sainte communion.

1. — Souhaitons-nous ardemment ce bonheur, et nous réjouissons-nous lorsque les jours de la communion s'approchent ! Sommes-nous ravis qu'il s'en rencontre plusieurs de suite, et demandons-nous même quelquefois de communier plus souvent qu'on ne le fait d'ordinaire ?

Notre cœur, dans ces jours-là, s'est-il trouvé saisi de ce vif empressement et de cette sainte joie que ressentit le bienheureux Zachée, lorsque Notre-Seigneur lui dit : *Il faut que je demeure aujourd'hui chez vous ?*

Avons-nous bien pensé que Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement étant appelé notre pain quotidien, il n'y a point de jour que nous ne devions désirer de le recevoir; et que notre désir doit avoir cet heureux effet que demandent les saints de nous faire mener une vie assez pure pour mériter de communier tous les jours ?

2. — Quand nous avons eu ces désirs de communier souvent, avons-nous fait attention si Dieu seul en était le principe, et si l'amour-pro-

pre, la vanité, ou le respect humain n'y avait point de part?

Avons-nous considéré qu'il en est de ces désirs pour la communion, comme de l'appétit pour les viandes, lequel venant quelquefois d'une mauvaise constitution, bien loin de contribuer à la santé, ne pouvait qu'engendrer de la corruption et causer des maladies?

Pour ne point tomber dans cet inconvénient, avons-nous eu soin de régler nos désirs par l'obéissance et par l'avis de notre directeur?

3. — Au lieu d'avoir eu ces grands désirs de communier souvent à l'exemple de tant de saints, n'avons-nous point été assez malheureux pour n'avoir que de l'indifférence et peut-être encore du dégoût pour cette manne céleste et pour ce pain des Anges?

N'est-ce point par cette indifférence et ce dégoût que nous avons laissé passer des jours de communion sans nous approcher de la sainte table, et que nous avons été bien aise d'avoir quelque occasion de ne nous pas procurer ce souverain bonheur?

Ne nous en sommes-nous point encore privés quelquefois, parce que des communions si fréquentes emportent trop de temps; qu'elles nous engagent à mener une vie plus sainte, et qu'elles demandent qu'on se fasse plus de violence: à quoi nous ne saurions nous résoudre?

Enfin, sous le spécieux prétexte d'honorer davantage Notre-Seigneur, et par une fausse humilité, n'avons-nous point tâché d'insinuer aux autres, que de communier si souvent, c'était

manquer de respect à Jésus-Christ dans cet adorable mystère ?

TROISIÈME POINT

Mon Dieu, qui êtes le pain des anges dans le ciel, qui voulez bien être celui des fidèles sur la terre, que j'estime heureux ces esprits célestes, de se nourrir sans cesse de vous et de ne s'en rassasier jamais ! Plus ils vous reçoivent, plus ils désirent de vous recevoir. Remplissez-nous, mon Dieu, de cette sainte avidité, afin que nous approchant de votre sainte table, nous puissions en goûter toutes les douceurs et répondre à l'ardent désir avec lequel vous nous y conviez.

IX

De l'action de grâce après la sainte communion.

PREMIER POINT

Adorons Dieu dans l'éminence de son être et dans l'infinité de ses perfections, qui, entre tous les devoirs de religion qu'il exige des hommes, attend particulièrement qu'ils le remercient pour ses bienfaits. C'est un Dieu de bonté qui ne demande qu'à se communiquer ; et parce que, suivant l'ordre de sa providence, remercier Dieu pour une grâce, c'est un moyen infaillible d'en obtenir une autre, il souhaiterait qu'on ne cessât jamais de le remercier, pour ne cesser jamais de nous faire de nouvelles faveurs. Quels devoirs et quels hommages ne lui

devons-nous pas rendre, pour avoir établi ce saint commerce de grâces, qui fait que la fidélité à celles qu'il nous a accordées est toujours un titre pour en recevoir de nouvelles!

DEUXIÈME POINT

Examinons si après la sainte communion, où l'on reçoit de Dieu le plus grand de tous les dons, nous avons été fidèles à l'en remercier et à bien faire notre action de grâces.

Avons-nous pris pour cela quelque temps immédiatement après avoir communié? La légèreté, l'indévotion et l'empressement pour l'étude ou pour quelque autre occupation qui nous était à cœur, ne nous ont-ils point fait différer souvent ce saint exercice, et quelquefois l'omettre tout à fait?

Avons-nous pris soin d'éviter tout ce qui pouvait nous empêcher de rendre à Dieu ce devoir, et de jouir en paix de la présence de son Fils bien-aimé?

N'avons-nous point eu de peine à nous résoudre d'y employer une demi-heure ou au moins un quart d'heure ne pensant pas que c'était bien peu pour reconnaître une si grande grâce?

Lorsque nous y avons donné tout ce temps-là, n'avons-nous point laissé égarer notre esprit pour ne vouloir pas nous faire un peu de violence; et n'avons-nous point pensé à toute autre chose qu'à ce que demandait la présence de Jésus-Christ dans notre cœur?

N'avons-nous point interrompu cette action trop facilement et sous le moindre prétexte? Et

n'est-il pas vrai que souvent nous avons été bien aise, ou du moins que nous n'avons pas été fachés qu'il s'en soit présenté quelque occasion?

N'avons-nous point négligé de faire les actes qui nous sont marqués pour cet exercice? Et pour ne vouloir pas prendre la peine de les produire, n'avons-nous point donné lieu à beaucoup de distractions, surtout dans le temps des sécheresses et des dégoûts?

Pour donner bon exemple aux autres et ne nous point exposer aux dissipations que peut causer le changement des lieux, avons-nous fait, autant que nous avons pu, notre action de grâces dans celui où nous avons communié?

Enfin, avons-nous témoigné par tout notre extérieur avec quelle religion et quel respect on doit faire cette action; nous tenant à genoux, recueillis, et dans une grande modestie, et surtout ne nous asseyant point sans quelque nécessité?

TROISIÈME POINT

Mon Dieu, que nous ferions aisément et avec plaisir notre action de grâces après la sainte communion, sans avoir besoin d'y être excités d'ailleurs, si nous sortions de la sainte table avec cette admirable ferveur que les saints éprouvent! O bonté souveraine, fondez la glace de nos cœurs, qu'ils ne respirent que votre amour, qu'ils soient embrasés de ses plus vives flammes, afin que touchés et attendris du don ineffable que vous nous faites dans la sainte communion nous mettions toute notre joie à vous remercier de cette grâce.

X

De l'action de grâce.

APRÈS LA SAINTE COMMUNION. (*Suite et Fin*)

PREMIER POINT

Adorons Notre-Seigneur retiré dans le cénacle avec ses apôtres, et rendant avec eux à Dieu son Père ses actions de grâces après la sainte communion : *Accipiens panem, gratias egit... Et hymno dicto exierunt.* Ah ! que les sentiments de reconnaissance dont il se trouva tout pénétré dans ce temps-là étaient purs ! qu'ils étaient tendres ! qu'ils étaient pleins d'amour ! que son anéantissement était profond ! que son amour était ardent ! que sa prière était fervente ! Oh ! que son cœur dans cet état était un digne sujet de complaisance pour son Père, et qu'il mérite bien que nous lui rendions nos devoirs et nos hommages !

DEUXIÈME POINT

Examinons comment nous employons le temps de notre action de grâces après la sainte communion.

1. — Avons-nous adoré d'abord Jésus-Christ, qui, tout Dieu qu'il est, a la bonté de venir en nous ? Nous sommes-nous anéantis en la présence de ce nouvel hôte, dont la majesté infinie ne saurait être dignement reconnue que par les plus profonds hommages de la religion ?

2. — L'avons-nous remercié de l'honneur

qu'il nous fait, et considérant d'une part l'abondance des grâces qu'il nous apporte et que son Père nous veut faire par lui, et voyant de l'autre notre impuissance à reconnaître comme il faut tant de bontés, l'avons-nous prié de nous suppléer envers son Père, et de le remercier lui-même en nous?

3. — Lui avons-nous rendu amour pour amour? Ce feu divin qui l'embrase pour nous, nous a-t-il enflammés; et avons-nous répondu à ses caresses et à ses embrassements sacrés par un ardent désir de lui être inséparablement unis? Sommes-nous entrés dans ces effusions, ces transports, ces épanchements de cœur, par lesquels l'âme explique mieux son amour que par tout autre langage?

4. — Lui avons-nous bien ouvert notre cœur pour lui exposer avec simplicité toutes nos misères; et avons-nous profité de ce temps favorable pour lui faire connaître nos besoins particuliers, avec toute la confiance qu'un parent doit avoir pour son père?

5. — Avons-nous pris quelques moments pour l'écouter avec respect, comme faisait le prophète?

6. — Nous sommes-nous entièrement offerts à lui, afin qu'il use de nous pour sa plus grande gloire, et qu'il dispose selon son bon plaisir de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes, comme de choses qui sont absolument à lui, qui lui appartiennent par une infinité de titres, et sur lesquelles il a un souverain domaine?

TROISIÈME POINT

Mon Dieu, je vous demande pardon de tout mon cœur de m'être mis si peu en peine jusqu'à présent de bien faire mon action de grâces ; je crains beaucoup que ce ne soit la source du peu de fruit que j'ai retiré de tant de communions. Faites, je vous prie, ô mon Dieu, que j'évite désormais cette négligence, comme l'effet d'une véritable ingratitude, vice qui vous est des plus odieux et qui arrête le plus le cours de vos grâces.

XI

De la visite au Très-Saint-Sacrement.

PREMIER POINT

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ habitant dans nos Eglises et résidant sur nos autels comme un roi dans son palais élevé sur un trône pour être visité de ses sujets, et pour en recevoir les hommages qui lui sont dûs. C'est là où son amour les appelle tous, les plus petits aussi bien que les plus grands, pour leur faire ressentir les effets de sa magnificence et de ses divines libéralités, pour leur donner part aux trésors qu'il a puisés dans le sein de son Père, et pour leur faire éprouver combien il est avantageux de faire souvent sa cour à un Maître si rempli de tendresse et de bonté pour ses serviteurs. Qu'il est digne de cet état de recevoir avec son Père toutes sortes de louanges et bénédictions !

DEUXIÈME POINT

Examinons si nous sommes fidèles à visiter Notre-Seigneur dans le Très-Saint-Sacrement ; et comment nous nous acquittons de cette action.

Le visitons-nous aux heures et au temps qui nous sont marqués ? N'avons-nous point laissé passer quelquefois des semaines entières sans lui rendre ce devoir ?

N'avons-nous point préféré à cette visite celles de nos parents et de nos amis, ou quelques-unes même tout à fait inutiles : regardant peut-être comme un temps perdu celui que nous passerions auprès des autels ?

Dans le temps des tentations, des désolations intérieures, des découragements et des dégoûts, n'avons-nous point été chercher notre force et notre consolation dans les compagnies et les divertissements du monde, au lieu d'avoir recours à Notre-Seigneur dans le Très-Saint-Sacrement, suivant le désir que lui-même nous en témoigne.

Quand nous l'avons visité, l'avons-nous fait au moins avec autant d'ardeur et d'empressement que les courtisans en ont pour s'approcher de leur prince, et lui faire leur cour ?

Etant en sa présence, nous y sommes-nous tenus dans toute la modestie, tout le recueillement, et tout le respect que demandent la grandeur et la majesté du Roi des rois ?

L'avons-nous adoré dans ses états de grandeur et de bassesse, d'élévation et d'abaissement, qui sont tous renfermés dans ce mystère ?

L'avons-nous reconnu pour le parfait adora-

teur de son Père, et dans cette vue avons-nous désiré ardemment de nous unir à lui, afin qu'étant remplis de ses saintes dispositions, nous puissions entrer dans sa religion et dans son amour, et rendre avec lui tout ce qu'il rend de devoirs à Dieu son Père?

Pour répondre au désir qu'il a de nous faire du bien et de nous voir à ses pieds en qualité de suppliants, lui avons-nous demandé avec confiance selon tous nos besoins, ceux de l'Eglise, et en particulier ceux dans la maison au nom de laquelle nous le visitons?

Nous sommes-nous tenus quelques temps en paix et en silence, pour lui donner le loisir d'opérer en nous, et pour nous laisser pénétrer de ses grâces et de ses dons?

Enfin, nous sommes-nous retirés de cette visite avec douleur, nous voyant obligés de quitter la présence d'un si bon Maître, et avec un désir ardent d'y retourner aussitôt que l'obéissance nous le pourra permettre.

TROISIÈME POINT

Qui ne gémirait, ô mon Dieu, de voir les souverains de la terre environnés de tant de monde, leurs palais si fréquentés, leur cour si nombreuse, pendant que vos Eglises sont désertes, vos autels abandonnés, et votre personne sacrée bien souvent toute seule, sans que personne vous fasse la cour? Quelle confusion pour des chrétiens qui vous reconnaissent pour leur Dieu! Ne permettez pas, adorable Jésus, que je sois

du nombre de ceux qui vous abandonnent, mais bien de ceux qui, à l'exemple du prophète, ne soupirent qu'après vos tabernacles, et qui n'ont de joie qu'aux pieds de vos autels.

(Tronson, xvii[e] siècle, *Examens particuliers*).





SIXIÈME PARTIE

OUTRAGES ET RÉPARATIONS

A JÉSUS-HOSTIE

SOMMAIRE. — Salut à Jésus-Hostie (*saint Liguori*). — I. Le Dieu inconnu (*le Père Lejeune*); Litanies de la Réparation. — II. Pratique de la Réparation (*Bourdaloue*); Couronne de vingt-quatre adorations. (*V. Boudon*) — III. Exclamations (*sainte Thérèse*). Cri du cœur (*saint Liguori*). — Actes d'adoration au Saint Sacrement (*saint Liguori*).

SALUT A JÉSUS-HOSTIE

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, par l'amour que vous portez aux hommes, résidez nuit et jour dans ce sacrement, d'où déborde votre charité infinie, attendant, appelant et accueillant tous ceux qui viennent vous visiter, je crois fermement que vous êtes réellement présent dans le Sacrement de l'autel. Je vous adore du fond de mon néant; je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez faites, surtout de vous être donné à moi en ce Sacrement, de m'avoir donné Marie, votre mère, pour ma protectrice, et de m'avoir inspiré de venir vous adorer dans cette église. Je salue aujourd'hui votre cœur très-aimable et très-aimant, et je le salue dans une triple intention : d'abord pour vous remercier de ce grand bienfait; ensuite pour réparer toutes les injures que vous avez reçues dans ce Sacrement de la part des infidèles, des hérétiques et des mauvais chrétiens; enfin, pour vous faire amende honorable, par cette visite, pour tous les lieux de la terre où votre Sacrement, au mépris de votre présence réelle, est le moins honoré et le plus abandonné. Mon Jésus, je vous aime de tout mon cœur;

je me repens d'avoir, par le passé, tant de fois contristé votre bonté infinie. Je me propose avec votre grâce de ne plus vous offenser à l'avenir ; dès à présent, tout misérable que je suis, je me consacre entièrement à vous. J'abdique entre vos mains toutes mes volontés, tous mes désirs, tous mes penchants, tout ce qui est à moi. Dès à présent faites de moi et de ce qui m'appartient tout ce qu'il vous plaira. Je ne cherche, je ne veux que votre saint amour, la persévérance finale et le parfait accomplissement de votre volonté. Je vous recommande les âmes du Purgatoire, et surtout celles qui ont été les plus dévotes au Très-Saint Sacrement et à la très-sainte Vierge Marie. Je vous recommande aussi tous les pauvres pécheurs. J'unis tous mes sentiments à ceux de votre cœur, ô mon bien-aimé Maître, et je les offre, ainsi rendus dignes, au Père éternel, que je prie en votre nom de les accepter et de les exaucer pour votre amour.

(SAINT LIGUORI, XVIIIe siècle. *Règlement de Vie d'un Chrétien*, chap. II, § V.)

I

Le Dieu inconnu.

Au chapitre dix-septième des Actes des Apôtres, il est dit que saint Paul entrant en l'aréopage d'Athènes, c'est comme qui dirait en la cour du parlement, commença ainsi sa harangue : *Messieurs, je vous vois si fort adonnés à la dévotion, que votre piété passe quasi pour*

Jean LEJEUNE — 1592-1672 — surnommé le Père Aveugle, de la Congrégation de l'Oratoire, homme apostolique, prêchant autant par ses vertus que par ses paroles. On connaît ce conseil, excellent entre tous, du bon Père aux jeunes prédicateurs : « Le premier avis que je vous donne pour bien prêcher, c'est de bien prier Dieu ; le deuxième, c'est de bien prier Dieu ; le troisième, le quatrième et le dixième, c'est de bien prier Dieu. »

superstition : et en effet, allant par votre ville, j'y ai trouvé un autel qui est consacré au Dieu inconnu ; ce Dieu donc que vous adorez sans le connaître, c'est celui-là même que je vous annonce... Je crois que vous savez assez qui est celui que vous adorez, quand vous adorez l'Eucharistie, que c'est le Fils unique de Dieu, le Fils unique de Marie, le roi du ciel et de la terre, le souverain des hommes et des anges, le juge des vivants et des morts ; mais d'autre part, quand je vois le peu de respect qu'on lui garde, les irrévérences qu'on commet en l'Eglise, la négligence à le suivre quand on le porte aux malades, j'ai sujet d'appeler nos autels *les autels du Dieu inconnu* ; j'ai sujet de vous dire : Vous ne connaissez, ni ne comprenez l'excellence de ses divines perfections, et pour cela vous ne l'honorez pas.

Ignorantes non colitis. Vous ne connaissez pas sa bonté ; car si vous la connaissiez, vous feriez comme ces bons ecclésiastiques, comme ces âmes dévotes qui, à l'exemple des anciens lévites et des dames israélites, gardent cette arche sacrée, passent des heures entières et davantage devant le Saint-Sacrement ; vous ne craindriez pas l'humidité des Eglises, vous le suivriez tête nue quand on le porte en procession ou aux malades, vous ne redouteriez pas le mauvais temps, les ardeurs du soleil, la puanteur ni le mauvais air des pauvres ou des malades ; vous diriez avec Jérémie : *Vous êtes bon, Seigneur, pour ceux qui espèrent en vous.* Vous diriez comme ce roi d'Espagne, grand aïeul de nos rois, Philippe II ; assistant à une longue procession, la

tête découverte, un jour du Saint-Sacrement, pendant des chaleurs très-ardentes, un de ses favoris lui dit que sa majesté devait se couvrir, de peur d'intéresser sa santé ; il répondit sagement : « Le soleil de ce jour ne fait point de mal. »

Igorantes non colitis. Si vous le connaissiez, vous admireriez la patience qu'il exerce envers tant de pécheurs qui le reçoivent indignement, vous vous affligeriez inconsolablement, comme Héli et sa belle-fille, sachant que l'arche est prise par les Philistins et mise auprès de Dagon ; que tant de mauvais chrétiens, ennemis du Fils de Dieu, le reçoivent en état de péché, le logent en leur âme, où l'idole de l'avarice, de la vanité, de la sensualité est dressée et adorée.

Ignorantes non colitis. Vous ignorez sa sagesse ; car si vous la connaissiez, vous feriez comme Josué, David et les autres qui n'entreprenaient rien sans s'adresser à l'arche pour y consulter l'oracle ; vous ne commenceriez point de procès, vous ne traiteriez pas de vous marier ni vous ni vos enfants, vous ne formeriez aucun dessein sans venir ici lui demander avis, lumière, conduite et secours. Votre bibliothèque serait le marchepied de l'autel, comme elle le fut du grand saint Dominique, car ce fut là qu'il prit les puissants arguments dont il convainquit et terrassa les Albigeois, oui, au pied de l'autel où il passait ordinairement les nuits en prières. Ce fut là que saint Thomas puisa la profonde science qu'il répandit dans le monde, oui, à l'autel, entendant le plus de messes qu'il pouvait, en servant une tous les jours, outre

celle qu'il y disait. Ecoliers, expérimentez-le : celui qui s'adresse au sage acquiert la sagesse ; passez tous les jours une demi-heure devant le Saint-Sacrement pour recommander à Jésus vos études, pour recevoir de lui l'esprit et la lumière, et vous ferez plus de profit en une semaine que vous n'en faites en deux mois ; du moins tous les jours, soir et matin, allant au collège ou à l'université, entrez en une Eglise, saluez-y le Saint-Sacrement, demandez-lui sa bénédiction, offrez-lui vos études, priez, priez-le de les référer à sa gloire, de vous faire la grâce d'aquérir de la science pour son service et pour votre salut.

Ignorantes non colitis. Si vous connaissiez la charité et l'amour qu'il a ici pour vous, vous auriez de grandes tendresses et des sentiments de respect pour tout ce qui a rapport à cet auguste sacrement. Vous traiteriez avec honneur votre femme, votre sœur et votre servante, comme un tabernacle vivant, le jour où elle a communié. Vous feriez comme David à Abiathar; quand un prêtre serait le plus criminel, le plus vicieux et abominable du monde, vous vous garderiez bien de le bafouer, de le mépriser ou le traiter indignement ; vous vous souviendriez qu'il a souvent reçu et consacré le corps adorable de Jésus.

Ignorantes non colitis. Vous ignorez sa grandeur ; car, si vous la connaissiez, non-seulement vous vous tiendriez toujours à genoux, tête nue, en grande modestie dans l'Eglise, mais vous feriez comme Josué, vous vous prosterneriez la face contre terre, devant cette arche, vous souhaiteriez que le centre du monde fût infiniment plus

bas qu'il n'est, pour vous y abaisser et abîmer en présence du Saint-Sacrement.

Ignorantes non colitis. Vous ignorez sa sainteté; car si vous la connaissiez, vous sauriez qu'elle le sépare infiniment des pécheurs et de tout être créé, et que, si sa bonté ne l'approchait de nous, nous devrions être éloignés de cette arche, non-seulement de deux mille coudées, mais de cent mille lieues. Si vous connaissiez sa sainteté, encore une fois, non-seulement vous ne vous approcheriez point de l'autel pendant la Messe, vous, femme dévoilée, amorce d'mpureté, objet de mauvaises pensées; mais vous ne penseriez pas être digne d'en être si proche après votre mort. J'estime et j'honore beaucoup la piété et l'humilité de ce bon avocat de Toulouse, qui voulut être enterré dans le cimetière, sans autre tombeau qu'une pierre avec cette épitaphe : Priez Dieu pour le pécheur ; et qui jugea par son testament que son corps n'était pas digne d'être enseveli en l'Église, où le corps adorable de Jésus est souvent consacré. Le bienheureux Pierre de Luxembourg, si célèbre par ses miracles, avait fait la même chose à Avignon.

Ignorantes non colitis. Si vous connaissiez sa souveraineté, l'excellence infinie de sa majesté, vous feriez comme les Mages, vous vous colleriez contre terre pour l'adorer, quand on le porte en procession ou aux malades ; non-seulement vous le suivriez avec tout le respect et la révérence possibles, mais vous souhaiteriez vous traîner contre terre, aller après lui en rampant comme un ver ; vous désireriez être abaissé et prosterné éternellement au centre du monde, pour rendre

à sa grandeur incompréhensible l'honneur et l'hommage qu'elle mérite ; vous lui offririez des présents comme ces saints rois ; vous l'honoreriez de vos oblations, vous n'épargneriez rien pour procurer qu'il fût dignement traité aux villages où vous avez du bien, que l'Église fût bien nette, les linges qui servent à l'autel bien blancs, et les ornements bien propres. Nous lui faisons comme ces orgueilleux faisaient au roi Saül, desquels il est dit en l'Écriture : les enfants de Bélial lui ont refusé leurs présents, en disant : *Est-ce qu'il pourrait jamais nous sauver ?* Vous ne voulez pas que rien manque à votre maison, non-seulement pour la nécessité, mais encore pour la bienséance et le luxe, et si la maison du Fils de Dieu est mal entretenue, mal couverte ou mal pavée, si la voûte est pleine d'araignées, les images chargées de poussière, les ornements déchirés ou le tabernacle mal ajusté, vous ne vous en souciez pas.

Ignorantes non colitis. Si vous connaissiez sa justice, vous ne commettriez pas tant d'irrévérences ni tant d'insolences dans son Eglise et en sa présence : vous craindriez d'encourir cet anathème qu'il fulmine par Isaïe : *Il a commis des péchés en un lieu saint, il n'aura pas le bonheur de voir la gloire du Seigneur.* Quelle témérité, quelle audace et quelle impudence, venir à l'Eglise pour voir ou être vue, pour convoiter ou être convoitée, pour prendre le mot ou pour fixer le rendez-vous ! N'est-ce pas braver Dieu jusque dans son temple et à ses yeux ? Certaines lois civiles défendent de dresser un théâtre et de faire des bouffonneries en une place où seraient

les images des empereurs : et en l'Eglise où l'Empereur du ciel est en personne, vous commettez des immodesties, des médisances, des railleries et insolences insupportables !

L'Agneau que saint Jean vit en l'Apocalypse était comme mort, mais il avait sept yeux. Jésus vous est ici représenté comme mort, comme victime offerte sur l'autel en la présence de Dieu. Il souffre, il patiente, il ne dit mot, non plus que s'il était mort ; mais il a plusieurs yeux ouverts, yeux très-vigilants, yeux qui voient très-distinctement tout ce qu'on fait et tout ce qu'on pense à l'Eglise ; il voit les immodesties, les vanités et les regards impudiques des âmes réprouvées, pour les punir très-rigoureusement ; il voit les tendresses, les soupirs et les ardeurs des âmes choisies, pour les récompenser très-libéralement en l'éternité bienheureuse.

(LEJEUNE, XVIIe siècle. *Panégyrique du Saint-Sacrement*).

LITANIES DE LA RÉPARATION

Seigneur, ayez pitié de nous, Christ, ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Christ, écoutez-nous ; Christ, exaucez-nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité Sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, qui réparez pour les pécheurs, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, humiliée à l'autel pour nous et par nous, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, méprisée par les mauvais chrétiens, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, exposée à la contradiction des hommes, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, livrée trop souvent aux Juifs et aux hérétiques, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, outragée par les blasphémateurs, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, pain des anges, donnée aux chiens, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, jetée dans la boue, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, transportée des saints tabernacles dans les cavernes des pécheurs, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, déshonorée quelquefois par vos propres ministres, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, ensanglantée par le poignard d'un Juif, ayez pitié de nous.

Hostie Sainte, négligée dans vos temples et abandonnée, ayez pitié de nous.

O Dieu, soyez-nous favorable, pardonnez-nous, Seigneur.

Soyez-nous favorable, exaucez-nous, Seigneur.

Pour la profanation horrible d'un Sacrement si admirable, nous réparons, Seigneur.

Pour les communions indignes, nous réparons, Seigneur.

Pour les irrévérences des chrétiens, nous réparons, Seigneur.

Pour les scandales des méchants, nous réparons Seigneur.

Pour la profanation de vos sanctuaires, nous réparons, Seigneur.

Pour les ciboires sacrés enlevés par la force, nous réparons, Seigneur.

Pour les blasphèmes continuels des impies, nous réparons, Seigneur.

Pour l'opiniâtreté perfide des hérétiques, nous réparons, Seigneur.

Pour les coupables discours tenus dans votre saint temple, nous réparons, Seigneur.

Pour les profanations de vos Églises dont ils ont fait le lieu de leurs sacrilèges, nous réparons, Seigneur.

En réparant de tout notre cœur, nous vous en prions, exaucez-nous, Seigneur.

Afin qu'il vous plaise augmenter dans tous les chrétiens, le respect envers cet adorable mystère, exaucez-nous, Seigneur.

Afin que vous manifestiez le Sacrement de votre amour aux hérétiques, exaucez-nous, Seigneur.

Afin que nous vous aimions d'autant plus qu'ils vous haïssent, exaucez-nous, Seigneur.

Afin que les injures de ceux qui vous outragent tombent sur nous, exaucez-nous, Seigneur.

Afin que vous receviez notre réparation faite en esprit d'humilité, exaucez-nous, Seigneur.

Afin que notre adoration continuelle vous plaise, exaucez-nous, Seigneur.

Hostie pure, Hostie sainte, Hostie sans tache, nous vous en prions, exaucez-nous.

Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, faites-nous miséricorde.

Seigneur, ayez pitié de nous. Christ, ayez pitié de nous. Seigneur, ayez pitié de nous.

℣. Voyez, Seigneur, notre affliction. ℟. Et rendez la gloire à votre saint nom.

℣. Seigneur, écoutez nos prières. ℟. Et que nos cris s'élèvent jusqu'à vous.

PRIONS

Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être tous les jours avec nous dans votre Sacrement admirable, jusqu'à la consommation des siècles, afin qu'y étant présent par la mémoire de votre passion et de vos merveilles, vous confériez à votre Père une gloire éternelle, et à nous la nourriture de la vie immortelle : ô Dieu, qui avez mieux aimé vous exposer à tous les outrages des impies que de

vous retirer du corps de votre Eglise, donnez-nous la grâce et le zèle de pleurer avec amertume de cœur tant d'injures et de sacrilèges qui sont faits contre vous par les infidèles, les juifs, les gentils, les hérétiques et les mauvais chrétiens, et aussi de réparer autant qu'il sera en nous, et de toute l'étendue de notre amour, toutes les ignominies et tous les opprobres que vous avez soufferts dans ce mystère ineffable : Vous qui vivez et régnez avec Dieu le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

II

Pratique de la réparation.

(*Bourdaloue*)

Les hérétiques et les mauvais catholiques, quoique par différentes impiétés, déshonorent le corps sacré de Jésus dans le mystère même où il est continuellement immolé pour eux, et par conséquent, où il devrait être l'objet de leur culte. Mais s'il est de notre zèle de réparer, autant qu'il nous est possible, les outrages faits au corps de Jésus-Christ par d'autres que par nous, il est encore bien plus juste que nous travaillions à réparer ceux dont nous avons été spécialement les auteurs, et que nous devons éternellement nous reprocher. Car telle est la disposition où il

BOURDALOUE — 1632-1704 — né à Bourges, jésuite à seize ans, prêcha dix Avents ou Carêmes à la Cour de Louis XIV, avec un succès prodigieux. Il est regardé comme le réformateur de la chaire et comme le fondateur de l'éloquence chrétienne parmi nous. Madame de Sévigné disait qu'elle n'avait rien entendu de plus beau, de plus noble, de plus étonnant que les sermons du P. Bourdaloue. Le fameux jésuite ne prêchait pas seulement la vérité, il était un modèle de vertu.

faut que nous soyons: c'est-à-dire que nous devons être dans une disposition de pénitence et de zèle pour rendre au corps de Jésus-Christ tout l'honneur que nous lui avons refusé jusqu'à présent, et qui lui était dû par tant de titres. Pensée solide et touchante; pensée qui répond parfaitement aux vues de l'Eglise.

Cependant, il ne suffit pas que nous ayons ce zèle en général ; mais pour en venir à la pratique et aux réparations particulières que Jésus Christ attend de nous, elles se réduisent à deux chefs: l'un qui regarde l'Eucharistie comme sacrement; l'autre qui la regarde comme sacrifice : le premier, fondé sur le mauvais usage que nous avons fait de la communion; le second, sur la manière peu chrétienne avec laquelle nous avons tant de fois assisté au sacrifice de la Messe. Car c'est à ce sacrifice et à ce sacrement que se rapportent tous les péchés dont nous nous sommes rendus coupables envers le corps de Jésus-Christ; et par une miséricorde infinie de Dieu, c'est dans ce même sacrement et ce même sacrifice que nous trouvons de quoi lui en faire une pleine satisfaction. Toute autre satisfaction que nous pourrions imaginer ne serait ni égale à l'offense que nous avons commise, ni conforme aux inclinations de ce Dieu Sauveur, dont la gloire est inséparable de notre salut. Et voilà l'excellent secret que la religion nous enseigne. Voilà ce que nous devons désormais pratiquer avec toute la ferveur dont nous sommes capables. Secret qui consiste à honorer le corps de Jésus-Christ par où nous l'avons si longtemps peut-être et si souvent profané.

I

COMMENT NOUS DEVONS RÉPARER LES OUTRAGES QUE NOUS AVONS FAITS A LA DIVINE EUCHARISTIE, CONSIDÉRÉE COMME SACREMENT

I. — Souvenons-nous d'abord, mais avec une extrême douleur, de tant de communions peut-être sacrilèges, lorsqu'emportés par le torrent du monde nous vivions dans le désordre de nos passions, approchant des sacrements dans l'état d'une conscience déréglée, et avec de secrètes attaches au péché. Quel outrage, ou, comme parle saint Cyprien, quelle violence ne faisions-nous pas au Fils de Dieu, en le recevant ainsi pour notre condamnation, lui qui voulait être notre vie ? Souvenons-nous au moins de tant de communions lâches, c'est-à-dire, de tant de communions faites avec négligenee et sans préparation : communions tièdes, auxquelles nous n'avons apporté qu'un esprit dissipé, qu'un cœur froid et indifférent ; communions inutiles, qui n'ont produit nul changement en nous, parce qu'elles n'avaient été précédées de nulle épreuve de nous-mêmes ; communions en vertu desquelles nous n'avons été ni plus réguliers, ni plus humbles, ni plus charitables envers le prochain. Pouvons-nous compter sur de telles communions, et avons-nous pu nous en faire un mérite auprès de Jésus-Christ ? Enfin souvenons-nous de ces éloignements de la communion où nous nous sommes entretenus, et qui ont été si injurieux à Jésus-Christ, quand par indévotion, par insensibilité, par un attachement opiniâtre

aux créatures, nous n'avons pas voulu faire le moindre effort pour surmonter les obstacles qui nous empêchaient de communier. N'était-ce pas mépriser ouvertement le corps de notre Dieu, quoique d'ailleurs l'esprit d'erreur, pour justifier notre conduite, nous suggérât assez de prétextes, surtout celui d'un faux respect, qui ne servait qu'à nous endurcir davantage dans nos déréglements?

II. — Il s'agit de faire à Jésus-Christ une réparation authentique de tout cela, et nous ne le pouvons que par la communion même. Car, suivant trois belles maximes de saint Chrysostome, la communion sacrilège ne peut être réparée que par de saintes communions; la communion lâche, que par des communions ferventes; et les omissions volontaires de la communion, que par la fréquentation du divin sacrement, accompagnée de toutes les dispositions requises. Il faut donc que désormais notre plus grand désir soit d'en approcher; notre plus grand soin, de nous y préparer; et notre plus grande douleur, de tomber dans un état qui nous oblige à nous en éloigner. Il faut que nous ayons un exercice de préparation, auquel nous nous attachions inviolablement, et que l'un des motifs qui nous y engagent soit de réparer toutes nos profanations et toutes nos négligences passées. Chacun peut se prescrire à soi-même cet exercice, en le soumettant néanmoins à l'examen et au jugement d'un directeur. Quand nous nous le serons ainsi tracé nous-mêmes, nous y trouverons plus de goût, et nous y deviendrons plus fidèles. Quoi qu'il en soit, on ne doit point communément approcher de la Sainte Table sans avoir pris quel-

que temps pour rentrer dans l'intérieur de son âme, sans avoir fait quelque réflexion ou quelque lecture sur le sujet de cette importante action, sans s'y être disposé par quelque œuvre de charité et de pénitence. L'intérêt de Jésus-Christ, dont nous nous sentirons touchés, nous rendra tout facile.

III. — Mais, de quelque méthode que nous usions, nous devons toujours communier avec humilité et avec amour, avec crainte et avec confiance, avec un profond respect et un désir ardent de nous unir à Jésus-Christ. Car c'est là, c'est dans le juste tempérament de ces mouvements du cœur, contraires en apparence, mais en effet d'un merveilleux accord, que doit consister pour nous la sainteté de la communion. Ne séparons jamais l'un de l'autre. Que la crainte de communier indignement soit toujours comme le contre-poids du désir que nous avons de communier; et que la confiance et l'amour soient toujours soutenus de l'humilité et du respect. Voilà en substance toute la perfection de la communion chrétienne. Mais, pour commencer à en faire l'épreuve, ne communions point dès maintenant que nous n'ayons fait auparavant à Jésus-Christ une amende honorable de toutes nos irrévérences, de toutes nos dissipations, de toutes nos tiédeurs, de tous nos scandales, de toutes les injures qu'il a eu à essuyer de nous; et que, dans ce dessein, nous ne nous soyons prosternés devant son autel.

IV. — Allons à lui comme l'enfant prodigue alla à son père, contrits et pénitents, la tête baissée, et n'osant même lever vers lui les yeux

pour le contempler. Disons-lui dans les mêmes sentiments de douleur et de confusion que ce fils ingrat et rebelle, mais enfin suppliant et soumis : « Ah ! Seigneur, puis-je encore paraître en votre présence ? et par quel prodige de votre infinie bonté souffrez-vous à vos pieds une âme criminelle, et lui permettez-vous d'approcher de votre sanctuaire ? J'ai péché, mon Dieu, j'ai tant de fois péché contre le ciel, contre vous, devant vous ! Oui, Seigneur, j'ai péché contre le ciel, puisque je ne pouvais pécher contre vous sans pécher contre votre Père, contre votre divin Esprit, contre tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel, qui s'intéresse à votre gloire. J'ai péché contre vous, et n'est-ce pas directement à vous que je me suis attaqué, en déshonorant votre corps, en ne lui rendant pas les hommages que je lui devais, en le profanant ? Mais surtout, Seigneur, j'ai péché devant vous, sous vos yeux, à votre autel, à votre table ? »

V. — Ajoutons : « Dans le repentir qui me touche et le regret que me cause la vue de tant d'infidélités, je ne demande point, ô mon Dieu, que vous me mettiez encore au nombre de vos fidèles adorateurs. Je ne suis pas digne que vous me comptiez parmi vos enfants, ni que dans votre sacré banquet vous me communiquiez les mêmes grâces et me fassiez part des mêmes faveurs qu'à tant d'âmes pures et ferventes. Je ne le mériterai jamais ; jamais il n'y eût rien en moi qui pût m'élever à ces entretiens si doux, si tendres, si intimes, et même si familiers, dont il vous plaît de les gratifier. Mais, Seigneur, vous avez plus d'une bénédiction. Il y a dans votre

royaume plusieurs places, et au même autel vous parlez et vous agissez différemment. Si cette différence n'est pas sensible aux yeux, elle l'est au cœur. Traitez-moi donc, mon Dieu, j'y consens, traitez-moi comme un esclave, et le dernier de vos esclaves. Mais souvenez-vous aussi que tout méprisable, et tout vil qu'est un esclave, le maître lui accorde le pain nécessaire pour le nourrir. Voilà ce que j'attends de vous, et ce que je cherche auprès de vous. De quelque manière que vous vous comportiez du reste auprès de moi, je m'estimerai toujours heureux, et je regarderai comme un avantage inestimable, si vous daignez m'admettre à la participation de votre corps et de votre sang. Qu'oserais-je prétendre au-delà ; et si même je ne savais combien vous êtes libéral et bienfaisant, oserais-je me flatter d'un tel retour de votre part, et concevoir en votre miséricorde une telle confiance ? »

VI. — Disons encore : « Que n'est-il, Seigneur, que n'est-il présentement en mon pouvoir de vous rendre tout l'honneur que je vous ai ravi ! que ne puis-je autant relever votre culte que je l'ai profané et avili ! que ne puis-je le répandre par toute la terre, et vous faire connaître, vous faire adorer, vous faire aimer dans tout l'univers ! Que dis-je, Seigneur ? c'est beaucoup pour moi si j'apprends bien moi-même à vous connaître, et si, dans la vive connaissance de vos grandeurs et de vos innombrables perfections, je commence à vous adorer comme vous devez l'être, et à vous aimer. Agréez du moins, mon Dieu, agréez sur cela les vœux de mon

cœur. Agréez les vœux de tant de fidèles, avec qui je vais me présenter pour vous recevoir et à qui je m'unis d'intention. Tout ce qu'ils vous diront, je vous le dis, ou je veux vous le dire comme eux. Seigneur, que je puisse aussi comme eux l'éprouver au fond de mon âme et le sentir ! »

N'en doutons point, Dieu écoutera cette prière. Il nous traitera de même que le père du prodigue traita son fils, dès qu'il le vit humilié devant lui et repentant. Il nous embrassera, il nous fera asseoir à son festin, il se réjouira de notre retour avec ses anges et ses élus. Nous aurons part à cette joie ; nous nous trouverons remplis d'une tendre dévotion, souvent même de la plus douce consolation. L'Église en sera édifiée, et voilà d'abord comment nous entrerons dans ses vues, et nous accomplirons le dessein qu'elle s'est proposé.

II

COMMENT NOUS DEVONS RÉPARER LES OUTRAGES QUE NOUS AVONS FAITS A LA DIVINE EUCHARISTIE, CONSIDÉRÉE COMME SACRIFICE

I. — Après avoir considéré la divine Eucharirtie comme sacrement, nous la devons considérer comme sacrifice. Sacrifice véritable, puisque c'est dans cet adorable mystère, et, par cet adorable mystère que la vraie chair et le vrai sang de Jésus-Christ sont présentés à Dieu, en qualité de victime : et c'est en ce même sens que saint Augustin appelle l'Eucharis-

tie la victime sainte et le sacrifice du médiateur. Sacrifice d'une valeur inestimable et d'un prix infini, puisque c'est un Dieu qui y est offert, et le même Dieu qui s'offrit sur la croix. Sacrifice de la loi nouvelle, dont tous les sacrifices de l'ancienne loi ne furent que les ombres et que les figures. Sacrifice unique dans cette loi de grâce où nous sommes. Tous les autres sacrifices sont abolis, et celui ci en est la consommation. Car, comme le Fils de Dieu disait à son Père, par la bouche de David : *Vous n'avez pas voulu, ô mon Père ! du sang des animaux. Il vous fallait une hostie plus pure et plus noble : c'est moi-même. Ainsi moi-même je suis venu, et moi-même je me suis sacrifié.* Sacrifice non-sanglant, puisque le sang de Jésus-Christ n'y est plus répandu comme dans sa passion ; mais sacrifice néanmoins qui renferme toutes les grâces et tous les mérites de cette passion sanglante, puisqu'il s'y fait la même oblation. Sacrifice universel et perpétuel ; universel, pour tous les lieux du monde ; perpétuel, pour tous les temps jusqu'à la fin des siècles. Sacrifice de louange, qui honore Dieu de la manière la plus parfaite dont il puisse être honoré ; d'impétration, qui attire sur nous les bénédictions de Dieu et ses dons les plus précieux ; de propitiation, qui nous rend Dieu favorable, et qui apaise sa colère ; d'expiation, qui nous acquitte auprès de Dieu, et communique pour cela sa vertu aux vivants et aux morts. Voilà ce que nous appelons dans l'Eglise catholique le sacrifice de la Messe.

II. — Or, par rapport à ce sacrifice, combien est-on coupable, soit en n'y assistant pas, soit

en y assistant mal? En n'y assistant pas : tant de chrétiens et de catholiques font profession d'en reconnaître la vérité, la sainteté, la dignité, et cependant n'y assistent presque jamais! Plusieurs n'y assistent pas, même aux jours ordonnés par l'Église, ou s'en dispensent pour la plus légère incommodité. Mais du moins est-il rien de plus commun dans le monde que de voir des personnes se faire une habitude de n'entendre jamais la Messe aux jours non commandés? comme s'ils n'avaient ces jours-là nul devoir de religion à remplir; comme s'ils étaient moins catholiques, ou qu'ils dussent moins honorer Dieu; comme si Jésus-Christ avait moins de quoi les attirer par amour, par piété, par intérêt, à un sacrifice où ce Dieu Sauveur s'immole pour nous, où il agit si efficacement pour nous auprès de son Père, et où il verse si libérale ment sur nous ses grâces.

III. — Telle est néanmoins la conduite d'une infinité de mondains. La moindre affaire, et souvent sans nulle affaire une molle oisiveté les arrête. Telle est surtout la conduite d'une infinité de femmes. Une délicatesse outrée, un mauvais temps, quelques pas qu'il leur en coûterait, quelques moments qu'il y aurait à retrancher de leur sommeil, le soin de s'ajuster et de se parer, en voilà plus qu'il ne faut pour les retenir. L'Église a beau faire donner le signal pour appeler les fidèles, les temples sont déserts, et le plus auguste sacrifice est abandonné. Si c'était le signal d'une partie de plaisir, d'une partie de jeu, on s'y rendrait bientôt. Si c'était le signal d'une heure marquée pour paraître devant un

roi de la terre, ou pour solliciter un juge, on y serait attentif et on ne manquerait pas de diligence. Mais dès qu'il n'est question que d'un exercice chrétien, et en particulier de la Messe, on n'y pense pas, et tout sert d'excuse pour s'en exempter. En vérité, n'est-ce pas là un mépris formel de la plus grande action du christianisme, et n'est-ce pas ainsi qu'en jugerait un idolâtre, s'il en était témoin ?

IV. — D'autres sont plus assidus au sacrifice de la Messe ; ils y assistent ; mais ils n'en sont guères moins criminels, parce qu'ils y assistent mal. Rappelons dans notre mémoire combien de fois nous y avons assisté sans application, sans réflexion, sans dévotion, avec une imagination distraite, tout occupés des pensées du monde, et n'y donnant aucune marque de religion. Combien de fois une femme volage et sans retenue a-t-elle fait de ce sacrifice le sujet de ses scandales ; y tenant des postures indécentes, y parlant et s'y entretenant avec la même liberté que dans une assemblée toute mondaine, y satisfaisant sa vanité et son amour-propre par un pompeux étalage de son luxe et de ses parures, y servant peut-être et y voulant servir d'objet à la passion d'autrui ? C'est l'usage du monde, je dis du monde impie et libertin, dont on suit les pernicieuses maximes : mais en même temps c'est le sacrifice du vrai Dieu, le sacrifice du corps de Jésus-Christ que l'on profane. Quoi donc ! le corps de Jésus-Christ est sacrifié pour nous sur l'autel, et nous lui insultons en quelque sorte par nos impiétés ! Nous devons honorer ce corps vénérable partout où il est présent, mais encore

plus dans les sacrés mystères où il achève de consommer l'œuvre de notre rédemption.

V. — A tous ces désordres, quel remède et quelle réparation ? Comme les contraires se guérissent et se réparent par leurs contraires, après avoir conçu un repentir sincère du passé et l'avoir témoigné à Dieu, voici les promesses que nous devons lui faire pour l'avenir, et les résolutions où nous devons nous confirmer. Elles se réduisent à quatre.

1. — D'assister tous les jours au sacrifice de la Messe, de s'imposer cette loi, de la garder inviolablement et de s'y assujettir en satisfaction de nos négligences. Mais dit-on, je n'ai pas le temps : si vous le voulez bien, le temps ne vous manquera pas. Des personnes plus occupées que vous le savent trouver. Jugez-vous vous-même de bonne foi, et voyez si vous ne pourriez pas remettre à une autre heure certaines affaires, si vous ne pourriez pas prendre un peu sur votre repos, qui n'est que trop long et que trop paresseux. Dès que vous entrerez là-dessus dans une sérieuse discussion et que vous vous donnerez le soin d'arranger l'ordre de votre journée, vous verrez qu'il est très-rare que vous n'ayez pas absolument le loisir d'entendre une Messe. — Mais ma santé ne le permet pas : je conviens qu'il y a telle infirmité qui peut être une excuse légitime ; mais il est vrai aussi que bien des infirmités, dont on se prévaut, ne sont que de vains prétextes, parce que ce ne sont que de pures délicatesses. Avec cette prétendue infirmité, combien faites-vous d'autres choses plus difficiles ? — Mais c'est une gêne et une

peine : je le veux, et c'est justement par là que que vous vous en ferez une pénitence, et que ce sera pour vous devant Dieu une espèce de réparation. Etrange mollesse, que celle de la plupart des femmes du siècle! elles ont auprès d'elles dans un quartier plusieurs Eglises où elles peuvent en un moment se transporter; et elles ne daignent pas pour cela sortir de leur maison.

2. — D'assister au sacrifice de la Messe, non-seulement avec assiduité, mais avec révérence, avec attention, avec dévotion. Avec révérence, pour réparer tant d'immodesties commises durant cet adorable sacrifice. Avec attention, pour réparer tant de dissipations volontaires et de pensées inutiles, peut-être criminelles, où l'on s'est arrêté pendant ce même sacrifice. Avec dévotion, pour réparer tant de lâchetés, tant de froideur et d'indifférence qu'on a apporté à ce sacrifice. Révérence, soit par rapport à l'habillement, qui ne doit être ni trop négligé, ni trop orné (car on tombe sur cela en deux excès condamnables); soit par rapport à la vue, qui doit être communément ou baissée vers la terre, ou appliquée sur un livre de prières, ou attachée à l'autel; soit par rapport à la contenance, qui doit toujours être décente, humble, sortable à l'état et aux sentiments d'une âme suppliante. Attention qui recueille l'esprit, qui en bannisse toutes les idées et toutes les affaires du monde, qui le rappelle de ses égarements et de ses évagations, dès qu'il commence à s'en apercevoir; qui l'applique aux cérémonies et aux différentes parties du sacrifice; qui le porte continuelle-

ment à Dieu, ou pour honorer sa souveraine majesté, ou pour implorer sa miséricorde et lui rendre des actions de grâces. Dévotion, laquelle excite sans cesse le cœur à de tendres et pieuses affections, aux actes de toutes les vertus. Il y aura des soins pour cela à prendre, il y aura des obstacles à vaincre, des respects humains à surmonter. Il faudra mortifier la curiosité naturelle, qui nous fait observer tout ce qui se passe autour de nous. Il faudra captiver le corps, en le tenant dans une situation qui le contraint et qui l'incommode. Il faudra réprimer sa langue et l'envie de parler, en se condamnant à un silence inviolable. Il faudra, pour s'éloigner de l'occasion et de la tentation, se retirer de certains lieux, de certaines places, de certaines personnes. Il faudra éviter certaines Messes, qui sont comme les rendez-vous d'un certain monde, et où l'on cherchait auparavant à se faire voir et à se distinguer. Des gens viendront vous aborder et vous saluer, ils resteront auprès de vous, ils voudront lier entretien avec vous, et il faudra ne point leur répondre, ou ne le faire qu'en peu de paroles, et couper tout à coup le discours. Peut-être en seront-ils surpris, en riront-ils, et il faudra les laisser dans leur surprise, et ne tenir nul compte de leurs railleries. Mais tout cela, tous ces soins que vous prendrez, toutes ces victoires que vous remporterez, seront autant de satisfactions que Dieu acceptera, et dont le mérite pourra compenser en quelque sorte tant de fautes, qui vous rendent également redevable soit à sa justice, puisque ce sont de vrais péchés ; soit à sa suprême grandeur, puisqu'elles

regardent le mystère même où vous devez plus la reconnaître, et où il doit recevoir de plus profonds hommages.

3. — D'offrir avec le prêtre le sacrifice de la Messe, toutes les fois que nous y assisterons, de l'offrir en esprit de pénitence pour tous les péchés du monde et en particulier pour les nôtres ; mais surtout de l'offrir en esprit de réparation, pour toutes les Messes que nous n'avons pas entendues par notre négligence, ou que nous avons mal entendues. Car tout fidèle peut et doit s'unir ainsi au prêtre, en assistant à la Messe, pour offrir avec lui le sacrifice, puisque nous en sommes tous les ministres, quoique d'une manière différente. Et comme ce sacrifice est le même que celui qui s'accomplit sur la croix et qui y fut offert par le Sauveur des hommes pour la rémission des péchés, une des principales vues que nous devons avoir en l'offrant est d'obtenir de Dieu le pardon de tous les péchés que notre conscience nous reproche, et d'acquitter par une offrande si sainte et d'un si grand prix toutes les dettes dont nous nous sentons chargés. Mais entre les autres péchés nous pouvons nous proposer d'abord ceux que nous avons commis à l'égard du sacrifice que nous offrons, et par là nous tirerons, de ce qui a été le sujet et l'occasion du mal, le moyen le plus efficace et le remède le plus puissant pour le guérir.

4. — De communier spirituellement à chaque Messe, et de participer ainsi au sacrifice, témoignant à ce Dieu Sauveur, caché sous les apparences du pain et du vin, un désir sincère de le recevoir réellement et en effet, tâchant de se

mettre dans les mêmes dispositions que si l'on approchait de la sainte table, et de concevoir les mêmes sentiments. Saint Augustin disait : « Croyez, et votre foi sera une espèce de communion, qui honorera Jésus-Christ, qui l'attirera en vous, qui vous rendra participant de ses mérites. » Et que sera-ce quand à cette foi nous ajouterons l'humilité, la reconnaissance, l'amour, tout ce qui compose cet exercice que nous appelons communion spirituelle ?

Voilà de quoi nous devons nous occuper. Voilà sur quoi nous devons prendre de justes mesures et former de bons propos pour tous les jours de notre vie. C'est avec Jésus-Christ même que nous en pouvons conférer au pied de son autel ; c'est avec lui que nous pouvons traiter de la manière dont il doit être satisfait et dont il le veut être. Car à quel autre m'adresserai-je, Seigneur, et qui peut mieux m'éclairer que vous, m'instruire que vous, me faire connaître ce que vous voulez de moi, et me donner les secours nécessaires pour en soutenir la pratique ? Je viens donc à vous avec confiance, et j'ose me promettre que vous serez touché du dessein qui m'y amène et de la droiture de mon cœur, aussi bien que de la vivacité de mes regrets. Vous êtes témoin de mes résolutions, vous les voyez ; car c'est vous-même qui me les avez inspirées. N'est-ce pas encore assez, et demandez-vous, Seigneur, d'autres réparations ? Parlez : que voulez-vous que je fasse ? Je n'en ferai jamais trop, et il n'y a rien à quoi je ne me sente disposé. Daignez seulement seconder les désirs de mon âme, daignez les agréer. Hélas ! Seigneur, ma faiblesse

est telle, que je ne puis guère vous offrir autre chose que des désirs. Mais je me trompe ; je puis tout vous offrir, puisque je puis vous offrir vous-même à vous-même, puisque je puis vous offrir votre corps, votre sang, toute votre adorable personne. Vous ne refuserez point ce sacrifice ; et par les mérites infinis de ce sacrifice, j'obtiendrai la grâce de l'honorer toujours et d'en profiter.

(BOURDALOUE, XVIIe siècle, *Sermons*).

COURONNE DE VINGT-QUATRE ADORATIONS

EN L'HONNEUR DU TRÈS-SAINT-SACREMENT POUR RÉPARER LES INJURES QUI LUI SONT FAITES AUX VINGT-QUATRE HEURES DU JOUR ET DE LA NUIT.

Je vous adore, Divinité cachée, et vous reconnais très-digne de tout honneur ; je vous offre, en réparation des impiétés commises devant vous, les adorations que vous rendit la très-sainte Vierge, votre Mère, au premier moment de votre conception en ses chastes entrailles, et je vous prie de me faire la grâce de pouvoir dire et chanter avec elle en l'éternité : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, Humanité sacrée, et je vous reconnais infiniment aimable : je vous offre, en réparation des irrévérences commises devant vous, les respects de tous les Anges et Archanges, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint Sacrement de l'autel.

Je vous adore, Jésus, mon doux Sauveur, je vous

Henri BOUDON — 1624-1702 — archidiacre d'Evreux. On lui doit un grand nombre d'ouvrages dont le style est incorrect, parfois trivial, mais où respire la piété la plus affectueuse.

reconnais essentiellement éternel ; je vous offre, en réparation des blasphèmes qu'on a prononcés devant vous, les louanges de tous les chœurs des Principautés, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, souverain Seigneur de l'univers, et vous reconnais indépendant de tout autre ; je vous offre, en réparation de mes indévotions commises contre vous, les pieuses affections des Dominations, avec lesquelles j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, le vrai Roi de mon cœur, et vous reconnais seul roi de tous les siècles ; je vous offre, en réparation des colères commises devant vous, le zèle de tous les Trônes, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, vigilant Pasteur de mon âme, et je vous reconnais infiniment bon et aimable ; je vous offre, en réparation de ces ignorances grossières et coupables qui nous portent à vous offenser tous les jours, les hautes connaissances des Chérubins, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, mon cher et mon unique Epoux, et vous reconnais inviolablement fidèle ; je vous offre, en réparation de toutes les tiédeurs et lâchetés commises devant vous, l'ardeur des Séraphins avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore en l'Hostie, mon Ami très-tendre et sincère, et vous reconnais seul immortel et immuable ; je vous offre, en réparation des désespoirs conçus devant vous, l'espérance de tous les saints Patriarches, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, mon très-aimable Père, et vous reconnais le principe de tout mon être ; je vous offre, en réparation des erreurs conçues contre vous, la foi de tous les Apôtres, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, mon Juge très-équitable, et vous recon-

nais infiniment miséricordieux ; je vous offre, en réparation des doutes entretenus sur votre présence réelle au Très-Saint-Sacrement, la fermeté des Evangélistes, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, charitable Pasteur de mon âme, et vous reconnais infiniment sage ; je vous offre, en réparation des vengeances fomentées devant vous, la patience des Martyrs, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, favorable Avocat, et vous reconnais infiniment puissant ; je vous offre, en réparation des négligences commises devant vous, le soin des âmes qui a brillé dans tous les saints Pontifes, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, Hostie très-sacrée, et vous reconnais comme la fontaine de mille grâces et bénédictions qui coulent dans nos âmes ; je vous offre, en réparation de tous les larcins faits en votre présence, les aumônes des saints Patriarches, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, mon digne et incomparable Maître, et vous reconnais infini en sagesse et bonté ; je vous offre, en réparation de tous les scandales commis devant vous, le zèle de tous les saints Prédicateurs, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, vrai Auteur et Conservateur de ma vie, et vous reconnais éternellement glorieux ; je vous offre, en réparation de tous les sacriléges commis devant votre présence, la dévotion de tous les saints Confesseurs, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, vrai pain Eucharistique, et vous reconnais plus agréable que toutes les douceurs de la terre ; je vous offre, en réparation des jurements répétés devant vous, les saintes paroles qu'ont dites à votre gloire les saints Docteurs de l'Eglise, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, Viande céleste, et vous reconnais plus délicieuse que tous les nectars de la terre ; je vous offre, en réparation des excès commis devant vous, la sobriété des saints Anachorètes, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, divine Hostie de propitiation, et vous reconnais, ô Jésus, le plus magnifique et le plus libéral de tous les hommes ; je vous offre, en réparation des moqueries qu'on a faites de vos prêtres, les hommages que vous présentent les saints Religieux, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, précieux et salutaire Antidote, et vous reconnais infiniment puissant à ôter les péchés ; je vous offre, en réparation de toutes les distractions qu'on a eues devant vous, les extases et les ravissements de tous les saints Ermites, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, sacré et éternel Prêtre, et vous reconnais digne de tous les hommages des hommes ; je vous offre en réparation des injures faites à vos vierges, l'amour des saintes Vierges, avec lesquelles j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, incomparable Sacrificateur et Sacrifice, et vous reconnais plus digne de respect que tous les sacrificateurs qui vous ont précédé ; je vous offre, en réparation des actions indécentes faites durant la Sainte Messe, les devoirs d'amour et de respect des saintes Veuves, avec lesquelles j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, Feu immortel, et vous reconnais capable de brûler de vos flammes le cœur de tous les hommes ; je vous offre, en réparation des impuretés commises devant vous, la pureté de toutes les saintes Femmes, avec lesquelles j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, mon Dieu et mon Rédempteur, et vous reconnais le Sauveur de tous les hommes ; je vous offre, en réparation des mauvaises pensées conçues devant

vous, la continuelle pensée qu'ont eu de vous tous les Bienheureux, avec lesquels j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Je vous adore, Verbe divin caché sous l'Hostie, et vous reconnais seul capable d'être l'objet de mon amour ; je vous offre, en réparation de toutes les ingratitudes du monde entier, les reconnaissances que vous rend la glorieuse Vierge Marie, avec laquelle j'espère dire et chanter : Loué soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

(VÉNÉRABLE BOUDON, XVIIe siècle, *Œuvres*, *Migne*).

III

Exclamations.

(*Sainte-Thérèse*)

I

O Seigneur, mon Dieu, vos paroles sont des paroles de vie où tous les mortels trouveraient, s'ils voulaient l'y chercher, ce bonheur après lequel ils soupirent. Mais faut-il s'étonner, mon Dieu, que dans la folie et la langueur où nous réduisent nos coupables œuvres, nous perdions le souvenir de vos saintes paroles ? O Dieu de mon cœur, grand Dieu, auteur de toute la création, qu'est-ce que tout ce que vous avez tiré du néant, en comparaison de tout ce que vous pourriez créer encore ? Vous êtes tout-puissant, et

Sainte THÉRÈSE — 1516-1582 — d'Avila en Espagne, illustre non-seulement par ses vertus, mais encore par ses écrits si recherchés, si approuvés pendant sa vie. Bossuet appelle la doctrine de la réformatrice du Carmel une doctrine céleste, et les papes Grégoire XV et Urbain VIII lui ont donné le titre de *Docteur de l'Eglise.*

vos œuvres sont incompréhensibles. Faites donc, Seigneur, que vos paroles ne s'éloignent jamais de ma pensée. Vous avez dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai. » Que désirons-nous de plus, mon divin Maître ? que demandons-nous ? que cherchons-nous ? et pourquoi les esclaves du monde se perdent-ils, si ce n'est parce qu'ils cherchent hors de vous leur félicité ? Mon Dieu, mon Dieu, quel est donc ce mystère ? qu'ils sont à plaindre ! et quel effroyable aveuglement de chercher ainsi le bonheur là où il est impossible de le trouver ! O créateur, ayez compassion de vos créatures ! Considérez que nous ne nous entendons pas nous-mêmes, que nous ne savons pas ce que nous voulons, et que nous nous éloignons infiniment de ce que nous désirons. Donnez-nous la lumière, ô mon Dieu; considérez qu'elle nous est plus nécessaire qu'à l'aveugle-né. Pour lui, privé de la lumière, il désirait ardemment de la voir ; mais nous, nous sommes aveugles, et nous voulons l'être : quel mal fut jamais si incurable ? C'est ici, mon Dieu, que doit se montrer votre pouvoir, ici que doit resplendir votre miséricorde ! Quelle est grande, Dieu de mon cœur, seul vrai Dieu, la demande que je vous fais, lorsque je vous prie d'aimer ceux qui ne vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent point, et de guérir ceux qui non-seulement prennent plaisir à être malades, mais qui travaillent même à augmenter leur maladie ! Vous dites, très-doux Sauveur Jésus, que vous êtes venu sur la terre chercher les pécheurs. Les voilà, mon Dieu, les vérita-

bles pécheurs. Et vous, Père céleste, ne considérez pas notre aveuglement, mais jetez les yeux sur les ruisseaux de sang que votre Fils a répandus pour notre salut. Que votre miséricorde triomphe d'une malice si obstinée ! Souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes l'ouvrage de vos mains. N'écoutez que votre bonté et votre clémence, et sauvez-nous.

II

O Seigneur de mon âme, qui êtes tout compassion et amour, vous dites : « Venez à moi, vous tous qui avez soif, et je vous donnerai à boire. » Hélas ! comment ne sentiraient-ils pas une soif brûlante, ces infortunés que les désirs des choses terrestres consument de leurs feux ? Qu'ils ont besoin, grand Dieu, de cette eau céleste, pour ne pas achever de périr au sein de ces flammes ! Je sais bien, mon tendre Maître, que votre bonté ne la leur refusera pas ; vous l'avez vous-même promis, et vos paroles ne peuvent manquer de s'accomplir. Mais s'ils ont grandi au milieu de ce feu ; si, par la longue habitude de vivre au milieu de ses ardeurs, ils n'en sentent plus les atteintes ; si, à force de démence, ils n'aperçoivent même pas l'excès de leur misère, quel remède peuvent-ils espérer, ô mon Dieu ? Vous êtes cependant venu dans ce monde pour guérir de si grands maux. Commencez, Seigneur, commencez ; c'est en guérissant les plus profondes plaies de nos âmes que doit se révéler toute la tendresse de votre compassion.

Considérez, mon Dieu, les progrès que font

tous les jours vos ennemis. Ayez pitié de ceux qui n'ont point pitié d'eux-mêmes, et, puisque dans l'excès de leur égarement ils ne veulent point aller à vous, venez vous-même à eux, je vous le demande en leur nom; et ces morts, j'en suis sûre, ô mon Dieu, se lèveront de leurs tombeaux, dès qu'ils commenceront à rentrer en eux-mêmes, à se connaître et à vous goûter. O Vie, source de toute vie, ne me refusez pas cette eau si douce que vous promettez à ceux qui la désirent. Je la désire, mon Jésus, je la demande, me voici devant vous; ne vous cachez pas de moi, Seigneur, puisque vous savez combien elle m'est nécessaire, et que seule elle peut guérir une âme que vous avez blessée.

O Seigneur, qu'il y a sujet de craindre en cette vie, et qu'il s'y rencontre des feux différents ! Les uns, mortels à l'âme, la tuent ; les autres, bienfaisants, la purifient, et la préparent à jouir éternellement de vous. O fontaines de vie qui jaillissez des plaies aimantes de mon Dieu, avec quelle abondance vous coulerez jusqu'au dernier jour du monde, pour rajeunir et fortifier nos âmes ! Et qu'il marchera avec sécurité, au milieu des périls de cette misérable vie, celui qui aura soin de se nourrir de cette divine liqueur !

III

O Dieu de mon âme, combien sommes-nous prompts à vous offenser, et combien l'êtes-vous encore davantage à nous pardonner ! D'où nous peut venir, Seigneur, une audace si insensée?

serait-ce de ce que, connaissant si bien la grandeur de votre miséricorde, nous perdons de vue la grandeur de votre justice ? Quel cri, divin Sauveur, faites-vous entendre, par la bouche de votre prophète : « Les douleurs de la mort m'ont environné ! » O ciel ! ô ciel ! ô ciel ! que le péché est un mal terrible, puisqu'il a pu causer tant de mal à un Dieu, et même lui donner la mort ! Dieu de mon âme, comme ces douleurs vous environnent encore aujourd'hui ! Où pouvez-vous aller où l'on ne vous tourmente ? De toutes parts, mon tendre Maître, l'on vous fait des blessures mortelles.

O chrétiens ! il en est temps, levez-vous pour la défense de votre Roi, et rangez-vous autour de lui dans ce grand délaissement où il se trouve. Il ne lui reste qu'un petit nombre de sujets fidèles, la foule marche sous l'étendard de Lucifer. Et ce qu'il y a de plus odieux, c'est que ces perfides qui en public se donnent pour ses amis, le vendent en secret de sorte qu'il ne trouve plus personne à qui il puisse se confier. O ami véritable, qu'il vous paie mal celui qui est traître envers vous ! O véritables chrétiens, venez pleurer avec notre Dieu ; car les larmes de compassion qu'il a répandues sur Lazare n'étaient pas pour lui seul, mais encore pour tous les pécheurs qui dans la suite des siècles, appelés à grands cris par ce divin Maître, devaient s'obstiner à ne pas sortir de leurs tombeaux.

O mon Bien, que vous aviez alors présentes les fautes que j'ai commises contre vous ! Qu'elles cessent dès ce moment, Seigneur, qu'elles cessent et celles de tous les pécheurs de

l'univers ! Ressuscitez ces morts : que vos cris, Seigneur, soient assez puissants pour leur donner la vie sans qu'ils vous la demandent ; et qu'à votre voix ils sortent du sépulcre de leurs plaisirs ! O divin Maître, Lazare ne vous demanda point de le ressusciter ; vous fîtes ce miracle à la prière d'une femme pécheresse : en voici une à vos pieds, ô mon Dieu, bien plus pécheresse encore ; Seigneur, faites resplendir votre miséricorde ! Malgré ma misère, je vous le demande pour ceux qui ne veulent pas vous le demander. Vous savez, ô mon Roi, le supplice que j'endure, quand je les vois dans un si profond oubli des grands tourments qu'ils souffriront dans l'éternité, s'ils ne reviennent à vous.

O vous qui êtes si accoutumés à ne suivre en tout que les caprices de votre volonté, à vivre dans les plaisirs, les fêtes, les délices du monde, ayez compassion de vous-mêmes. Souvenez-vous qu'un jour viendra où vous serez pour jamais, oui pour jamais, soumis à toute la furie des puissances de l'enfer. Songez, songez que ce même juge qui maintenant vous prie est Celui qui doit prononcer contre vous la sentence, et que vous n'avez pas un seul moment de vie assuré. Pourquoi donc ne voulez-vous pas vivre éternellement ? O dureté des cœurs humains ! Que votre immense bonté les amollisse, ô mon Dieu.

IV

O mon Dieu, ô mon Dieu, quel indicible tourment j'éprouve, lorsque je considère ce qui doit se passer dans une âme qui, après avoir

été toujours ici-bas entourée d'égards, aimée, servie, estimée, fêtée, se voit, en achevant d'exhaler le dernier soupir, perdue pour jamais et entend clairement que son malheur n'aura point de fin ! Quel effroyable moment pour elle! Tout à coup lui apparaissent ces vérités de la foi dont elle ne peut plus, comme dans le monde, détourner les regards. Elle se sent enlevée sans retour à des plaisirs qu'il lui semble à peine avoir effleurés, et avec raison, car tout ce qui passe avec la vie n'est qu'un souffle. Elle se voit entourée de cette société hideuse et sans entrailles, avec laquelle elle est condamnée à vivre éternellement. Elle prend place dans ce lac infect rempli de serpents qui rivaliseront à qui lui fera une plus cruelle morsure. Enfin elle entre pour toujours dans cette lamentable obscurité, où son œil ne découvrira que ce qui augmente sa peine et son supplice, sans jamais voir d'autre lumière que celle d'une flamme ténébreuse.

Oh ! que ces paroles sont peu de chose, en comparaison de la réalité ! O Seigneur ! qui donc a mis un si épais voile sur les yeux de cette âme, qu'elle n'ait compris cet avenir qu'au moment où elle se voit dans l'abîme ? O Seigneur ! qui donc a tellement fermé ses oreilles, qu'elle n'ait point entendu ce qu'on lui avait dit tant de fois sur la grandeur et l'éternelle durée de ces tourments ? O vie qui n'aura jamais de terme ! ô supplice sans fin, ô supplice sans fin ! comment n'êtes-vous point l'effroi de ces personnes délicates, de ces esclaves de leurs corps, qui tremblent de passer seulement une nuit dans un lit un peu dur?

O Seigneur mon Dieu, je pleure le temps où je n'ai point compris ces vérités. Et puisque vous savez, ô mon Dieu, la peine que j'éprouve à la vue de tant d'infortunés qui ne veulent pas les entendre, daignez, je vous en conjure en ce moment, éclairer de votre lumière au moins une âme, au moins une, Seigneur, qui soit capable d'en éclairer un grand nombre d'autres. Père céleste, ce n'est pas en mon nom que je le demande, je n'en suis pas digne, mais par les mérites de votre Fils. Considérez ses plaies, et, puisqu'il pardonne à ceux qui les lui ont faites, vous, aussi, grand Dieu, pardonnez-nous.

V

O mon Dieu et ma véritable force, quel est ce mystère? D'où vient, Seigneur, que, lâches en tout le reste, nous n'avons de hardiesse que contre vous? C'est contre vous que les enfants d'Adam déploient toutes leurs forces. O comble d'aveuglement et de folie ! car si leur raison était libre, oseraient-ils, même avec toutes les forces du genre humain réunies, prendre les armes contre leur Créateur, et livrer une incessante guerre à Celui qui peut en un moment les engloutir dans les abîmes? Mais ces aveugles agissent comme des insensés : ils cherchent et rencontrent la mort là où leur imagination égarée croit trouver la vie. Que pouvons-nous faire, mon Dieu, pour ces malheureux frappés de démence? et quel remède est capable de les guérir? On dit que la frénésie donne des forces à ceux qui n'en ont pas : hélas ! nous ne le voyons que

trop dans ceux qui se séparent de vous, ô mon Dieu ! se laissant emporter au mal qui les travaille, ils tournent toute leur furie contre vous, et ils attaquent Celui qui les a comblés de bienfaits.

O sagesse incompréhensible! O mon Dieu! combien a été nécessaire tout l'amour que vous portez à vos créatures pour pouvoir souffrir un tel délire, pour attendre si patiemment notre guérison, et pour y travailler vous-même par tant de moyens et par tant de remèdes divers! Je suis saisie d'épouvante quand je vois les hommes tour à tour si lâches et si hardis. Faut-il faire le moindre effort pour abandonner une occasion et fuir un péril où il y va de la perte éternelle de leur âme, dans l'excès de leur lâcheté ils se persuadent véritablement à eux-mêmes que quand ils le voudraient, ils ne le pourraient pas; et en même temps, ils trouvent de l'audace et du courage pour attaquer, ô mon Dieu, une majesté aussi redoutable que la vôtre.

Qu'est ceci, ô mon Bien, qu'est ceci? Et qui leur donne cette force? Est-ce le chef qu'ils suivent dans cette guerre? Mais n'est-il pas votre esclave? et n'est-il pas enchaîné dans le feu éternel où il a été jeté? Comment peut-il lever l'étendard contre vous? Comment ce vaurien peut-il inspirer du courage? Comment peuvent-ils se résoudre à suivre ce misérable, précipité du faîte de toutes les richesses du Ciel? Que peut-il donner, lui qui n'a plus en partage qu'une immense ruine?

Qu'est ceci, mon Dieu? qu'est ceci, mon créa-

teur ? D'où vient que nous sommes si forts contre vous, et si lâches contre le démon ? Quand même, ô mon Roi, vous ne favoriseriez pas vos sujets en cette vie, quand même nous serions redevables de quelque chose à ce prince des ténèbres, ne serait-ce pas une folie de nous attacher à lui ? Vous Seigneur, vous nous réservez dans l'éternité une félicité sans mélange. Quant à lui il n'a que des plaisirs perfides, à nous offrir, et ses promesses mensongères nous conduisent à l'abîme. Que ne fera point contre nous celui qui a été traître envers nous ?

Quel étrange aveuglement, ô mon Dieu ! quelle affreuse ingratitude, ô mon Roi ! quel irrémédiable délire ! Nous servons cet ennemi mortel avec vos dons, ô mon Dieu ! et nous payons l'excès de votre amour pour nous, en aimant celui qui vous abhorre, et qui doit vous abhorrer pour une éternité ! N'était-ce donc point assez, ô mon tendre Rédempteur, du sang que vous aviez répandu pour nous, des coups de fouet que vous avez subis, des indicibles douleurs et des affreux tourments que votre amour vous avait fait endurer, pour nous attacher sans réserve à votre service ? Et lorsque nous devrions venger l'honneur de votre père éternel si indignement outragé en votre Personne (car pour vous, Seigneur, vous ne voulez point de vengeance, et vous avez tout pardonné), ingrats insensés, que faisons-nous ? Nous prenons pour compagnons et pour amis ceux qui vous traitèrent avec tant d'inhumanité. Mais puisque nous marchons sous les enseignes de leur infernal capitaine, un jour, en pouvons-

nous douter, il faudra partager leur sort, et vivre éternellement comme eux, dans sa compagnie. Grand Dieu, tel est le malheur qui nous attend, si votre miséricorde ne nous fait rentrer en nous-mêmes, et ne nous pardonne le passé !

O mortels, revenez, revenez à vous ! Regardez votre Roi, maintenant vous le trouverez plein de clémence ; mettez enfin un terme à une si effrayante malice, tournez toute votre furie et toutes vos forces contre cet implacable ennemi qui vous fait la guerre et qui veut vous ravir votre éternel apanage. Rentrez, rentrez en vous-mêmes, ouvrez les yeux ; avec de grands cris et de grandes larmes, demandez la lumière à celui qui la donna au monde. Pour l'amour de Dieu, comprenez où tend votre guerre impie ; vous allez vous servir de toutes vos forces pour faire mourir de nouveau celui qui, pour vous donner la vie, est mort pour vous sur une croix. Considérez que c'est Lui qui vous défend de vos ennemis. Et si tout cela ne suffit pas, arrêtez-vous du moins devant cette vérité : que vous ne pouvez rien contre son pouvoir et que tôt ou tard il faudra expier, dans un feu éternel, votre mépris et votre audace. Est-ce parce que vous voyez cette Majesté suprême liée et enchaînée par l'amour qu'elle a pour nous, que vous êtes si hardis à l'offenser ? Et qu'ont fait de plus ceux qui ont donné la mort à cet adorable Sauveur, sinon de l'accabler de coups et de le couvrir de blessures, après l'avoir attaché à une colonne ? O mon Dieu, que vous avez souffert pour ceux qui se

montrent si peu touchés de vos souffrances ! Un jour viendra, Seigneur, où votre justice éclatera et fera voir qu'elle est égale à votre miséricorde.

Chrétiens, mettons devant nos yeux ces vérités, et qu'elles soient l'objet de nos plus sérieuses méditations. Non, jamais nous ne parviendrons à comprendre ni la munificence des bienfaits de Notre-Seigneur envers nous, ni les richesses de ses miséricordes. Si donc sa justice n'est pas moins grande que sa bonté, ô douleur ! ô douleur! que sera-ce de ceux qui auront mérité d'en subir les arrêts et d'en porter les coups ?

VI

O mon Seigneur et mon vrai Dieu! qui ne vous connaît pas ne vous aime pas. Oh ! que c'est là une grande vérité ! Qu'ils sont à plaindre ceux qui ne veulent pas vous connaître ! L'heure de la mort est une heure redoutable. Mais hélas ! hélas ! ô mon Créateur, qu'il sera terrible ce jour où s'exécutera votre justice ! Souvent, ô mon Jésus, je considère ce que vos yeux montrent de douceur et causent de plaisir à ceux qui vous aiment et que vous daignez, ô mon Dieu, regarder avec amour. Il me semble qu'un seul de ces regards si doux pour les âmes que vous tenez pour vôtres, suffit pour les récompenser de plusieurs années de service.

Oh ! qu'il est difficile de faire comprendre ceci à des cœurs qui ne savent pas par expérience combien le Seigneur est doux ! Chrétiens, Chré-

tiens, considérez que vous êtes devenus les frères de ce grand Dieu. Connaissez-le et ne le méprisez pas. Car autant son regard est consolant pour ceux qui l'aiment, autant il aura de terreur et de courroux pour ses persécuteurs et ses ennemis. Oh ! que nous comprenons mal que le péché n'est autre chose qu'une guerre contre Dieu, un combat de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui ourdissent comme à l'envi des trahisons contre leur Créateur et leur Roi. Vous le savez, mon tendre Maître, souvent à la seule pensée de voir votre divin visage irrité contre moi dans ce jour épouvantable du dernier jugement, j'étais saisie de plus d'effroi qu'en me représentant tous les supplices et toutes les horreurs de l'enfer. Je vous suppliais comme je vous supplie encore, ô mon Dieu, de vouloir, par votre miséricorde, me préserver d'un si lamentable malheur. Que me peut-il arriver sur la terre qui en approche ? Tous les maux réunis, je les accepte, ô mon Dieu ! mais délivrez-moi de cet éternel brisement de cœur ! Que je ne vous abandonne jamais ! et que je ne cesse jamais, ô mon Sauveur, de jouir en paix de la vue de votre beauté divine ! Votre Père vous a donné à nous : ô mon cher Maître, que je ne perde pas un joyaux si précieux ! Je confesse, ô Père éternel, que je l'ai très-mal gardé ; mais cette faute n'est pas sans remède ; non, elle n'est pas sans remède, tant que nous vivons dans cet exil. O mes frères, mes frères, qui êtes comme moi, les enfants de Dieu, pleurons, pleurons sur nos offenses passées ; vous le savez, il a dit que si nous nous en repentons, il les effacera de son souvenir. O bonté

sans mesure, que cherchons-nous de plus? Oserons-nous même tant demander sans quelque honte? C'est à nous maintenant de recevoir ce que veut nous donner l'incomparable clémence de Notre-Seigneur et de notre Dieu. Puis donc qu'il ne désire de nous que notre amour, qui pourrait le refuser à Celui qui n'a pas refusé de répandre son sang et de donner sa vie pour nous? Considérez qu'il ne nous demande rien que pour notre propre avantage. Mais hélas! que vois-je, Seigneur? quelle dureté! quelle démence! quel aveuglement? Quoi! l'on est sensible à la perte du plus petit objet, et la perte de notre grand Dieu, de son royaume, de la félicité éternelle qu'il nous prépare, nous laisse insensibles! qu'est-ce que cela? qu'est-ce que cela, Seigneur? J'avoue que je ne comprends pas. Guérissez-nous, mon Dieu, d'un si étonnant délire et d'un si mortel aveuglement.

(SAINTE THÉRÈSE, XVIe siècle, *Œuvres Edit. Bouix*).

CRI DU CŒUR A JÉSUS-HOSTIE

Rédempteur des hommes! Vous êtes venu sur cette terre les racheter, au prix de votre sang, des mains de Lucifer, afin qu'ils jouissent un jour avec vous dans le ciel de l'éternelle béatitude; mais, ô mon Dieu, la plus grande partie d'entre eux ne vous connaissent point, parce qu'ils sont idolâtres; d'autres, en plus grand nombre peut-être, reconnaissent en vous le vrai Dieu, mais ils vivent hors de votre Église, ils foulent aux pieds votre sang et tout le bienfait de votre Rédemption.

Les catholiques, les seuls qui vous restent, devraient au moins vous consoler ; mais hélas ! ce sont eux qui vous affligent le plus ; ils vivent loin de vous, au milieu d'une dépravation générale qui, au lieu de diminuer, va toujours en augmentant.

Sauveur du monde, agneau divin, qui, à force de douleurs, avez perdu la vie sur une croix pour le salut des hommes, ayez pitié de votre troupeau ; secourez-le au milieu de tant de ruines, de tant de périls qui l'entourent. La foi que vous avez semée dans votre Eglise avec tant de fatigue est méprisée de ceux-là mêmes qui la professent : car ils vivent comme s'ils ne croyaient pas à la vérité que vous avez révélée, et comme s'ils ne devaient pas un jour mourir et rendre compte devant vous de leur conduite ; ils vivent comme s'il n'y avait ni paradis, ni enfer, ni éternité. Nous, au moins, qui, par votre grâce spéciale, nous trouvons au nombre de vos brebis, nous devrions vous rendre gloire en obéissant à votre voix ; mais, tout au contraire, nous nous montrons vos plus cruels ennemis ; attachés aux biens de ce monde et à ses criminelles maximes, nous n'avons pas craint de faire mépris de votre loi et de votre grâce, et, au lieu de nous appliquer à satisfaire votre justice, nous en provoquons bien plutôt les rigueurs en vous forçant, en quelque sorte, à nous refuser votre miséricorde.

Mais je m'adresse à un Dieu d'une miséricorde et d'une puissance infinies, qui, quand il le veut, sait bien faire sortir le bien du mal. Eh bien donc, Seigneur tout-puissant, établissez votre

règne au milieu de vos ennemis ; montrez-leur votre puissance, non en nous punissant, mais en soumettant nos volontés rebelles à votre volonté infiniment sainte, qui nous a montré déjà combien elle nous est favorable en décrétant l'envoi du Verbe divin en ce monde, et le sacrifice de sa vie pour notre salut ! Pour l'amour donc de ce Fils, ayez pitié de nous, et relevez-nous du triste état où nous sommes tombés. O Marie, mère de Dieu, priez pour nous et sauvez-nous ; vos prières sont celles d'une mère à qui rien n'est refusé.

(SAINT LIGUORI, XVIIIe siècle, *Conduite admirable de la Providence dans l'œuvre du salut de l'homme ménagé par Jésus-Christ. Épilogue. Edit. Vivès*).

—

ACTES DE DÉVOTION AU SAINT-SACREMENT

(*Saint Liguori.*)

ACTE DE FOI ET D'ADORATION

Mon Dieu, vous qui êtes la vérité infaillible, je crois tout ce que la sainte Eglise me propose à croire, parce que c'est vous qui l'avez révélé. Je crois que vous êtes le créateur et le maître du ciel et de la terre, que vous récompensez éternellement les justes dans le paradis et punissez éternellement les méchants dans l'enfer.

Saint Alphonse DE LIGUORI — 1696-1788 — évèque de Sainte Agathe des Gots au diocèse de Naples, et fondateur de la congrégation du Saint Rédempteur, a laissé un grand nombre d'écrits aussi doctes que pieux sur le mystère de nos autels.

Je crois que vous êtes trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, mais un seul Dieu en essence. Je crois, adorable Fils de Dieu, que vous vous êtes incarné et fait homme dans le sein de Marie, et que vous êtes mort en croix pour notre salut, mais que maintenant vous êtes dans le Très-Saint Sacrement, pour nous alimenter de votre chair dans la sainte communion, et pour exaucer nos prières, quand nous allons vous visiter sur l'autel. Prosterné donc à vos pieds, moi, misérable pécheur, indigne de paraître devant vous, digne seulement de l'enfer que j'ai tant de fois mérité, je vous adore, ô majesté infinie, en m'unissant aux adorations que vous rendent en ce moment dans le ciel les anges et les saints avec la très-sainte Marie.

ACTE D'ESPÉRANCE

Mon bien-aimé Rédempteur, j'espère avec confiance en vos promesses, et parce que vous êtes fidèle, puissant et miséricordieux, d'obtenir, par les mérites de votre passion, le pardon de mes péchés, la persévérance dans votre grâce jusqu'à ma mort, et le bonheur final d'être admis, grâce à votre miséricorde, à vous voir et à vous aimer éternellement dans le paradis.

ACTE D'AMOUR

Mon Dieu, vous êtes infiniment bon et infiniment digne d'être aimé : je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses ; je voudrais voir tous les hommes vivant ici-bas vous aimer autant que vous le méritez. Je me réjouis de ce que vous êtes et serez, de toute éternité et pendant toute l'éternité, infiniment heureux.

ACTE DE REPENTIR ET DE BON PROPOS

Mon bien-aimé Rédempteur, quand j'aurais tout abandonné pour vous, et passé toute ma vie dans un désert, et qu'enfin je fusse mort à force de tourments endurés pour votre amour, tout cela ne serait encore rien

en comparaison de la mort cruelle que vous avez subie pour moi, ô mon Dieu, par le passé. Mais comment vous ai-je traité ? Je vous ai payé d'ingratitude ; au lieu de vous aimer, je vous ai offensé, je vous ai tourné le dos, j'ai dédaigné et méprisé votre grâce et votre amour. Je me repens, mon Jésus, et je regrette de tout mon cœur de vous avoir offensé, ô bonté infinie ! Que ne suis-je mort plutôt que de vous déplaire ! Je hais et déteste, par dessus tous les maux, toutes les injures que je vous ai faites. Mon Seigneur, je vous promets et me propose pour l'avenir de mourir plutôt que de vous offenser désormais ; et je me propose en même temps de recevoir, tant en santé qu'en maladie, les saints sacrements. Les jours qui me restent, quel qu'en soit le nombre, je veux les employer, ô bonté infinie ! à vous aimer comme mon unique bien et comme l'unique objet infiniment digne d'être aimé. Mais à quoi serviraient toutes ces promesses, ô Dieu de mon âme ! si vous ne me veniez en aide ! Si vous m'abandonnez à moi-même, je recommencerai à vous trahir plus criminellement encore qu'auparavant. Je vous demande donc, et j'espère l'obtenir, par les mérites de votre passion, de m'accorder la sainte persévérance et de ne point permettre que j'aie à me séparer davantage de vous ; envoyez-moi plutôt la mort, que de souffrir que je retombe dans votre disgrâce.

ACTE DE REMERCIEMENT

Mon Jésus, je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez faites ; de m'avoir créé, de m'avoir racheté au prix de votre sang, de m'avoir fait chrétien au moyen du baptême, de m'avoir supporté si longtemps quand j'avais encouru votre disgrâce. Malheur à moi, si j'étais mort dans ce moment ! je serais maintenant dans l'enfer, je vous aurais perdu pour toujours, ô mon Dieu, et je ne pourrais plus vous aimer ! Je vous remercie donc de m'avoir attendu avec tant de patience et de m'avoir pardonné ensuite avec tant de miséricorde. Je vous remercie surtout de nous avoir laissé votre corps et tout vous-même dans le Saint-

Sacrement, et de vous être donné si souvent à moi dans la sainte communion, où vous avez daigné me servir d'aliment ! je vous remercie enfin de ce qu'en ce moment même vous daignez m'admettre en votre présence. J'espère vous remercier mieux de toutes ces grâces pendant l'éternité, dans le paradis, où j'espère chanter éternellement vos miséricordes.

OFFRANDE

Mon Jésus, vous êtes mort pour l'amour de moi sur un gibet infâme, au milieu des opprobres et des tourments : que puis-je faire pour vous payer de tant d'amour ? Je ne puis que m'offrir moi-même. Oui, mon Dieu, je m'offre et me consacre à vous tout entier. Je vous donne mon âme, mon corps, ma volonté, tout et pour toujours, me résignant à votre sainte volonté. Faites de moi ce que vous voudrez. Faites que je vous aime toujours dans cette vie et dans l'autre, et disposez de moi et de tout ce qui est à moi à votre gré. Dites-moi ce que vous voulez de moi, et je le ferai sans la moindre réserve, avec l'aide de votre grâce.

PRIÈRE

Seigneur, je vous recommande le souverain pontife, tous les prélats et tous les prêtres ; donnez-leur l'esprit de zèle pour sanctifier le monde entier. Je vous recommande les infidèles, les hérétiques, et tous les pécheurs; donnez-leur les lumières et la force dont ils ont besoin pour quitter le péché et pour s'adonner uniquement à vous aimer, ô souverain bien ! Je vous recommande tous les agonisants, mes parents, mes bienfaiteurs, mes amis, et spécialement mes ennemis eux-mêmes, parce que vous me le commandez ; rendez-les heureux et saints. Je vous recommande aussi les âmes du purgatoire ; soulagez-les de leurs peines, et abrégez le temps de leur exil, afin qu'elles aillent jouir promptement de vous dans le ciel.

Enfin je vous prie, ô mon Jésus, de ce trône d'amour où vous êtes sur cet autel, inspirez-moi, en vertu de vos

mérites, une grande douleur de mes péchés, et accordez-moi le pardon de toutes mes offenses ; donnez-moi la grâce de me mortifier, par rapport à tout ce qui vous déplaît ; donnez-moi la résignation parfaite à vos volontés, pour que j'embrasse sans murmure toutes les croix qui me viendront de votre main. Donnez-moi les lumières dont j'ai besoin pour connaître en tout point votre volonté, et la force nécessaire pour l'accomplir. Donnez-moi une grande confiance dans la vertu de votre passion, et dans la protection de Marie, votre mère. Accordez-moi aussi le don précieux de votre amour, le désir de vous aimer et de vous plaire, de manière que je puisse toujours dire : Mon Dieu ! c'est vous que je veux, et je ne veux rien que vous. Donnez-moi la persévérance dans votre amour jusqu'à la mort, et la volonté de chercher et d'obtenir cette persévérance, en me recommandant toujours à vous et à votre sainte Mère, surtout quand j'éprouverai quelque tentation de vous offenser, en répétant toujours alors ces mots, Jésus et Marie, Jésus et Marie, aidez-moi. Père éternel, pour l'amour de Jésus votre Fils, accordez-moi toutes ces grâces.

COMMUNION SPIRITUELLE

Mon Jésus, je vous aime de tout mon cœur, et je désire être toujours uni à vous. Puisque je ne puis vous recevoir sacramentellement, je vous reçois spirituellement. Venez donc en mon âme, je vous embrasse et je m'unis à vous tout entier. Ne permettez pas que j'aie à me séparer jamais de vous.

SALUT A MARIE

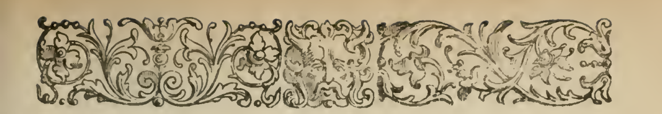
O grande Reine du ciel, très-sainte et immaculée Vierge Marie, moi, misérable pécheur, je vous salue d'ici-bas et je vous révère comme la mère de mon Dieu. Vous êtes de toutes les créatures la plus belle, la plus sainte, la plus aimable et la plus aimée de Dieu. Je vous aime, après Dieu, au-dessus de tout, et je voudrais vous voir aimée de tous. Je me réjouis infiniment de toutes

vos grandeurs, et je rends grâces au Seigneur qui vous a tant exaltée. Je vous remercie aussi, ma mère, de toutes les grâces que vous avez obtenues pour moi pendant toute ma vie. Je veux être à jamais votre serviteur, et je me mets sous votre patronage ; toutes mes espérances sont en vous . Acceptez, ô ma reine, l'offre que je vous fais de moi-même, et ne me repoussez pas comme je le mériterais. Je sais que vous avez un tel pouvoir auprès de Dieu, qu'il ne vous refuse rien de ce que vous lui demandez.

Mère de miséricorde, refuge des pécheurs, je mets mon âme entre vos mains ; ayez pitié de moi. Recommandez-moi à votre fils ; et obtenez-moi le pardon de tous mes péchés, l'amour de Dieu et la sainte persévérance, pour que je vive et que je meure en état de grâce. Je vous prie surtout, de faire que je puisse toujours me recommander à vous, particulièrement lorsque je suis tenté d'offenser Dieu. Aidez-moi toujours durant ma vie et à ma mort. Ma mère, je me confie en vous ; je n'attends mon salut que des mérites de votre fils et de votre propre intercession. Ainsi soit-il.

(Saint Liguori, xviii[e] siècle. *Opuscules relatifs au Saint-Sacrement*, *Vivès édit.*).





SEPTIÈME PARTIE

OCTAVE DU SAINT-SACREMENT

(*Louis Bail*)

SOMMAIRE. — I. De la présence réelle et substantielle du corps de Jésus-Christ au Saint-Sacrement de l'Eucharistie. — II. De ce qui est le plus essentiel au Sacrement de l'Eucharistie. — III. Des motifs pour lesquels Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie. — IV. De l'union de Jésus-Christ avec les espèces du pain et du vin. — V. Des effets du Sacrement de l'Eucharistie. — VI. Du sacrifice de l'Eucharistie. — VII. Comme Jésus-Christ dans le sacrifice continue trois desseins qu'il avait sur la croix. — VIII. Des trois devoirs de dévotion que les bonnes âmes pratiquent à l'égard du Saint-Sacrement.

PREMIER JOUR

DE LA PRÉSENCE RÉELLE ET SUBSTANTIELLE DU CORPS DE JÉSUS-CHRIST AU SAINT-SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

I

Considérez la première preuve de la présence de Jésus-Christ au Saint-Sacrement, tirée de la promesse que fit Jésus-Christ de donner son corps et son sang en ce sacrement.

Louis BAIL — ***-1669 — docteur de Sorbonne, curé de Montmartre, sous-pénitencier de Paris. Ses ouvrages, peu lus aujourd'hui, lui firent dans le temps une certaine réputation. Sa *Théologie affective*, ou saint Thomas en méditations, mérite d'être plus connue Nous en extrayons les meilleurs chapitres sur notre sujet, et nous les donnons sous le titre d'*Octave du Saint-Sacrement*.

Pour disposer les esprits des hommes à la croyance de ce mystère, par une sagesse spéciale Jésus en instruisit auparavant ses disciples, et il leur fit la promesse de ce grand mystère, en ces termes : *Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde*[1]. Ces paroles sont claires et expresses, et ne peuvent être interprétées de la figure de son corps que par ceux qui s'éloignent de la vérité de son esprit et de son intention, comme font les hérétiques ; car il promet ici de donner quelque chose de grand et de singulier, qu'il n'appartient qu'à lui de donner, et qui n'avait pas encore été donné. S'il n'était question que de donner la figure de son corps, cela avait été fait auparavant ; car la manne, les pains de proposition et les pains multipliés au désert étaient autant de figures de son corps ; il promet donc de donner quelque chose de plus grand, à savoir : son corps précieux. Aussi les grands effets que Jésus-Christ attribue à ce pain qu'il promet de donner, et les louanges qu'il lui donne, témoignent que c'est tout autre chose que la figure : *Qui mange ma chair et boit mon sang,* ajoute-t-il, *a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour ; car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang vraiment un breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père vivant m'a envoyé, je vis pour mon Père, et celui qui me mange, vit pour moi.*

1 Joann., VI.

C'est-à-dire comme je suis vivant de la substance de mon Père, qui m'a communiqué la même divinité, ainsi celui qui me mange vit à cause de moi et de ma propre substance que je lui communique. Fallait-il tant de discours et tant de redites, s'il ne promettait que l'ombre et la figure de son corps ? Tant de choses grandes et relevées n'appartiennent pas à ce qui n'est que figure.

S'expliquant encore davantage, Jésus déclare que ce qu'il veut donner est chose plus excellente que la manne que Dieu fit tomber miraculeusement du ciel pour la nourriture des enfants d'Israël, pendant quarante ans au désert. Bien que cette manne tombée du ciel fût un pain merveilleux, toutefois il dit du pain qu'il promet que c'est encore une chose plus admirable : *Vos pères*, dit-il aux Juifs qui l'écoutaient, *ont mangé la manne au désert et sont morts ; celui qui mange de ce pain vivra éternellement*, *étant ressuscité par sa vertu*. Si ce n'est qu'une simple figure, la manne vaudrait mieux, étant une nourriture céleste préparée par les anges mêmes ; il faut donc estimer que Jésus-Christ parlait de donner son vrai corps réellement et substantiellement. Aussi les Juifs les plus grossiers, comme les Capharnaïtes, comprirent bien, par ces paroles, qu'il parlait de donner son vrai corps ; c'est pourquoi, comme c'était la première fois qu'ils l'en entendaient parler, ils en demeurèrent surpris, se firent plusieurs questions entre eux, disant l'un et l'autre : *Comment peut-il nous donner sa chair à manger*, s'imaginant qu'il devait la leur donner comme une chair or-

dinaire, ne comprenant pas encore comment il résiderait dans le Saint-Sacrement. Et alors Jésus-Christ, loin de leur dire, pour calmer leurs esprits, que l'Eucharistie ne serait que la figure de son corps, confirme de plus en plus sa parole : *Cela vous scandalise? Que sera-ce donc si vous voyez le fils de l'Homme montant où il était premièrement?* Voulant leur dire : Vous trouvez difficile à croire que moi étant près de vous, je me donne à vous ; que ferez-vous donc quand je serai monté au ciel? Je serai alors éloigné de vous, et cependant il faudra bien que vous croyiez que je me donnerai en nourriture, quoique assis à la droite de mon Père ; car je suis le pain descendu du ciel. Allez, *la chair ne sert à rien*, à la manière grossière dont vous l'entendez, comme si j'avais intention de vous donner une chair morte et séparée de l'esprit de la divinité. En ce sens, la chair ne sert de rien ; mais l'esprit de la divinité est joint et uni à ma chair, et quand vous la recevrez, cet esprit de divinité vous donnera la vie, *c'est l'esprit qui vivifie.* Or, non-seulement les Capharnaïtes moins spirituels se rebutèrent à la promesse du Fils de Dieu, mais aussi plusieurs de ses disciples, qui ne l'avaient point encore entendu parler d'un si étrange mystère ; et il ne leur dit pas, pour les apaiser et les instruire, que ce n'était pas chose si étrange, puisqu'il n'entendait donner que la figure de son corps, comme il eût dû faire pour les instruire de la vérité et les préserver de l'erreur ; mais il persista constamment en sa parole, et leur demanda, en les réprimandant, s'ils ne voulaient pas aussi le quitter. Ce qui donna su-

jet à saint Pierre, le plus fidèle et le plus fervent des Apôtres, de lui répartir : *A qui irions-nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Protestant par là qu'il croyait ce que disait le Sauveur, et confirmant les autres Apôtres.

Formez sur toutes ces réflexions un acte de Foi : je le tiens pour indubitable, je le crois fermement, ô Jésus! ô mon Rédempteur! vous êtes véritablement et substantiellement sous les espèces du pain et du vin en cet auguste Sacrement. Vous l'avez dit, vous l'avez pu faire par votre toute-puissance, et vous l'avez ainsi voulu par votre bonté ineffable; il est donc ainsi, ô Seigneur! et je vivrai et je mourrai en cette croyance, appuyé sur votre parole, qui ne peut être que très-vraie. Vous, Seigneur, qui êtes la vérité même, auriez-vous voulu tromper votre Eglise, en promettant par une parole expresse de donner votre chair à manger et votre sang à boire, et ne lui en donnant que l'ombre et la figure? Il n'en est pas ainsi, *vous avez les paroles de la vie éternelle,* et vous ne trompez personne. Je dois porter ce respect à votre parole et à votre promesse, et les croire simplement. Non, vous n'avez pas promis de donner seulement la figure de votre corps et de votre sang, mais vous avez promis de donner votre corps et votre sang même. Oh! vos promesses sont vraies! malheureux ceux qui croient autrement, et qui se privent volontairement du trésor si grand qui est renfermé dans ce Sacrement. A qui irons-nous donc, Seigneur? nous n'irons pas aux assemblées de ceux qui sont dans l'erreur,

nous irons toujours à votre Eglise, qui nous donne vraiment votre corps, car *vous avez les paroles de la vie éternelle.*

II

Considérez une seconde preuve de la présence réelle de Jésus-Christ au Saint-Sacrement, tirée des paroles de l'exécution de ce qu'il avait promis, et de l'institution de ce Sacrement dans la dernière cène de l'Agneau pascal.

Les Evangélistes remarquent qu'ayant alors pris du pain en ses mains, Jésus le bénit et le donna à ses Apôtres, en disant : *Prenez, mangez, ceci est mon corps*[1] ; pareillement il leur donna le calice, en prononçant ces paroles : *Ce calice est le nouveau Testament en mon sang, qui est répandu pour vous*[2]. Ces paroles sont expressives et significatives par elles-mêmes, et elles font connaître manifestement que Jésus-Christ s'y est acquitté de la promesse qu'il avait faite, de donner son corps et son sang en ce Sacrement. Et les Apôtres reconnaissant que c'était l'exécution de sa promesse, n'y ont plus apporté de difficulté, obéissant simplement, et recevant son corps et son sang selon sa volonté. Et depuis, l'Eglise a toujours vécu en cette croyance, et les vrais chrétiens ont toujours cru recevoir non la figure et l'ombre de son corps, mais la réalité même ; c'est pourquoi ils ont adoré l'Eucharistie, et l'ont environnée de toutes sortes de respect.

1 Matth., XXVI. — 2 Luc., XXII.

Parmi les Pères, quelques-uns ont dit expressément que Jésus-Christ n'a point donné pour lors la figure ou le signe de son corps, mais son corps même, et ils ont rendu témoignage de leur Foi en termes si clairs et si évidents, qu'il faut avoir perdu toute honte pour révoquer en doute ce qu'ils en ont cru. En effet, y a-t-il interprétation plus absurde des Ecritures, que celle des hérétiques, qui entendent ainsi les paroles de Jésus-Christ : *Prenez, mangez, ceci est*, non pas mon corps, mais seulement la figure de mon corps. N'est-ce pas une altération manifeste des paroles sacrées de Jésus-Christ ; et n'ont-ils pas sujet d'appréhender, s'ils persistent en cet aveuglement, d'éprouver les effets de sa colère, et de se voir terrassés au moment de leur mort, comme de la foudre, par cette parole toute claire : *Ceci est mon corps ?* S'il avait intention de donner seulement la figure de son corps, lui qui est la Sagesse éternelle, manquait-il de paroles pour exprimer nettement qu'il ne donnait que la figure ? ou bien a-t-il parlé imprudemment ? se peut-il rien penser de plus absurde ? Certainement Jésus-Christ est Dieu et homme, il s'est fait admirer sur la terre par ses œuvres et par ses paroles, et personne n'a jamais fait tant d'actions héroïques, ni prononcé tant de sublimes discours que lui, au rapport même de ses ennemis, et dès lors peut-il y avoir la moindre apparence qu'au moment où il allait se séparer du monde, il se soit écarté de sa façon excellente de parler et d'agir ; aussi, en ce dernier temps de sa vie, il entra d'une façon royale en Jérusalem, et il fit de grandes actions dans le temple.

Ensuite, il se fit apprêter un banquet dans la ville, d'une façon toute prodigieuse, en une grande salle tapissée, témoignant qu'il avait quelque grand dessein, et cependant il aurait fait la clôture de tous ses miracles par le don d'un petit morceau de pain qu'il aurait laissé à ses Apôtres, en mémoire de sa Personne, et comme un souvenir de lui-même. Est-ce là penser dignement de la sagesse et de la grandeur du Verbe incarné? Cette dernière de ses actions correspondrait-elle suffisamment à tant de merveilles qu'il a opérées dans le cours de sa vie? Il est bien plus digne de lui de penser que voulant se séparer du monde, il fut touché de deux désirs : l'un, de se retirer dans le ciel, comme le lieu destiné à sa grandeur; l'autre désir, de demeurer avec les hommes pour le grand amour qu'il leur portait; et pour satisfaire à ces deux désirs, il s'avance à la mort après ce dernier banquet, et tout ensemble il institue le Saint-Sacrement, dans lequel son corps serait présent, afin qu'il demeurât réellement et de fait avec les hommes, jusqu'à la consommation des siècles, quoiqu'il fût vivant et qu'il régnât dans le ciel à la droite de son Père; si bien que ce fut l'amour qui lui inspira ce grand dessein, et le désir qu'il avait de vivre parmi les enfants des hommes, et de les gagner tous à son amour par une bonté si admirable.

Ce que la Fable raconte du fabuleux Cupidon, se trouve véritable en ce Sacrement. Ce dieu, entreprit un jour, dit-on, de porter à l'amour le cœur d'un homme grossier et rustique, et pour ce sujet il tira de son carquois une, deux, trois

flèches, dont il le frappa sans pourtant l'émouvoir; il vida ainsi tout son carquois, et usa toutes ses flèches, sans avoir rien produit sur ce cœur terrestre et sauvage; enfin, pour dernier expédient, il s'avisa de se jeter lui-même à corps perdu sur ce misérable cœur, le flambeau ardent à la main pour l'embraser, et par ce moyen il en fit sa proie et sa conquête. Il en est de même du véritable Dieu d'amour: pour gagner les cœurs humains à son amour, il leur a lancé autant de flèches qu'il leur a conféré de bienfaits divers, soit en les conservant, soit en les délivrant de mille maux, soit par la vocation, soit par les promesses d'une vie bienheureuse. Mais les cœurs ne se laissant point pénétrer par ces traits d'amour, pour dernier effort il a pris la résolution de se jeter, comme à corps perdu, sur leurs cœurs, le flambeau brûlant de sa charité à la main, et il s'est ainsi travesti sous l'espèce du pain et du vin en ce Sacrement, pour les porter à son amour; et ainsi il a dit: *Prenez, mangez, ceci est mon corps*, je ne vous dis pas la figure simplement, c'est moi-même qui veux entrer en vous, et qui me veut unir et conjoindre avec vous.

Je réitérerai, d'après ces considérations, les actes de Foi sur la vraie, réelle et substantielle présence de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie; c'est l'œuvre des œuvres de Jésus Christ, elle est digne de sa puissance et de sa grandeur. O Dieu! *que les peuples le confessent, que tous les peuples le confessent*[1]*!* Oui, l'Eucharistie, c'est

1 Psalm., LXVI

votre corps, c'est votre sang, ce n'en est pas seulement la figure ni la représentation.

L'hérésie en a menti, c'est vous-même, le Rédempteur du monde, qui vous présentez en ce mystère. O Père éternel ! je me représenterai donc, quand je verrai le prêtre sacrifiant, tenant l'hostie en ses mains, que vous étendez vers moi, de votre Paradis, votre puissante main pour me faire présent de votre Fils. O très-admirable Jésus ! il n'a donc pas suffi à votre bonté de nous donner le ciel et la terre dans la création ; vous vous êtes aussi donné vous-même dans l'Incarnation, conversant parmi nous en cette vallée de misère l'espace de trente-trois ans, après quoi voulant retourner à votre Père, vous avez résolu de demeurer avec nous d'une manière admirable, vous cachant sous les espèces du Saint-Sacrement. O bonté ! O libéralité ! ô bénignité ! ô suavité ! ô charité ! ô amour ! que ne puis-je vous mieux comprendre pour mieux vous célébrer.

III

Considérez la troisième preuve de la réalité du corps de Jésus-Christ, tirée des paroles de saint Paul, qui, fidèle interprète des intentions de Jésus-Christ, a représenté l'usage que l'on devait faire de ce Sacrement.

Que l'homme s'éprouve soi-même, dit-il, *et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice ; car quiconque mangera ce pain, ou boira ce calice indignement, sera coupable du corps et du sang*

du Seigneur[1]. Paroles terribles et foudroyantes, par lesquelles il donne à entendre que ceux qui s'approchent du Sacrement auguste de l'Eucharistie, sans au préalable s'être éprouvés eux-mêmes, sont aussi criminels que les Juifs, qui n'ont pas épargné le corps de Jésus, mais qui l'ont crucifié et épuisé de sang. Et saint Paul ne se contentant pas de représenter la grièveté du péché de ceux qui communient indignement, explique aussitôt la peine de ce péché, et le supplice horrible dont il doit être puni, en disant : *Car celui qui mange et boit indignement, mange et boit son jugement*, il avale sa condamnation, il reçoit en lui la source de son tourment. Il ne faut qu'un peu de réflexion sur ces terribles menaces de l'Apôtre, pour avouer et confesser que ce n'est pas seulement un morceau de pain qu'on reçoit en communiant, et qu'il faut bien qu'il y ait autre chose que figure et représentation ; autrement, comment serait-il possible que, pour avoir reçu en mauvais état un petit morceau de pain qui ne serait que la figure de Jésus-Christ, Dieu exerçât de si étranges et si redoutables châtiments ; car la loi porte que *la mesure des coups suit la mesure du délit*, et ce ne serait pas un crime si atroce, et qui méritât la rigueur de tant de rudes châtiments, si ce n'était qu'un pain ordinaire, comme les bons chrétiens ont coutume d'en prendre avec bénédiction et actions de grâces. Il faut donc convenir que saint Paul entendait qu'il y avait là plus que figure et représentation, et que c'était le corps même de Jésus-

1 I Cor., XI.

Christ, qui était traité injurieusement par les communions indignes et sacrilèges. En effet, il rapporte là toute la cause de ce grand péché et de ce grand supplice : *Il mange,* dit-il, *et boit son jugement, ne discernant pas le corps du Seigneur,* et le traitant comme un pain ordinaire que l'on mange, n'importe en quel état on soit ; et ensuite il ajoute que, pour ne pas faire le discernement du corps sacré de Jésus-Christ, et lui rendre l'honneur qui lui est dû, plusieurs Corinthiens furent exemplairement châtiés sans délai et sans remise : *C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants qui périssent.*

Ces punitions ont continué depuis, contre ceux qui se sont rendus coupables de ce crime. Saint Cyprien en raconte des histoires prodigieuses, comme celle d'une femme, qui, ayant emporté et renfermé en son coffre le Saint-Sacrement, voulut l'en retirer et le prendre en mauvais état, mais aussitôt elle vit sortir une flamme qui l'épouvanta, et l'empêcha d'y toucher. Et d'une autre encore qui, ayant abandonné l'Église catholique, se mêla, dans sa vieillesse, parmi les autres femmes, pour recevoir la communion. Mais elle ne l'eut pas plutôt fait, que, comme si elle eût avalé un couteau ou un poison mortel, elle commença à palpiter et à ressentir les tourments de son péché, et mourut bientôt. Ainsi, le péché de ce sacrilège ne demeura pas longtemps impuni, et celle qui avait trompé un homme, eut Dieu même pour juge et pour vengeur de sa conscience dissimulée ; et pour montrer que ces punitions ne tombent pas sur les

femmes seulement, il ajoute l'exemple d'un chrétien qui, ayant assisté au sacrifice des idoles, osa bien sans pénitence participer à ce Sacrement, mais il n'y trouva que de la cendre en ses mains, Jésus-Christ s'étant retiré de celui qui l'avait renié; tant est vraie la parole du grand Apôtre, que quiconque mange ce pain et boit ce calice indignement, en porte bientôt la peine, parce que Jésus-Christ, qui est la vie des bons, est la mort des méchants; et comme dans les uns il fait sentir sa présence par l'abondance des douceurs qu'il leur apporte, ainsi dans les autres il la fait sentir par les punitions et les supplices dont il châtie leur irrévérence.

J'apprendrai par ces paroles à respecter Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, et à m'en approcher avec toute la révérence qui me sera possible. Je me prosternerai humblement en sa présence, protestant de cœur et d'affection, et de la Foi la plus ardente qui me sera possible, que c'est mon Rédempteur, celui par qui seul je dois être juge, celui par la miséricorde duquel j'espère parvenir au bien de la béatitude. Oh ! puissent tous les hommes lui rendre les honneurs qui lui sont dus! périsse l'erreur qui en empêche plusieurs de l'adorer. Oh ! si tous les prêtres qui traitent ce mystère saint étaient saints et doués d'une pureté convenable ! oh ! si tous les chrétiens appréhendaient de s'en approcher indignement! oh! s'il n'y avait en l'Église aucune communion sacrilège, qui attirât sur la terre la colère du ciel ! O Jésus ! faites-vous rendre les respects qui vous sont dus en ce Sacrement. Si ma vie chétive vous peut être utile pour ce dessein, je

vous l'offre intérieurement, elle sera bien employée, si en se perdant elle pouvait faire cesser un seul acte d'irréligion et d'irrévérence à votre égard.

DEUXIÈME JOUR

DE CE QUI EST LE PLUS ESSENTIEL AU SACREMENT DE LA SAINTE EUCHARISTIE

I

Considérez que l'Eucharistie est un Sacrement de la nouvelle loi, consistant dans les espèces du pain et du vin, et dans le corps et le sang de Jésus-Christ réellement contenu sous elles, pour donuer à l'âme sa nourriture spirituelle.

Premièrement, l'Eucharistie est appelée un Sacrement de la nouvelle loi, pour nous donner à entendre qu'elle est instituée par Jésus-Christ, et qu'il y a des signes sensibles qui signifient la grâce divine, et la confèrent à ceux qui la reçoivent avec la disposition requise, car tout cela convient à tous les Sacrements de la nouvelle loi, et par là même à l'Eucharistie. Or, nous ajoutons ici expressément, *de la nouvelle loi,* pour nous donner occasion de considérer que ce Sacrement n'a pas été donné dans la loi de nature ni dans la loi de Moïse ; le monde était alors incapable de posséder un mystère si grand et si auguste, il était en son enfance et en ses commencements ; Dieu a voulu attendre la plénitude des temps, et comme son âge viril et plus parfait,

pour l'en rendre participant, le temps de la loi évangélique.

Secondement, il est dit que ce Sacrement consiste dans les espèces du pain et du vin, et dans le corps et le sang de Jésus-Christ réellement contenus sous elles, pour nous représenter par ces paroles la matière dont ce Sacrement est composé, en tant qu'il est formé et complet ; car le Sacrement de l'Eucharistie, considéré comme formé et complet, a pour matière les espèces du pain et du vin, c'est-à-dire les accidents et les apparences du pain et du vin comme sont la blancheur, la rougeur, la saveur, et autres accidents, lesquels dénotent la nourriture, la corroboration, et la sustentation intérieure de l'âme, par le moyen de la grâce ; il a encore pour matière le corps et le sang de Jésus-Christ, ou bien Jésus-Christ même, qui est véritablement et de fait présent sous les espèces ; et comme il n'est venu au monde que pour faire grâce et miséricorde, sa présence est une marque très-grande de la grâce, et d'une abondance de biens spirituels, ainsi que la présence d'un roi qui n'a jamais fait que du bien partout où il a été, dénote des grâces et des faveurs à l'égard de ceux qu'il daigne visiter en personne ; ce qui montre de prime-abord combien ce Sacrement est auguste et vénérable par-dessus tous les autres, dont la forme ou les paroles font toute la force et toute la vigueur, au lieu que dans ce Sacrement toute la force vient principalement de Jésus-Christ même, Dieu et homme, de son véritable corps et de son sang précieux, qui sont le fond et la substance de l'Eucharistie. Au reste, pour concevoir ce point

très-sublime, il faut distinguer trois états dans ce Sacrement : le premier état est celui de sa formation, en tant qu'il est encore à naître ou à être ; le second état est de son accomplissement ou de sa perfection, en tant qu'il est parfait et complet Sacrement : le troisième état est de son application, en tant qu'il est appliqué et donné aux personnes qui le reçoivent en communiant. Tous ces trois états sont grands et admirables, et ce Sacrement est partout très-digne de la contemplation des plus grands esprits du monde. Or, laissant à une autre fois le troisième état de ce Sacrement, en tant qu'il est donné et appliqué aux fidèles par la communion appelée sacramentelle, nous ne le considérons maintenant que dans les deux premiers états, en tant qu'il se forme, et en temps qu'il est formé ; or, dans l'un et l'autre état, ce Sacrement a sa matière propre et sa forme propre, car, en tant qu'il se forme encore à naître, il a pour la matière le pain et le vin, commun et naturel, et pour forme ces paroles sacramentelles : *Ceci est mon corps*, et : *Ceci est le calice de mon sang*[1], etc. Mais en tant qu'il est formé et complet, en vertu de ces paroles sacramentelles prononcées par le prêtre et avec intention, et sur la matière du pain et du vin, alors il a pour matière et pour forme, le corps et le sang de Jésus-Christ, qui, succédant au pain et au vin, en vertu des paroles de la consécration, demeurent et persistent réellement sous leurs apparences.

Enfin, on ajoute dans la définition, pour don-

1 Matth., XXVI.

ner à l'âme spirituelle, par laquelle il faut entendre avec la grâce sanctifiante l'amour de Dieu, le goût de Dieu, et la douceur de la dévotion à son égard, qui sont les vrais fruits naturels de ce Sacrement surnaturel, et qui nourissent et sustentent l'âme spirituellement, parce que sans les actes d'amour et de dévotion actuelle, elle ressemble à un corps qui manque de nourriture, lequel dessèche tous les jours, et ne fait que languir et s'affaiblir de plus en plus.

Je concevrai de cette première considération une très haute estime pour ce Sacrement, dans la composition et l'accomplissement duquel entre l'Homme-Dieu Jésus-Christ, pour lui servir d'essence, et être comme son âme vivifiante ; car les composés sont d'autant plus excellents que leur être est plus sublime et plus relevé, ainsi que les plantes sont plus excellentes que les pierres, parce que les plantes ont un être plus noble, et l'homme est le plus digne sujet de tous les êtres corporels, parce que son âme raisonnable atteint à un plus haut degré de dignité. Quelle doit donc être l'excellence de ce Sacrement, duquel la substance est si éminente ? et si les substances excellentes produisent les plus sublimes effets, que ne faut-il pas attendre et espérer de l'Eucharistie ? Quelles choses grandes et merveilleuses n'en procéderont-elles pas ? O très-digne et très-divin Sacrement rempli de Jésus-Christ, et enrichi de sa présence ! que ne puis-je, en vous méditant, vous connaître parfaitement, vous, et vos merveilles, afin qu'en vous connaissant, je vous estime et vous affectionne, je vous vénère et vous loue, et que je porte les hommes à vous

rendre l'amour et le respect qui vous appartiennent.

II

Considérez que Jésus-Christ est rendu présent en ce Sacrement par la vertu des paroles sacramentelles proférées par le prêtre : Ceci est mon corps : Ceci est le calice de mon sang, etc., et qu'il s'y fait une transsubstantiation, ou un changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ.

L'Église a toujours vécu dans la croyance et la persuasion de cette vérité. Toujours, dit le Concile de Trente, l'on a été persuadé, dans l'Église de Dieu, et ce saint Concile le déclare derechef, que par la consécration du pain et du vin, il se fait une conversion de toute la substance du pain en la substance du corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, et de toute la substance du vin en la substance de son sang, laquelle conversion est appelée proprement et convenablement par la sainte Eglise catholique, Transsubstantiation. La raison de cette grande vérité est que les paroles de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps,* ne peuvent être véritables, si au même instant qu'il les proférait, la substance du pain ne passait et ne se changeait en celle de son corps. Or, elles étaient très-véritables comme étant prononcées par celui qui est la Vérité même, et qui ne peut errer aucunement ; par conséquent, elles opéraient et faisaient secrètement, par une puissante vertu, ce qu'elles signifiaient. C'est pourquoi, comme celui qui

tiendrait de la poudre à canon, et aurait une parole si puissante que de lui pouvoir faire prendre feu en disant : Cela est du feu ; par la prolation de ces paroles : Cela est du feu, il changerait la poudre en feu, et parlerait exactement, s'il disait en tenant et en montrant la poudre : Cela est du feu. Ainsi, devons-nous entendre, par cette comparaison familière, que la parole de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps,* était une parole efficace ; car, dit le prophète, *la voix du Seigneur est toute magnificence*[1] *;* par la vertu de cette parole, la substance du pain qu'il tenait en ses mains, sera convertie en celle de son corps, ainsi que la poudre serait convertie en feu.

Il est bien raisonnable d'attribuer cette force et cette puissance à la parole de Jésus-Christ, car sa parole est du plus haut degré, et il lui faut attribuer plus qu'à la parole de l'homme et d'une simple créature. Or, celle-ci signifie toujours quelque chose : afin donc que celle-là ait l'avantage, elle ne doit pas seulement signifier, mais aussi elle doit effectuer ce qu'elle signifie ; c'est pourquoi en vertu des paroles de Jésus-Christ prononcées par le prêtre dans la consécration du pain et du vin, il se fait un changement admirable de substance en substance, le pain y devient le corps de Jésus-Christ, et le vin son sang, et l'un et l'autre cessant d'être ce qu'ils étaient auparavant, montent à un être meilleur et beaucoup plus relevé, qui est l'être de Jésus-Christ même. Ceci ne nous doit pas

1 Psalm., XXVI.

sembler incroyable, car une créature change bien une autre créature en sa substance, comme la chair de l'homme change en sa chair propre le pain qu'elle mange; pourquoi donc la parole d'un Dieu tout-puissant, qui a tout créé par sa parole, ne pourrait-elle point changer le pain en son corps, et le vin en son sang? Il a bien changé, dès le commencement du monde, le limon de la terre dans le corps du premier homme, Adam, et une des côtes de cet homme en une femme qu'il forma par une métamorphose mystérieuse; et aux noces de Cana, il opéra un prodige semblable, en changeant l'eau en vin. Pourquoi ne pourrait-il pas faire une chose semblable en ce grand sacrement.

La nature est toute remplie d'effets pareils? Les abeilles font leur miel des fleurs, la poule, sans changer la coque de l'œuf, en change le jaune en une chair vive. Pourquoi Jésus-Christ, par un moyen admirable, ne pourrait-il pas transmuer la substance intérieure du pain en son corps, sans en entamer les accidents extérieurs? Si la nature fait ces choses à tous moments, que ne pourra faire l'auteur de la nature? qui l'osera refuser à Dieu et à sa parole toute-puissante? Mais que n'a pas fait Moïse, aidé de l'assistance divine? Jetant sa baguette sur la terre, il la change en dragon, et en le prenant par la queue, il revient à sa première nature. Il change les eaux des fleuves en sang, et le sang en eau, et fait plusieurs autres changements admirables. Cependant Moïse n'est que le serviteur, quelle sera donc la puissance du Maître, s'il prononce des paroles expresses pour changer une substance

en une autre, comme il l'a fait dans la sainte Eucharistie? *Il fera*, dit le Sage, *ce qu'il voudra, sa parole est pleine de puissance, et personne ne lui peut dire : Pourquoi faites-vous ainsi*[1]?

Enfin, représentons-nous la reproduction d'un corps en un lieu où il n'est pas : qui peut nier que Dieu n'ait ce pouvoir ? Si je n'étais pas en France, personne ne doute qu'il ne pût me produire en Asie et en tel lieu qu'il lui plairait. Or, la présence de ma personne en France n'empêche pas la toute-puissance de Dieu qu'il ne me reproduise s'il lui plaît autre part, pas plus que ma présence en un temps ne peut empêcher de me produire en un autre temps, car le lieu n'est pas plus pour lui un obstacle que le temps. Qui peut donc empêcher que le corps de Jésus-Christ, aujourd'hui dans le ciel, ne soit reproduit sur les autels, et en tels lieux de la terre et du monde qu'il voudra?

Oh ! bénie soit infiniment la toute-puissance et la bonté de Dieu, qui change ainsi la substance du pain en celle de Jésus-Christ pour mon amour, afin que, prenant les espèces du pain, je le prenne en moi, et le reçoive lui-même. O Seigneur ! en reconnaissance de ce grand changement, je désire aussi faire un changement pour votre amour, un changement de moi-même et de mon ancienne vie en une vie plus céleste et plus spirituelle ; je désire changer tout ce qui est en moi du vieil Adam gâté et corrompu, dans les saintes mœurs et les actions du nouvel Adam. Ce changement ne touche que les

1 Eccle., VIII.

accidents seulement; mais si, pour mon amour, vous changez une substance basse et très-commune, en une substance la plus rare, la plus précieuse et la plus divine du monde, refuserai-je, pour votre amour, de changer mes accidents mauvais et pervers en d'autres plus louables et plus saints ? J'entrerai aussi en confiance, à la vue de cette transsubstantiation, que de très-bas et de très-vil que je suis maintenant, je pourrai être changé en un état qui se rapproche de l'état merveilleux de Jésus-Christ. Aussi, saint Paul dit : *Il formera notre corps sur le modèle de son corps glorieux*[1]. Car s'il fait ce changement d'une façon beaucoup plus haute dans le pain, pour l'amour de l'homme, l'homme n'a-t-il pas grand sujet d'attendre d'être élevé, et de monter à un rang plus honorable et plus glorieux, où il soit divinisé et changé en Jésus-Christ par l'imitation et la ressemblance de sa gloire très-parfaite ? O heureuse et mille fois désirable conversion ! *Convertissez-nous, Seigneur, et détournez de nous votre colère*[2].

III

Considérez qu'en cette conversion il ne demeure rien de la substance du pain et du vin, elle cède entièrement au corps et au sang de Jésus-Christ, et il n'y a que les seuls accidents ou espèces qui demeurent; savoir la blancheur, la rougeur et la saveur, sous lesquelles Jésus-Christ est présent tout entier et tel qu'il est dans le ciel,

1 Phil., III. — 2 Psalm., LXXXIV.

pour être le pain vivant et vivifiant de nos âmes, et il porte et soutient par sa vertu ces accidents destitués de leur propre substance et de leur soutien naturel.

Cette vérité se doit conclure de la précédente, où il a été considéré qu'il y avait une transmutation de substance en une autre ; car partout où il y a une telle transmutation, la substance transmuée cesse d'être ce qu'elle était auparavant, et partant la substance du pain cesse d'être, à la présence du corps de Jésus-Christ dans lequel elle se change. Elle serait inutile, en effet, et ne serait propre à aucun usage spirituel ; car ses accidents qui restent sont insuffisants pour signifier l'effet du Sacrement, et Jésus-Christ qui y est présent est capable, par sa vertu immense, de les soutenir et de les faire agir sans leur substance. *Car c'est lui*, dit saint Paul, *qui soutient toutes choses par sa parole toute-puissante*[1]. Et comme dans l'Incarnation, dont ce mystère est une imitation, le Verbe divin soutient en soi-même l'humanité dépouillée de son suppôt et de son soutien naturel, qui est la personnalité ; ainsi, dans ce mystère, Jésus-Christ soutient par soi-même les accidents qui sont privés de leur substance, dans laquelle ils résidaient avec une union et une attache très-intime, et laquelle n'est plus, ayant cédé la place à l'arrivée du Fils de Dieu, car les moindres cèdent avec raison à ceux qui sont notablement plus grands et plus illustres. Quoi qu'il en soit des hommes qui contestent souvent sur la

1 Hebr., I.

préséance, c'est le droit du Créateur souverain, que toute créature lui cède et s'anéantisse autant qu'il est possible, en sa présence. Dieu apparut au commencement du monde au paradis terrestre, *et Adam se cacha*, dit le texte sacré, *ainsi que sa femme à la présence du Seigneur*. L'arche d'alliance fut portée au temple de Dagon, et son idole se brisa en sa présence. Jésus-Christ dit aux soldats qui étaient venus le garrotter après son agonie au Jardin des Oliviers : *C'est moi*, et aussitôt ils tombèrent à la renverse et ne purent subsister. Ainsi en est-il de la substance du pain en cet auguste Sacrement : sitôt que Jésus-Christ paraît, elle fait honneur à son Créateur, et lui cède la place, comme si elle avait le sentiment de sa bassesse et de sa vilité, et qu'elle ne se réputât pas digne de demeurer avec lui. Toutefois elle ne perd pas à cette soumission, Dieu qui exalte les humbles sait bien la relever ; car outre que ses accidents sont conservés en leur entier, il l'élève extrêmement, et de l'élévation la plus parfaite qui puisse être, car il la fait devenir son propre corps, il la change en soi-même, et la fait ainsi monter au plus haut point de grandeur qui se puisse imaginer.

Je formerai des actes de Foi sur cette considération. Je le crois, ô Jésus ! après les paroles sacramentelles, la substance du pain n'est plus, ni la substance du vin ; c'est votre corps sacré et votre sang très-précieux qui a été répandu pour nous, et que vous avez repris dans la résurrection. O Jésus ! que ce mystère est convenable à votre grandeur, où les substances matérielles du

pain et du vin vous font hommage, cessant d'être en votre présence et vous cédant la place, si bien qu'en rigueur on les pourrait dire vraiment anéanties, si vous ne succédiez à leur anéantissement. Oh ! je me réjouis que les choses inanimées honorent votre pouvoir, je m'écrierai comme ceux qui vous virent faire la loi aux tempêtes : *Qui est celui-ci à qui la mer et les vents obéissent*[1] ? Qui êtes-vous donc, ô Jésus ! pain vivant et descendu du ciel, que le pain matériel se rend si souple en votre présence ? Oh ! si les créatures raisonnables et intelligentes, à l'imitation de ces substances inanimées, rentraient dans leur néant, et s'humiliaient profondément à votre vue et à votre sainte présence ? O Seigneur ! je veux cesser d'être ce que j'ai été jusqu'à présent, je ne veux plus de moi en moi, afin que vous y soyiez tout seul, et si je suis, que je ne sois plus qu'en vous. O l'admirable conversion de la droite du Très-Haut ! il ne s'en peut imaginer une meilleure, et l'âme du chrétien ne peut espérer en ce monde une bonté plus parfaite et plus consommée, que de se réduire au néant pour tout céder à Jésus et n'être rien qu'en lui, renonçant à toute propriété. O Seigneur ! par toutes les merveilles de cet auguste Sacrement, donnez-moi la grâce de m'anéantir de la sorte devant votre suprême Majesté, et que je puisse dire à l'imitation de votre grand Apôtre : *Je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ qui vit en moi*[2]. Ou bien comme disait David : *Et ma substance est comme un néant devant vous*[3].

Matth., VIII — 2 Psalm., XXXVIII. — 3 Galat., II.

Enfin, comme les accidents du pain et du vin ne laissent pas d'être et d'opérer sans leur appui naturel, parce que vous les soutenez par votre vertu, ainsi, faites, Seigneur, que privé du support des créatures, et n'y ayant plus aucune attache, je vive et j'opère par votre assistance, n'ayant aucune attache qu'à vous seul qui donnez la force et la vertu à toutes choses.

TROISIÈME JOUR

DES DIVERS MOTIFS POUR LESQUELS JÉSUS-CHRIST EST DANS L'EUCHARISTIE

I

Considérez divers motifs pour lesquels Dieu a voulu que Jésus-Christ fût présent en cet adorable Sacrement, et premièrement celui de sa gloire, qui est la fin de toutes ses œuvres.

Cette présence lui procure de la gloire en deux manières principales. La première, en ce que sa gloire paraît dans la manifestation toute particulière de sa puissance, sa sagesse et sa bonté.

Sa puissance paraît par la multitude des miracles qui se font ici, pour rendre son Fils présent sous les espèces du pain et du vin ; car la substance du pain est changée par la vertu des paroles en celle du corps de Jésus-Christ, et celle du vin en celle de son sang. Les accidents du pain et du vin demeurent sans leurs substances, ainsi que des nues dans l'air sans appui. Jésus-Christ tout entier est contenu en une petite hostie, et une petite liqueur ; il est tout à la

fois en des lieux innombrables. Le prêtre, par les paroles sacramentelles, opère ces merveilles. Toutes ces choses grandes et étonnantes, et qui continueront jusqu'à la fin des siècles, sont les effets de la toute-puissance divine, qui se montre ici autant qu'en aucun de ses ouvrages.

Sa sagesse ne paraît pas moins en ce qu'il a trouvé un tel moyen de se communiquer à l'homme, et de déjouer les ruses de Satan, car comme l'homme a été perdu par un aliment, ainsi il est ici réparé par un autre aliment. Comme l'homme contracte le péché originel et les malheurs infinis qui en sont la suite par la participation à la chair d'Adam, chair pécheresse et damnable, qui appesantit l'âme et la courbe vers la terre par des affections terrestres ; ainsi il acquiert la grâce et la sainteté par la participation à la chair de Jésus-Christ, chair virginale et immaculée, chair rédemptrice et salutaire, qui élève l'âme au ciel par des affections toutes célestes.

Sa bonté ne paraît pas moins en ce qu'il fait tant de miracles qui interviennent en ce Sacrement, pour s'unir au cœur de l'homme, et se communiquer à lui plus intimement. En ce qu'il met encore ici son Fils en état d'humiliation, l'exposant sur les autels à la discrétion des hommes, qui le traitent parfois indignement : si bien que si l'amour paraît à beaucoup entreprendre, à beaucoup donner, à beaucoup hasarder pour la personne aimée, ici Dieu fait paraître sa bonté dans la multitude des miracles qu'il fait pour le salut de l'homme ; ainsi qu'autrefois il la fit paraître aux enfants d'Israël, fai-

sant tant d'œuvres prodigieuses pour leur délivrance de l'Egypte. Il la fait paraître dans cette largesse immense par laquelle il donne son Fils, après qu'il est exalté à sa droite ; et il le donne, non en général, mais en particulier, à quiconque le désire, sans exclure personne, et il le donne aussi entièrement pour chacun, considéré à part, que s'il n'avait que lui à qui il voulût se donner. Il la fait encore paraître en s'exposant à toutes sortes d'irrévérences et d'ignominies de la part des pécheurs et des impies. Tellement qu'il faut être plus qu'aveugle pour ne pas reconnaître son immense charité et sa bonté infinie.

La gloire de Dieu paraît encore davantage en ce Sacrement, en ce qu'il y est adoré, remercié, aimé et servi par son Fils Jésus-Christ dans tous les endroits du monde où se célèbre ce mystère. Toutes les adorations et les services des autres créatures ne rendent pas de gloire à Dieu comparable à celle qu'il reçoit ici de son Fils, qui partout lui rend un honneur infini. Et comme un roi est beaucoup plus honoré par les hommages que lui rend un prince de haute condition, que de ceux de ses sujets ; ainsi, les adorations que Jésus-Christ rend à Dieu, le glorifient plus que celles de tous les hommes, et de tous les anges, parce que c'est une personne infinie, c'est un Dieu qui adore un Dieu, qui ne peut être assez dignement adoré que par un Dieu : c'est pourquoi Dieu se voyant dignement honoré dans ce mystère, dit par son Prophète : *Mon nom est grand parmi les Gentils, parce que partout une oblation sans tache est offerte à mon*

nom [1]. C'est-à-dire, comme l'expliquent les Pères de l'Eglise, l'Agneau immaculé qui ôte les péchés du monde, m'est sacrifié.

Admirez en ce premier motif le dessein de Dieu, et réjouissez-vous de la gloire qu'il reçoit en ce mystère sacré. O Dieu infini ! il vous appartient de paraître grand en puissance, merveilleux en sagesse, et ravissant en bonté. O Dieu très-sublime ! il est bien raisonnable que vous soyez servi par des êtres plus grands que des hommes chétifs et rampants sur la terre : car ils sont encore moins pour vous que des fourmis comparées à l'homme ; c'est pourquoi, si un homme ne s'estimait pas assez honoré, quand toutes les fourmis du monde s'humilieraient devant lui, bien moins serez-vous assez glorifié de ce que les hommes de la terre vous pourront rendre d'honneur. O noble Jésus ! ô adorateur infini ! il n'y a que vous seul qui pouvez dignement aimer et adorer le Dieu infiniment aimable et adorable. Je me réjouis donc de ce que pour la gloire de Dieu vous vous êtes renfermé dans ce mystère, pour l'adorer et l'aimer dans tous les lieux du monde.

II

Considérez que Jésus-Christ est encore présent en ce Sacrement admirable pour la plus grande exaltation de son humanité sacrée.

Quoiqu'elle y soit en état d'humiliation, sous quelques rapports, toutefois cette humiliation

1 Malach., I.

est compensée par tant de grandeurs et de merveilles qui se trouvent dans ce Sacrement, qu'elle y reçoit beaucoup plus d'avantages que de pertes et d'abaissements ; et par ce mystère, Dieu, dont les secrets sont admirables, lui donne beaucoup plus de biens sur la terre, qu'elle n'a souffert de maux pour le salut du monde.

Premièrement elle est rendue présente tout à la fois en des millions de lieux, privilège qui ne convient à aucune créature ; car la créature est seulement en un lieu, et hors de ce lieu elle n'est rien, et elle ne vit pas. Mais l'humanité de Jésus-Christ, par le moyen de ce mystère, est tellement en un lieu, qu'elle est aussi et vit véritablement en un million d'autres lieux. En quoi elle approche quelque peu de l'immensité de Dieu, qui est partout à la fois et dans tous les lieux du monde ; et cette humanité n'ayant pas l'immensité et la toute présence, possède la pluralité de présence, et est en divers lieux, en divers royaumes et en divers quartiers de l'univers, où elle est la même dans son être, dans sa substance et ses puissances, dans ses qualités, dans sa vie et dans ses opérations intérieures, en quoi elle est autant favorisée de Dieu que si elle recevait de lui diverses fois l'être et la vie.

Or, comme la vie de cette humanité sainte est une vie bienheureuse, toute contente et toute rassasiée de plaisirs par la vision béatifique et la félicité dont elle jouit, à mesure que cette humanité est rendue présente en un nouveau lieu, sa vie bienheureuse y est produite avec elle, et ses contentements inénarrables, d'où vient qu'elle est autant de fois heureuse, que sa présence est

multipliée de fois par la diversité des consécrations que font les prêtres, qui ont le pouvoir de changer en sa substance celle du pain et du vin. Ce point est grand, et contient une singularité admirable du bonheur de cette sainte humanité, du bonheur des prêtres et de ceux qui leur font offrir le sacrifice. Pour le concevoir davantage, il faut se représenter ce qu'enseignent les théologiens, de ce qui fût arrivé, posé le cas que quelqu'un des apôtres eût consacré les trois jours de la mort de Jésus-Christ, et quand son âme était séparée de son corps. Ils disent que le corps eût été sous les espèces du pain sans âme et sans sang, parce que le corps en ce temps était sans âme et sans sang, gisant au tombeau. Et qui leur demanderait ce qui fût arrivé, si quelqu'un eût consacré pendant que Jésus-Christ était dans l'agonie ou dans les douleurs de la croix, ils répondraient que Jésus-Christ eût été sous les espèces plein de douleur et d'amertume, comme il était véritablement durant ce temps. Disons donc que la consécration se faisant lorsque Jésus-Christ est plein de vie, et de vie bienheureuse, il est présent en divers lieux du monde avec ses joies et ses contentements, et que ce mystère multiplie d'une manière admirable la félicité très-parfaite dont il ne se prive pas pour être présent dans l'Eucharistie, vu même qu'il ne s'en est pas privé sur l'autel de la croix. Aussi, il n'y a pas de raison pour que sa douleur le doive accompagner dans l'Eucharistie, plutôt que sa joie et son plaisir. L'on pourrait ajouter le contentement singulier qu'a cette humanité d'adorer Dieu en divers lieux du

monde, et la gloire qu'elle reçoit d'y être chérie et vénérée des hommes fidèles. Mais il nous suffit de nous arrêter à la multiplication de sa béa titude, pour reconnaître son bonheur non pareil, et son avantage très-admirable, par lequel elle a raison de dire par la bouche du Sage : *Et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes*[1].

O humanité sacrée ! je me réjouis du bonheur que vous recevez en ce Sacrement, et de ce que que vos consolations y excèdent et surpassent tout ce qui paraît à nos yeux de vil et de méprisable. Oh ! je vous révère, je vous aime et je vous honore en cette vie bienheureuse que vous y recevez tant de fois ; vous êtes en cet état un abîme de délices, un monde de félicités, un excès d'imminences et de raretés ; vous êtes véritablement un chef-d'œuvre de Dieu, où il épuise hors de soi-même sa puissance et sa bonté à vous combler de biens et d'excellences inouïes. Oh ! vivez toujours heureuse en ce Sacrement admirable. O chrétiens ! faisons en sorte que ce Sacrement soit fréquenté davantage, afin que Jésus jouisse de sa vie et de ses délices en plusieurs contrées de l'univers. O malheureux ceux qui s'y opposent et s'efforcent de le détruire !

II

Considérez que Dieu a encore voulu la présence réelle du corps sacré de Jésus-Christ dans ce Sacrement pour l'utilité des hommes et pour leur plus grand honneur.

1 Prov., VIII.

En premier lieu, il rend les hommes participants de son être divin, et il fait une intime alliance avec eux ; c'est pourquoi ce Sacrement est une extension de l'Incarnation, car n'ayant, dans l'Incarnation, communiqué sa substance qu'à une seule humanité, ici il communique cette humanité à tous les fidèles, et comme l'humanité à laquelle il se communiquait était soutenue dans le Verbe, ainsi les fidèles sont soutenus dans ce Sacrement, selon ce que dit le Prophète : *Et le pain conforte le cœur de l'homme* [1].

En second lieu, Jésus-Christ supplée ici le bien qu'il a différé de nous donner dans la rédemption. En mourant pour notre salut, il a racheté de la mort nos âmes et nos corps ; néanmoins pour le temps présent, il nous donne seulement une âme justifiée et vivante de la vie de la grâce, et exempte de la mort du péché. Pour ce qui est du corps, il le laisse en sa misère et en sa mortalité jusqu'à la résurrection générale, où il se ressentira du bienfait de la rédemption, par un état glorieux qui lui sera alors donné ; c'est pourquoi Jésus-Christ nous donne seulement une âme maintenant, et ne nous donne pas de corps, mais il nous donne le sien en attendant.

Troisièmement, son corps est ici présent, pour obliger puissamment tous les fidèles à une grande révérence, à la modestie et à la dévotion dans toute leur conduite, sachant qu'ils sont en la présence du Fils de Dieu, qui est à la droite de Dieu et qui est adoré des anges. Le peuple

1 Psalm., CIII.

d'Israël qui était devenu insolent pendant que Moïse était sur la montagne, se remit à son devoir sitôt qu'il parut devant eux à son retour, ainsi que les disciples s'apaisent à la présence de leur maître, et une troupe séditieuse, à la vue de quelque personne de respect et d'autorité. C'était l'artifice du père de famille, qui pour remettre les vignerons, qui avaient maltraité ses serviteurs, au devoir de l'obéissance, leur envoya son fils, croyant qu'ils seraient touchés de respect pour sa personne, *ils respecteront mon fils*[1]. Ainsi, Dieu le Père a estimé qu'en rendant son Fils présent en ce mystère, les chrétiens lui rendraient les honneurs que mérite sa grandeur : *ils respecteront mon Fils*.

En effet, la plus grande dévotion de l'Eglise est pour la sainte Eucharistie ; c'est pour elle qu'il y a des temples si magnifiques, des autels et des tabernacles si riches, des offices si solennels, des prêtres si purs et si saints, des pénitences et des conversions en si grand nombre. Le Docteur subtil a compris ce motif de la présence réelle de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, lorsqu'il écrivit ces paroles très-remarquables : « Toute la dévotion de l'Eglise a pour objet ce Sacrement. » Pour lui, le prêtre récite l'office divin avec plus de dévotion afin de célébrer la sainte messe avec plus de piété. Pour lui, le peuple assiste plus révéremment à la messe qu'à tout autre office ; pour lui, chacun confesse ses péchés plus exactement, suivant l'ordonnance de l'Église.

1 Matth., XVI.

De plus, la présence de Jésus-Christ anime tous les chrétiens à mieux combattre dans la guerre spirituelle de cette vie contre les ennemis de notre salut. Ainsi la présence d'un roi dans une armée est un puissant aiguillon qui excite les soldats à se comporter généreusement. Germanicus en combattant levait son casque pour se faire voir à ses soldats. Les rois de Perse combattaient tête nue. Les Macédoniens, vaincus par leurs ennemis, remirent leur armée sur pied, et combattirent une seconde fois, en faisant apporter dans leur armée leur roi Europus, qui était enfant dans les langes, et s'animant par sa présence, ils remportèrent la victoire. Les Juifs ayant autrefois un ange à cheval sous la figure d'un capitaine, avec un habit blanc et des armes dorées, ne trouvèrent plus rien de difficile à surmonter. Combien plus la présence de Jésus-Christ, qui épouvante l'enfer, doit-elle animer les chrétiens à surmonter généreusement tous les obstacles à leur salut?

Enfin cette même présence donne le repos à nos âmes, qui étant créées pour Dieu, ne se rassasient que de Dieu, et fortifie l'espérance que nous avons de la gloire; car nous avons d'autant plus raison d'attendre de vivre avec les anges, et de contempler avec eux l'essence divine, que maintenant nous vivons avec Jésus-Christ, et de Jésus-Christ même. Celui qui se donne à manger, refuserait-il de se laisser voir et regarder? Toutes ces choses, bien pesées, font que ce Sacrement doit être appelé le plus grand des Sacrements, non-seulement pour ce qui y est contenu, mais aussi parce que le Sacrement étant

un signe de la grâce et de l'amour de Dieu, nous avons ici un plus grand et plus illustre témoignage de la bonne grâce et de la bienveillance de Jésus-Christ, qu'en tous les autres Sacrements.

Reconnaissons donc, à tous les moments de notre vie, la grandeur du don de Dieu dans la sainte Eucharistie, laquelle nous rend si glorieux et si honorables, et nous apporte tant de biens. O Seigneur ! que je ne demeure pas insensible et ingrat à un si grand témoignage de votre amour ! Père éternel, que je vous adore et que je vous loue en toute éternité, parce que vous nous donnez votre Fils tant et tant de fois, et pour nous causer tant de biens par ce Sacrement d'amour ! Car, quand je considère le prêtre tenant l'hostie entre ses mains, je me représente, ô Père très-miséricordieux ! que vous étendez votre main du Paradis, et que vous me présentez votre Fils ; et quand je le vois élevant le calice, je me représente, ô très-aimable Sauveur ! que vous me présentez votre côté ouvert, me conviant à me rassasier de votre sang précieux. Quoi donc, ô Jésus ! n'était-ce pas assez de vous être donné et employé l'espace de trente-quatre ans en votre vie souffrante, pour aider des créatures mortelles et rampantes sur la terre ? ne semblait-il pas qu'après cet excès, vous deviez demeurer dans l'état de votre gloire, sans plus vouloir regarder le monde, où vous avez reçu des traitements si indignes ! Et cependant, ô excès d'amour ! pour le continuer, vous renfermez et vous cachez autant toute votre grandeur dans la petitesse des accidents du pain

et du vin, qu'elle est immense et éclatante dans le ciel. O Seigneur très-bon ! mon esprit s'élève à vous dans la vue de ce grand témoignage d'amour, et de ce grand don que vous faites de vous-même, pour lequel je veux être tout à à vous ! Puissent toutes les âmes raisonnables s'appliquer à vous aimer et à vous contempler, à vous rendre des actions de grâces, à s'unir et à se donner à vous en ce mystère, renonçant pour ce sujet à tout leur amour-propre, pour vous y servir et adorer purement !

QUATRIÈME JOUR

DE L'UNION DE JÉSUS-CHRIST AVEC LES ESPÈCES DU PAIN ET DU VIN DANS L'EUCHARISTIE

I

Considérez la merveilleuse bonté de Jésus-Christ, qui s'unit aux espèces du pain et du vin pour faire le composé admirable du Sacrement de l'Eucharistie.

Ce Sacrement, en effet, est un composé des espèces et du corps de Jésus-Christ, comme l'homme est un composé de corps et d'âme, et comme Jésus-Christ est un tout ineffable composé de Dieu et d'homme ; c'est pourquoi saint Irénée dit que l'Eucharistie consiste en deux choses : l'une terrestre, l'autre céleste, c'est-à-dire dans les espèces et dans le corps de Jésus-Christ ; ce qui est un discours ordinaire aux Pères de l'Eglise, qui pour ce sujet comparent ce Sacrement au Verbe incarné ; car de même que

deux natures se trouvent en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine, ainsi deux natures se retrouvent en l'Eucharistie, savoir le corps de Jésus-Christ et les espèces apparentes desquelles résulte un Sacrement. Effectivement, le Sacrement de l'Eucharistie est absolument parfait, adorable, comme le définit l'Eglise ; par conséquent il doit renfermer quelque chose de divin, comme le corps vivant de Jésus-Christ, et ainsi ce Sacrement ne consiste pas dans les seules espèces, mais dans les espèces et dans le corps sacré de Jésus-Christ conjointement, étant ainsi adorable en soi-même à raison de ce qu'il contient. Or, en cela il y a une merveilleuse bonté de Jésus-Christ, de ce que lui, qui est si heureux et si rempli de gloire, et qui est tellement parfait et accompli, s'abaisse à se faire partie seulement, et à s'associer par une réunion très-intime avec les espèces, pour faire un seul tout et un Sacrement qui perfectionne les chrétiens. Car il faut bien peser ici la vilité des espèces, qui sont les dernières entre tous les êtres créés ; et d'un autre côté peser la dignité et la noblesse de Jésus-Christ, qui est exalté au dessus de tous les cieux, et néanmoins il veut se joindre à ces espèces si minces et si contemptibles en leur être naturel, pour produire avec elles la grâce par ce Sacrement, si bien que ce qu'il a de plus grand et de plus petit au monde, de plus précieux et de plus vil, de plus élevé et de plus bas se trouve joint et uni pour assortir ce Sacrement. Or, ensuite de ce que Jésus-Christ se joint ainsi à ces espèces, et se tient caché en elles, il s'enferme comme dans une ca-

chette, ou dans une prison très-étroite, et tout ensemble très-obscure, car il est tout entier en toutes les espèces, et tout entier dans la moindre partie, tellement que quiconque les diviserait et les subdiviserait, jusqu'à en rendre toutes les parcelles moindres que les grains de poussière, il s'y trouverait présent, réduit comme au néant, quoiqu'il soit toutes choses dans la moindre partie de ces espèces.

O Sacrement étonnant et admirable ! ô prodigieuse condescendance de l'amour de Jésus-Christ ! Vous êtes grand, Seigneur, et votre grandeur est au-dessus de tout le monde ; vous êtes accompli en vous-même, et au sommet de toute perfection, et n'ayant besoin d'aucune chose : l'excès de votre amour vous porte à vous associer avec des êtres très-petits, et à vous faire partie pour entrer, en cette qualité, dans la composition d'un Sacrement qui avance les âmes dans la sainteté. Je dirai, avec le séraphique saint François : Que tout l'homme frémisse, que tout le monde tremble. Oh ! l'humble sublimité que le Dieu de l'univers, Dieu et Fils de Dieu, soit humilié de la sorte pour notre salut, qu'il vienne à se cacher sous une petite formule de pain. Mais moi, mon cher Sauveur, donnerai-je encore lieu à la superbe et au mépris pour ceux qui paraîtraient moins que moi, voyant que vous ne dédaignez pas de vous joindre à ces espèces ? N'aimerai-je point davantage la retraite et la solitude, en vous contemplant renfermé pour mon amour dans la prison étroite de ces espèces ?

II

Considérez le grand désir qu'a eu Jésus-Christ de se donner aux hommes, ayant choisi les espèces du pain et du vin pour s'y joindre et s'y renfermer, et passer sous cette enveloppe dans les poitrines des créatures humaines, pour s'approcher de leurs cœurs et les animer par sa présence.

Comme il n'y a rien qui soit plus commun aux hommes que le pain et le vin, qui sont entièrement destinés à l'usage de la vie humaine, Jésus-Christ a voulu montrer, en se cachant et en se couvrant de leurs accidents, qu'il était tout à l'usage des hommes, et qu'il voulait être tout employé et consommé pour eux, sans qu'ils eussent plus de difficultés à le recevoir, qu'à prendre un peu de pain. Car il est ici à considérer que ces espèces sont choses très-communes, très-aisées à avoir sans beaucoup de dépenses, et pour ce sujet Jésus-Christ les a choisies plutôt que les espèces et les accidents de substances plus rares et de plus grande valeur, bien que pour son excellence très-sublime, il lui convint de prendre les accidents des substances les plus nobles et les plus précieuses du monde, comme une tente royale, en laquelle sa grandeur fût renfermée. En effet, si la manne, qui n'était que la figure de ce Sacrement, fut mise dans l'Arche d'alliance, qui était faite de bois incorruptible, et tout enduite d'or de tous côtés, il appartenait bien davantage à Jésus-Christ de se placer sous les accidents des choses moins indignes de sa Majesté, de s'enfermer dans l'or le plus précieux, ou dans les diamants ou les pierreries les

plus riches du monde. Mais s'il en eût ainsi usé en instituant ce Sacrement, il se fût moins communiqué, il n'y eût eu que les princes et les riches qui eussent pu le posséder. Les uns eussent été retenus par la recherche trop difficile de ces choses plus rares, les autres par l'épargne et l'avarice pour ne rien dépenser : au lieu que s'étant mis à couvert sous les accidents de choses plus vulgaires et plus communes, il se présente libéralement à tout le mondc, et invite par cette facilité chacun à le venir prendre et recevoir sans frais et sans dépens, sans or, sans argent, et sans aucun échange, sinon de sa vie en une meilleure et plus parfaite. Ainsi, il s'offre à tous en ce Sacrement, et fait voir par la grandeur du don la grandeur de son amour, se livrant et se donnant tout entier, tel qu'il est en sa gloire sans réserve.

Encore, si c'était aux anges et aux plus embrasés Séraphins, qu'il se donnât de la sorte, en considération de ce qu'ils sont de purs esprits, et les plus nobles substances du monde après la divinité, la chose serait moins étonnante ; mais il se donne à des hommes misérables et pécheurs, et non-seulement aux plus élevés parmi les hommes, comme sont les rois et les princes, mais aussi aux plus chétifs et aux plus pauvres des enfants d'Adam, comme si un roi se séparait des plus grands de sa cour, pour venir habiter dans la cabane de quelque pauvre homme champêtre, pour l'aider en ses nécessités, et le combler de grands biens. C'est pourquoi il est écrit : *Les pauvres mangeront et seront rassasiés* [1].

1 Psalm., XXI.

Mais s'il se donnait ainsi soi-même une seule fois, ou bien rarement, et que ce fût après de très-instantes prières de tous les hommes de la terre prosternés devant lui pour lui en faire la demande, et que toutes les hiérarchies des anges intercédassent pour les hommes, afin de leur obtenir une fois cette faveur, et ainsi qu'il l'accordât difficilement, il y aurait encore sujet d'admirer sa largesse et la noblesse de son amour, qui se laisserait vaincre à la fin par la force des supplications, pour faire un si riche présent aux mortels. Combien donc ne devons-nous pas être plus ravis et extasiés, en pensant qu'il se donne lui-même en ce Sacrement, sans en être prié, par son propre mouvement, et par l'inclination amoureuse qu'il a de se donner aux hommes, mais qu il se donne aussi souvent que tous les jours, quand il plaît aux hommes de s'approcher de la sainte table, quoiqu'il sache que plusieurs d'entre eux seront ingrats et recommenceront bientôt à l'offenser et à faire des actions qui lui déplairont. Il faut donc bien que son amour soit prodigue, et que l'affection qu'il porte à de pauvres vermisseaux de terre soit extrême.

O mon divin Sauveur ! *Qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui? Qui a jamais entendu parler de choses semblables*[1]*?* L'homme, qui ne méritait qu'un mépris éternel de votre part, et d'être privé de tout bien et à toujours délaissé, est néanmoins recherché de vous en ce Sacrement, et vous le caressez si af-

1 Psalm., VIII.

fectueusement qu'on dirait que vous ne pouvez vivre sans lui, et que tout votre contentement et votre paradis est d'habiter en sa poitrine, pour demeurer placé auprès de son cœur. Un désir si excessif ne me transportera-t-il pas d'amour à votre égard, pour ne vous rien refuser de ce qui est en moi, en reconnaissance de ce que vous vous donnez si facilement tant et tant de fois, à tant et tant de misérables créatures.

III

Considérez une espèce de prodigalité qu'a voulu exercer Jésus-Christ en se joignant, en ce Sacrement, à des espèces corruptibles et qui sont de peu de durée, quand elles sont dans l'estomac humain.

Il a tellement ordonné ce Sacrement, qu'il a résolu de le faire subsister aussi longtemps que les espèces subsisteraient, et ne point cesser d'être présent, sinon quand les espèces viendraient à dépérir et se consommer ; et comme il arrive que l'âme se sépare de son corps quand sa constitution ou sa complexion naturelle se perd, ainsi Jésus-Christ cesse d'être entièrement sous les espèces, quand elles sont tellement altérées qu'elles ne peuvent plus durer ; d'où vient que quand il entre dans la bouche des hommes sous les espèces, et passe à leur estomac qui consomme bientôt les espèces, il va comme s'anéantir et se réduire au néant au milieu d'eux, tant il se donne amoureusement, et avec une prodigalité toute prodigieuse.

En effet, il est important de méditer ici que

les espèces se consommant, Jésus-Christ cesse entièrement d'être présent, en telle sorte que s'il n'était pas autrement dans le ciel et sur les autels, il serait anéanti en vertu de cette cessation, et il aurait perdu tout ce qu'il a, son corps, son âme, sa grâce, son union hypostatique même, ce qui serait un anéantissement encore plus prodigieux que celui de la croix, où l'union seule de l'âme avec le corps fut détruite, non l'âme ni le corps ; au lieu que dans ce mystère, les espèces se consommant, tout ce qui est en lui sans réserve, serait comme au néant, et ne serait plus rien en effet, s'il n'existait autre part. Or, il sait qu'en se donnant dans la communion sous les espèces corruptibles, il doit bientôt comme expirer dans le sein de ses bien-aimées créatures, et cependant il le fait, voulant se donner ainsi avec le sacrifice de tout ce qui est en lui ; car il n'est pas seulement un quart-d'heure, comme on le pense communément, sans cesser d'être dans le Sacrement. Par ce moyen, Jésus-Christ qui est digne d'une vie immortelle, abrége en certaine façon sa vie, pour se communiquer amoureusement à une créature ; mais en cela il a eu deux desseins : l'un, de n'être point longtemps à charge aux âmes qui sont rendues participantes de cette grâce, car s'il demeurait en elles une ou plusieurs heures, elles seraient obligées de l'entretenir longuement, et de le traiter longtemps par les actes de leur dévotion. Cela eût été pénible et laborieux pour plusieurs personnes qui se fussent fatiguées à lui rendre leurs justes devoirs. Pour n'être point à charge de cette sorte, il a voulu être sous des espè-

ces qui se corromprajent bientôt. L'autre dessein, qu'il a eu, a été de se donner plusieurs fois, car si les espèces étaient incorruptibles, une seule communion eût été suffisante pour toute la vie; elles sont donc corruptibles, afin que par un don plusieurs fois réitéré, il se donne et se redonne ainsi plusieurs fois, et que par cet exemple si merveilleux, il nous invite à nous donner et redonner mille fois, à l'imitation de l'épouse sacrée du Cantique, qui disait : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui*[1].

Efforcez-vous d'entrer en des sentiments convenables, pour tant de traits d'amour que renferme ce mystère admirable, mais particulièrement sur ce que sitôt après que vous l'avez reçu il cesse de subsister, comme s'il ne venait en vous que pour y consommer toute sa substance, et tout ce qu'il a d'être, sacrifiant tout par amour. C'est comme si un homme entrait dans la maison de son ami pour le secourir, assuré qu'il ne serait pas plutôt entré qu'il lui faudrait périr. O amour ! que vos intentions sont admirables et vos faveurs excellentes, et que mon âme est grossière et stupide, si elle ne comprend pas cet anéantissement, cette cessation du Sacrement, qui disparaît si rapidement ! Il faut donc que j'entre dorénavant en ces pensées quand les espèces se consommeront en moi. O amour ! vous vous séparez sitôt de moi, que ferai-je sans vous ? Comment vivrai-je sans vous ? O ma vie très-douce ! comment pourrai-je respirer sans votre présence, qui m'est si chère et

1 Cant,, II.

si précieuse ? Oh ! les délices de mon cœur ! oh ! la douceur de mon âme ! oh ! la joie de toutes mes puissances ! oh ! l'ardeur de ma volonté ! oh ! la lumière de mon entendement ! oh ! le trésor de ma mémoire ! oh ! les richesses inestimables du Paradis ! oh ! l'ornement du ciel et de la terre ! oh ! la nourriture des anges et la vie des hommes ! oh ! la force et le soutien de l'Eglise militante ! oh ! le repos entier de l'Eglise triomphante ! ô mon Dieu et mon tout ! je défaille sans vous, je ne puis subsister sans vous, je ne puis davantage être séparé de vous. Quand reviendrez-vous, ô mon amour ! revenez encore une fois, et donnez-vous à moi, et que je me donne mille fois à vous.

CINQUIÈME JOUR

DES EFFETS DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

Considérez que le Sacrement de l'Eucharistie est doué d'une grande vertu, et qu'il en faut attendre de très-nobles effets plus que de tous les autres Sacrements.

Puisque Jésus-Christ y est en propre personne, son corps, son sang précieux, son âme très-pure et très sainte, et sa divinité même, il faut bien dire qu'il a eu de grands desseins en l'instituant, et que son intention était d'y opérer de grandes choses. Les rois de la terre ne se trouvent ordinairement en propre personne que pour des exploits importants ; combien moins le Roi des rois, Jésus-Christ, se trouverait-il toujours dans ce Sacrement, s'il n'avait le dessein d'y effec-

tuer des choses très-grandes pour le bien de ceux ou de celles qu'ils visite par soi-même ? Le trésor des grâces est ici, la source même, l'auteur de tout bien, à qui rien n'est impossible ou difficile, s'y rencontre ; que n'en faut-il donc pas espérer ? Certes, c'était son ordinaire, en conversant sur la terre, d'y faire partout quelque bien, et d'y laisser ainsi les traces de ses pas : *Il a passé,* dit saint Luc, *en faisant du bien à tout le monde, et en délivrant tous ceux qui étaient opprimés par le démon* [1]. Sa bonté le portait à rendre service à chacun, et il ne refusa jamais aucune prière qui fût honnête. Sans doute il fera encore de même dans ce Sacrement, et il n'entrera pas dans la bouche et la poitrine des fidèles, qu'il n'y laisse les effets d'une bonté royale et magnifique. L'arche d'alliance avait bien cette vertu ; car Dieu bénit Obédedom, et le combla de richesses et d'honneurs pour l'avoir reçue chez lui ; si bien qu'il prit envie au roi David de participer à ce bien. Que ne fera donc pas l'Eucharistie, et quelle abondance de bénédictions ne causera-t-elle pas partout où elle sera reçue et logée ? Les reliques des Saints ont bien eu des vertus tout admirables : leurs corps desséchés, leurs os cariés, leurs cheveux et même leurs cendres ont eu des pouvoirs prodigieux ; car les reliques du prophète Elisée ressuscitèrent un mort ; l'ombre seulement de saint Pierre guérissait les maladies. Quelle vertu donc incomparablement plus grande ne doit pas être dans le corps de Jésus-Christ au Saint-Sacre-

1 Act., x.

ment de l'Autel ? Sa robe touchée par la femme hémorroïsse eût la vertu puissante d'arrêter le flux du sang. Quoi donc ! sa robe aura tant de vertu et sa chair n'en aurait pas? Nous voyons par expérience que les chairs des animaux, soit de ceux qui marchent sur la terre, soit de ceux qui volent en l'air, ont la force de nourrir et de sustenter nos corps, combien donc est-il plus croyable que sa chair précieuse et son sang très-pur auront aussi de la force pour le bien de nos âmes, qui sont plus chères que les corps, et pour lesquelles Dieu n'a pas moins fait de merveilles ? Et puis sa chair sacrée n'aurait point de vigueur contre le poison du péché qui éteint la vie des âmes ? Les simples mêmes, non-seulement les cèdres et les pins, mais les herbes les plus petites qui rampent sur la terre, ont des propriétés très-excellentes pour opérer une grande multitude d'effets ; combien plus en doit avoir le corps de Jésus-Christ et son sang précieux dans le Saint-Sacrement. Enfin il n'y a presque rien au monde qui ne nous doive assurer de cette vérité, qui est le sujet de cette considération : Que le Saint-Sacrement est très-agissant et produit beaucoup de nobles effets.

C'est pourquoi nous devons concevoir de grands sentiments de son efficacité et de son pouvoir très-ample et très-magnifique. Nous devons aussi avoir une grande espérance en ce grand Sacrement, parce qu'il est capable de nous enrichir de biens ; car, dit le prophète : *Quel est le bien de Dieu ? qu'a-t-il de beau, sinon le froment des élus* [1]. Quelle chose si grande que

1 Zach., IX.

nous ne puissions attendre de ce trésor caché? *Approchons-nous donc avec confiance du trône de sa grâce afin d'obtenir miséricorde, et de trouver une grâce secourable en nos besoins*[1].

II

Considérez en détail les effets de ce Sacrement à l'égard de ceux qui le reçoivent.

Pour ce sujet, imaginez-vous que l'homme est semblable à un grand royaume, où il y a diversité d'états et de régions, les uns y étant d'une condition plus basse, les autres d'une condition plus médiocre, et les autres enfin d'une condition plus sublime; car il en est de même de l'homme, chez lequel on peut considérer divers états, selon la diversité de ses puissances et de ses facultés. Il renferme une portion végétante avec la masse du corps, comme la région la plus basse, il a la partie sensitive avec les appétits et les sens corporels, qui forme en lui comme une moyenne région; et de plus, la partie raisonnable, qui comprend l'âme spirituelle et les facultés comme la suprême région. Or, en toutes ces régions le Saint-Sacrement opère de grandes choses.

Et premièrement, en ce qui regarde le corps, ainsi qu'un roi qui entre dans une maison pour y faire sa demeure ordinaire, rend cette demeure honorable, la fortifie par sa présence et par ses gardes qui l'environnent, et lui donne quelque privilège et quelque immunité. Ainsi

1 Hebr., IV.

en est-il des corps des fidèles dans lesquels Jésus-Christ fixe sa demeure par la sacrée communion ; il les distingue et leur garde une gloire inestimable, les honorant de sa présence. Ainsi la Vierge est honorable en toute éternité, pour l'avoir porté neuf mois dans son chaste sein. La croix mérite des respects inestimables pour l'avoir porté trois ou quatre heures, et le saint suaire est en très-grande vénération pour l'avoir couvert dans sa mort pendant trois jours. Saint Paul était hors de lui-même lorsqu'il pensait à cette gloire. *Je vis*, disait-il, *non pas moi*, *mais Jésus vit en moi*. Ainsi, dit saint Cyrille de Jérusalem, nous sommes rendus des *porte-Christ*, c'est-à-dire que nous le portons en nos corps quand nous recevons son corps et son sang. Le corps en est aussi fortifié, soit pour agir, soit pour souffrir, et plusieurs personnes délicates deviennent robustes par le Saint-Sacrement, soit pour supporter les veilles, les couches dures, les abstinences et les austérités d'une vie plus spirituelle et plus religieuse, soit pour endurer les tourments d'un cruel martyre ; c'est pourquoi anciennement on avait soin de communier les fidèles qui n'attendaient que la mort de la part des tyrans et des ennemis de la Foi. Ce qui a fait écrire à saint Cyprien : Celui-là ne peut être propre au martyre, qui n'est pas armé par l'Eglise pour combattre, et l'âme que l'Eucharistie ne fortifie pas et n'enflamme pas, tombe bientôt. Ce Sacrement donne aussi des privilèges et des immunités aux corps, savoir : le droit à la résurrection glorieuse, pour le grand jour du réveil. Car, comme l'on peut accumuler droit

sur droit, encore bien que les chrétiens doivent ressusciter en vertu de leurs bonnes œuvres méritoires, ils ressusciteront pourtant encore en vertu de leurs communions, parce que leurs corps ont été touchés par ce corps qui ne vit jamais la corruption. *Celui qui mange ce pain*, dit Jésus-Christ, *vivra éternellement* [1]. Le Saint-Sacrement donne l'immortalité au corps.

Entrez dans la région de l'homme, la partie sensitive, où se trouve le double appétit, le concupiscible et l'irascible, les deux sièges de toutes les passions, qui se révoltant contre l'empire de la raison supérieure, causent tous les désastres et toutes les misères de la vie humaine. Le Saint-Sacrement opère en cette région, y apaisant la violence des mouvements déréglés, et empêchant leurs transports furieux ; car en augmentant la grâce sanctifiante, il augmente à proportion la Charité et les vertus morales qui tiennent ces passions en bride, et maintiennent dans le devoir de l'obéissance ces sujets rebelles. Si bien que comme avec la manne il tombait du ciel une rosée, ainsi avec l'Eucharistie il vient une fraîche rosée de grâces spirituelles qui ralentit l'ardeur des passions les plus vives ; c'est pourquoi elle est un remède salutaire qui corrige les affections dépravées de notre corps, et qui apaise la loi cruelle de nos membres. Aussi, l'un des puissants motifs que puisse avoir un chrétien d'être plus modéré, est de considérer quelle nourriture il prend dans la communion ; car c'est *le froment des élus, et le vin qui*

1 Joann., VI.

produit les vierges[1]. C'est Jésus-Christ, incomparable en pureté; quelle apparence donc qu'il demeure impur et déshonnête, lui qui se nourrit de la chasteté même? C'est Jésus-Christ, qui est libéral de tous ses biens, et de soi-même pareillement; comment donc ne réprimera-t-il pas sa convoitise?

Montons enfin à la suprême région de l'homme, qui est sa partie raisonnable, et l'âme spirituelle; sans doute si le Saint-Sacrement a beaucoup opéré dans les deux plus basses régions, il ne sera pas oisif en celle-ci. Le Concile de Florence dit que tout ce que fait la nourriture corporelle et le breuvage matériel pour la vie du corps, le Saint-Sacrement le fait pour la vie de l'âme. Or, la nourriture a quatre effets plus signalés dans le corps; elle le soutient, elle le fait croître, elle répare ce que la chaleur consomme; enfin elle délecte; et le Saint-Sacrement soutient l'âme, afin qu'elle ne tombe pas dans les péchés, qui sont les chutes de la conscience, parce qu'il apporte des secours plus puissants, moyennant lesquels l'âme résiste aux tentations et persévère en bon état. C'est pourquoi les personnes qui communient saintement, passent les années entières, et des âges entiers et quelquefois toute leur vie, sans commettre un vrai péché mortel; elles sont comme des Elie, elles cheminent par la vertu de cette nourriture vers la montagne de Dieu, jusqu'à ce qu'elles arrivent au paradis. Le Saint-Sacrement fait croître l'âme en grâce et en vertu, car il les

1 Zach., IX.

augmente; et Jésus-Christ peut dire ici : *Je suis venu afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient abondamment*[1]. Il répare ce que consume la chaleur naturelle de la concupiscence par les péchés véniels, parce que par sa propre vertu il remet les péchés véniels auxquels l'âme n'est pas actuellement attachée ; et l'absolution du prêtre ne les remet pas plus efficacement que la réception de Jésus-Christ. De plus, ce Sacrement, comme une nourriture très-exquise, délecte par le goût et la saveur de la dévotion qu'il cause, car il excite la Charité à produire ses actes, dont les plus parfaits sont des complaisances et des réjouissances intérieures sur la bonté et les perfections divines. Personne, dit le saint Docteur, n'est capable d'exprimer la suavité de ce Sacrement, par lequel la douceur spirituelle est goûtée dans sa source. Et un personnage de rare vertu, disait : O Seigneur! le malade qui n'est pas récréé avec vous est bien prêt de sa mort. L'âme qui ne se réjouit pas avec vous, de quoi se pourra-t-elle réjouir? celui qui s'ennuie d'être avec vous ne sait pas que vous êtes son Dieu et tout son bien.

Qui pourrait donc jamais assez estimer et souhaiter cet auguste Sacrement, dont les effets sont si divers, si utiles et si agréables ? quel arbre de vie dans le Paradis terrestre produisit jamais des fruits si excellents ? quel trésor de toutes sortes de richesses renferma jamais tant de biens ? Etonnez-vous donc de la stupidité de tant de chrétiens, qui ont si peu de désir de

1 Joann., x.

communier, tellement qu'ils passent les mois et les saisons, et quelquefois plusieurs années, frustrés de cette table qui leur est en vain tous les jours préparée. Ne faut-il pas que la Foi soit bien éteinte dans leurs entendements? car si on leur disait que dans une ville il y a une fontaine d'où coule le lait ou le vin, ou quelque autre liqueur plus rare et plus précieuse que l'eau commune, il y aurait presse, l'on s'entrechoquerait l'un l'autre pour y aborder, et y puiser cette liqueur précieuse. Et le Saint-Sacrement, la fontaine de grâces et de biens innombrables, est abandonné de la plupart des chrétiens. Détestons leur assoupissement, abhorrons leur négligence et leur indévotion, dont un jour ils seront châtiés ; et pour nous, jouissons des biens de la magnificence divine, affectionnons-nous à fréquenter cet auguste Sacrement, approchons-nous en avec ardeur. Ne voyez-vous pas, dit saint Jean Chrysostome, avec combien d'ardeur les enfants prennent la mamelle, et combien fortement ils pressent de leurs lèvres le sein maternel? Approchons-nous donc aussi, nous autres, avec une pareille allégresse, de cette table, que ce soit même avec une plus grande ardeur, que comme de petits enfants à la mamelle, nous tirions la grâce de l'esprit, et que notre unique douleur soit d'être privés de cet aliment.

SIXIÈME JOUR

DU SACRIFICE DE L'EUCHARISTIE

I

Considérez que la consécration du pain et du vin par la vertu des paroles sacramentelles : Ceci est mon corps, etc., est le véritable sacrifice de la religion chrétienne.

Pour entendre cette vérité, il faut premièrement supposer que toute véritable religion doit avoir quelque sacrifice, parce que la religion ne tend qu'à honorer et à reconnaître Dieu d'une façon très-pure et très-sainte, et Dieu ne peut être plus honoré et mieux reconnu en sa grandeur que par le sacrifice. C'est pourquoi la loi de nature et la loi de Moïse ont eu des sacrifices, et tous les hommes ont estimé le sacrifice si intime et si essentiel à la religion, qu'à mesure qu'ils se sont formé quelque nouvelle religion, ils y ont toujours mis quelque sacrifice, comme si elle ne pouvait subsister autrement. Si bien que saint Paul a jugé que la connexion de l'un avec l'autre était indissoluble. *Il est nécessaire* dit-il, *que le sacerdoce étant transféré*, et partant le sacrifice, *la loi soit aussi transférée* [1], c'est-à-dire la religion changée. En effet, le sacrifice est une oblation extérieure et publique qui se fait à Dieu, à son honneur et en témoignage de son domaine suprême, par un prêtre légitime, avec changement et destruction de la chose qui est

1 Hebr., VII.

offerte. Car pour éviter les scandales et les diversités dans le culte divin, il faut que le sacrifice soit ordonné par autorité publique, comme les lois par lesquelles les hommes sont gouvernés ; c'est pourquoi le sacrifice est une oblation publique qui ne dépend pas de la volonté et de l'humeur de chaque particulier.

C'est aussi une oblation extérieure, parce qu'elle se fait pour témoigner et faire paraître la souveraine excellence de Dieu, sa puissance et sa grandeur infinie, par laquelle il excelle au-dessus de toutes choses, qui ne sont que des néants à son égard, et par laquelle il a pouvoir de vie et de mort, en signe de quoi la chose qui lui est offerte dans le sacrifice est changée ou détruite, comme pour dire tacitement que la créature n'est rien devant lui, en quoi le sacrifice est distingué de la simple offrande que l'on fait de quelque chose à Dieu, mais sans la changer ou la détruire, comme si l'on donnait à l'Église quelque somme d'argent, quelque tableau ou quelque vase précieux. Enfin, cette oblation doit être faite par un prêtre légitime : *Car*, dit saint Paul, *personne ne s'arroge cet honneur, mais celui qui est appelé de Dieu comme Aaron*[1], parce que le sacrifice étant un acte public de religion, il doit se faire par une personne publique, et qui ait pouvoir et autorité.

Or, toutes ces conditions du sacrifice se rencontrent dans la consécration du pain et du vin, lorsque le prêtre prononce les paroles sacramentelles dans la sainte messe ; car alors il fait

1 Hebr., v.

une oblation extérieure, à cause des paroles qu'il prononce, et aussi publique, car elle est ordonnée par Jésus-Christ qui en a donné l'exemple et le commandement dans la dernière cène, selon que les Pères ont entendu ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi.* La chose qui est offerte est le corps et le sang de Jésus-Christ, qui se rend présent à la parole des prêtres, et le prêtre a l'intention de l'offrir à Dieu pour rendre témoignage de son domaine absolu et de sa grandeur suprême ; c'est pourquoi Jésus-Christ, le plus grand et le plus noble de tous les êtres, y est réduit comme au néant, n'y étant que sous deux espèces mortes, et dans l'état de la plus prodigieuse humiliation du monde, afin de reconnaître plus solennellement la grandeur divine par laquelle il se réduit à une forme si abjecte extérieurement, et si différente de celle en laquelle il est régnant au ciel. Les Pères autorisent cette vérité, et entre autres saint Irénée, qui dit : « Jésus-Christ en disant : *Ceci est mon corps*, etc., a enseigné l'oblation du Nouveau-Testament, que l'Église recevant des Apôtres, présente par tout le monde ; et puis il interprète ce que dit le prophète Malachie en ce même sens : *Depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, on m'offre une oblation pure, et il m'est sacrifié en tout lieu, car mon nom est grand parmi les Gentils*[1]. »

Déplorez l'aveuglement des hérétiques, qui veulent abolir le sacrifice de l'Église, et empêcher que Dieu n'en soit honoré. Ne sont-ils pas

1 Malach., I.

pires que les nations les plus barbares du monde, qui, éclairées de la seule lumière de la nature, ont estimé qu'il fallait faire hommage par des sacrifices extérieurs à la divinité ? Ils sont pires que Caïn, qui n'eut pas l'âme si dépravée que de refuser ce devoir absolument à Dieu : *Nous avons un autel*, dit saint Paul, *duquel ceux qui servent au tabernacle n'ont pas le pouvoir de manger*[1]. Car cet autel ne s'entend pas de la croix, dont le fruit est commun aux Juifs et aux Gentils ; il s'entend de l'autel des églises de Jésus-Christ, où est offert à Dieu le sacrifice de son corps et de son sang précieux. Rendez grâces à Dieu de ce que vous êtes dans une religion où il y a un autel, comme il y en avait au temps de saint Paul, et un sacrifice pour y honorer la grandeur de Dieu. Concevez de grandes espérances de cet autel et de ce sacrifice si noble et si excellent, que Jésus-Christ même en est la victime.

II

Considérez la nécessité que nous avions d'un tel sacrifice, dans lequel Jésus-Christ même fût la victime, et la chose offerte en sacrifice à Dieu.

Quatre choses infinies requéraient un sacrifice qui fût d'une valeur et d'une excellence infinie ; à savoir, Dieu qui est infini en perfection ; le péché, qui est infini en malice ; la peine due au péché, qui est encore infinie en durée, parce qu'elle est éternelle et ne doit jamais finir, et encore les

1 Hebr., XIII.

biens de Dieu, qui sont également infinis, en tant qu'ils aboutissent tous à une gloire infinie en sa durée, éternelle aussi et infinie, quant à son objet qui est Dieu même et qui y donne la possession et la jouissance de soi-même.

Ces quatre choses demandaient le sacrifice d'une victime infiniment digne, comme celui de la sainte Messe, dans laquelle Jésus-Christ, infiniment noble et excellent, tient lieu de victime. Car la grandeur de Dieu étant infinie, mérite d'être honorée infiniment ; ce qui exige qu'on lui offre un sacrifice d'une valeur infinie. Ainsi le péché de malice infinie, qui se commet contre Dieu, demande un sacrifice de bonté infinie, afin que la malice soit justement compensée par la bonté. Il en est de même de la peine due au péché, qui étant d'une durée infinie, requiert de l'infinité dans le sacrifice propitiatoire qui la doit épuiser. Enfin les bienfaits de Dieu ayant de l'infinité, l'action de grâces en doit être infinie, et par suite, le sacrifice qui s'offre à Dieu en actions de grâces. Or, comme toutes les créatures sont bornées en leurs perfections, et que Jésus-Christ est infini, parce que sa nature humaine est unie à la Personne du Verbe, nous avions besoin d'un sacrifice dans lequel il fût lui-même la victime.

De plus, l'on peut considérer que Jésus-Christ s'est chargé de trois offices spirituels pour nous procurer notre salut, savoir, de prêtre, d'avocat et de médecin, pour l'exercice desquels offices il doit être présent dans le sacrifice de la loi chrétienne. Car, comme prêtre, il doit consacrer, appliquer à Dieu, et sanctifier les âmes en personne

et par son ministère ; c'est pourquoi, comme le sacrifice de la messe est pour la sanctification des âmes, il lui appartient d'y être présent pour y exercer fidèlement et par soi-même son office sacerdotal. Il s'agit aussi dans le sacrifice de la cause du peuple chrétien avec Dieu, et de lui acquérir les biens qui lui sont nécessaires. Or, le bon avocat doit être présent en personne pour traiter utilement la cause de son client, et interpeller pour lui, et ainsi il était convenable que Jésus-Christ, le très-fidèle avocat des hommes auprès du Père éternel, intervînt ici, et fût présent au sacrifice. De même, le bon médecin doit visiter en personne son malade, quand l'infirmité le presse, et qu'il est besoin d'y appliquer les médicaments ; or, par le sacrifice, il se fait un médicament précieux contre les maladies spirituelles des âmes, soit pour les relever, soit pour les préserver des maladies. Jésus-Christ donc, comme le médecin très-charitable et très-désireux de leur santé, les y visite par soi-même. De plus, s'il n'était présent, les mains des prêtres seraient vides ; car quoique les hommes offrissent à Dieu toutes les richesses et les trésors de la terre, ce n'est rien offrir, parce que toutes choses sont comme un néant devant lui, et il n'estime que son Fils unique Jésus-Christ, l'héritier de ses grandeurs, pour qui toutes choses sont créées : d'où vient qu'il est toute l'opulence et l'ornement des temples et des églises, qui seraient pauvres sans sa présence.

Admirez et louez hautement les desseins de Dieu et sa suprême providence en ce grand et inestimable sacrifice. Réjouissez-vous de ce que,

par la dignité infinie de ce sacrifice, Dieu est honoré à proportion de sa grandeur, est remercié à proportion de ses bienfaits, et est satisfait à proportion de l'injure que lui faisait le péché. Félicitez Jésus-Christ, par qui ces choses si grandes et si merveilleuses sont accomplies. Reconnaissez la bonté et la fidélité de son amour à votre égard ; il se rend présent en personne pour vous consacrer et sanctifier comme prêtre, pour traiter vos affaires et défendre votre cause comme avocat ; pour vous panser soigneusement comme votre médecin, et pour vous enrichir de biens comme le trésor de tous biens. O ma gloire souveraine ! ô admirable Sauveur ! que faites-vous pour une chétive créature, et que vous pourrais-je rendre pour tous ces biens? Certainement, je vous offre ce que j'ai de plus précieux en moi, je vous sacrifie mon cœur et toutes mes affections ; j'ai résolu pour cette cause de travailler plus fidèlement à me dompte moi-même, et à mettre un frein à mes passions trop licencieuses.

III

Considérez l'efficacité du sacrifice de l'Eucharistie pour nous octroyer toutes sortes de biens spirituels ou temporels.

Par ce sacrifice on obtient plusieurs lumières et pieux mouvements, plusieurs illuminations et inspirations, tant pour les justes que pour les pécheurs, pour faire croître ceux-là en grâce et en vertu, et faire sortir ceux-ci du misérable état de leurs péchés, si les uns et les autres n'y met-

tent aucun obstacle, mais contribuent et correspondent de leur part, se portant aux Sacrements et aux biens auxquels ils sont inspirés de se porter par l'efficacité de ce sacrifice. On obtient pareillement plusieurs biens temporels, selon qu'il plaît à la divine Providence de les donner, à cause que ce sacrifice très-saint lui est offert.

Le Concile de Trente donne ces vérités à entendre, lorsqu'il enseigne que Dieu, étant apaisé par ce sacrifice, accorde le don de pénitence, et qu'il s'offre pour les peines et les péchés, et autres nécessités. Aussi un puissant moyen d'obtenir quelque bien d'une personne, c'est de lui offrir quelque chose de précieux et qui lui soit très-agréable. Or, en ce sacrifice, on offre à Dieu ce qui lui est plus cher et plus précieux que tout l'or et toutes les richesses du monde, celui duquel il a dit : *Voilà mon Fils bien-aimé dans lequel je me suis complu* [1]. C'est pourquoi il accordera volontiers les justes demandes qui lui seront faites en considération de cette riche oblation ; car c'est une chose naturelle de recevoir les prières pour l'amour d'un Fils, et l'histoire a remarqué que les peuples Molossiens n'étaient jamais refusés de leur roi, lorsque se mettant à genoux devant lui, ils tenaient entre leurs bras l'un de ses enfants. Que si Dieu a donné cette inclination aux hommes, il la retient en soi-même, et pour l'amour de son Fils qui lui est présenté, il se rend libéral et magnifique autant qu'il est convenable de l'être eu égard aux besoins et aux capacités des personnes, pour

1 Matth., xvii.

lesquelles le sacrifice lui est offert. Que si dans l'ancienne loi les sacrifices étaient impétratoires des grâces et des faveurs divines, comme il paraît par celui qui lui fut offert au temps du roi David, pour détourner le fléau de la peste, et celui du pontife Onias, pour la vie du misérable Héliodore, le sacrifice de l'Eucharistie, qui surpasse en vertu et en excellence tous les autres, n'a pas moins d'efficacité. De là vient que dans les messes et les liturgies, le prêtre offre son sacrifice pour le salut des âmes, et même pour des biens passagers, et la délivrance de plusieurs misères temporelles. Il l'offre pour la paix communes des églises, pour la tranquillité du monde, pour les rois, pour les soldats, pour les associés, pour les malades, pour les affligés, et en somme, pour tous ceux qui ont besoin d'être secourus.

Saint Augustin rapporte qu'une maison infectée des esprits en fut délivrée, un prêtre y ayant offert le sacrifice de la messe. Le vénérable Bède raconte que le même sacrifice s'offrant pour un homme captif dans un pays étranger, à l'heure même ses liens se rompirent. L'expérience fournit mille autres exemples des effets de ce sacrifice pour servir de preuve indubitable à sa puissante vertu, si bien que si quelqu'un n'en retire pas ce qu'il en attendait, ce manquement ne vient pas de son impuissance ; car il ne faut pas douter que notre Seigneur Jésus-Christ, en tant qu'homme et en tant que prêtre et hostie tout ensemble, n'obtienne ce qu'il voudra de son Père très-aimant et très-miséricordieux, comme il le témoigne lui-même :

Mon Père, je sais que vous m'exaucez toujours[1]; et ailleurs: *Il a été exaucé à cause de la grandeur de son hommage*[2]. Mais il ne veut profiter qu'à ceux qui offrent ou à ceux pour lesquels on offre, autant qu'il leur est expédient, et autant qu'il les en trouve dignes et capables. Ainsi le soleil n'illumine pas également tous les corps selon toute l'étendue de sa splendeur, et le feu ne les échauffe pas selon toute la force de sa chaleur, mais à proportion de ce qu'ils en sont susceptibles et capables de lumière ou de chaleur ; et Jésus-Christ pareillement n'opère pas dans le Sacrement de l'autel selon toute la puissance de son crédit envers Dieu, et selon toute l'excellence de ses mérites ; mais souvent selon que méritent les prêtres qui sacrifient, ou ceux pour lesquels ils sacrifient, ou selon qu'il juge leur être convenable ; car modérant tout avec cette sagesse à laquelle rien n'est caché, il demande pour ceux-ci et pour ceux-là comme il estime être plus à propos.

Ayez donc une grande confiance dans le saint sacrifice de la messe, y ayant souvent recours dans les besoins temporels et spirituels, pour lesquels Jésus-Christ daigne s'employer lui-même en ce sacrifice. Que si nos désirs ne se trouvent pas toujours accomplis, n'attribuons jamais ce défaut au sacrifice, comme s'il manquait d'efficacité et de vertu : mais en esprit d'humilité et de résignation à sa sagesse et au jugement divin, attribuons-le à notre incapacité et à notre indignité. Nous ne méritions pas que Jésus-Christ

1 Joann., XI. — 2 Hebr., V.

s'employât pour nous de tout son pouvoir, et il n'a pas trouvé convenable, dans la profondeur de sa sagesse, d'obtenir pour nous ce que nous souhaitions. Ainsi, si nous sommes exaucés par ce sacrifice, nous en serons reconnaissants, et si nous ne le sommes pas, nous nous en humilierons, et nous adorerons les secrets jugements de sa providence, qui n'étant point dépendante de la volonté des créatures, ordonne tout équitablement selon la grandeur d'un esprit infini.

SEPTIEME JOUR

COMME JÉSUS-CHRIST, DANS CE SACRIFICE, CONTINUE TROIS DESSEINS QU'IL AVAIT SUR LA CROIX

Considérez que Jésus-Christ, en s'offrant sur l'arbre de la croix, avait dessein d'honorer Dieu autant qu'il se peut imaginer, et qu'il continue encore le même dessein dans la sainte Eucharistie, s'y offrant en sacrifice par les mains du prêtre.

Pour entendre cette vérité, il faut se représenter que son âme sacrée se voyant comme infiniment chérie, favorisée et exaltée par Dieu, à cause de son union avec la Personne du Verbe, l'aima d'un amour excessif et plus grand que n'est celui des Séraphins et des anges les plus enflammés. Pressée de cet amour ardent et inexplicable, elle désira passionnément d'avoir une grande occasion de lui rendre quelques services signalés, de lui procurer la gloire la plus haute du monde, et de l'honorer extrêmement. Or, venant à contempler que le service qui lui

serait le plus agréable serait de réparer l'outrage fait à sa Majesté par le péché des hommes, en lui faisant à cet effet un sacrifice latreutique, et en l'honorant par la destruction d'une victime qui eût une certaine dignité infinie, afin qu'il en fût honoré comme à l'infini, Dieu étant d'autant plus honoré que la victime offerte et consacrée à sa gloire est plus digne et plus précieuse ; n'y ayant d'ailleurs en tout le monde aucune chose plus digne et plus précieuse que l'humanité déifiée ; alors, par une ardeur et un excès d'amour indicibles, elle voulut elle-même être la victime de ce sacrifice, s'offrir sur l'autel de la croix, et y perdre la vie par l'effusion de son sang précieux, afin de rendre à Dieu le plus grand de tous les honneurs du monde. Jamais, en effet, Dieu ne fut plus honoré que par Jésus-Christ immolé sur la croix, puisque l'honneur qu'il en reçoit absorbe et surpasse les millions d'injures et d'outrages de tous les péchés qui ont été et qui seront.

Mais le feu de son amour ne s'arrête pas là ; l'humanité de Jésus voulut honorer Dieu par un sacrifice latreutique qui durât bien plus de trois heures, parmi d'autres nations que celles des Juifs, et en d'autres lieux que sur la montagne du Calvaire. C'est pourquoi, par un généreux dessein, elle institua le sacrifice latreutique de la sainte Messe, où cette même humanité sert de victime, sans effusion de sang, que Dieu ne désirait plus d'elle pour l'amour indicible qu'il avait à son égard, pour l'honorer par un sacrifice qui doit durer jusqu'à la fin du monde, et se réitérer mille et mille fois chaque jour, non sur une

montagne, mais dans tous les lieux du monde, parmi tous les royaumes de la terre où il y a quelque prêtre qui puisse offrir ce sacrifice à l'honneur de Dieu et pour reconnaître sa Majesté infinie, Dieu souverain, connaissant cet admirable dessein du Verbe incarné et de l'âme très-sainte alliée à son Fils, par l'union personnelle, goûtant ensuite l'honneur qu'il recevrait de ce sacrifice, et comme ressentant de loin la très-suave odeur qu'il exhalerait vers le ciel, ne prend plus de plaisir dans les sacrifices et les holocaustes de la loi de Moïse; il lui tarde qu'ils soient abolis, et que le temple de Jérusalem soit renversé : *Vous ne vous plaisez pas*, lui dit David, *aux holocaustes* [1]. Et s'expliquant plus clairement par le prophète Malachie, il demande que l'on ferme la porte du Temple, que l'on n'entretienne plus le feu de son autel pour en consumer les hosties, il témoigne en être rassasié et ne les point agréer à cause de l'excellence du Sacrifice de la nouvelle loi : *Depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, mon nom est grand parmi les peuples Gentils, et en tout lieu on sacrifie et on offre une oblation pure à mon nom ; car mon nom est grand par les Gentils, dit le Seigneurs des armées* [2].

Arrêtez-vous à bien peser ce grand dessein de Jésus-Christ, son amour indicible, et en s'offrant sur la croix, et en s'offrant sur les autels. Qui pourrait assez dignement estimer la magnanimité et le courage de cette âme adorable et aimable au-dessus de toute chose créée ?

1 salm , L. — 2 Malach., I.

O âme sacrée! qui aimez et honorez si excellemment la divinité? O divinité sublime! si aimée et si honorée par cette âme bénie. O Dieu infini! que c'est pour moi une joie incomparable de ce que vous avez créé cette âme si noble, et qui vous procure tant d'honneur et de gloire! Oh! vive cette âme glorieuse! Oh! vive son dessein si généreux! Oh! que persiste toujours son sacrifice! O Dieu immense! que jamais la rage des infidèles ne le puisse abolir! Oh! que cet holocauste brûlé des flammes de l'amour vous soit toujours agréable, et qu'il soit toujours adorable et vénérable aux anges et aux hommes! Oh! malheureux les hérétiques, qui, poussés par Satan, l'ennemi de la gloire de Dieu, contre la pratique de dix-huit siècles, s'efforcent de le détruire! O Jésus! amateur de la divinité, je désire à votre exemple me sacrifier tout entier au service et à la gloire divine, en tout temps et en tout lieu, autant qu'il me sera possible! Oh! exaucez mon désir par la grandeur de votre amour et la générosité de vos desseins glorieux, faites que j'en vienne à l'accomplissement.

II

Considérez que Jésus-Christ avait encore dessein sur la croix de remercier la divinité des grâces et des perfections suréminentes qu'il avait reçues dans son humanité, et qu'il continue le même dessein au sacrifice de la messe, où il se sacrifie lui-même pour la remercier continuellement et dans tous les lieux du monde, afin de lui témoigner partout, et en tout temps, la grande

reconnaissance qu'a son âme pour avoir été favorisée et chérie précieusement au-dessus de tout ce qui est créé.

L'humanité de Jésus accomplie en toute vertu, et ne pouvant être ingrate pour ce que Dieu s'était donné à elle par l'union personnelle, et de la façon la plus intime et la plus sublime qu'il se pût communiquer à une créature, désira pareillement se donner et se consacrer à lui de la manière la plus parfaite qu'une créature lui pût être donnée, qui est le sacrifice par lequel elle se détruit elle-même, et se réduit au néant autant qu'il est possible, pour faire paraître sa grandeur immense par l'opposition de son abaissement. Cette humanité sacrée ne reconnut pas de moyen plus parfait de remercier et de reconnaître la divinité ; c'est pourquoi, par ce motif, elle se porta au sacrifice sanglant de la croix pour y mourir, et rendre sa vie à son auteur. Le Prophète royal nous représente Jésus-Christ souhaitant la mort par ce motif de gratitude et de reconnaissance ; c'est lorsqu'il lui fait dire ces paroles : *Que rendrai-je au Seigneur pour toutes les choses qu'il m'a données ? Je prendrai le calice salutaire*[1]. Je mourrai pour sa gloire, puisqu'il m'a honoré de telle sorte, et je lui donnerai ma vie pour actions de grâces : *Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui*[2]. Il s'est donné à moi, et je me donne tout à lui.

Or, n'étant pas satisfaite de ce remerciement, afin qu'il fût perpétuel et connu dans toutes les parties de la terre, elle l'a voulu perpétuer dans

1 Psalm , cxv. — 2 Cant., ii.

le saint sacrifice de l'autel, institué pour le même dessein; c'est pourquoi il s'appelle Eucharistie, comme qui dirait bonne grâce ou bon remerciement, parce que Jésus-Christ y remercie son Père des biens qu'il fait à son humanité et à tous ses membres qui sont dans l'Eglise.

De là vient que les Evangiles font mention expresse, qu'en instituant ce mystère, il était dans les remerciements et les actions de grâces : *Il rendit grâces, le rompit et le donna, en disant*[1] ; et là ou la version commune du psaume porte : *Que rendrai-je au Seigneur pour toutes les choses qu'il m'a données ? Je prendrai le calice salutaire*, au lieu de ce mot : *Je prendrai*, le texte hébreu, comme a remarqué un savant interprète, porte : *Je lèverai en haut le calice*, pour nous donner manifestement à connaître la cérémonie qui se pratique à la messe dans l'élévation du calice, qui se fait ainsi en actions de grâces. Aussi saint Augustin dit : Par qui pourrions-nous rendre à Dieu de plus grandes actions de grâces que par notre Seigneur Jésus-Christ ? En effet, par ce sacrifice, nous sommes assez riches pour remercier Dieu du plus grand de ses bienfaits, qui est le don de son Fils unique, lequel a été livré à la mort pour nous, et lequel il nous donne dans le Saint-Sacrement ; car, par ce sacrifice, nous lui rendons le même Fils, et ainsi par une juste et égale reconnaissance, nous le remercions.

Or, si ce sacrifice est suffisant pour remercier Dieu de ce don ineffable, bien plus le sera-t-il pour le remercier de ses autres faveurs, et entre

1 Matth., XXVI.

autres de celles qu'il nous accorde, quand il nous rend victorieux de toutes nos passions et de tous les ennemis de notre salut. C'est pourquoi il fut figuré par le sacrifice de Melchisédech, qui pour remerciement de la victoire qu'Abraham venait de remporter contre quatre rois, offrit un sacrifice de pain et de vin : *Car* dit le texte sacré, *il était le prêtre du Très-Haut* [1], auquel pour cela il appartenait de sacrifier. Ainsi Jésus-Christ, *prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech* [2], offre ici admirablement le sacrifice de son corps et de son sang, sous les espèces du pain et du vin, en actions de grâces des victoires que remportent ses fidèles contre leurs ennemis, et de toutes les autres grâces qui leur sont départies.

Reconnaissons par cette considération combien c'est chose importante d'être reconnaissant envers Dieu, puisque Jésus-Christ fait des œuvres si étranges pour ce sujet. Que pouvons-nous avoir de meilleur dans l'esprit, dit saint Augustin, et à exprimer de notre bouche, et à écrire de notre plume, sinon ces mot : *Grâces à Dieu !* On ne peut rien dire de plus court, ni rien entendre de plus joyeux, ni rien comprendre de plus grand, ni rien accomplir plus fructueusement. Abhorrons donc toute ingratitude, en conformant notre esprit à l'esprit sacré de Jésus, qui nous procurant tous nos biens par un trait d'amour signalé, en fait lui-même les remerciements dans son sacrifice ; remercions Dieu tous les jours et partout, par des cantiques de louanges et des

1 Gen., XIX. — 2 Psalm., CIX.

hymnes de bénédiction, nous donnant tout à lui. Et parce que quand nous lui donnerions mille et mille fois notre âme, et tout ce qui en dépend, ce ne serait qu'un chétif néant devant sa Majesté, offrons-lui avec une pleine affection, ou en disant la messe, ou en y assistant, offrons-lui en supplément de satisfaction cet admirable sacrifice.

III

Considérez qu'un troisième dessein de Jésus-Christ sur la croix fut de satisfaire à Dieu pour les péchés des hommes, et qu'il continue le même dessein au sacrifice de la messe, qui est propitiatoire.

Le bien aimé disciple déclare la première partie de notre considération lorsqu'il dit du Fils de Dieu : *Il est la propitiation pour nos péchés, non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde*[1]. Car en se sacrifiant sur l'autel de la croix, il demanda pardon à Dieu au nom de tous les hommes, par autant de bouches et de voix qu'il avait de plaies en tout son corps, et qu'il versa de gouttes de sang, le suppliant avec larmes, avec de grands soupirs et des sanglots, de prendre pitié d'eux, et l'effet de son sacrifice fut tel que Dieu voulut ensuite, et pour ce sujet, donner des moyens de salut à tous les hommes, pour les réconcilier effectivement, s'ils se les appliquaient ou en faisaient bon usage, lesquels moyens sont en premier lieu les grâces excitantes, la Foi, les Sacrements, les œuvres

1 Joann., II.

saintes et le sacrifice de la messe. Or, comme sa rédemption est abondante, ainsi que parle le Prophète : *Et la rédemption est chez lui copieuse*[1] et exubérante, voulant avec excès satisfaire à la justice divine, ce qu'il fit sur la croix, il persévère à le pratiquer sur les autels, où il est sacrifié pour rendre Dieu propice aux offenses des hommes ; c'est pourquoi, dans la messe dite de saint Jacques, Dieu y est supplié d'accepter l'oblation en propitiation pour les péchés et les ignorances du peuple. Dans la messe de saint Basile, on lit : Rendez-nous dignes de vous offrir ce vénérable et non sanglant sacrifice, pour nos péchés et les ignorances du peuple. Dans celle de saint Jean Chrysostome : Rendez-nous donc capables de vous offrir des sacrifices pour nos péchés et les ignorances du peuple. Et dans le Canon de notre messe, comme elle se dit aujourd'hui, nous disons que nous offrons ce sacrifice pour la rédemption de nos âmes, et nous prions qu'il soit l'ablution de nos fautes.

Or, la raison pour laquelle ce sacrifice est propitiatoire, est qu'il honore Dieu ; car celui qui est offensé en son honneur s'apaise si son honneur est réparé. Dieu pareillement y est remercié de ses bienfaits, et rien n'a tant de pouvoir pour apaiser une personne que d'être reconnaissant à son égard ; c'est pourquoi le sacrifice de la messe étant latreutique et eucharistique, il ne faut pas trouver étrange s'il est encore propitiatoire et réconciliant. Tu demandes, dit un philosophe païen, comment tu feras bientôt un ami ; je te le

1 Psalm., CXXIX.

dirai, si nous nous accordons en ce point que je te rende incontinent ce que je te dois.

Tout ce que les hérétiques apportent de plus fort contre cette vérité, est que le sacrifice de la croix suffit seul pour abolir tous les péchés des hommes, et c'est lui faire tort que de parler du sacrifice de la messe. Mais les hérétiques sont peu spirituels ; ils n'ont que des pensées très-basses, et ne conçoivent rien de grand du zèle et de l'amour insatiable de Jésus-Christ. Quand bien même le sacrifice de l'autel ne remettrait pas la peine des péchés, il ne s'ensuivrait pas qu'il fût inutile ; car il servirait pour honorer Dieu et le remercier excellemment, selon le désir de Jésus et le zèle de son âme très-sainte. Mais à Dieu ne plaise que nous leur accordions que ce sacrifice ne soit pas propitiatoire pour les péchés ; nous le confesserons avec l'Église, et nous n'estimerons point faire de tort au mérite de la croix et à l'oblation qui y fut faite ; car, comme l'oblation de la croix n'empêcha pas l'effet de l'oblation que fit Jésus-Christ de soi-même en entrant dans le monde, et de celle qu'il fit au temple dans sa Présentation , ni de toutes celles qu'il fit tous les jours de sa très-sainte vie avant sa mort, aussi ne doit-elle pas empêcher l'effet de l'oblation de soi-même, qu'il réitère tous les jours dans ce sacrifice après sa mort, afin qu'ainsi il nous rachète copieusement, se donnant mille et millions de fois pour la rémission de nos péchés. Ainsi saint Paul a dit que *par une oblation il a consommé*, c'est-à dire, accompli, *les sanctifiés éternellement*[1].

1 Hebr., x.

Saint Paul n'entend parler que des Juifs, qui étaient décédés en état de sainteté avant la Passion, lesquels n'ayant pu être lavés de leurs péchés par la multitude des victimes de la loi mosaïque, ont été sanctifiés en vertu et par le mérite du sacrifice unique de la croix, et par cette seule oblation; car le sacrifice de l'Eucharistie n'a pas été ordonné pour eux, mais pour les chrétiens qui sont venus après la Passion, lesquels Jésus-Christ assiste diversement, et autant qu'il lui plaît et qu'il juge convenable, non-seulement par l'oblation sanglante de sa croix, mais encore par l'oblation non sanglante des autels. Enfin, si l'on veut étendre les paroles de saint Paul au-delà de son intention, il est vrai de dire qu'il met le substantif, disant une oblation pour une chose seule offerte, qui est la précieuse humanité; car il oppose en cet endroit, et préfère l'unique victime de la croix à la multitude des sacrifices d'Aaron, qui n'avaient pas la vertu de sanctifier les Juifs. Or, quoiqu'il perfectionne les Saints, et par l'oblation de la croix, et par celle des autels, il est toujours vrai que c'est par une seule chose offerte, puisqu'en l'une et l'autre oblation l'hostie est vraiment la même.

Demeurons donc fermement dans la Foi et la croyance de la sainte Eglise, notre mère; demeurons dans cette Foi, qui a été tenue par tous les siècles depuis sa fondation, que le sacrifice de l'autel est propitiatoire pour les peines du péché, et ainsi que Jésus-Christ se donne mille et millions de fois pour la liberté de nos âmes, qu'il rachète si copieusement. Parmi les actes de cette Foi invariable, admirons et étonnons-nous

grandement de l'amour si admirable de Jésus, notre libérateur, qui s'immole encore tous les jours pour la satisfaction des péchés d'autrui. Ah ! mon âme, que ne devons-nous pas faire à son exemple, pour réparer nos propres péchés ? Hélas ! qu'est-ce que nos pénitences si froides, au prix de ce que fait ton Rédempteur ? Faut-il, mon âme, que ce doux Agneau fasse toutes ces choses tout seul, qu'il fasse toujours hommage pour nous, qu'il soit toujours chargé des remerciements dont nous sommes redevables, et qu'il porte tout seul le fardeau de nos offenses ? Ah ! que nous devons avoir de confusion de faire de si légères pénitences pour nos propres fautes très-énormes ? Que ne nous sacrifions-nous donc tous les jours de notre vie, afin de rendre Dieu propice et indulgent pour nos iniquités ? Nous n'en faisons rien. Et puis nous nous étonnerons de ressentir quelque peine intérieure, parce que nous ne savons pas si nous avons apaisé Dieu, et si nous lui avons satisfait ! Oh ! que serait-ce donc de nous, sans votre zèle et votre Charité très-brûlante ! O très-noble Jésus ! l'unique espérance de notre salut ! oh ! continuez toujours à offrir votre sacrifice pour nous, et cependant nous renouvellerons les souhaits du saint prophète David sur ce sacrifice propitiatoire, désirant qu'il soit toujours offert à Dieu, et que les desseins de Jésus y soient accomplis pour le salut de nos âmes ; chantons donc au Roi des rois immolé sur les autels : *Que le Seigneur vous exauce au jour de la tribulation ; que le nom du Dieu de Jacob vous protège, qu'il vous envoie son secours du sein de son sanctuaire ; qu'il veille sur vous du*

haut de Sion. Qu'il se souvienne de vos sacrifices et que vos holocaustes lui soient agréables. Qu'il vous donne selon vos vœux, et qu'il remplisse tous vos désirs[1]. Donc, ô Père éternel ! que cette Charité immense de votre Fils très-aimé touche votre cœur, et pour l'amour de lui, et en vue de son affection si grande à notre égard, pardonnez-nous nos offenses.

HUITIÈME JOUR

DES TROIS DEVOIRS DE DÉVOTION QUE LES BONNES AMES PRATIQUENT A L'ÉGARD DU SAINT-SACREMENT

I

Considérez que la dévotion envers le Saint-Sacrement porte les âmes fidèles à l'honorer en plusieurs manières, et entre autres à lui rendre un culte de latrie et d'adoration, tant par la soumission intérieure de l'esprit que par les génuflexions, ou inclinations, ou prostrations du corps.

Les Ecritures saintes mettent sur la voie de ce premier acte de dévotion ; car le Prophète royal, parlant de l'Eucharistie, dit que les grands de la terre l'ont mangée et adorée : *Tous les grands de la terre ont mangé et adoré*[2]. Saint Augustin interprète ce passage de la sainte Eucharistie, et le Concile prononce anathème contre quiconque soutiendra que le Fils unique de Dieu ne doit pas être honoré dans le Saint-Sacrement d'un culte de latrie. En effet, l'ado-

1 Psalm., XIX. — 2 Psalm., XXI.

ration est due au Fils de Dieu, en quelque lieu et en quelque état qu'il se rencontre. C'est pourquoi il est commandé aux anges de l'adorer dès le premier moment de son incarnation dans les flancs sacrés de la Vierge : *Et que tous les anges l'adorent* [1]. Les pasteurs l'adorèrent, et les rois, après avoir fait un long voyage, se prosternèrent devant lui dans la crèche, et lui offrirent leurs présents ; il fut adoré dans le chemin par le lépreux et la Chananéenne ; dans le Temple, par l'aveugle né ; dans sa nativité, par les bergers ; en Galilée, par les Apôtres ; dans la Judée, par tous ceux qui le connurent : sur la croix, par le bon larron, et dans les cieux, par tous les bienheureux.

Si donc partout où il est présent il est reconnu, et reçoit l'adoration, pourquoi ne la recevra-t-il pas dans l'Eucharistie, où il nous témoigne autant son amour et sa bienveillance qu'en aucun lieu du monde, y étant présent pour converser avec nous plus intimement et plus familièrement, et sans dédaigner notre extrême bassesse, l'horreur de nos corps, de notre bouche et de notre poitrine. Certes, c'est un prodige qu'une âme ne soit pas touchée à la pensée d'une conduite si pleine d'amour de ce Roi des rois, qui est assis et régnant glorieusement à la droite de Dieu son Père. Car y a-t-il rien qui porte plus à vénérer une personne de haute qualité que de la voir s'abaisser, et oublier toutes ses grandeurs, pour favoriser plus gracieusement une autre personne de basse

1 Hebr., I.

condition. C'est ce qui doit exciter à lui rendre de plus grands honneurs, de plus profondes révérences et soumissions. Ainsi sainte Elisabeth honora la sainte Vierge, qui étant déjà la Mère du Fils de Dieu qu'elle avait conçu du Saint-Esprit, s'humiliait à la visiter en personne : *Et d'où me vient ceci*, disait-elle, *que la mère de mon Seigneur vienne à moi*[1]*?* Ainsi saint Jean Baptiste était plein du sentiment de ses grandeurs lorsqu'il voulait se soumettre à recevoir le Baptême de sa main : *Moi*, disait-il, *je dois être baptisé par vous, et vous venez à moi*[2]. Et saint Pierre, le voyant près de lui, s'estimait indigne de sa présence : *Retirez-vous de moi, Seigneur* ; *car je suis indigne de vous*[3]. Il en est de même du Centurion, qui professa d'autant plus hautement son indignité et la dignité de Jésus-Christ, qu'il le voyait résolu de descendre en sa maison pour y guérir son serviteur. Si bien que c'est une chose comme naturelle de rendre plus de vénération aux grands, quand nous les voyons portés à s'humilier pour nous faire du bien. Or, Jésus-Christ, dans ce Sacrement, s'abaisse pour nous de telle sorte, qu'il semblerait y avoir oublié ce qu'il est, quelle est sa noblesse, sa royauté et l'état de ses sublimes grandeurs; c'est pourquoi nous devons être portés à lui rendre de plus grandes soumissions, et l'adorer plus profondément, puisque d'ailleurs il est adorable à cause de la grandeur infinie de sa personne.

Au reste, il n'est point nécessaire que cette

1 Luc., I. — 2 Matth., III. — 3 Luc., V.

adoration soit seulement conditionnée, en cas que l'hostie soit légitimement consacrée ; car il suffit d'avoir une certitude humaine et morale de la présence et de la dignité de quelque personne, pour l'honorer selon son mérite. Autrement il ne faudrait respecter les prélats et les prêtres que sous la condition qu'ils seraient validement ordonnés, et ainsi on pourrait tout révoquer en doute, et ne respecter personne absolument, mais toujours avec quelque si et moyennant ; ce qui ne préjudicierait pas légèrement à la politesse humaine. Il suffit donc de penser dans la bonne foi que le pain a été consacré pour rendre le culte de latrie à Jésus-Christ, qui est présent sous les accidents qui restent. Et n'importe que le Sacrement soit peut-être dans les mains d'un prêtre vicieux, les ordures de l'étable de Bethléem, et les animaux qui y étaient, n'empêchèrent pas les Rois Mages d'y adorer Jésus-Christ, lequel porte partout sa grandeur.

Donc nous nous empresserons d'adorer Jésus-Christ sur le trône sacré de son Eucharistie ; nous le révérerons comme des enfants un père très-débonnaire, comme des sujets leur prince très-légitime, comme des criminels un juge très-équitable, comme des esclaves leur libérateur, et comme des créatures leur souverain Créateur. *Venez donc, adorons et prosternons-nous devant le Seigneur*[1]. Disons-lui d'esprit et de bouche : O Jésus ! je vous adore dans votre Sacrement comme le Fils unique de Dieu par

1 Psalm., XCIV.

nature, comme le premier principe de toutes choses, comme mon Sauveur qui devez être aussi mon juge, et prononcer sur moi la bonne parole de la bénédiction éternelle, ou le mot redoutable de malédiction perpétuelle. Je vous adore, ô Jésus ! qui êtes contenu véritablement et réellement dans ce très-auguste et vénérable mystère, qui êtes né de la Vierge pour notre salut, qui avez conversé trente-trois ans sur la terre, et avez été crucifié pour la rédemption du genre humain, puis êtes ressuscité et êtes monté dans le ciel à la droite de Dieu le Père, d'où, en y demeurant toujours et sans vous en séparer, vous daignez néanmoins vous rendre présent sur les autels pour y servir de sacrifice et de Sacrement à un vermisseau très-vil que je suis. O mon Seigneur, mon Dieu ! en esprit d'amour pour votre bonté, en esprit de crainte pour votre toute-puissance, et en esprit d'humiliation et de révérence pour votre sagesse et votre Majesté, je vous loue, je vous glorifie, et je me soumets à ne vivre et à ne respirer dans le temps et dans l'éternité qu'en votre dépendance. O Jésus ! remplissez tout le monde du sentiment de votre grandeur et de votre Majesté infinie, afin que chacun s'anéantisse en esprit et se prosterne profondément devant vous. O Dieu de Majesté ! qui êtes adoré de tous les anges et de tous les Saints, je vous adore, je m'unis à toutes les adorations qui vous sont rendues au ciel et sur la terre par l'Église triomphante et militante. O Père éternel ! que votre Fils qui s'est humilié ici, et mis en état de victime pour l'amour des âmes, soit reconnu de

toutes les âmes, qu'il n'y en ait pas une seule, ô Dieu éternel ! qui lui refuse l'amour et la révérence qui lui est due.

II

Considérez que la dévotion envers le Saint-Sacrement porte encore les âmes à l'accompagner en deux occasions, dans les processions publiques et quand on le porte aux malades.

Comme de tout temps ç'a été une chose ordinaire dans l'Église de porter le Saint-Sacrement d'un lieu à l'autre pour divers sujets, soit pour communier chez soi, ainsi que faisaient les premiers chrétiens, qui au temps de la persécution n'ayant pas la liberté de se trouver aux assemblées de l'Église, emportaient avec respect dans leurs maisons des hosties consacrées, pour n'être pas dépourvus au besoin du Saint-Sacrement ; soit pour en être muni, comme d'une forte et puissante garde contre les divers périls et les accidents de cette vie, ainsi que saint Ambroise raconte de son frère Satyrus, qui portant l'Eucharistie sur la mer fut préservé de naufrage ; soit pour en rendre un témoignage de paix et d'union, ainsi qu'anciennement le souverain pontife de Rome l'envoyait au-devant des évêques qui venaient dans la ville, et même à ceux qui demeuraient dans leurs églises, en signe de paix ; soit pour exciter le monde à une plus grande confiance et une plus grande dévotion, ainsi qu'autrefois, dans toutes les processions qui se faisaient aux temples des martyrs, l'on portait toujours l'Arche du Seigneur avec

les reliques des Saints, c'est-à-dire le Saint-Sacrement, ainsi qu'il est remarqué dans un ancien Concile de l'Église; soit pour le faire recevoir aux malades, auxquels il est porté comme viatique, pour les conforter en leur sortie de ce monde, soit enfin pour d'autres raisons. Aujourd'hui il ne reste plus d'occasion pour l'accompagner que les processions, et quand on le porte et rapporte pour les malades. Or, la dévotion excite fortement à lui faire alors assistance, et à le suivre avec honneur autant qu'il est possible; et manquer à ce devoir sans excuse légitime, c'est un témoignage de grande froideur et de bien peu d'affection pour lui.

Certes, toutes sortes de considérations invitent à ce devoir. La bonté de la chose; car qu'y a-t-il de plus juste et de plus saint que d'être à la suite de Jésus-Christ? L'honnêteté de cette action; ear qu'y a-t-il de plus juste et de plus civil aux yeux des anges, que de rendre cet honneur à Jésus-Christ, lorsqu'il est si peu accompagné sur la terre: *C'est une grande gloire*, dit le Sage, *de suivre le Seigneur*[1]. Les exemples des anges; car ils le suivent et l'accompagnent fidèlement et avec grande vénération partout où il est porté. Et saint Jean Chrysostome témoigne qu'ils environnent l'autel où se fait le sacrifice avec de très-grands respects, qu'ils font fidèle escorte à ceux qui ont communié purement dans leur maladie, les environnant comme les gardes-du-corps font du roi, et conduisant au ciel leurs esprits. Il est aussi

1 Eccl., XXIII.

écrit que les vierges suivent l'Agneau partout où il va. L'indignité qu'il y a de refuser cette assistance à Jésus-Christ dans l'état où il est dans ce Sacrement ; car c'est comme si des sujets, qui auraient reçu beaucoup de faveurs de leur roi, le voyaient dans un pays étranger peu suivi et peu accompagné, et ne lui rendaient alors aucune assistance pour l'honorer devant le monde. Le roi des Perses, Darius, allant à la guerre contre les Scythes, comme Œbabazus, seigneur de qualité qui avait trois fils, lui en eût donné deux pour le suivre, s'en réservant un avec soi, ce roi trouva ce fait si indigne, qu'il fit mourir ses trois enfants, parce qu'un d'eux avait manqué de venir avec lui. Et le roi Xerxès, allant à la guerre contre les Grecs, comme le riche lydien Pythius, qui avait cinq fils, lui en eût donné quatre pour le suivre, le priant de vouloir exempter son aîné pour avoir soin de ses affaires domestiques, ce roi trouva si mauvais qu'il parlât d'exempter un de ses fils de le suivre à la guerre, où il allait en propre personne, qu'il fit démembrer le corps de cet aîné, et faisant exposer ses membres aux deux côtés du chemin, fit passer toute son armée entre eux. Que si les rois de la terre ont jugé ces manquements si indignes de leur grandeur, que fera Jésus-Christ, le Roi de tous les rois, pour le peu d'honneur qu'on lui fait au Saint-Sacrement ?

Enfin l'utilité doit encore porter les chrétiens à accompagner leur Seigneur et Maître Souverain ; car il dit lui-même : *Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres ; mais il aura la*

lumière de vie[1]. Car c'est bien la moindre chose que l'on puisse attendre que d'être illuminé en suivant le soleil, et sans doute que Jésus-Christ, qui fait même souvent des grâces à ses ennemis, ne manquera pas d'en faire à ses amis, qui le suivent et l'accompagnent par amour. Il en a donné une preuve dans la prison d'un seigneur de la maison d'Autriche, appelé Rodolphe, comte d'Hasbourg, qui rencontrant dans le pays des Suisses le Saint-Sacrement, porté par un prêtre à un malade, dans des chemins difficiles, descendit de son cheval, le fit monter dessus et l'accompagna à pied avec sa compagnie jusqu'au retour à l'Eglise, où il entendit le prêtre qui lui donna plusieurs bénédictions et à sa postérité, pour le bon office qu'il venait d'exercer. Et peu après visitant une femme de sainte vie, recluse dans un désert, elle lui prédit que Dieu récompenserait abondamment sa piété. En effet, vingt-deux ans après, il fut élu empereur d'Allemagne, et la couronne impériale, depuis ce temps jusqu'à présent, est demeurée dans sa postérité.

Proposez-vous donc de rendre ce devoir à Jésus-Christ autant qu'il vous sera possible, assistant de bon cœur aux processions du Saint-Sacrement, et l'accompagnant quand vous le rencontrerez par hasard lorsqu'on le porte aux malades, ou qu'on le rapporte aux églises. Représentez-vous que c'est votre juge, de la parole et de l'arrêt duquel dépend votre bonheur ou votre malheur éternel ; dès lors, soyez bien aise de lui rendre ce devoir, afin qu'il s'en souvienne en

1 Joann : VIII.

vous jugeant et vous soit favorable. Que si vous sentez quelque répugnance de la part du monde, dites comme le roi David, à qui sa femme Michol, pleine d'arrogance, avait reproché la dévotion qu'il avait eue à l'Arche d'alliance, l'accompagnant avec joie au milieu du peuple, dépouillé de ses ornements royaux : *Je me rendrai encore plus vil que je n'ai été, et je serai humble à mes yeux*[1]. Occupez-vous pendant que vous l'accompagnerez, à lui demander quelque grâce. Il est écrit de vous, Seigneur, que conversant, parmi le monde, vous avez fait du bien à tous sur votre passage : *Il a passé en faisant du bien à tous*[2]. Vous consoliez l'un, vous enseigniez l'autre ; vous guérissiez l'un, vous ressuscitiez l'autre ; vous donniez à celui-ci la vue, vous en redressiez un autre, et vous le faisiez marcher droit. O Seigneur très-libéral ! si dans les jours de votre état souffrant et mortel, vous avez ainsi obligé chacun par bonté, puisque vous passez encore aujourd'hui parmi le monde, et dans un état de puissance et de gloire dont vous jouissez au ciel, ne marquez pas votre passage par de moindres bienfaits ! O Seigneur ! donnez votre bénédiction aux maisons par lesquelles vous passez, donnez-la moi surtout, ô Seigneur, en qui est mon espérance ! apportez le remède aux misères de mon âme, donnez-moi votre grâce, et faites-m'y persévérer jusqu'à la fin.

II Reg., VI. — 2 Act., x.

III

Considérez que la dévotion envers le Saint-Sacrement porte encore les âmes à une action fort importante, qui est de le visiter souvent dans quelques églises où il repose, tantôt pour lui rendre hommage et l'adorer, d'autres fois pour le remercier de quelque bienfait reçu, ou pour lui demander plus efficacement quelque grâce pour soi ou pour autrui, et quelquefois aussi sans autre prétention que d'être auprès de lui.

Divers exemples et diverses raisons excitent les saintes âmes à rendre ce devoir à Jésus-Christ. Premièrement l'exemple des anges, lesquels descendent par troupes du ciel sur la terre, pour y voir et honorer leur maître et leur Seigneur, qu'ils savent être caché sous le voile de ce mystère. Quand le prêtre, dit saint Jean Chrysostome, offre ce sacrifice redoutable, les anges l'assistent, et tous les Ordres des Puissances célestes sont dans la stupeur, et le lieu proche de l'autel est rempli des chœurs des anges en l'honneur de celui qui est immolé. Ce qui n'est nullement surprenant, si on considère la grandeur du sacrifice qui s'offre alors.

Nous avons ensuite l'exemple des Juifs, qui avaient reçu le commandement exprès de Dieu de visiter trois fois chaque année le tabernacle ou le temple, où résidait l'Arche d'alliance : *Trois fois en l'année*, dit leur loi, *tout homme paraîtra devant le Seigneur*[1], c'est-à-dire en présence de l'Arche. Cette loi obligeait tous les

1 Exod., XXXIV.

hommes depuis vingt ans jusqu'à l'âge de cinquante ans, et nul ne manquait de se présenter devant l'Arche trois fois l'année, plusieurs venant de cinquante et soixante lieues pour rendre ce devoir, et des vieillards, des femmes et des enfants, que la loi n'obligeait pas, s'en acquittaient par dévotion, ainsi que fit la sainte Vierge, lorsque Jésus-Christ était âgé de douze ans.

Or, si l'on rendait ces visites à l'Arche d'alliance, qui n'était que la figure et l'ombre du Saint-Sacrement, combien est-il plus raisonnable de les rendre à la vérité même ? La reine de Saba vint visiter le roi Salomon des confins de la terre : *Et ici voilà celui qui est plus grand que Salomon*[1]. Au temps passé, les chrétiens entreprenaient des voyages longs et très-périlleux pour visiter la Terre-Sainte et les lieux dans lesquels son humanité sacrée avait passé, disant avec le prophète : *Nous adorons le lieu où ses pieds ont passé*[2]; les femmes mêmes les plus solitaires avaient cette dévotion, comme le témoigne Théodoret de Marana et de Cyra, deux prodiges d'austérité. Que ne devons-nous donc pas faire pour le Saint des Saints Jésus-Christ, qui est présent en corps et en âme dans les tabernacles ? Combien de fois, et avec quelle affection le devrait-on visiter, l'ayant si proche de soi et le pouvant faire si commodément ? Certes, c'est être sans sentiment de n'avoir aucune affection pour cette pratique. Lui-même demeure parmi nous, il proteste que c'est son plaisir d'habiter

1 Matth., XII. — 2 Psalm., XIII.

au milieu des mortels, quoiqu'ils ne lui soient nécessaires en aucune manière ; d'où viennent ces douces et ravissantes paroles : *Et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes*, et ces autres : *L'Orient nous a visités d'en-haut.* Et nous ne répondrions pas à son amour, et nous ne prendrions pas notre plaisir de converser aussi avec lui, nous qui avons tant besoin de lui ? Nous laisserions là tout seul, dans nos tabernacles, ce Roi du ciel et de la terre, qui n'y est descendu que pour notre bien ? Nous mettrions en oubli perpétuel celui qui, à tous les moments, pense à nous ? Nous négligerions de lui faire la cour et de nous présenter devant la face de ce monarque plein de débonnaireté, quoiqu'il ait pour très-agréables nos petits devoirs ? Les âmes vraiment zélées, et qui considèrent bien ces choses, ont en horreur l'indifférence et l'ingratitude de celles qui négligent ces visites, et elles s'appliquent à les faire avec d'autant plus de ferveur et d'exactitude. Si bien qu'il y a des maisons religieuses dans lesquelles le Saint-Sacrement est en grande et singulière vénération, où jour et nuit il est visité et n'y est jamais sans ses Chérubins, à l'imitation de l'Arche du temple de Salomon, c'est-à-dire qu'il n'y ait quelques âmes angéliques qui y étendent les ailes de leurs affections, veillant *à la porte du tabernacle* [1], comme les femmes et les filles dévotes dont Moïse fait mention.

Et quoique ces visites dussent se pratiquer sans espérance de récompense, purement pour

1 Exod., xxxviii.

y glorifier Jésus-Christ, et parce que c'est chose très-juste et très-équitable de lui rendre ces soumissions, néanmoins, comme il a attaché sa gloire à notre utilité, et qu'une âme pure ne manque point de récompense, encore que peut-être elle n'y dirige pas son intention, ces visites sont très-fructueuses aux personnes qui les savent faire comme il convient. Ce n'est pas qu'il faille juger de la vertu du Sacrement comme de celle des agents naturels, qui ont la sphère de leur activité limitée, ayant une certaine distance ou étendue de lieu, dans laquelle ils peuvent agir sans pouvoir passer au delà, ainsi que le feu échauffe, et un flambeau éclaire dans un certain rayon ; car Jésus-Christ, dans le Saint-Sacrement, peut étendre sa vertu d'un bout du monde à l'autre, s'il en a la volonté. Le fruit de ces visites provient donc de ce que la personne qui les fait se rend plus digne d'être favorisée par lui ; car elle lui témoigne plus d'amour, elle lui porte plus d'honneur, et lui fait une protestation plus évidente de sa Foi et de sa confiance ; toutes choses qui le portent à se rendre plus libéral, ainsi qu'il l'était sur la terre à l'égard de ceux qui s'approchaient de lui, et qui se présentaient pour être touchés par lui, ou pour le toucher, même par la seule frange de sa robe, comme fit l'hémorroïsse, qui en reçut sur-le-champ une influence bénigne et favorable.

Il faut donc pratiquer ces saintes visites, il faut faire sa cour au Roi de tous les anges, tantôt pour lui offrir des hommages, comme fait un sujet à son seigneur, tantôt pour le remercier des périls auxquels on a échappé, des biens que

l'on a acquis, de la communion que l'on a reçue, des tentations que l'on a surmontées ; tantôt pour lui adresser des prières avec plus d'efficacité, d'autres fois pour goutter la douceur et sentir la consolation qu'il y a d'être auprès de lui, comme la Madeleine agenouillée à ses pieds. O mon Rédempteur Jésus ! attirez ainsi souvent toutes vos âmes fidèles devant votre trône sacré. Vous avez dit que si vous étiez exalté de la terre au ciel, vous attireriez toutes choses à vous ; attirez-nous donc souvent après vous par la puissance et la vertu de votre Sacrement. Retirez-moi de tout mon amour-propre, pour me soumettre tout à votre volonté. Retirez-moi de l'attache aux choses crées pour m'unir à votre charité. Retirez-moi des embarras de la conversation mondaine pour me renfermer dans le lieu saint où vous êtes présent, afin que moi, qui ne puis vivre sans vous, je ne vive qu'avec vous. Là, Seigneur, qu'en votre présence mon cœur s'épanche devant vous, qu'il vous parle seul, dans son muet et naïf langage ; qu'il vous proteste de la grandeur de sa Foi, par laquelle il croit que vous êtes sous les espèces aussi assurément que si les yeux du corps vous y voyaient ; qu'il vous exprime la grandeur de son espérance, par laquelle, il attend tout son bien et sa félicité de vous. Là, qu'il vous offre la ferveur de sa Charité, par laquelle il souhaite que vous viviez toujours, que vous régniez toujours, que vous triomphiez toujours, et que votre règne et votre triomphe ne soient jamais bornés et ne finissent jamais. O Jésus ! si vous me trouviez digne d'un seul de vos regards, j'en ferais plus

grande estime que de tous les biens de la terre et de toute la grandeur du monde. O Jésus! l'amour des Séraphins et des anges, qui vous visitent par milliers dans votre Sacrement, je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime et vous adore. Mais, hélas! comment avez-vous caché toute votre beauté sous le voile de ces chétives apparences? Comment, vous y voyant présent, ne gémirai-je pas comme si vous étiez absent? Je vous y touche presque ; mais je ne vois pas votre beauté infinie, comme si j'y étais frappé d'aveuglement. Hélas! mon espérance et mon soutien sur cette terre des mourants, de quels désirs suis-je embrasé de contempler une fois votre face plus brillante que le soleil et plus gracieuse que l'aurore. Oh! si une fois, quand ce ne serait que pour un moment, vous me faisiez paraître un seul rayon de sa lumière, oh! quelle ardeur d'amour s'éleverait en mon âme, et que la mémoire de cette vue me causerait de chastes contentements. Comme tout le reste de cette vie misérable mon cœur demeurerait suspendu et haletant après vous, jusqu'à ce que je fusse pleinement rassasié, en vous regardant face à face, sans voile, au milieu de votre Paradis!

(L. Bail, XVIIe siècle *Théologie affective*).

Loué et adoré soit à jamais le Très-Saint Sacrement de l'autel.

TABLE DES MATIERES

DEUXIÈME PARTIE

Les Merveilles de l'Eucharistie (SAINT-THOMAS)

TROISIÈME PARTIE

Les Fruits de l'Eucharistie (J. MARCHAND).

QUATRIÈME PARTIE

La Sainte Communion

CINQUIÈME PARTIE

Le Sacrifice de la Messe

SIXIÈME PARTIE

Outrages et Réparations à Jésus-Hostie

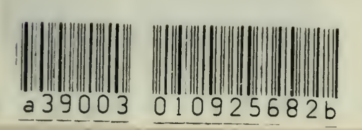
SEPTIÈME PARTIE

Octave du Saint-Sacrement (L. BAIL)

FIN DE LA TABLE



Imprimerie DESTENAY, Saint-Amand (Cher).


a39003 010925682b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 11 19 18 4